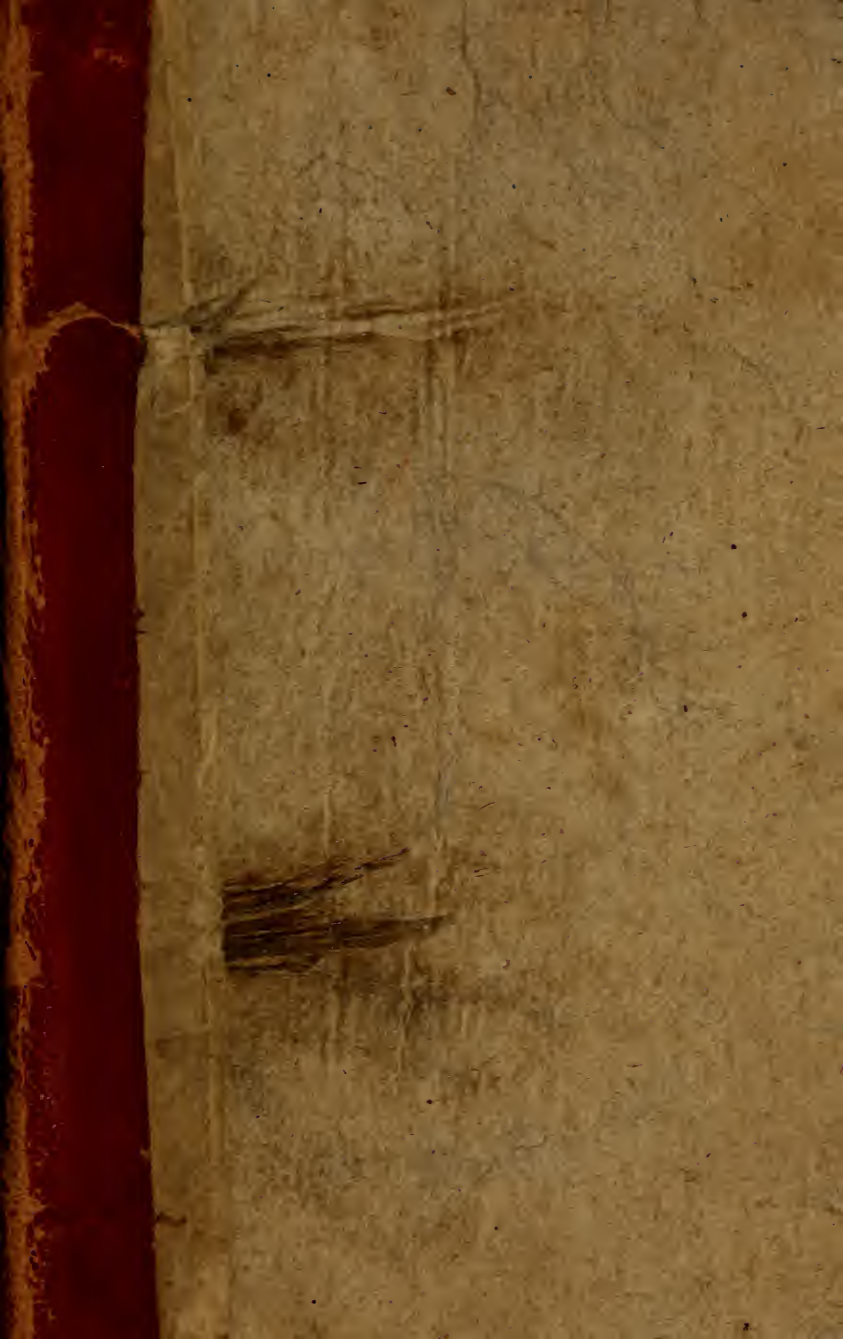

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class BD431

Book .L3
1856

YUDIN COLLECTION

ÉTUDE

DE L'HOMME

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ÉTUDE

DE

L'HOMME

PAR

N. V. DE LATENA

CONSEILLER-MAÎTRE A LA COUR DES COMPTES
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

> Il y a des gens qui voudraient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé : autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais, si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle.
>
> *Pensées* de PASCAL, part. I, art. x, pensée 9.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

BD431
.L3
1856

104837
107

J P B Dec 7 78

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Pages.

Avis au lecteur sur cette seconde édition. Note. 1

ÉTUDE DE L'HOMME.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES. 11

Section I. — But de cette étude. Deux notes. . . . . *Ib.*

Section II. — Par où doit commencer l'étude du cœur humain. 12

Section III. — L'étude de l'homme moral emprunte d'utiles notions à l'étude de l'homme physique. 13

LIVRE PREMIER.

DE L'HOMME SENSITIF. 15

CHAPITRE PREMIER. — des sensations. Quatre notes. . . . . *Ib.*

CHAPITRE II. — de la sensibilité. 18

CHAPITRE III. — des passions en général. 21

Section I. — Définition et effet des passions. . . . . *Ib.*

Section II. — Classification des passions suivant leur objet. 22

Section III. — Des passions ou des sentiments considérés sous le point de vue moral. 23

Section IV. — Utilité de ces distinctions. 24

Section V. — L'âme et la matière sont soumises à quelques lois analogues. . . . . *Ib.*

Section VI. — Direction à donner aux passions. Deux notes. 25

Pages.

CHAPITRE IV. — DES PENCHANTS ET DES SENSATIONS DONT L'EFFET EST DE CONCENTRER L'HOMME EN LUI-MÊME. 28

SECTION I. — De l'amour de soi-même. Note. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Penchants produits, dans une âme faible, par l'amour exagéré de soi. 29

§ I. — Poltronnerie. Deux notes. . . . . *Ib.*

§ II. — Pusillanimité. 30

§ III. — Lâcheté. 31

SECTION III. — De la personnalité. . . . . *Ib.*

SECTION IV. — De l'égoïsme. Note. 35

SECTION V. — De l'avarice. 38

SECTION VI. — De la gourmandise. 40

SECTION VII. — Du plaisir et de la douleur physiques. . . . . *Ib.*

§ I. — Du plaisir physique. . . . . *Ib.*

§ II. — De la douleur physique. 42

1° *Comment notre corps en est affecté; comment chacun des deux sexes la supporte.* . . . . . *Ib.*

2° *La douleur physique peut être le remède des maux de l'âme.* . . 43

CHAPITRE V. — DE LA FEMME. 44

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE. . . . . *Ib.*

SECTION I. — Beauté de la femme. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Pudeur. Quatre notes. 47

SECTION III. — Du cœur de la femme. 50

§ I. — Besoin et danger, pour les femmes, d'une affection tendre. . *Ib.*

§ II. — Entraînement du cœur de la femme. Note. 52

§ III. — Aveuglement des femmes dominées par l'amour. 54

§ IV. — La femme a besoin de suffrages. . . . . *Ib.*

§ V. — Influence de la vanité sur le cœur de la femme. Deux notes. 55

§ VI. — Indifférence de la femme. 59

§ VII. — Amitiés de la femme. . . . . *Ib.*

§ VIII. — Amour maternel. 60

SECTION IV. — Empire des sens sur la femme. Deux notes. 61

SECTION V. — Coquetterie et galanterie. Note. 65

SECTION VI. — Caractères particuliers de l'intelligence et de l'esprit de la femme. 69

§ I. — Finesse de ses perceptions. . . . . *Ib.*

§ II. — Nature de l'intelligence de la femme. 70

§ III. — Aptitude de la femme. 71

§ IV. — Présence d'esprit de la femme. 72

§ V. — Curiosité. 73

§ VI. — Contradiction. . . . . *Ib*

Pages.

SECTION VII. — Effets de l'ennui sur la femme. 73

SECTION VIII. — Comment se manifestent les impressions de la femme. . 74

§ I. — Impressions contenues. . . . . *Ib.*

§ II. — Impressions violentes. , ... 75

SECTION IX. — Inconséquence des jugements du monde sur la conduite des femmes. 76

SECTION X. — Où est la force de la femme. 77

CHAPITRE VI. — DE L'AMOUR. 78

SECTION I. — De l'amour dans les deux sexes. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Danger de l'exaltation d'un premier amour.. 81

SECTION III. — Caractères de l'amour véritable.. 82

SECTION IV. — Nature du culte que nous vouons aux femmes. . . . . *Ib.*

CHAPITRE VII. — EFFETS PUREMENT SENSUELS DU PENCHANT RÉCIPROQUE DES SEXES. Note. 87

SECTION I. — Dispositions intimes.. . . . . *Ib.*

1° *Désir*... . . . . *Ib.*

2° *Lasciveté*. . . . . *Ib.*

3° *Lubricité*. . . . . *Ib.*

4° *Luxure*.. 88

5° *Impureté*. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Effets manifestes. . . . . *Ib.*

1° *Incontinence*. . . . . *Ib.*

2° *Impudeur*. . . . . *Ib.*

3° *Impudicité*. . . . . *Ib.*

CHAPITRE VIII. — PENSÉES DIVERSES SUR LA VIE, LA VIEILLESSE ET LA MORT. Note. 89

SECTION I. — De la vie. . . . . *Ib.*

SECTION II. — De la vieillesse. Note. 90

SECTION III. — De la mort. 94

LIVRE DEUXIÈME.

DE L'HOMME INTELLIGENT. 97

CHAPITRE PREMIER. — DES SATISFACTIONS INTELLECTUELLES. . . . . *Ib.*

SECTION I. — Connaissance de la vérité. — Science. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Sentiment du beau moral ou intellectuel, puisé dans l'idée de la perfection divine. 98

SECTION III. — Amour de Dieu. Note. 99

Pages.

SECTION IV. — Du sentiment religieux et de la prière. 101

SECTION V. — Désir du bonheur, pressentiment d'une autre vie. 106

CHAPITRE II. — DES DIVERS DEGRÉS DE L'INTELLIGENCE HUMAINE. 108

SECTION I. — De l'intelligence en général. . . . . *Ib.*
§ I. — Définition de l'intelligence. . . . . *Ib.*
§ II. — Inégalité des intelligences. 109
§ III. — Direction qui doit être donnée à l'intelligence. 110
§ IV. — Moyen de mesurer l'intelligence. . . . . *Ib.*
§ V. — Médiocrité de l'intelligence. . . . . *Ib.*
§ VI. — Faiblesse de l'intelligence. 112

SECTION II. — De l'esprit, et de l'influence du corps sur l'esprit. 113

SECTION III. — Des principales qualités de l'esprit. Note. 114
§ I. — Clarté de l'esprit. . . . . *Ib.*
§ II. — Rectitude de l'esprit. 115

SECTION IV. — De quelques imperfections et de quelques travers de l'esprit. 116
§ I. — Paresse de l'esprit. . . . . *Ib.*
§ II. — Obscurité de l'esprit, irrésolution. 117
§ III. — Esprit faux. . . . . *Ib.*
§ IV. — Stérilité de l'esprit. 118
§ V. — Imprévoyance. 119
§ VI. — Sottise. 120

SECTION V. — Des diverses sortes d'esprit. 122
§ I. — Discernement, tact, sagacité, perspicacité, pénétration, finesse et prévoyance. . . . . *Ib.*
§ II. — Esprit de saillie. 124
§ III. — Esprit d'ordre. 125

SECTION VI. — De l'imagination. Note. 127

SECTION VII. — Du génie. 129
§ I. — Qu'est-ce que le génie? Note. . . . . *Ib.*
§ II. — Portée des esprits ordinaires et portée du génie. 130
§ III. — Puissance de conception du génie. . . . . *Ib.*
§ IV. — Influence du génie sur l'esprit humain. 131

SECTION VIII. — De la confiance en soi-même. Note. . . . . *Ib.*

SECTION IX. — La mémoire est le complément nécessaire de l'intelligence. Note. 132

SECTION X. — Du développement de l'intelligence par l'éducation. . . . 134
§ I. — Rapports et dépendance réciproque de l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle. . . . . *Ib*
§ II. — Nécessité de bien diriger les penchants physiques, dans l'intérêt de l'éducation intellectuelle et morale. . . . . *Ib.*
§ III. — Comment l'éducation intellectuelle et l'éducation morale peuvent marcher ensemble. Deux notes. 135

Pages.

CHAPITRE III. — DES PROCÉDÉS, DE QUELQUES MANIFESTATIONS ET DU BUT FINAL DE L'INTELLIGENCE. 140

SECTION I. — Des systèmes et de la méthode. . . . . *Ib.*

§ I. — Des systèmes. . . . . *Ib.*

§ II. — De la méthode. 141

SECTION II. — Du langage et du style. 142

SECTION III. — Des arts. 144

§ I. — Comment l'art en général se distingue de la science. . . . . *Ib.*

§ II. — Comment les arts peuvent être classés entre eux. Note. . . *Ib.*

§ III. — De l'éloquence et de la poésie. Note. 146

1° *De l'éloquence.* . . . . . *Ib.*

2° *De la poésie.* 147

SECTION IV. — De la philosophie. 148

SECTION V. — Du beau absolu, but final de l'intelligence. 150

CHAPITRE IV. — DES ÉCRIVAINS ET DES ÉCRITS. 151

SECTION I. — Pensées diverses. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Des romans. Note. 156

LIVRE TROISIÈME.

DE L'HOMME MORAL. 159

CHAPITRE PREMIER. — DE LA MORALITÉ ET DE LA CORRUPTION. . . . . *Ib.*

SECTION I. — Réflexions générales. Quatre notes. . . . . *Ib.*

SECTION II. — De la perfection morale, des obstacles qu'elle rencontre, et des motifs de la prendre pour but. 161

SECTION III. — De la vertu. . . . . *Ib.*

SECTION IV. — Du choix entre le bien et le mal. 163

SECTION V. — Examen de la maxime : Le mieux est l'ennemi du bien. . . 164

SECTION VI. — De la corruption. 165

SECTION VII. — Pensées diverses sur la moralité et sur la corruption. . . 166

CHAPITRE II. — DES DIVERS ÉTATS ET DES DIVERSES IMPRESSIONS DE L'AME CONSIDÉRÉE PLUTÔT EN ELLE-MÊME QUE DANS SES RAPPORTS AVEC LES OBJETS EXTÉRIEURS. 172

SECTION I. — Des divers états et des divers sentiments produits par le bien-être de l'âme et du corps. . . . . *Ib.*

§ I. — États et sentiments intimes. . . . . *Ib.*

1° *Tranquillité.* . . . . . *Ib.*

2° *Calme.* . . . . . *Ib.*

3° *Quiétude.* . . . . . *Ib.*

Pages.

4° *Sécurité*. 172
5° *Satisfaction*. . . . . *Ib.*
6° *Contentement*. 173
7° *Bien-être*. . . . . *Ib.*
8° *Plaisir*. . . . . *Ib.*
9° *Bonheur*. . . . . *Ib.*
10° *Félicité*. 174

§ II. — Manifestations. 175
1° *Joie*. . . . . *Ib.*
2° *Gaieté*. . . . . *Ib.*
3° *Hilarité*. . . . . *Ib.*
4° *Ravissement*. . . . . *Ib.*
5° *Extase*. 176

Section II. — Des divers états d'une âme préservée de la corruption des sens. Note. . . . . *Ib.*
1° *Innocence*. . . . . *Ib.*
2° *Pureté*. . . . . *Ib.*
3° *Pudeur*. Note. . . . . *Ib.*
4° *Pudicité*. . . . . *Ib.*
5° *Chasteté*. . . . . *Ib.*
6° *Continence*. Note. 177

Section III. — Des diverses impressions produites sur une âme faible par l'apparence ou l'imminence d'un danger. . . . . *Ib.*
1° *Crainte*. . . . . *Ib.*
2° *Appréhension*. . . . . *Ib.*
3° *Alarme*. . . . . *Ib.*
4° *Peur*. . . . . *Ib.*
5° *Frayeur*. 178
6° *Terreur*. . . . . *Ib.*
7° *Effroi*. Note. . . . . *Ib.*
8° *Épouvante*. . . . . *Ib.*

Section IV. — Des diverses sortes de malaise et de souffrance intime de l'âme. . . . . *Ib.*
1° *Ennui*. . . . . *Ib.*
2° *Souci*. 179
3° *Trouble*. . . . . *Ib.*
4° *Embarras*. . . . . *Ib.*
5° *Perplexité*. 180
6° *Regret*. . . . . *Ib.*
7° *Peine*. . . . . *Ib.*
8° *Tribulations*. . . . . *Ib.*
9° *Chagrin*. . . . . *Ib.*
10° *Tourment*. . . . . *Ib.*
11° *Douleur morale*. . . . . *Ib.*
12° *Malheur*. 185

Pages.

SECTION V. — Effets visibles des souffrances de l'âme. 187
§ I. — Manifestations silencieuses. . . . . *Ib.*
1° *Stupeur*. . . . . *Ib.*
2° *Consternation*. . . . . *Ib.*
3° *Tristesse et mélancolie*. . . . . *Ib.*
§ II. — Manifestations vives ou violentes. 188
1° *Contrariété*. . . . . *Ib.*
2° *Inquiétude*. . . . . *Ib.*
3° *Anxiété*. . . . . *Ib.*
4° *Affliction*. . . . . *Ib.*
5° *Désolation*. 189
6° *Désespoir*. . . . . *Ib.*

CHAPITRE III. — DES QUALITÉS ET DES VERTUS QUI CONSTITUENT LA MORALITÉ DE L'HOMME. . . . . *Ib.*

SECTION I. — Différences originelles entre les qualités et les vertus, entre les qualités du cœur et les qualités de l'âme. Note. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Des qualités du cœur. 191
§ I. — Bonté. . . . . *Ib.*
1° *En quoi la bonté diffère de la bienveillance*. Note. . . . . *Ib.*
2° *Comment la bonté se manifeste par la pitié, par la compassion, par la commisération et par la charité*. Note. 192
§ II. — Générosité. 195
§ III. — Indulgence. 196
§ IV. — Confiance. 197
§ V. — Reconnaissance. Note. . . . . *Ib.*

SECTION III. — Des qualités et des vertus de l'âme. 200
§ I. — Réflexions générales. . . . . *Ib.*
§ II. — Qualités qui dérivent de la droiture naturelle de l'âme. . . *Ib.*
1re Catégorie. 1° *Ingénuité*. . . . . *Ib.*
2° *Candeur*. . . . . *Ib.*
3° *Naïveté*. . . . . *Ib.*
4° *Pudeur*. Note. 201
2e Catégorie. 1° *Sincérité*. . . . . *Ib.*
2° *Véracité*. 202
3° *Franchise*. . . . . *Ib.*
3e Catégorie. 1° *Honnêteté*. 203
2° *Probité*. Note. . . . . *Ib.*
3° *Intégrité*. 205
4° *Honneur*. . . . . *Ib.*
§ III. — Qualités qui procèdent de la raison et du jugement. . . . 206
1° *Réserve*. . . . . *Ib.*
2° *Discrétion*. 207
3° *Prudence*. . . . . *Ib.*
4° *Modération*. . . . . *Ib.*
5° *Sagesse*. 208

Pages.

§ IV. — Qualités produites par la force morale. 209
1° *Résolution*. . . . . *Ib.*
2° *Fermeté*. . . . . *Ib.*
3° *Force d'âme*. . . . . *Ib.*
4° *Courage*. . . . . *Ib.*
5° *Constance*. 210
6° *Bravoure*. . . . . *Ib.*
7° *Valeur ou vaillance*. 211
8°. *Intrépidité*. . . . . *Ib.*
9° *Audace*. . . . . *Ib.*

§ V. — Qualités qui dérivent de l'abnégation de soi-même. 212
1° *Désintéressement*. . . . . *Ib.*
2° *Grandeur d'âme*. . . . . *Ib.*

CHAPITRE IV. — DES DÉFAUTS ET DES VICES DU CŒUR ET DE L'AME. . . . 213

SECTION I. — Comment les défauts se distinguent des vices. Deux notes, . *Ib.*

SECTION II. — Des défauts et des vices du cœur. 215

§ I. — Des défauts du cœur. — *Absence de qualités et inaction blâmable*. . . . . *Ib.*
1° *Indifférence*. . . . . *Ib.*
2° *Insensibilité*. . . . . *Ib.*
3° *Dureté*. . . . . *Ib.*
4° *Inhumanité*. 216

§ II. — Des vices du cœur. Note. — *Dispositions malveillantes et activité agressive*. . . . . *Ib.*
1° *Malice*. . . . . *Ib.*
2° *Malignité*. 217
3° *Méchanceté*. Note. . . . . *Ib.*
4° *Brutalité*. 218
5° *Barbarie*. 219
6° *Cruauté*. . . . . *Ib.*
7° *Férocité*. . . . . *Ib.*

SECTION III. — Des défauts et des vices de l'âme. . . . . *Ib.*

§ I. — Des défauts de l'âme. . . . . *Ib.*

1re Catégorie. — Défauts produits par la mollesse ou par la mobilité de la volonté. . . . . *Ib.*
1° *Faiblesse*. . . . . *Ib.*
2° *Apathie*. 220
3° *Inconstance*. . . . . *Ib.*

2e Catégorie. — Défauts provenant de l'excessive rigidité du caractère. 221
1° *Sévérité*. . . . . *Ib.*
2° *Intolérance*. . . . . *Ib.*
3° *Inflexibilité*. 222

Pages.

3e Catégorie. — Défauts produits par l'irritabilité et par l'impétuosité du caractère. 222
1° *Inégalité d'humeur*. . . . . *Ib.*
2° *Esprit de contradiction*. . . . . *Ib.*
3° *Impatience*. . . . . *Ib.*
4° *Impertinence*. 223
5° *Violence*. . . . . *Ib.*
6° *Emportement*, 7° *Colère et courroux*, 8° *Fureur et furie*. Note. . . . . *Ib.*

4e Catégorie. — Défauts produits par l'estime exagérée de soi-même. 224
1° *Amour-propre*. 225
2° *Vanité*. 234
3° *Présomption*. 238
4° *Fatuité*. 239
5° *Orgueil*. . . . . *Ib.*
6° *Fierté*. 241

5e Catégorie. — Défauts produits par la mauvaise opinion que l'on a d'autrui et par les prétentions du cœur ou de l'amour-propre. 242
1° *Méfiance et défiance*. Deux notes. . . . . *Ib.*
2° *Jalousie*. 243
Effets de la jalousie du cœur. Note. . . . . *Ib.*
Effets de la jalousie inspirée par l'amour-propre. Note. . 244

§ II. — Des vices de l'âme. 245

1re Catégorie. — Des vices contraires à la sincérité. . . . . *Ib.*
1° *Dissimulation*. . . . . *Ib.*
2° *Feinte*. 246
3° *Ruse*. . . . . *Ib.*
4° *Mensonge et menterie*. . . . . *Ib.*
5° *Tromperie*. . . . . *Ib.*
6° *Duplicité*. 247
7° *Fausseté et hypocrisie*. . . . . *Ib.*
8° *Fourberie*. 248
9° *Perfidie*. . . . . *Ib.*

2e Catégorie. — De l'envie, de la haine et de l'ingratitude. . . . *Ib.*
1° *Envie*. . . . . *Ib.*
2° *Haine*. 249
3° *Ingratitude*. Note. . . . . *Ib.*

§ III. — Des effets de l'habitude du vice. 251
1° *Immoralité*. . . . . *Ib.*
2° *Dépravation*. . . . . *Ib.*
3° *Perversité*. . . . . *Ib.*

CHAPITRE V. — RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LES CARACTÈRES. 252

LIVRE QUATRIÈME.

Pages.

DE L'HOMME SOCIAL. 255

CHAPITRE PREMIER. — NÉCESSITÉ DE L'ÉTAT SOCIAL. . . . . *Ib.*

SECTION I. — L'homme est né pour la société. Note. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Comment les hommes peuvent être considérés collectivement. 257

CHAPITRE II. — LE DROIT DE PROPRIÉTÉ EST LA BASE DE LA FAMILLE ET DE L'ÉTAT SOCIAL. Quatre notes. 258

CHAPITRE III. — DEVOIRS ET DROITS DES HOMMES VIVANT EN SOCIÉTÉ. Note. 265

CHAPITRE IV. — DES CARACTÈRES DISTINCTIFS DES PEUPLES. 267

SECTION I. — Différences physiques et morales des peuples. Note. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Traits caractéristiques de quelques peuples. 268

1° *L'Anglais.* . . . . . *Ib.*

2° *Le Hollandais.* . . . . . *Ib.*

3° *L'Allemand.* 269

4° *Le Français.* . . . . . *Ib.*

5° *L'Espagnol.* 271

6° *L'Italien.* . . . . . *Ib.*

7° *Le Juif.* 272

SECTION III. — Du rôle de la femme chez les différents peuples. . . . . *Ib.*

SECTION IV. — Morale politique de la plupart des peuples. 273

CHAPITRE V. — DU GOUVERNEMENT. Note. 274

SECTION I. — Du gouvernement monarchique. 275

1° *Monarchie despotique.* Note. . . . . *Ib.*

2° *Monarchie absolue.* 276

3° *Monarchie constitutionnelle.* 277

SECTION II. — Du gouvernement aristocratique. Deux notes. . . . . *Ib.*

SECTION III. — Du gouvernement républicain. 278

1° *République démocratique.* Note. 279

2° *République communiste.* Six notes. 280

SECTION IV. — Conclusion du cinquième chapitre. Note. 285

CHAPITRE VI. — DE LA GUERRE. Note. 291

CHAPITRE VII. — DES LOIS. 294

SECTION I. — Des lois en général. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Des lois pénales. Note. 295

Pages.

CHAPITRE VIII. — DES DÉLITS ET DES CRIMES. 296

SECTION I. — Difficulté d'établir une distinction précise entre les délits et les crimes. Deux notes. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Utilité et danger de la publicité donnée aux délits et aux crimes. 297

SECTION III. — Lacune regrettable dans les lois répressives. 298

CHAPITRE IX. — SENTIMENTS INSPIRÉS A L'HOMME PAR LES RAPPORTS SOCIAUX. 300

SECTION I. — Sentiments d'attrait. . . . . *Ib.*

1° *Intérêt*. . . . . *Ib.*
2° *Bienveillance*. 301
3° *Penchant*. . . . . *Ib.*
4° *Goût*. . . . . *Ib.*
5° *Sympathie*. . . . . *Ib.*
6° *Inclination*. . . . . *Ib.*
7° *Préférence*. . . . . *Ib.*
8° *Attachement*. . . . . *Ib.*
9° *Affection*. 302
10° *Amitié*. 304
11° *Amour*. 307
Comparaison de l'amour et de l'amitié. . . . . *Ib.*
12° *Tendresse*. 309
13° *Dévouement*. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Sentiments de répulsion. 310

1° *Antipathie*. . . . . *Ib.*
2° *Aversion*. . . . . *Ib.*
3° *Inimitié*. . . . . *Ib.*
4° *Animosité*. 311
5° *Rancune*. . . . . *Ib.*
6° *Haine*. Note. . . . . *Ib.*

SECTION III. — Sentiments nés de jugements favorables. 312

1° *Estime*. . . . . *Ib.*
2° *Confiance*. Note. 313
3° *Considération*. . . . . *Ib.*
4° *Respect*. . . . . *Ib.*
5° *Vénération*. . . . . *Ib.*
6° *Soumission*. 314
7° *Admiration*. Note. . . . . *Ib.*

SECTION IV. — Sentiments nés de jugements défavorables. 315

1° *Défiance*. . . . . *Ib.*
2° *Dédain*. . . . . *Ib.*
3° *Mépris*. 316

SECTION V. — Sentiments inspirés à une âme égoïste par la crainte de quelque rivalité, ou par la vue du bonheur d'autrui. . . . . *Ib.*

Pages.

CHAPITRE X. — DU MARIAGE. Note. 317

SECTION I. — Nécessité du mariage; rapports qu'il exige; bonheur qu'on peut en espérer. Note. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Pourquoi certaines femmes préfèrent un amant à leur mari. Note. 324

SECTION III. — Différences réelles entre les fautes de la femme et celles du mari. 325

CHAPITRE XI. — DE LA FAMILLE. Note. 328

CHAPITRE XII. — DE L'ÉDUCATION SOCIALE. 332

CHAPITRE XIII. — DES PROFESSIONS. Note. 334

CHAPITRE XIV. — DES DISTINCTIONS SOCIALES. 337

CHAPITRE XV. — DU MONDE. 339

SECTION I. — Ce qu'on entend par le monde. . . . . *Ib.*

SECTION II. — Des formes bienveillantes des relations sociales. 343

1° *Civilité*. . . . . *Ib.*

2° *Urbanité*. . . . . *Ib.*

3° *Politesse*. . . . . *Ib.*

4° *Affabilité*. 346

5° *Délicatesse*. . . . . *Ib.*

6° *Condescendance*. . . . . *Ib.*

7° *Déférence*. 347

8° *Complaisance*. . . . . *Ib.*

SECTION III. — Des usages et des modes. . . . . *Ib.*

Réflexions sur quelques usages. 349

SECTION IV. — De l'opinion et de l'estime du monde. Note. 351

SECTION V. — De la conversation. 352

SECTION VI. — Du jeu. 356

FRAGMENTS

DU TEXTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION NON CONSERVÉS DANS LE TEXTE DE LA SECONDE.

QUESTIONS QUE, POUR LA PLUPART, L'HOMME NE RÉSOUDRA JAMAIS. Neuf notes. 361

Pensées diverses. Note. 369

DE LA LITTÉRATURE ROMANTIQUE. 371

§ I. — Ce qu'est cette littérature; effets fâcheux qu'elle a momentanément produits; bons effets qui en restent. Note. . . . . *Ib.*

§ II. — Comment est née la littérature romantique? A-t-elle formé une école? 372

AVIS AU LECTEUR

SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

Les jugements favorables que la presse a portés sur l'*Étude de l'Homme* ont été accompagnés de quelques critiques. Celle qui a été le plus répétée concerne les aperçus philosophiques où l'auteur, voulant établir les bases de la morale, a brièvement exposé les preuves les plus frappantes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. On a prétendu que ces vérités sont trop généralement admises pour avoir besoin d'être appuyées d'une démonstration. L'auteur, sans être convaincu qu'elle ne puisse être utile à beaucoup d'esprits, s'est décidé à y renoncer, en faisant ce raisonnement : « Pour ceux qui ne croient ni en Dieu ni à la vie future, je n'ai pas assez dit, et, cependant, je ne puis m'étendre davantage ; pour ceux qui y croient, je n'ai rien à dire : donc mes aperçus philosophiques sont insuffisants pour les uns, superflus pour les autres ; » et il en a supprimé la plus grande partie[1]. Il a, de plus, détaché du livre

[1] Ce qu'il en a conservé est classé dans le chapitre Ier du livre II (section IV), dans le chapitre Ier du livre III (section III) et dans les fragments placés à la fin de ce volume.

deuxième, d'après l'avis d'un petit nombre de personnes, et malgré beaucoup d'avis opposés, ses observations sur la *littérature romantique*, qui attaquent un écart passager plutôt qu'une disposition permanente de l'esprit humain, et qui dépassent peut-être le cadre de son œuvre. Mais, pour se tenir dans une sorte de milieu entre les deux opinions contraires, il a cru devoir donner, à la fin de ce volume, la section et les notes relatives à ce sujet.

Plusieurs écrivains, habitués à l'examen des matières religieuses, ont reproché à l'auteur de n'avoir pas fait pénétrer, *dans toutes les parties de son œuvre, les lumières de la révélation*. Mais n'est-ce pas lui reprocher de n'avoir pas fait un livre de théologie ou de piété? Il n'avait aucun titre pour entreprendre une pareille tâche; et, s'il avait pu y songer, il en aurait été détourné par la certitude de n'être lu, ni par les personnes pieuses, qui ne veulent rafraîchir leur foi qu'aux sources consacrées, ni par les incrédules, dont l'orgueil repousse tout ce qui a l'apparence d'une opposition à leurs idées, ni par les indifférents, qui ne sont attirés que par l'espoir d'un amusement. Quand on blâmait Jésus-Christ de pousser la condescendance pour les plus grands pécheurs jusqu'à manger avec eux, il répondait : « Je ne suis pas venu chercher les justes, mais les pécheurs; ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, ce sont les malades. » L'auteur ne pourrait-il pas faire une humble application de cette pensée à son propre dessein et dire : « Ce n'est pas aux âmes saintes, aux âmes complétement éclairées par la lumière divine que je veux présenter une étude du cœur humain; c'est surtout aux personnes qui, vivant au milieu des distractions du monde et de la préoccupation des affaires, voudraient cependant se rendre compte de leurs penchants et de leurs sentiments; les premières

n'ont aucun besoin de mes observations; mais, si la plupart des dernières n'y cherchent d'abord que des motifs d'être plus satisfaites d'elles-mêmes, peut-être finiront-elles par y reconnaître quelques-uns de leurs défauts et par éprouver le désir de s'en corriger. »

Observateur attentif de la nature humaine, l'auteur a voulu la décrire, avec fidélité, dans ce qu'elle a d'apparent et, pour ainsi dire, de palpable, sans oublier jamais les liens qui la rattachent à l'ordre divin. Il a peint l'homme avec ses penchants bons ou mauvais, l'homme de tous les temps, de tous les lieux et de toutes les religions, l'homme tel qu'il est, tel qu'il sera toujours, avant d'être parvenu à la perfection que peuvent lui donner l'éducation morale, les préceptes évangéliques, un empire absolu sur lui-même. Les innombrables populations de l'Asie et de l'Afrique, qui, presque toutes, vivent dans l'ignorance de la religion du Christ, ne se composent-elles pas d'hommes doués des mêmes facultés, accessibles aux mêmes sentiments, agités par les mêmes passions que le catholique romain? Or une étude conçue *uniquement au point de vue chrétien* montrerait l'homme soumis ou résistant à la salutaire influence de l'Évangile, sans chercher, dans les lois mêmes de son organisation, dans ses appétits physiques, dans ses facultés intellectuelles, dans les affinités et les répulsions de son âme, l'explication de tous les phénomènes de sa vie morale. L'auteur n'a pas cru devoir se renfermer dans des limites en dehors desquelles seraient restés les neuf dixièmes du genre humain. Il a voulu présenter une sorte d'anatomie de l'âme, définir les altérations auxquelles elle est exposée, indiquer les moyens naturels de les prévenir ou d'en arrêter les effets, prouver, par l'insuffisance de ces seuls moyens, la nécessité de recourir à d'autres, et faire concevoir que la religion chrétienne est le spécifique universel et infaillible

contre toutes les maladies morales. Si on a pu l'accuser de n'avoir pas rendu cette intention assez visible dans la première édition de son livre, il espère que la seconde ne lui attirera pas le même reproche. Il y a manifesté très-fermement sa foi dans le remède, en laissant aux médecins des âmes le soin de le faire accepter et d'en diriger l'emploi.

Les mêmes juges, toujours un peu exclusifs dans leurs opinions, ont également blâmé l'auteur d'avoir mis trop à découvert les mauvais penchants du cœur humain, et de les avoir souvent définis avec une désolante exactitude. Mais comment aurait-il pu flétrir le vice et en inspirer l'horreur, s'il n'en eût pas fait voir toute la difformité? La vertu a sans doute des charmes si puissants et un but si sublime, que, pour s'y attacher, il suffit de la connaître; et pourtant, combien ne paraît-elle pas plus séduisante encore, quand on la fait constraster avec le vice! D'ailleurs, un moraliste serait-il sérieux, serait-il digne de confiance, si, par un scrupule exagéré, il dissimulait une partie de la vérité? Sa tâche est double : il doit montrer le bien, pour le faire aimer, et le mal, pour le faire haïr.

L'*Étude de l'Homme* a donné lieu à une autre critique. On a trouvé que l'auteur a peint l'amour avec des couleurs trop vives. Mais qu'eût-on dit s'il se fût contenté de quelques mots vagues et sans chaleur sur un pareil sujet? Est-ce ainsi qu'il pouvait parler, dans une étude sincère, du plus énergique et du plus indispensable ressort du cœur humain, d'un penchant que Dieu y a mis pour assurer la perpétuité de la vie, d'un sentiment qui a une si grande part dans les joies et les douleurs, les vertus et les crimes de ce monde? L'auteur a montré l'attrait et le danger, et il a dit : Défiez-vous!

Quelques femmes aussi ont murmuré contre certains

jugements de l'auteur sur leur sexe. Mais celles qui ont cru avoir le droit de se plaindre de ces jugements en ont-elles bien compris le sens et la portée? Y ont-elles vu une seule affirmation absolue? L'auteur, dans ses critiques les plus générales, n'a-t-il pas toujours laissé une place aux exceptions? Ne s'est-il pas borné à constater le penchant, à signaler le péril, à indiquer comment on peut s'y soustraire? N'a-t-il pas prouvé que les femmes ont, dans les bons instincts de leurs cœurs, dans leur disposition aux sentiments religieux, dans la délicatesse naturelle de leurs goûts, et jusque dans leur désir du bonheur, des motifs et des moyens de résistance? N'a-t-il pas admis la possibilité de la lutte, et, avec le secours d'une piété courageuse, la certitude du triomphe? Personne plus que lui n'apprécie toutes les qualités des femmes; et, pour cette raison, personne ne s'est senti plus à l'aise que lui pour les juger avec sincérité. Convaincu que le bien l'emporte d'ordinaire, en elles, sur le mal, il voudrait les guérir de leurs défauts et de leurs faiblesses, pour les rapprocher encore de la perfection. La franchise de ses critiques doit donner quelque prix à ses éloges. Si les femmes veulent se convaincre du peu de sévérité de ses jugements, qu'elles tâchent de les comparer à ceux de quelques Pères de l'Église, de la plupart des orateurs sacrés, de tous les moralistes, et qu'elles se rappellent aussi comment elles se jugent entre elles, même sans malignité. Après cet examen, la modération, la bienveillance, et peut-être l'exactitude des observations de l'auteur ne leur paraîtront plus douteuses. Toutefois, pour rendre impossibles des interprétations qui aillent au delà de sa pensée, il en a fixé plus nettement le sens et la limite. Avec un peu de réflexion, les femmes doivent comprendre que leurs amis ne sont pas ceux qui craignent de les peindre avec une entière vérité, ni ceux

qui veulent que toute leur perfection soit celle d'un automate.

Enfin, l'attention de plusieurs critiques s'est arrêtée sur la forme du livre. Les uns ont dit que l'auteur avait eu tort d'en aligner toutes les parties avec une scrupuleuse régularité, et qu'ils auraient préféré le pêle-mêle, les contrastes, l'imprévu de pensées recueillies au hasard. D'autres, au contraire, ont exprimé le regret de ne pas trouver, dans l'ouvrage, la trame continue et la forte unité qui sont, suivant eux, les caractères des grandes œuvres de l'esprit. D'autres aussi en ont approuvé le plan, les divisions et l'enchaînement, comme les plus propres à aider les intelligences dans l'étude si vaste et si compliquée qui est l'objet de ce livre.

L'auteur déclare d'abord qu'après avoir pesé ces divers jugements, il regarde le dernier comme le plus facile à justifier, tout en reconnaissant la nécessité de changer un peu les dispositions de quelques parties du livre et la place de quelques pensées.

Il répond ensuite aux *adversaires de ses classifications* que, si elles n'existaient pas, et si d'autres n'y étaient pas substituées, son œuvre serait, au lieu d'une étude raisonnée, un recueil confus d'observations, de pensées et de maximes. Il croit d'ailleurs que cet ordre, contre lequel on s'est élevé, est conforme à la marche naturelle de l'esprit. Il prend l'homme sur cette limite indécise et mystérieuse où les sens entrent en contact avec l'âme, et il s'efforce de le montrer comme un être tout à la fois *sensitif*, par son aptitude à recevoir des impressions physiques; *intelligent*, par le compte qu'il s'en rend; *moral*, par le jugement qu'il en porte; et *social*, par les rapports nécessaires dans lesquels il vit avec ses semblables. Tel est le plan de son étude. En est-il un meilleur? Il ne l'a pas trouvé.

Cette explication s'adresse aussi bien aux personnes qui auraient désiré plus d'unité dans l'*Étude de l'homme*, qu'à celles qui en regardent la symétrie comme un défaut. Peut-être les unes et les autres, après avoir relu ce livre dans la seconde édition, reconnaîtront-elles que les classifications établies par l'auteur sont nécessaires, et qu'elles sont suffisantes pour guider le lecteur au milieu des obscurités du sujet.

L'auteur, en conservant, dans cette deuxième édition, la pensée fondamentale, le plan, le caractère et le but de la première, a fait ce qu'il a pu pour donner satisfaction à toutes les observations qui lui ont semblé justes. Il a voulu prouver, par là, son amour du vrai, son respect pour la critique, et sa déférence pour les écrivains qui l'exercent avec conscience, savoir et talent. Ses propres réflexions l'ont d'ailleurs conduit à faire quelques suppressions, autres que celles dont il a déjà été question, plusieurs additions, et des corrections nombreuses qui attestent encore son vif désir d'améliorer son œuvre. En l'offrant, de nouveau, au public, il fait des vœux pour qu'elle lui plaise, et, s'il se peut, qu'elle lui profite.

ÉTUDE

DE L'HOMME

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

SECTION I.

BUT DE CETTE ÉTUDE.

L'homme est un problème complexe dont personne [1] ne peut trouver l'entière solution, mais dont il ne nous importe pas moins à tous de chercher à éclaircir quelque point. Avant d'entreprendre cette tâche difficile, avant d'observer et de juger, sur le fait, chacun des penchants, chacune des facultés, chacun des secrets mouvements de l'âme humaine, est-il un esprit réfléchi qui ne sente la nécessité de s'appuyer sur quelques notions fondamentales, et qui ne se demande d'abord qu'elle est l'origine, quelle est la nature, et quelle peut être la fin de l'homme? Après avoir bien médité sur ces questions, est-il un esprit sensé qui ne soit forcé de dire : « Créature de Dieu, l'homme a tout reçu de Dieu; être libre, il a de bons et de mauvais penchants; intelligence bornée, il ne peut aller au delà de certaines limites dans la connaissance de la vérité [2], ni cesser de suivre la lu-

[1] Avec les seules lumières de la raison.

[2] On trouvera, à la fin de ce volume, la partie des aperçus philosophiques où l'auteur a réuni, dans la première édition, un grand nombre de questions que, pour la plupart, l'homme ne résoudra jamais. Que les incrédules veuillent bien y donner quelque attention; et, quand ils auront vu combien de choses ils ne peuvent pas plus nier que comprendre, peut-être opposeront-ils avec un peu moins d'assurance l'autorité de leur raison à toutes les vérités qu'ils ne sauraient expliquer.

mière divine sans s'égarer; âme et matière, il doit rendre à la terre les éléments qui l'assimilent à la terre, et à Dieu la substance immatérielle qui produit la pensée et l'assimile à Dieu. »

Mais cette substance immatérielle, cette âme, conservera-t-elle son existence propre, le souvenir et la responsabilité de ses actes, lorsqu'elle sera remontée au foyer dont elle émane? De la réponse qui doit être faite à cette question dépend tout le sens moral de la vie: et cette réponse ne nous semble pas pouvoir être douteuse. Dieu a mis, dans l'âme humaine, avec la notion de l'ordre moral, c'est-à-dire, avec la faculté de discerner le bien du mal, la conscience qui doit diriger son choix: il y a mis une disposition au contentement intime après le devoir accompli, et au remords après la faute; il y a mis le sentiment profond de la justice, dont l'autorité, si souvent méconnue dans ce monde, doit avoir, dans un autre, une satisfaction complète. Il nous a d'ailleurs fortement inculqué le désir d'un bonheur que nous ne pouvons trouver ici-bas: or ce désir irrésistible, ce désir identifié avec notre organisation, n'implique-t-il pas une promesse du Créateur? Et cette promesse, dont une voix intérieure nous rappelle sans cesse les conditions, n'implique-t-elle pas elle-même la possibilité d'un droit? Étudier l'homme, c'est chercher dans ses penchants, dans ses facultés, dans les actes de sa libre volonté, ce qui peut le rendre digne ou indigne de ce droit; c'est interroger la sagesse humaine sur les caractères qui distinguent le bien du mal; c'est s'efforcer de mettre en évidence les principes de l'honnêteté naturelle; c'est peut-être préparer les âmes à recevoir le dogme évangélique avec la triple adhésion du sentiment, de la raison et de la foi.

SECTION II.

PAR OU DOIT COMMENCER L'ÉTUDE DU CŒUR HUMAIN.

Nul ne peut connaître les autres, s'il ne se connaît un peu lui-même. Avant de généraliser l'étude du cœur humain, on doit donc commencer par interroger son propre cœur. Mais

l'homme, doué d'une sensibilité vive et délicate, ne réussira qu'avec peine à se rendre compte de toutes ses impressions. Pour en distinguer sûrement les nuances fugitives, il aura besoin d'un coup d'œil exercé et d'un esprit capable de résister au cours tumultueux des sensations. L'homme, dans le calme même, offre souvent le spectacle des plus étranges contradictions; mais, dès qu'une passion éclate dans son cœur, tout son être ressent une commotion violente, et prend un aspect imprévu.

Par une analyse persévérante, on s'habitue à remonter, des effets les plus simples en apparence, aux causes les plus compliquées, et à découvrir celle qui, dans chaque mouvement, donne la principale impulsion. Souvent l'observateur expérimenté prévoit ou explique certaines actions, presque aussi sûrement que le physicien ou l'astronome prévoit ou explique certains phénomènes de la nature. Ne concluons pas de là que nos actions soient l'effet nécessaire de notre organisation. L'âme a son libre arbitre; mais, dès qu'elle a laissé voir son penchant, d'ordinaire il est facile de deviner ce qu'elle fera.

Il existe une grande analogie entre le travail du chimiste qui décompose les fleurs, pour en séparer les éléments, et celui du moraliste qui scrute chacun des sentiments du cœur, pour en montrer le principe caché. L'espèce de similitude de ces deux opérations reparaît dans leurs résultats; car, des deux côtés, l'analyse trouve parfois, sous des formes et des couleurs séduisantes, les plus dangereux poisons.

SECTION III.

L'ÉTUDE DE L'HOMME MORAL EMPRUNTE D'UTILES NOTIONS A L'ÉTUDE DE L'HOMME PHYSIQUE.

Il semblerait que l'étude de l'homme vivant peut être nettement partagée entre le physiologiste et le moraliste; mais, si le premier tire de la connaissance approfondie des organes tout

ce qu'il doit comprendre des phénomènes de la vie, le second ne peut découvrir et juger les mouvements de l'âme que par l'observation de l'homme physique. Le corps reçoit l'impression, et la transmet à l'âme. L'âme, à son tour, réagit sur le corps. Tous deux ensuite concourent à l'action. Pour l'apprécier, il est donc nécessaire d'en examiner la double source. Souvent la physionomie entière trahit ce qu'on aurait voulu cacher; mais c'est l'œil surtout qui, par de soudaines clartés, révèle les secrètes agitations de l'âme. Cet organe, matériel par la substance, est, en quelque sorte, immatériel par l'expression; et il fait concevoir l'union du corps et de l'âme. Lorsque l'œil est fermé, l'âme semble retirée dans son sanctuaire; dès qu'il s'ouvre, on y voit briller l'intelligence, ou éclater le sentiment.

En dépit de la plus habile dissimulation, l'expression habituelle de l'œil est toujours un peu celle du caractère. Le moraliste doit donc mettre un grand soin à étudier cette expression, s'il veut s'épargner souvent la peine de rechercher, dans les actions mêmes de l'homme, les motifs qui les ont inspirées. Le langage des yeux est si naturel et si spontané, que nous le comprenons plutôt par une sorte d'instinct que par le raisonnement. Il arrive à notre intelligence par une sensation.

Aucune règle ne peut être donnée pour interpréter le regard, et cependant il est rare qu'il nous trompe. Pourquoi? On ne peut le dire. L'œil exprime les passions, les sentiments, les pensées, par un jet rapide de lumière, par l'obscurcissement subit de la rétine, par la dilatation ou la contraction de la pupille, et par les mouvements sympathiques des paupières. Quoiqu'on ne nous ait jamais expliqué ces signes, ils frappent notre esprit, et nous inspirent subitement la terreur, l'espérance, l'amour. Quel est donc l'être invisible qui sait donner à l'œil cette éloquence et ce pouvoir magiques? C'est l'âme, l'âme qui, manifeste, par l'œil, ses douleurs, ses prédilections, son courroux. Le regard est l'éclair de l'âme.

LIVRE PREMIER

DE L'HOMME SENSITIF

CHAPITRE PREMIER.

DES SENSATIONS.

L'homme a senti avant de penser. Mais la pensée peut faire naître en lui des sensations nouvelles [1]. Pour bien comprendre les idées, il faut se rendre compte des sensations. Une notion exacte des unes et des autres est donc nécessaire pour expliquer le caractère complexe d'une grande partie des perceptions de l'âme.

La sensation est une impression produite sur notre âme, soit par les fonctions naturelles de nos organes [2], soit par l'alté-

[1] Une personne douée d'une imagination vive peut ressentir, pendant ses rêveries, des émotions presque égales à celles que lui ferait éprouver la réalité. Son corps tressaille ou frémit de plaisir, de colère, d'effroi; son cœur bat avec violence, sa poitrine se gonfle, et quelquefois une larme s'échappe de ses paupières. Ne sont-ce pas de véritables sensations? Et ces sensations, n'est-ce pas la pensée seule qui les a éveillées?

[2] On se sent vivre, on sent battre son cœur, on sent la faim, etc.

ration de quelque partie de notre corps, soit par les relations actuelles de nos sens avec les objets extérieurs, soit enfin par le souvenir ou la prévoyance de ces relations. L'âme, dans les trois premiers cas, reçoit la sensation qui lui est transmise; et, dans le quatrième, c'est l'âme elle-même qui provoque la sensation. Mais c'est toujours elle qui ressent l'impression, l'apprécie et en règle les effets. A elle seule appartient le sentiment du bien-être et de la souffrance, ou la conscience de la vie, en un mot, l'*idée de la sensation*. Il paraît, dès lors, évident que, sans l'idée, la sensation ne serait qu'une impression confuse [1]. Qui n'a pu remarquer que les sens ne sont pas affectés par les objets avec lesquels ils sont en rapport, quand l'attention en est fortement détournée, et qu'une personne absorbée par quelque passion violente reçoit, sans s'en apercevoir, un coup qui, dans un état plus calme, lui aurait fait ressentir une vive douleur [2]? Il faut considérer la sensation comme le thème que les sens donnent à l'âme, et quelquefois comme une réaction de l'âme sur les sens. Lorsqu'une sensation est assez énergique pour exalter l'homme jusqu'à la passion, elle peut étouffer en lui l'intérêt personnel, et même le sentiment de la conservation; elle peut absorber toutes ses pensées, et le pousser dans une voie funeste, ou l'élever au-dessus des proportions ordinaires de l'humanité. Quelques actions héroïques, qu'on a sans doute raison d'admirer, semblent plutôt dues à la sensation qu'au raisonnement. Mais

[1] L'homme a-t-il des *idées innées?* Si l'on entend par ces mots des idées spontanées, précises, et cependant indépendantes des rapports des sens avec les objets extérieurs, il nous semble impossible d'en admettre l'existence; mais, si l'on entend par *idées innées* des affinités nécessaires entre notre âme, notre intelligence, ou notre conscience, et les principes éternels de l'ordre moral, on ne peut les mettre en doute. Dieu, qui est, par essence, l'ordre, la justice, la vérité, a mis, dans notre âme, le besoin instinctif et la faculté de les comprendre.

[2] Cette observation ne s'applique point au cas où, deux causes physiques de douleurs aiguës venant à agir presque en même temps, la première aurait concentré la sensibilité sur un point unique et rendu le reste du corps momentanément inerte. Ce dernier effet est une interruption de la vie dans certains organes; c'est un phénomène tout physiologique dans lequel l'âme n'a aucune part.

l'instinct généreux qui les a suggérées, et qui a donné le courage de les accomplir, est un élan spontané de l'âme, dont elles ont reçu leur caractère et leur moralité. La sensation peut alors être comparée à un esclave docile qui, dès longtemps façonné aux habitudes d'un bon maître, devance son ordre pour faire le bien en son nom.

L'homme doit quelquefois à une sorte d'imperfection toute la grandeur de certains sentiments. Si, en effet, une raison forte, une prudence éclairée et une parfaite modération exerçaient sur lui un empire absolu, beaucoup d'actions dans lesquelles brille un dévouement héroïque n'auraient peut-être pas été offertes à l'admiration des siècles. Le défaut même du principe semble ajouter à la sublimité du résultat.

L'homme qui n'agit que selon les lois de son organisation physique, c'est-à-dire dans l'intérêt de sa conservation et de son bien-être, passe pour sage, et n'est qu'égoïste. Celui qui oublie ces lois pour accomplir un devoir, ou pour s'occuper du bonheur d'autrui, est vertueux et bon. Le premier obéit, avec discernement, à la voix des sens, et le second, presque irrésistiblement, à une inspiration qui lui vient de plus haut.

CHAPITRE II.

DE LA SENSIBILITÉ.

La *sensibilité* est une disposition naturelle des organes matériels et de l'âme à recevoir, plus ou moins facilement, l'impression des objets avec lesquels ils sont en rapport. Il y a donc deux sortes de sensibilité, l'une *physique* et l'autre *morale*. Elles ont, entre elles, une corrélation intime ; mais chacune d'elles, considérée isolément, ou comparée à l'autre, se montre, dans les divers individus, sous un jour et avec des degrés différents.

La *sensibilité physique* trop ou trop peu développée est une imperfection : trop développée, elle est une cause permanente de trouble et de douleur; trop restreinte, elle cesse d'être la mesure certaine des influences physiques, la sentinelle de l'intelligence, l'agent fidèle des relations de l'âme et du corps.

La *sensibilité morale*, lorsqu'elle dépasse un certain degré, devient une maladie de l'âme; et, lorsqu'elle reste au-dessous, elle laisse un libre accès à l'égoïsme et à la dureté.

La *sensibilité physique* et la *sensibilité morale* sont l'une pour l'autre, tantôt une cause, et tantôt un effet. La *seconde* doit être l'objet spécial et presque exclusif de ces études. Elle varie, dans chaque individu, avec l'âge, la santé et les circonstances. Une exaltation ou un affaiblissement excessifs de la *sensibilité morale* constituent un état irrégulier, un désordre véritable, qui ôtent à l'âme, dans le premier cas, une partie de sa raison et de sa liberté; dans le second, la finesse de quelques-unes de ses perceptions et toute la délicatesse de ses sentiments.

Mais, entre ces limites, il existe un vaste espace dans lequel d'innombrables caractères viennent se dérouler, et étonner l'esprit par leurs nuances à la fois mobiles et distinctes. Il nous suffit de déterminer ces deux extrêmes et ce milieu, pour faire comprendre jusqu'à quel point la destinée de l'homme est soumise à l'influence de la *sensibilité morale*.

Une *sensibilité* excessive allume l'imagination, et quelquefois en fait jaillir des éclairs de génie; quelquefois aussi elle exalte le courage et le dévouement jusqu'à l'héroïsme; mais elle est d'ordinaire pour celui qui la possède, comme pour ceux envers lesquels elle exerce son inquiète activité, la source de rares plaisirs et d'innombrables souffrances. Elle s'agite sans cesse sous l'aiguillon du mal réel ou du mal imaginaire, et s'alimente de passions dévorantes, de désirs insatiables ou d'amers regrets. Après avoir usé tous les ressorts du corps et de l'âme, elle amène une vieillesse anticipée, la mélancolie et une sorte de paralysie morale, ou la folie.

A un immense éloignement, et presque à l'opposé de cette disposition souvent funeste, se trouve une certaine sécheresse de cœur, qui ressemble beaucoup à l'insensibilité. Elle se manifeste, dans les âmes fortes, par une âpre et froide raison, qui, tout en méritant parfois les noms de courage, de persévérance, peut-être même d'impartiale équité, ne se sépare guère de la dureté, du mépris de la faiblesse, ni des passions égoïstes. Mais, dans les âmes légères et sans vigueur, elle se pare de gaieté, d'insouciance, de mœurs faciles, et se résume dans la plus franche et la plus douce de toutes les espèces d'égoïsme.

Voilà les extrêmes, et voici le milieu : c'est une sensibilité vive et douce que le cœur échauffe et que la raison tempère; une sensibilité qui résulte d'une exquise finesse des sens et d'une grande délicatesse de l'esprit. Cette heureuse harmonie des facultés physiques et des facultés morales contribue puissamment à nous inspirer la plupart des nos sentiments bons et nobles, de nos sages pensées et de nos actions généreuses. Elle est le sens mystérieux par lequel le cœur perçoit souvent de vives douleurs, quelquefois d'ineffables félicités. Elle est enfin

la vue presque surnaturelle par laquelle l'âme découvre tout ce qui est beau, tout ce qui est bien, et pénètre dans les profondeurs infinies de la perfection divine.

Un des dangers d'une sensibilité délicate est de faire supposer, chez les autres, des pensées et des intentions qu'ils n'ont jamais eues, et que bien souvent ils ne sauraient comprendre. Avant de juger un fait, on doit en chercher la signification dans le caractère de l'auteur. Ce sera le moyen de reconnaître que, suivant les personnes, une même action peut avoir un motif bien différent, et quelquefois tout contraire.

Une âme profondément sensible est nécessairement inégale. C'est l'eau qui se ride au moindre souffle.

Beaucoup d'hommes se croient forts, parce qu'ils sont durs ; d'autres ne paraissent faibles que par leur sensibilité. Mais, devant un devoir cruel, ou une grande infortune, souvent les premiers tombent anéantis, tandis que les seconds se dressent contre le sort avec une énergie qu'eux-mêmes ne se soupçonnaient pas.

Une sensibilité trop vive exagère les craintes, accroît la souffrance et ôte la force de la supporter. Elle tient l'âme dans une pénible défiance; et, quand elle la promène dans le champ des conjectures, ce n'est pas pour y chercher des fleurs.

Quelques personnes, par calcul ou par légèreté, rient des choses les plus sérieuses : c'est un tort. Quelques autres, par

sensibilité ou par faiblesse, prennent au sérieux les choses les plus insignifiantes : c'est un malheur.

Les âmes ardentes et trop sensibles sont comme ces liqueurs corrosives qui altèrent peu à peu le vase dans lequel on les renferme, et qui finissent par le détruire.

CHAPITRE III.

DES PASSIONS EN GÉNÉRAL.

SECTION I.

DÉFINITION ET EFFET DES PASSIONS.

Les passions sont des sentiments profonds et énergiques d'attrait ou de répulsion. Elles s'emparent de notre âme, avec ou sans le concours, et souvent malgré la résistance de notre volonté.

Les passions donnent à l'âme une activité violente et à l'intelligence son plus puissant ressort. Quand les passions marchent sans frein, l'âme se corrompt et l'intelligence s'obscurcit.

Le cœur le plus calme renferme toujours, même à son insu, le germe de quelque passion. L'éducation et les circonstances peuvent en prévenir ou en accélérer le développement.

La sensibilité ou l'ardeur du sang détermine l'énergie des

passions. La faiblesse des organes ou la puissance de la raison en limite les effets et la durée. Dans le désordre causé par les passions, mille sentiments divers se combinent ou se choquent. Celui qui domine donne à l'action son caractère spécial. L'amour, la jalousie, la haine et le désir de la vengeance, peuvent s'emparer à la fois d'un même cœur; mais la plus violente de ces passions, tout en s'exaltant par les autres, ne tarde pas à les absorber.

La passion produit des illusions singulières. Elle transforme les objets existants, en crée d'imaginaires, et fait éprouver des sentiments de plaisir ou de douleur, de crainte ou d'espérance, plus vifs, peut-être, que s'ils étaient causés par la réalité. La passion est le songe de l'homme éveillé.

Les passions ne sont quelquefois que des tempêtes : elles éclatent lorsqu'on y songe le moins. La raison, en pilote habile, doit toujours être prête à régler ses voiles et à utiliser le vent. Elle peut tirer de cette force redoutable un moyen d'avancer plus rapidement à son but. Les passions bien dirigées tournent au profit et à la gloire de l'humanité.

SECTION II.

CLASSIFICATION DES PASSIONS SUIVANT LEUR OBJET.

Les passions, considérées par rapport à leur objet, sont *intellectuelles*, comme l'amour de la vérité, de la vertu, de la gloire; *sensuelles*, comme l'amour physique, la gourmandise, et *mixtes*, comme la jalousie, l'envie, la haine, la colère, et l'amour idéal, qui peuvent être excités par des objets matériels, mais qui affectent plus l'âme que les sens.

Les passions *purement intellectuelles* sont un triomphe presque complet de l'âme sur les sens. Elles sont aussi rares que l'oubli du bien-être matériel.

Les passions *sensuelles* ne sont que des appétits du corps, et une sorte de domination qu'il exerce sur l'âme. Dès que l'âme

a repris son indépendance, ces passions sont vaincues et perdent leur caractère.

Les passions *mixtes* sont un fruit de notre double nature. Elles sont ordinairement produites par le choc des hommes entre eux, ou par les rapports des deux sexes. On pourrait les appeler encore *passions sociales*.

SECTION III.

DES PASSIONS OU DES SENTIMENTS CONSIDÉRÉS SOUS LE POINT DE VUE MORAL.

Toutes les passions et tous les sentiments qui tendent à concentrer l'homme dans son propre intérêt, quoique fondés sur des penchants naturels et légitimes, deviennent, par excès, des défauts ou des vices. C'est ainsi que l'amour, inquiété dans ses désirs de préférence et de possession exclusive, peut inspirer de la jalousie et de la haine; que l'instinct de la conservation et le besoin du bien-être peuvent éveiller la peur, la sensualité, ou l'égoïsme; que le goût de l'indépendance, gêné par des obstacles, fait éclater la colère; que le penchant au repos produit l'horreur du travail et une coupable inertie.

Quant aux passions et aux sentiments inspirés par des motifs moins personnels, ils ne peuvent être appréciés qu'en raison de leur but. Si ce but est bon, comme dans un ardent amour pour le bien ou pour la vérité, ils sont louables; s'il est mauvais, comme dans l'envie ou la haine, ils sont blâmables. Ajoutons que l'amitié, la reconnaissance, le dévouement, ordinairement si féconds en heureux effets, peuvent eux-mêmes être pervertis par leur objet. Plus d'une fois, un bon cœur, abusé par un instinct généreux, a suivi, dans la voie du crime, l'ami ou le bienfaiteur qu'il n'en avait pu détourner.

SECTION IV.

UTILITÉ DE CES DISTINCTIONS.

Dans ces distinctions, établies avec discernement et conscience, réside, pour chacun, la connaissance tout entière de son propre cœur. Il suffit, en effet, pour apprécier la moralité d'un sentiment, d'en examiner attentivement la source. S'il est tout personnel, il faut qu'il soit contenu dans des limites bien étroites, pour être complétement irréprochable; mais, s'il est inspiré par le désir du bien-être d'autrui, la bienveillance, la générosité ou l'affection, qui en sont le principe et l'aliment, bien qu'identifiées avec notre propre bonheur, peuvent élever notre cœur jusqu'à l'abnégation de nous-mêmes, jusqu'au plus sublime dévouement. Les passions produisent alors les vertus.

SECTION V.

L'AME ET LA MATIÈRE SONT SOUMISES A QUELQUES LOIS ANALOGUES.

Les lois qui régissent le monde moral et celles qui régissent le monde physique ont, entre elles, une grande analogie. Ainsi le feu des passions pénètre l'âme, la dilate et l'amollit, ou quelquefois y produit une expansion terrible, comme la chaleur ou l'électricité agissant sur la matière inerte; une raison calme tempère les sentiments, les concentre et en arrête l'effervescence, comme le froid retient une séve trop active; une âme est attirée par une autre âme, comme un corps gravite vers un autre corps; enfin la vie de l'âme, soumise au corps, a ses saisons, comme la nature; mais elle n'en accomplit qu'une révolution dans ce monde, et va se placer ensuite sous les lois inconnues de cette autre vie dont nous avons le pressentiment et l'impérieux désir.

L'homme, en domptant la violence de ses passions, utilise sa

propre puissance au profit de son bonheur, bien plus encore qu'en domptant les forces de la nature.

Il y a des âmes qui, semblables aux sources vives, épanchent sans cesse au dehors leurs sentiments et leurs passions; d'autres qui, pareilles aux volcans, compriment tout en elles-mêmes, et ne se manifestent que par des explosions.

SECTION VI.

DIRECTION A DONNER AUX PASSIONS.

La raison [1] est la lumière de l'âme; les passions en sont les ténèbres ou les orages. Quelquefois il s'en échappe de magnifiques éclairs.

L'antagonisme perpétuel de la raison et des passions est la conséquence nécessaire de la double nature de l'homme et l'épreuve qui doit fixer sa valeur morale. Le triomphe de la raison ferait de lui un ange; celui des passions, une brute. La perfection humaine s'accroît avec l'empire de la raison; mais, quand c'est l'âge seul qui modère les passions, la sagesse ressemble beaucoup à l'impuissance.

On voit disparaître, avec les passions, toute cette fantasmagorie d'illusions que l'imagination avait créée; et la réalité se montre d'autant plus triste et plus sévère, qu'on l'avait ornée de plus séduisantes couleurs. On aurait donc tort de laisser sans frein les penchants du jeune âge. Si leur impétuosité ne détruit pas entièrement le sens moral, elle éloigne tant de la sagesse, que, pour y revenir, souvent on épuise le reste de sa vie en continuels et pénibles efforts.

Ne cherchons pas à étouffer les passions : c'est un torrent

[1] La raison, éclairée elle-même par la lumière divine, sans laquelle l'esprit humain ne sait plus où il va.

qui doit avoir son cours; mais développons la raison, qui sait en prévenir les ravages.

Une passion violente est une monomanie passagère.

Les passions agissent sur l'intelligence, comme le vent sur la flamme : modéré, il la rend plus brillante; vif, il la fait vaciller; impétueux, il l'éteint.

L'homme ne comprend bien que ce qu'il a senti. C'est après une chute qu'il regarde son chemin. Ne vous étonnez donc pas quand la jeunesse repousse les conseils. Les seuls qu'elle écoute quelquefois sans impatience sont ceux qui lui sont offerts comme un remède à ses fautes ou à ses souffrances. Quel peut, dès lors, être, pour elle, le fruit de nos observations? Un peu de défiance d'elle-même; et c'est d'abord tout ce que nous lui demandons. Son expérience pourra faire le reste.

Chaque homme a un penchant dominant. S'il craint de s'y abandonner, qu'il compte plus sur la fuite que sur la résistance.

Au milieu des assauts que nous livrent les passions, la raison nous adresse toujours quelques conseils; mais les secousses violentes que nous éprouvons alors nous empêchent d'entendre distinctement sa voix. Le souvenir de ses avertissements nous frappe au moment où le mal est fait et où le remords commence.

Pour maîtriser les passions ou les préventions dangereuses, ne les attaquez jamais de front. Montrez-vous, au contraire, avec elles, indulgent et secourable; indiquez-leur, avec ménagement, les dangers et les maux dont elles sont la source, et laissez-leur, au moins en apparence, une entière liberté. Désintéresser l'amour-propre, c'est délivrer la raison de son plus redoutable ennemi.

L'envie, la jalousie et la haine [1] sont des passions qui rongent le cœur et finissent par y détruire tous les bons sentiments. On sent, avec angoisse, les tortures qu'elles causent; et, par une sorte de fatalité, on recherche avidement tout ce qui peut les accroître.

On souhaite ardemment, on possède avec tiédeur. La raison modère le désir et prolonge la jouissance.

Les grands talents n'existent guère sans de grandes passions, ni les grandes passions sans de grands défauts. Il semble que la nature, avare de ses dons, veuille reprendre d'un côté ce qu'elle donne de l'autre.

L'alliance d'un mérite éminent et d'une conduite irréprochable ne peut guère se former que sous l'influence des sentiments religieux : sans leur secours, c'est un prodige.

Pareils aux arbres entés sur sauvageon, les hommes qui produisent les meilleurs fruits sont ceux dont l'éducation et l'expérience ont tempéré la séve trop fougueuse.

[1] Je ne considère ici que les impressions produites par ces passions Plus tard, j'en examinerai le côté moral.

CHAPITRE IV.

DES PENCHANTS ET DES SENSATIONS DONT L'EFFET EST DE CONCENTRER L'HOMME EN LUI-MÊME.

SECTION I.

DE L'AMOUR DE SOI-MÊME.

L'amour de soi-même est l'instinct de la conservation, instinct commun à tous les animaux, mais tempéré, dans l'homme, par le discernement et la conscience. Soumis à ces guides prudents, il est la source des passions légitimes; livré à ses propres inspirations, il dégénère en personnalité ou en égoïsme. Mais, quand il s'immole au bonheur d'autrui, il fait naître à sa place les plus sublimes vertus, quelquefois l'héroïsme.

Plus l'amour de soi s'affaiblit, plus on avance vers la perfection.

On reconnaît souvent, dans autrui, plus de talent, de qualités, de moyens d'être heureux qu'en soi, et pourtant on ne voudrait pas devenir l'homme qui réunit tous ces avantages : ce serait abdiquer l'être [1].

Un homme coupable peut détester ses égarements, se juger

[1] Cet amour instinctif de nous-mêmes est une sorte de dédommagement des qualités qui nous manquent, et le contre-poids de l'envie.

indigne de pardon ou de pitié, éprouver une sorte d'horreur pour ses fautes ou ses crimes, sans cesser, pour cela, de s'aimer encore, de chercher un adoucissement à ses propres angoisses, ni de vouloir satisfaire ses penchants. Le suicide même est un acte frénétique de l'amour de soi : c'est le sacrifice de toutes les affections que l'on sent et que l'on inspire, le sacrifice de la vie au désir d'éviter quelques souffrances passagères.

Rendre l'affection qu'on reçoit, c'est souvent s'aimer dans autrui. Exagérer le prix des choses que l'on possède, et les oublier dès qu'on cesse de les posséder, c'est encore se préférer aux autres jusque dans les objets inanimés.

SECTION II.

PENCHANTS PRODUITS DANS UNE AME FAIBLE PAR L'AMOUR EXAGÉRÉ DE SOI.

§ I.

Poltronnerie, défaillance de l'âme et du corps à l'aspect ou à la seule pensée du danger.

La poltronnerie, causée par une excessive sensibilité de nerfs, par un aveugle instinct de conservation, et par la mollesse de la volonté, est une sorte de fantasmagorie effrayante qui se forme dans l'imagination, et qui trouble la raison. Le poltron reconnaît sa faiblesse, et veut quelquefois la surmonter; mais, dès que le danger paraît, le cœur lui manque.

Une passion violente et l'amour-propre, mieux encore, triomphent, un instant, de la poltronnerie. Beaucoup de femmes parviendraient à s'en guérir si elles n'avaient aucun intérêt à en conserver au moins l'apparence [1].

[1] Elles se montrent timides, pour exciter la sollicitude et se faire protéger.

Un poltron poussé à bout peut devenir redoutable; mais, pour le faire rentrer dans son caractère, il suffit de lui laisser le temps de réfléchir.

Cependant la nécessité et l'habitude aguerrissent quelquefois un poltron [1].

§ II.

Pusillanimité, faiblesse de cœur et d'esprit, timidité excessive, absence complète d'énergie.

Un homme pusillanime n'attend pas le danger pour avoir peur : la seule pensée de la contradiction le fait trembler; et on le voit toujours prêt à abandonner ses droits, dès qu'il faut un peu de courage pour les défendre. Il évite avec soin de se mettre en évidence, parce qu'il se sent incapable de soutenir un regard et qu'il rougit lui-même de se trouver si faible.

[1] On m'a adressé cette question : « L'homme qui se tue, pour avoir manqué de courage et pour fuir le déshonneur, est-il *poltron*, *pusillanime* ou *lâche?* » Je réponds: « Cet homme a été *poltron*. Il a éprouvé ensuite le dégoût de lui-même et la crainte du mépris des autres. Mais sa vanité, impuissante pour lui donner le noble courage de racheter sa honte, lui donne le courage plus facile de s'arracher la vie. Il se dérobe, par une douleur éphémère, à l'effroi que lui cause une autre douleur dont il ne peut prévoir le terme. C'est encore une révolte de la poltronnerie, mais une révolte sans élan de cœur, contre la nature passive.

Le journal le *Constitutionnel*, du 25 avril 1851, rapporte une lettre du jeune Henri G***, d'Orléans, étudiant en médecine, âgé de dix-neuf ans, qui, ayant reçu un soufflet et proposé un duel, s'est asphyxié, parce qu'il ne se sentait pas le courage de se battre. Il déclarait que l'idée d'attendre, sur le terrain, le coup de pistolet lui faisait peur. Il ajoutait : « Je ne crains pas la mort qui est là, près de moi, et qui sort lentement du charbon que je viens d'allumer. Regardez si mon écriture tremble ! Jamais je n'ai eu l'intelligence si nette... Adieu, mes amis. Vous direz que je n'étais pas un lâche. »

Ils auront raison de le dire. Mais vous étiez poltron ; vous aviez eu le temps de réfléchir... et vous étiez sans doute matérialiste. Peut-être la vanité vous aurait-elle inspiré, en présence de vos adversaires et de vos témoins, la force de vous comporter avec courage.

§ III.

Lâcheté. — Elle diffère de la pusillanimité, surtout par une profonde insouciance pour le mépris qu'elle inspire. Elle n'exclut pas l'intelligence; mais une aveugle et basse personnalité ne lui permet pas d'en faire un digne usage. La lâcheté est une faiblesse organique et incurable qui ôte à l'âme, comme aux muscles, tout pouvoir de tendre leurs ressorts. Elle accepte, sans s'émouvoir, les humiliations et les outrages. A l'approche du danger, elle se courbe en tremblant, et n'a pas même la force de reculer pour éviter le coup qui la menace. Tout est vil dans un cœur lâche, tout, jusqu'aux motifs qui le déterminent quelquefois à pratiquer le bien. Le pardon des injures n'est, chez lui, que de la peur; la déférence, qu'une flatterie intéressée; la politesse, qu'une servilité prévoyante; et la soumission aux lois morales, que de l'hypocrisie.

SECTION III.

DE LA PERSONNALITÉ.

La personnalité est l'exagération de l'amour de soi, et la manifestation naïve de la préférence qu'on s'accorde : c'est un égoïsme naturel et sans calcul. Tous les enfants sont personnels. On commence donc par la personnalité; et, quand on a réfléchi, ou l'on s'en corrige, ou l'on se décide pour l'égoïsme.

La personnalité se montre sans le moindre embarras. Elle se croit toujours dans son droit, et trouve tout simple de l'exercer. Les prétentions rivales l'étonnent et la blessent. Un homme personnel, dans sa confiante tendresse pour lui-même, ne regarde les autres hommes que comme des instruments de ses volontés. Quand, par hasard, il se laisse distraire au point de soupçonner à autrui quelques sentiments ou quelques désirs, il les identifie avec les siens, et se garde bien de supposer qu'ils en puissent différer. Ce qui lui plaît ou lui déplaît doit, suivant

lui, produire les mêmes impressions sur tout le monde. C'est l'humanité réduite à l'unité.

La personnalité est le défaut ordinaire des âmes peu élevées et des intelligences médiocres. Un homme personnel ne voit et ne sent que ce qui est en contact avec lui. Il ne comprend pas un goût qu'il n'a jamais eu, et il a de la peine à se rappeler, souvent même à supporter, dans les autres, celui qu'il a cessé d'avoir.

Avec une raison supérieure, à moins qu'elle ne soit unie à une grande bonté, on tient rarement compte de la faiblesse humaine; et, par un excès de justice, on s'écarte de l'équité; mais un homme d'une sévérité outrée peut en être corrigé par ses erreurs ou ses souffrances. L'indulgence et la pitié qu'il s'accorde lui font apercevoir sa dureté pour les autres; et quelquefois alors la personnalité devient la source d'un bon sentiment.

Les profondes douleurs nous rendent personnels. Elles absorbent toute notre sensibilité, et nous persuadent qu'elles n'ont point d'égales; mais, lorsqu'elles s'affaiblissent, elles laissent dans notre cœur le germe de la compassion, et nous disposent à verser des larmes sincères sur les maux d'autrui, surtout quand ils réveillent en nous le sentiment ou le souvenir des nôtres. On ne se met guère en frais de pitié sans en garder une partie pour soi.

On se réjouit volontiers du bien des autres, pourvu qu'on les juge encore moins heureux que soi.

Le mal d'autrui soulage bien des gens, comme s'il était pris sur leur part.

On s'irrite d'une souffrance dont on est seul atteint; on se résigne à un malheur que d'autres partagent.

Certaines personnes ont la prétention d'être placées, par leurs malheurs, en dehors des conditions ordinaires de l'humanité. N'est-ce pas pour avoir au moins ce genre de supériorité, ou pour inspirer un intérêt exclusif?

On se croit sensible, parce qu'on craint le spectacle de la douleur d'autrui, et l'on n'est que personnel.

L'absence d'une personne qu'on aime affaiblit le souvenir de ses défauts et réveille celui de ses bonnes qualités. La personnalité avait exagéré les déplaisirs causés par les uns; elle exagère ensuite les déplaisirs causés par la privation des autres.

Quand un homme personnel écoute avec intérêt le récit de vos douleurs, soyez certain que vous lui rappelez les siennes, et qu'il se prépare à vous consoler en vous prouvant qu'il a plus souffert que vous.

Nous supposons volontiers aux autres des dispositions conformes à nos vues; mais, dès que nous reconnaissons notre erreur, nous nous irritons contre eux, comme s'ils nous avaient trompés.

Les défauts que l'on supporte le moins facilement, dans au-

trui, sont ceux que l'on a soi-même, à moins qu'ils n'aient besoin de complices. Plus on est enclin à l'égoïsme, à l'orgueil, à l'envie, à l'avarice, à la fatuité, à l'impertinence, au bavardage, à la raillerie, moins on est disposé à les pardonner aux autres.

La personnalité ne saurait se montrer plus blessante que dans son insouciance pour l'ennui ou pour la perte de temps des gens que l'on fait attendre.

Affections trahies, illusions détruites... quels mots heureux pour déguiser les déceptions de l'amour-propre et de la personnalité !

L'ambition est une personnalité exaltée par l'orgueil. Dans une âme forte, elle se montre aussi audacieuse, après un revers, qu'insatiable au milieu des succès. L'homme qui, avec tous les trésors et toutes les grandeurs de ce monde, ne désirerait plus rien, n'aurait jamais été, ou aurait cessé d'être ambitieux.

Pour un homme personnel, ni petits maux, ni grandes satisfactions. Tout ce dont il souffre est grave; tout ce dont il jouit est peu digne de lui. Au milieu de l'opulence, il se plaint de sa gêne; et, s'il entend un malheureux exprimer un désir, il s'en étonne.

Les confidences faites à des indifférents ne sont que le trop-plein de la personnalité.

L'enfance n'est sensible qu'à ses propres souffrances, parce qu'elle n'en conçoit pas d'autres. La jeunesse oublie les sien-

nes, quand elle en découvre de plus grandes : c'est le temps de l'enthousiasme et du dévouement. L'âge mûr n'accorde sa pitié qu'avec réflexion, et sans jamais faire abstraction de ses propres peines. La vieillesse a trop usé sa sensibilité et amassé trop de souvenirs ou de sujets de douleur pour être vivement émue des maux qui ne l'atteignent pas. On évitera bien des mécomptes en ne demandant à chaque âge que ce qu'il peut donner.

SECTION IV.

DE L'ÉGOÏSME.

L'égoïsme est une personnalité odieuse que l'expérience et la volonté ont érigée en système, et qui s'attache principalement à la satisfaction des besoins physiques. L'homme dominé par l'égoïsme se place au-dessus du reste du monde, et devient, à ses propres yeux, un centre vers lequel doivent graviter tous les êtres de la création.

L'égoïsme déchaîne toutes les passions dangereuses, tous les vices, et les lance à la poursuite des plaisirs qu'il convoite. Il est souvent, dans un même individu, la souche de deux rejetons fort dissemblables, l'avarice envers autrui et la prodigalité pour soi. Un égoïste sacrifie sa fortune à un caprice, et ne se croit jamais assez riche pour offrir le moindre secours au malheur.

Le premier but de l'éducation morale doit être de modérer l'amour de soi-même et de l'empêcher de dégénérer en égoïsme.

L'égoïsme est une plante qui pousse si naturellement dans le cœur humain, que plus il est inculte, plus elle y puise de force.

La passion, comme la froideur, repousse tout ce qui pourrait la distraire, et n'est, le plus souvent, qu'une variété de l'égoïsme.

Sauvez un égoïste de la flamme, des flots, de la ruine, du déshonneur, il se souviendra toujours d'une chose, c'est qu'il a couru un grand danger.

L'égoïsme est, de tous les sentiments, le moins sujet à l'inconstance, parce qu'il a, dans l'homme même, sa source et son objet.

L'égoïste n'est pas tout à fait indifférent aux souffrances d'autrui : elles lui font comprendre et savourer le bonheur d'en être exempt.

La légèreté avec laquelle certaines personnes traitent les souffrances d'autrui permettrait de leur supposer un courage au-dessus de toutes les faiblesses humaines. Mais que le moindre nuage passe à leur horizon, et vous les voyez trembler, comme si déjà elles étaient menacées de la foudre. La souffrance est un avis à l'égoïste. Il en profite pour s'occuper plus de lui-même et moins des autres [1].

Une feinte incrédulité sur les maux d'autrui est une ruse inventée par l'égoïsme pour se dispenser de la pitié.

---

[1] La personnalité peut être corrigée par la souffrance, tandis que l'égoïsme en reçoit une force nouvelle.

L'égoïste a peu de fierté : il redoute plus une privation qu'un bienfait humiliant.

La gaieté semble un effet naturel de l'harmonie des organes, des désirs modérés des sens, d'une heureuse expansion de l'âme et de la vivacité de l'esprit. Pour être toujours gai, il faut être content de sa situation, et un peu indifférent à celle des autres. Si le regard pénètre à travers cette limpidité brillante qui plaît tant dans la gaieté, toujours il y aperçoit un petit nuage d'égoïsme.

Le premier mouvement d'un cœur généreux est d'accorder : il ne refuse que par devoir. L'égoïste est d'abord disposé au refus : s'il accorde, c'est par calcul.

Un homme personnel rend volontiers tous services qui ne lui coûtent rien; un égoïste, tous services dont il est sûr de tirer un profit.

Il n'y a, dans l'avenir de l'homme, qu'un événement dont il ne puisse douter : c'est la mort. Cette pensée devrait toujours le disposer à l'abnégation; et cependant le plus souvent elle le mène à l'égoïsme. La vie lui paraît trop courte pour en sacrifier une partie à l'intérêt d'autrui.

La prodigalité n'est qu'un égoïsme capricieux et imprévoyant. La véritable générosité est toujours économe, parce qu'elle estime la richesse en raison du bien qu'elle donne le moyen de faire.

Ne mettez en commun, avec un égoïste, que les choses dont vous serez décidé à lui faire un complet abandon.

L'égoïste aime les cœurs modestes et dévoués, comme le milan aime sa proie.

Si l'égoïste éprouve un regret quand son pied vous écrase, c'est d'être dérangé dans sa marche.

SECTION V.

DE L'AVARICE.

L'avarice est un amour insensé, un désir insatiable des richesses. C'est une sorte d'égoïsme aveugle qui s'est concentré dans une monomanie.

Mais l'égoïste, parcimonieux à l'égard d'autrui, est prodigue pour lui-même ; et l'avare, plus équitable que l'égoïste, s'abstient de toutes les jouissances dont il prive les autres. Toutefois, son sacrifice n'est qu'apparent; car il lui sert à accroître sa richesse, et sa richesse suffit à son bonheur. L'avare goûte, en imagination, tous les plaisirs qu'il est le maître de se procurer : mais, content de la faculté, il évite avec effroi la jouissance réelle qui pourrait la restreindre. La possession de l'or enivre son âme et fait taire tous ses sens. Il commence par aimer l'or pour s'enrichir, et il finit par aimer l'or pour l'or même.

On ne doit pas confondre avec l'avarice la prudence excessive d'une âme dominée par le souvenir du malheur et par la crainte de l'avenir.

L'avare, habitué aux calculs rigoureux et toujours prêt à invoquer son droit, conserve quelquefois une sorte de probité arithmétique, tout en foulant aux pieds celle qui puise ses

inspirations dans une équité loyale et bienveillante. Il tient à payer un centime qu'il doit, mais il ne donnerait pas un centime pour soulager une infortune. Un avare ne s'attache qu'aux personnes ou aux choses qui peuvent l'aider à grossir son trésor; et les malheureux sont, pour lui, des ennemis qui conspirent sa ruine. L'avarice étouffe la pitié, ossifie le cœur, subjugue l'amour-propre, rétrécit l'intelligence, et finit par absorber l'âme tout entière. Cette étrange passion pervertit, à un tel point les penchants naturels, qu'elle détruit, dans l'homme, l'instinct de la conservation, et qu'elle lui fait trouver un atroce contentement à mourir de misère à côté de son trésor.

L'avarice est la plus aveugle des passions; car c'est la seule qui n'ait pas la conscience d'elle-même. L'avare n'est jamais, à ses propres yeux, qu'ami de l'ordre, prévoyant, économe.

L'avare estime quelquefois la vertu comme un moyen d'économie; mais il préfère le vice qui enrichit.

Il faut que la richesse soit bien attrayante; car plus on en possède, plus on en veut avoir, et plus on en a joui, moins on peut s'en passer.

On conçoit que le pauvre rende une espèce de culte à la fortune : elle donne toutes les choses dont la privation le fait souffrir. Mais quelle singulière aberration que l'avarice du riche! Il possède et il ne jouit pas! Ses trésors sont sa vie; tous ses sentiments sont la crainte de les perdre et le désir de les augmenter.

SECTION VI.

DE LA GOURMANDISE.

L'observation prouve que plusieurs défauts graves n'excluent pas quelques qualités éminentes du cœur et de l'esprit. Ainsi le penchant, soit à la colère, soit à la paresse, soit aux plaisirs immodérés des sens, peut se rencontrer avec une certaine élévation de sentiments, avec la bonté, avec la générosité, et même avec une belle intelligence. Mais il est un défaut qui, peu dangereux dans sa mesure commune, semble, dans ses excès, absorber l'âme au profit des sens; qui étouffe les qualités morales; qui détruit la sensibilité du cœur et la délicatesse des sentiments; qui rabaisse l'intelligence, sans exclure toutefois la finesse ni l'originalité de l'esprit; qui constitue tout un caractère composé d'égoïsme et de grossière sensualité : et ce défaut est la gourmandise.

SECTION VII.

DU PLAISIR ET DE LA DOULEUR PHYSIQUES.

L'homme sensuel ne cherche que des jouissances physiques. Mais plus il met d'ardeur à les poursuivre, plus il s'expose à rencontrer la douleur. Ses déceptions se répètent chaque jour, sans lui donner plus de prudence.

§ I. — Du plaisir physique.

Toute impression qui flatte nos sens est un plaisir. Elle répond à un besoin, ou satisfait accidentellement un goût, comme lorsqu'un son mélodieux, lorsqu'un parfum suave arrivent inopinément à notre ouïe ou à notre odorat. Le plaisir physique a des nuances infinies. Il est impossible de les distin-

guer toutes, et d'en marquer les gradations. On a même quelque peine à déterminer, avec précision, les plus tranchées, telles que le délice, la volupté, l'ivresse.

Le *délice* est le plaisir raffiné et pénétrant qu'éprouve une organisation sensuelle dans la tranquille satisfaction d'un goût tout matériel, tel que celui de la bonne chère.

La *volupté* est une sensation douce et *énervante*, une molle langueur que les plaisirs de l'amour causent aux personnes douées d'organes délicats, et dominées par leurs sens. La volupté devient, avec l'habitude et l'expérience, un raffinement de sensualité et l'art du vice élégant. L'âme qui s'y abandonne perd bientôt le sentiment moral, et présente trop souvent le spectacle d'une honteuse dégradation.

L'*ivresse* est le plaisir des sens porté jusqu'à une sorte de délire qui suspend l'empire de la raison.

Le plaisir physique, variable et fugitif comme la cause qui le produit, ne peut constituer le bonheur, c'est-à-dire l'harmonie et le bien-être permanents de l'âme et des sens. L'état qui paraît en approcher le plus est la douce sécurité de deux cœurs tendrement unis par un amour vertueux.

Aucune des jouissances matérielles ne donne tout ce qu'elle semble promettre; tandis qu'on trouve, dans celles de l'intelligence, toujours plus qu'elles n'ont fait espérer.

La continuité des plaisirs crée une habitude, qui a le double inconvénient d'émousser le goût et de rendre insupportable cette existence douce et tranquille, dans laquelle la raison sait trouver le bonheur.

Les âmes faibles éprouvent des désirs impatients qui s'éteignent quelquefois avant la possession. Les âmes fortes sont moins pétulantes et moins capricieuses : elles savent attendre et goûter le plaisir. Les unes mettent toute leur énergie dans le désir, les autres dans la jouissance.

Un rayon de bonheur, ou seulement de plaisir, amollit les âmes compatissantes et endurcit les âmes égoïstes, comme un rayon de soleil fait fondre le miel et dessèche la boue.

§ II. — De la douleur physique.

1° *Comment notre corps en est affecté; comment chacun des deux sexes la supporte.*

La douleur physique est la sensation produite par l'altération de quelque partie de notre corps, ou même par un simple trouble de nos fonctions organiques.

Tous les êtres animés doivent fatalement passer par la douleur physique, puisque c'est le chemin de la mort.

L'homme peut affronter la douleur physique, la chercher même, quand son intérêt ou sa gloire l'exige. La femme ne s'y expose que par nécessité, par devoir, ou pour satisfaire un besoin de son cœur.

La continuité des souffrances a bientôt lassé la patience de l'homme. La femme endure des maux cruels et incurables avec une admirable résignation.

Quand l'homme, vaincu par la douleur, murmure, se désespère, la femme cherche autour d'elle un regard d'amour, et demande au ciel un regard de bonté.

Ce contraste frappant est la conséquence inévitable du rôle que chacun des deux sexes a reçu du Créateur. L'homme, fait pour agir, pour commander, pour briser les obstacles, s'indigne de son impuissance contre la douleur ; la femme, être passif,

subordonné et souvent immolé, sait que la soumission est la loi de sa nature et la subit.

2° La douleur physique peut être le remède des maux de l'âme.

L'habitude des jouissances physiques émousse la sensibilité, énerve l'âme, engourdit l'esprit, mène de l'égoïsme à la dureté, et produit, avec le dégoût des biens que l'on possède, une espèce de paralysie morale qui finit quelquefois par rendre la vie insupportable. La douleur physique, en réveillant la sensibilité, peut devenir le remède de ce mal dangereux. Elle fait une utile diversion aux peines de l'âme. Quand le corps souffre, l'âme est forcée de s'occuper de lui.

Les maux physiques, en accoutumant l'homme à se priver des plaisirs de la vie, affermissent sa raison et lui donnent souvent une énergie qu'il n'eût point trouvée dans un état heureux. Le plaisir le corrompt; la douleur le purifie.

Si nos douleurs ou nos joies conservaient toujours leur première vivacité, le corps et l'âme n'y résisteraient pas. Mais la mobilité de nos sentiments protége notre faiblesse. Ce qui passe vite pèse peu, et ne creuse pas de traces destructives.

La douleur est un avertissement que le ciel donne à l'homme, pour lui rappeler les dangers et le but de son voyage sur la terre.

CHAPITRE V.

DE LA FEMME.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

La femme diffère de l'homme, autant par la nature de ses sensations et de son esprit, que par les formes extérieures de son corps. Plus délicate que lui, elle est aussi plus soumise aux influences dont elle est entourée. Cette disposition en fait un être éminemment sensitif. L'étude spéciale dont elle doit être l'objet est, par conséquent, bien placée dans ce livre. Mais j'ai été forcé d'y réunir une grande partie des caractères physiques, intellectuels et moraux qui distinguent la femme de l'homme, pour donner à mon esquisse plus d'ensemble et de vérité. Quant aux traits qui sont communs aux deux sexes, il rentrent dans l'étude générale du cœur humain.

SECTION I.

BEAUTÉ DE LA FEMME.

On chercherait en vain à définir, d'une manière absolue, la beauté du corps humain. Dire qu'elle est la plus exacte proportion de toutes les parties dont il est formé, et la perfection de chacune d'elles, ce serait en donner une idée vraie, mais incomplète, qui laisserait à notre imagination le soin de déterminer les règles invariables de cette proportion et de cette

perfection. Si nous acceptons celles que l'art grec nous offre, nous aurons de la beauté une opinion pleine de goût et de sentiment; mais nous ne connaîtrons pas davantage le type arrêté dans la pensée du Créateur. Malgré notre admiration pour l'Apollon du Belvédère, pour la Vénus de Médicis, pour la Vénus de Milo, nous concevons qu'on pourrait en modifier un peu quelques parties, sans en détruire le merveilleux ensemble. L'idée que nous avons de la beauté est donc un jugement fondé sur une impression agréable, un jugement presque aussi incertain et aussi capricieux que le sentiment du plaisir.

La beauté, telle que nous la comprenons, en général, est l'image sensible des perfections idéales dont la réunion s'assimile le mieux aux rêves de notre âme, et lui promet les plus vives satisfactions.

Qu'il nous soit démontré, au contraire, que la beauté a un type invariable, et nous aimerons sans doute à en retrouver les caractères; mais, en les reconnaissant, notre imagination restera muette, et notre cœur, glacé. Si l'exactitude d'une figure géométrique peut contenter notre esprit, il faut un objet conforme à nos secrets désirs et à nos goûts pour nous attirer, pour nous inspirer un sentiment.

Dans la femme, la beauté est une harmonieuse combinaison de formes élégantes et pures, de contours délicatement arrondis, de coloris frais et brillant, de souplesse gracieuse, de vivacité contenue et de modeste abandon. Mais tous ces charmes, qui exercent sur nos sens un empire si puissant, touchent bien peu notre âme, quand elle n'est pas avertie, par l'expression du visage, qu'une autre âme est prête à lui répondre. La pensée et le sentiment complètent la femme, et la mettent en rapport avec notre double nature.

La beauté semble illuminer tout ce qui l'entoure. Elle éblouit et fascine. L'œil qui la découvre ne peut s'en détourner; et l'âme est attirée vers elle, comme vers un élément essentiel de la félicité. La beauté de la femme, source de corruption sans la vertu, est, avec la vertu, la plus ravissante image de la perfection humaine.

La nature, tout en faisant de la beauté le principal attrait des sexes, a mis dans les proportions et les mouvements du corps humain, dans la forme et l'expression du visage, autant de variété qu'il en existe dans les sentiments et dans les goûts. Aussi les êtres les plus disgraciés trouvent-ils presque tous des âmes qui semblent leur être prédestinées, et qui les supportent sans répugnance.

La possession et l'habitude ôtent des défauts à la laideur et des attraits à la beauté.

Une femme nous semble toujours un peu moins jolie quand nous avons entendu contester sa beauté.

Les grâces et la beauté d'une femme transforment, à nos yeux, en qualités charmantes, la plupart des travers de son esprit et des vices de son cœur. La laideur, au contraire, donne à ses moindres défauts un caractère odieux et repoussant. Combien il faut de bonté à celle qui est jolie, pour en conserver un peu, et à celle qui est laide, pour que nous songions à lui en reconnaître!

Les préventions que la laideur ou la beauté d'une femme inspire aux autres femmes sont tout à fait opposées.

La femme la plus modeste pour sa vertu souffre volontiers qu'on admire sa beauté ou son esprit. Elle a sa vertu pour elle, sa beauté et son esprit pour l'agrément des autres.

Le plus grand bonheur d'une femme vertueuse devrait être de se sentir à l'abri de tout danger; et cependant en est-il une qui voudrait acheter cet avantage au prix de sa beauté?

Il est des femmes qui n'attirent pas le regard, mais qui le captivent, dès qu'il s'est porté sur elles. On éprouve du plaisir à les voir, sans pouvoir d'abord s'en bien expliquer la cause. Est-ce la correction de leurs traits, la fraîcheur de leur teint, la vivacité de leurs yeux, la piquante expression de leur bouche, ou l'élégance de leur taille? Non. Elles ne possèdent rien de ce qui séduit à la première vue; mais, en les examinant, on leur trouve une physionomie franche qui inspire la confiance, un air de bienveillance qui annonce la bonté, une candeur et une pudeur naturelles qui font croire à leur vertu. Plus on les étudie, plus on découvre de charmes dans leur esprit, d'amabilité dans leur caractère et de grâce dans toute leur personne. Il semble que la nature ait voulu protéger, par un voile, ce rare et précieux trésor. L'homme qui l'a découvert en garde un profond souvenir. On voit, au contraire, des femmes qui éblouissent au premier aspect : si on les regarde attentivement, le prestige cesse, et bientôt elles déplaisent. Le sentiment le plus durable, et peut-être le plus doux, est celui qu'inspirent quelquefois des femmes sans beauté.

SECTION II.

PUDEUR.

La pudeur, sentiment commun aux deux sexes, mais bien moins prononcé dans l'homme que dans la femme, est une répugnance naturelle, une sorte de honte qu'inspirent à une âme délicate et tendre des actions ou des images déshonnêtes, quelquefois de simples allusions aux rapports des sexes. Souvent même elle n'est que la vague appréhension d'un danger inconnu,

ou la confusion causée par une secrète complicité de l'âme avec les sens. Instinct conservateur de la vertu, elle est l'indice et la sauvegarde de la faiblesse. C'est surtout chez les jeunes filles et les jeunes gens d'une constitution débile et d'un caractère timide que la pudeur se manifeste avec tous ses scrupules et sa plus charmante retenue. Chaque jour, l'expérience des sensations efface la pudeur; et, si elle survit à la jeunesse, c'est plutôt comme une heureuse habitude de l'âme que comme une impression actuelle.

La pudeur naît d'une vive sensibilité et d'une exquise délicatesse, d'un penchant à l'amour, et de la crainte d'y céder. Malgré son attrait et sa grâce, elle impose le respect, contient les désirs, épure la jouissance.

Par la pudeur, l'âme révèle son dégoût pour ce qui la choque, ou sa préférence pour ce qui lui plaît.

La pudeur de la femme est, au matin de sa vie, comme un voile dont sa chasteté l'enveloppe pour écarter les regards téméraires, comme le calice qui protége le bouton de la fleur naissante, comme la vapeur qui descend du ciel pour la rafraîchir, pour la préserver des premières atteintes d'une lumière et d'une chaleur trop vives, pour lui conserver sa pureté, ses nuances et son parfum.

Une femme dont la pudeur s'alarme facilement prouve qu'elle est sensible et faible. La crainte se mesure sur le sentiment du danger.

Une femme chaste se croit toujours un peu compromise par l'impudeur des autres femmes.

Pour une femme délicate, la plus séduisante déclaration d'amour est l'embarras d'un homme d'esprit.

Un badinage qui fait sourire une femme vertueuse, souvent effarouche une prude[1]; mais, quand un danger réel force l'une à fuir, l'autre n'hésite pas à s'avancer.

Il y a un charme indéfinissable dans la pudeur. Une jeune femme ne peut y porter la plus légère atteinte sans perdre, à l'instant même, son plus puissant attrait. La pudeur d'une femme a encore de la grâce, malgré les années et les rides. Un vieillard affaiblirait sans doute son droit au respect par le récit des aventures galantes de sa jeunesse; mais une vieille femme, par un récit semblable, inspirerait la répugnance et le mépris.

La plus essentielle des vertus de la femme semble être la chasteté; car ce qui choque le plus, dans sa physionomie, est l'expression de l'impudeur.

La pudeur[2] n'est, chez beaucoup de femmes, que le sentiment des bienséances, et, chez d'autres, qu'un assaisonnement de l'amour, ou l'art de se faire désirer[3]. Elle consiste surtout, pour elles, à cacher ce que l'usage et leur intérêt défendent de

[1] La pruderie n'est qu'une pudeur simulée.

[2] La pudeur feinte, qui est presque le contraire de la pudeur naturelle.

[3] Bossuet, dans un sermon pour une prise d'habit, parlant de ce que *beaucoup de filles chrétiennes* se permettent dans le monde, a dit : « Qui pourrait raconter tous les artifices dont elles se servent pour attirer les regards? Et encore quels sont ces regards! Puis je en parler dans la chaire? Non : c'est assez de vous dire que les regards qui leur plaisent ne sont pas de ces regards indifférents : ce sont de ces regards ardents et avides, qui boivent, à longs traits, sur leurs visages, tout le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs; ce sont ces regards qu'elles aiment. »

montrer, et à ne voiler le reste que pour laisser à l'imagination toute liberté d'en exagérer la perfection [1].

L'impudeur et l'innocence ont quelquefois la même attitude et le même langage; mais il est facile de reconnaître que l'une cherche l'effet, et que l'autre ne se doute pas de celui qu'elle produit.

Un mot licencieux fait rougir la jeune fille qui le comprend, la femme dont il blesse la pudeur, celle qui veut être chaste en dépit de ses sens, enfin celle qui, à défaut de vertu, tient encore à sa dignité; mais il est sans conséquence pour une jeune fille complétement innocente, parce qu'elle en ignore la signification, et pour une femme tout à fait corrompue, parce que rien ne peut plus l'émouvoir.

SECTION III.

DU CŒUR DE LA FEMME.

§ I. — Besoin et danger, pour les femmes, d'une affection tendre.

La femme ne peut vivre dans la solitude. Comme certaines plantes, elle rampe quand elle n'est pas soutenue; mais elle peut s'élever à une grande hauteur quand elle trouve l'appui qui lui convient. Presque en naissant, elle le cherche avec un désir inquiet; et, soit défaut de discernement de sa part, soit difficulté de la découverte, elle parvient rarement à le rencontrer. Plus elle a porté haut ses regards, et plus ses déceptions sont grandes. Combien de jeunes filles, après avoir promené

[1] Saint Jérôme avait sans doute fait la même remarque lorsqu'il écrivait à Lœta : *Talia vestimenta paret quibus frigus pellatur, non quibus corpora vestita nudentur.*

longtemps leur imagination dans les régions sublimes de l'amour idéal, redescendent d'abord timidement vers la réalité, et finissent tout à coup par s'y jeter les yeux fermés!

Pauvres femmes! où trouverez-vous ce bonheur délicat, ces exquises voluptés du cœur, qui sont un besoin de votre nature? Réfléchissez, et vous reconnaîtrez que la vertu en est, pour vous, la source la plus féconde.

Une honnête femme s'effarouche d'abord à la seule pensée d'un sentiment coupable : une voix intérieure l'excite à la défiance. Mais souvent une autre voix plus douce lui dit, suivant l'occasion, que de nobles qualités ont droit à son estime; que l'esprit se développe et mûrit sous les rayons d'une grande intelligence; que la pitié aurait tort d'être prude; qu'il est généreux de ramener à la raison, par quelques témoignages d'intérêt, un imprudent que le dédain mettrait au désespoir; enfin, qu'un peu de condescendance, sans nuire à sa vertu, serait utile à son mari, à sa famille, à ses amis. Elle obéit à ces sages conseils, et s'aperçoit trop tard qu'ils l'ont conduite à l'amour. La voix sévère était celle de sa raison; la douce voix, celle de son cœur.

Quand une passion coupable éclate dans le cœur d'une femme, elle y détruit les plus nobles sentiments, et ne laisse à la vertu que l'appui douteux du remords.

Une femme pleure rarement sa faute avant d'avoir perdu ses illusions sur celui qui la lui a fait commettre.

Il y a presque toujours, dans le repentir[1] d'une femme éga-

[1] Lorsqu'il n'est point un premier pas vers la pénitence chrétienne.

rée par l'amour, moins de chagrin de sa faute que de regret que ce soit une faute.

Pour un instant d'ivresse, une vie de regrets et de souffrance; voilà ce que donne un amour illicite.

§ II. — Entraînement du cœur de la femme.

L'amour, même le plus pur, émane des sens; et cependant la femme y cherche moins sa propre satisfaction que celle de l'objet aimé. Souvent elle cède, pour donner la dernière et la plus grande preuve de sa tendresse. Ce sacrifice ajoute à son amour tout le prix qu'elle attachait à sa vertu. L'homme, au contraire, est dévoré de désirs, tant qu'il n'a pas tout obtenu; mais, le plus ordinairement, la possession les calme ou les éteint. Aussi l'amour est-il presque toujours, dans l'homme, égoïste et sensuel; dans la femme, dévoué, tendre et délicat; et la satisfaction, qui détache l'un, enchaîne l'autre.

L'intime union de l'amour et de la vertu est, pour une jeune femme, la source naturelle du bonheur et de la perfection morale. Mais, dans son âme mobile et tendre, l'amour sans la vertu ne tarde guère à se corrompre; et la vertu sans l'amour n'évite la sécheresse ou l'aigreur qu'avec le secours d'une haute raison, d'une bonté généreuse, et surtout d'une piété sincère.

Une femme sage, moins par le sentiment du devoir que par la crainte du blâme, oublie facilement ses scrupules quand elle est blessée par une défiance injuste.

Celle qui s'émeut des fautes d'une autre femme, plutôt pour sa réputation que dans l'intérêt de la morale, avoue tacitement que, sûre du secret, elle ne serait pas fort effrayée des mêmes fautes.

L'aversion d'une femme pour son mari n'est, le plus souvent, que le revers d'une passion pour un amant.

La femme voit toujours un peu avec son imagination, et juge avec son cœur. Dans l'appréciation des sentiments ou des pensées d'autrui, sa pénétration va jusqu'à la divination, quand elle ne dégénère pas en extravagance.

La froide et hautaine réserve avec laquelle une jolie femme reçoit souvent les hommages des hommes, au fond, ne diffère pas, autant qu'on pourrait le croire, de l'empressement d'une femme laide à les rechercher. L'une ne se presse pas, parce qu'elle peut choisir; l'autre ne veut pas attendre, de peur qu'on ne vienne pas la trouver. Dans toutes deux, le désir est pareil.

Un peu d'amour développe rapidement la sensibilité et l'intelligence des femmes. C'est par le cœur qu'elles mûrissent ou se gâtent.

Une jeune femme porte toujours en elle-même quelque cause de danger; si ce n'est dans ses défauts, c'est dans ses qualités. Forte contre la vanité et l'attrait du plaisir, elle se laissera entraîner par sa bonté, par la tendresse de son cœur et par son dévouement.

Pour rester chaste, l'homme n'a qu'à combattre un penchant; une femme doit résister à la fois à son penchant et aux continuelles attaques des hommes. Ajoutez que l'un est fort,

que l'autre est faible, et jugez de quel côté la chasteté a le plus de mérite.

§ III. — Aveuglement des femmes dominées par l'amour.

Les femmes, dont le tact est ordinairement si fin, et l'esprit si pénétrant, sont d'un inconcevable aveuglement sur les sentiments de l'homme qui les subjugue. Tant que la défiance n'est pas éveillée dans leur âme, elles se laissent tromper avec une facilité singulière. Quelques protestations suffisent pour remplir leur cœur d'une parfaite sécurité. Si, au contraire, la jalousie est venue offusquer leur raison, elles voient, dans les actions les plus insignifiantes, des combinaisons habiles et de perfides intentions. Il semble qu'elles ne puissent échapper à l'erreur, et que leur bonheur, comme leur tourment, doive toujours être une illusion. Comment ne savent-elles pas reconnaître l'amour profond et vrai? Il est cependant empreint de caractères inimitables. Prudent, discret, désintéressé, il s'oublie complétement pour songer au repos et au bonheur de la personne qui l'inspire. Il cache ses actes de dévouement, et l'idée de s'en prévaloir lui semblerait un calcul de l'égoïsme.

§ IV. — La femme a besoin de suffrages.

Une femme qui n'aime pas compte tous les suffrages, comme si le nombre seul en faisait la valeur; une femme qui aime les compte aussi, mais seulement pour rassurer son cœur.

Le regard d'un homme ne s'arrête guère sur la femme la plus indifférente sans qu'elle s'en aperçoive. Un homme ne remarque jamais le regard d'une femme pour laquelle il n'éprouve aucune sympathie.

La femme obéit à la loi de son existence, qui est de plaire et d'attirer, et l'homme à la sienne, qui est de choisir et de posséder.

Dans le monde, le plus grand succès d'une femme est de plaire: celui d'un homme est de se faire respecter.

§ V. — Influence de la vanité sur le cœur de la femme.

La gloire, cette brillante illusion des âmes élevées, est, après la vertu, le plus noble but des actions humaines. Les femmes y sont plus sensibles encore que les hommes; et, si elles en sont moins occupées pour elles-mêmes, c'est qu'avec la faiblesse de leur organisation et leur position subordonnée, elles trouvent peu d'occasions d'y parvenir. Mais l'une de leurs plus vives jouissances est de voir un rayon de gloire illuminer le front d'un père, d'un mari, d'un fils. L'éclat plaît à leur imagination, et les suffrages stimulent agréablement leur cœur avide d'émotions. Il est peu d'hommes qui, dans leur jeunesse, ne l'aient remarqué, et n'aient associé à leurs rêves d'amour quelques rêves de gloire.

C'est souvent la vanité qui ouvre à l'amour le cœur des femmes. L'homme qui leur paraît le plus aimable est celui qui les flatte le mieux. On réussit encore à les toucher par le moyen contraire. L'indifférence ou le dédain n'est quelquefois, à leurs yeux, qu'un défi porté à leurs charmes. Elles s'en irritent, l'acceptent, et veulent triompher à tout prix; mais, d'ordinaire, le succès de leur vanité devient, pour leur cœur, la cause d'une défaite.

Les femmes, même celles dont l'âme a le plus d'élévation, ne comprennent pas tout ce qu'il y a de délicat et de flatteur pour elles dans un amour qui ne s'adresse qu'à leurs plus nobles pensées, à leurs sentiments les plus généreux. L'estime est ce qu'elles ont l'air de chercher; ce qu'elles veulent, c'est la préférence.

La femme a besoin d'admirer ce qu'elle aime.

La plupart des femmes du monde [1] semblent convaincues que leur premier devoir est de se faire remarquer. Hors de là, tout est, pour elles, d'un intérêt secondaire. Il en est qui pourraient charmer par leurs agréments extérieurs et par leur esprit, mais qui aiment mieux attirer les regards par le fracas de leur toilette, par l'affectation de leurs manières et par un caquetage puéril et sans idées. Ne craignent-elles pas de rappeler ainsi que d'ordinaire toute prétention révèle un sentiment instinctif d'infériorité ou d'impuissance; qu'un grand empressement à provoquer l'attention part d'un doute sur le droit de l'obtenir; que le goût exagéré de la parure prouve le vide du cœur et l'indigence de l'esprit; enfin que l'ostentation est la marque originelle des parvenus?

L'habitude de la frivolité finit par affaiblir l'intelligence des femmes le plus heureusement douées, et (à moins que la malignité ne les soutienne) par les faire tomber au niveau des plus sottes.

On s'étonne souvent de l'ignorance et de la nullité de certaines femmes que les cercles élégants se prêtent tour à tour comme des meubles à la mode, et l'on se demande à qui elles peuvent plaire. Ce n'est pas aux autres femmes assurément. Est-ce donc aux hommes? Eh bien, il faut qu'elles sachent que, si elles amusent, un instant, quelques hommes légers, elles sont jugées fort sévèrement par tous les hommes sérieux; et que si, parmi ceux-ci, les plus indulgents sont affligés de leur futilité, les autres la considèrent avec dédain, ou en parlent avec dérision.

Que les femmes tourmentées du désir de se distinguer le satisfassent en accomplissant, avec dignité, leurs devoirs d'épouses et de mères, et non en se montrant aussi ardentes au plaisir, aussi prodigues, aussi passionnées pour les oripeaux, aussi évaporées que les plus folles courtisanes. Elles trouveront, suivant leur choix, ou le profond contentement d'elles-

[1] Voir, aux 2me, 3me et 4me alinéa de la section I du chapitre XV du livre IV, quels sont les traits caractéristiques de la femme du monde.

mêmes, l'amour de leur famille, l'aisance par l'ordre et le respect universel; ou bien une ivresse mêlée de remords, une gêne humiliante au sein de la richesse, l'antipathie de toutes les âmes élevées, d'insultantes adulations, les muets reproches de leurs enfants abandonnés à des mains mercenaires, puis, à la fin peut-être, la ruine et la honte.

On estime une femme pour ses vertus; on l'aime pour sa bonté; on la recherche pour son esprit; on contemple, avec plaisir, sa grâce et sa beauté; mais on sent que toutes ces qualités sont incomplètes quand elles ne sont pas accompagnées d'une parfaite simplicité.

On comprend que les femmes, même les plus raisonnables, cherchent à faire valoir leurs charmes par une toilette élégante et de bon goût; car elles deviennent réellement plus jolies en s'efforçant de le paraître. Leur sang circule alors plus rapidement, leur teint se colore, leurs yeux brillent, le sourire épanouit leurs traits, et tous leurs mouvements prennent de la souplesse et de la grâce. On peut dire d'une femme à sa toilette qu'elle prépare ses armes.

Plus une femme a de noblesse et d'élégance naturelles, plus elle met en évidence ces avantages par la simplicité de sa toilette. L'éclat d'une grande parure éblouit un instant, et peut tromper un premier regard; mais bientôt l'attention se concentre sur la personne, et devient d'autant plus difficile à satisfaire, qu'elle avait été plus favorablement prévenue. Souvent alors le second jugement réforme le premier.

Toutes les femmes croient que la toilette est l'art de s'embellir, et cependant peu d'entre elles savent en obtenir ce qu'elles espèrent, parce qu'elles évitent rarement le double inconvénient de faire remarquer leurs défauts en voulant les cacher, et de cacher leurs attraits en voulant les parer.

La vanité peut donner aux femmes l'apparence et les honneurs de la vertu. Il faut savoir quelque gré à mademoiselle d'Entraigues d'avoir voulu repousser la passion de Henri IV, sans affecter des sentiments qu'elle n'éprouvait pas, et d'avoir osé lui dire : « Je ne puis être votre femme, et je suis de trop bonne maison pour être votre maîtresse [1]. » La vanité du rang était sa conscience. C'est un des bons effets des distinctions sociales chez un peuple corrompu; mais Dieu voudra-t-il en tenir compte?

Quelques femmes ont assez de raison pour dédaigner l'élégante impertinence de ce qu'on appelle les jeunes gens du monde; mais beaucoup d'entre elles leur donnent la préférence sur des hommes distingués par les plus éminentes qualités du cœur et de l'esprit. Quelle opinion doit-on se former des femmes qui se passionnent ainsi pour ces êtres frivoles, et du monde dont ils empruntent leur nom et personnifient les goûts?

Un homme qui porte avec grâce une indifférence dédaigneuse et même un peu d'impertinence, tout en blessant les femmes en général, dispose chacune d'elles à bien accueillir ses préférences, et souvent à les récompenser.

Beaucoup d'hommes sans valeur en acquièrent près des femmes par leur seule impertinence.

---

[1] Ce qui ne l'a point empêchée d'être sa maîtresse. Les femmes seraient toujours vertueuses, si elles s'en tenaient à leur premier mot.

Il est peu de femmes qui ne soient plus blessées d'un amour ridicule que d'un amour insultant.

§ VI. — Indifférence de la femme.

Mieux vaut cent fois la haine que l'indifférence d'une femme. La haine a une cause déterminée. Elle naît d'un intérêt froissé ou d'une offense reçue. Alors une réparation donne à la femme irritée une supériorité qui plaît à son amour-propre et qui peut toucher son cœur. Comment refuserait-elle son pardon à un ennemi qui se condamne? Tous les nobles sentiments de son âme se révolteraient contre un souvenir du passé. Elle remarquera même qu'il a fallu de l'élévation pour faire l'aveu d'une faute; qu'elle doit, à son tour, quelque dédommagement à l'homme dont elle a méconnu le caractère, et qu'elle ne peut être, avec lui, en reste de générosité. L'attention est éveillée; la bienveillance va commencer, et l'amour n'attendra plus qu'une occasion.

L'indifférence, au contraire, est la négation d'une existence. Une femme ne connaît pas, n'a pas vu l'homme qui lui est indifférent. Ce n'est ni une forme matérielle, ni une intelligence; c'est à peine une ombre qui passe et ne laisse aucun souvenir. L'indifférence d'une femme est un mépris instinctif dont la haine pourrait devenir le remède. Si l'on ne peut arriver directement au cœur d'une femme, il reste la chance de s'en faire haïr.

Pour connaître les véritables sentiments d'une femme qui se montre indifférente, il suffit d'avoir l'air de renoncer à elle.

§ VII. — Amitiés de la femme.

La plupart des femmes sont peu faites pour l'amitié. Ce sentiment est trop calme pour leur âme; et d'ailleurs l'amour y laisse peu de place pendant une partie de leur vie. Cependant les jeunes femmes se donnent souvent entre elles des témoi-

gnages d'attachement si vifs, qu'ils semblent inspirés par une sorte de passion. Mais on aurait tort de les prendre au sérieux. Ce ne sont parfois que les amusements d'un cœur inoccupé, les distractions d'un état de transition entre un amant perdu et celui que l'on cherche; parfois aussi qu'une manœuvre dirigée, en apparence, vers une sœur ou une femme, pour atteindre un frère ou un mari; et, pour quelques femmes, qu'un moyen de se donner, dans le monde, les charmes de la sensibilité et les grâces de l'émotion. Une amitié vraie et durable ne peut guère s'établir qu'entre deux femmes dont le cœur est calme et bon, dont les sentiments sont élevés, et dont l'esprit a du moins quelques côtés sérieux. Peut être serait-elle plus sûre encore si toutes deux avaient passé l'âge de plaire.

§ VIII. — Amour maternel.

L'amour maternel est un souvenir du sang, la transformation d'un lien matériel en un sentiment, l'instinct de la conservation étendu à une double existence, enfin une tendresse souvent aussi aveugle sur les imperfections de l'être qui en est l'objet que clairvoyante sur ses désirs, sur ses besoins et sur les moyens de les satisfaire. Ce sentiment, dans toute sa pureté, est le plus énergique, le plus sublime que la femme puisse éprouver, parce qu'il est l'œuvre de la seule nature, et que, toujours prêt aux sacrifices, il n'en demande aucun. Le dévouement d'une mère résiste à l'ingratitude, et ne s'arrête pas devant la crainte de la mort.

Une mère est un appui doux et flexible sur lequel se reposent le fils, jusqu'à ce qu'il ait la force de suivre son père, et la fille, jusqu'à ce qu'elle puisse s'attacher à un mari. Le sexe n'est cependant pas sans influence sur l'amour maternel : une mère est vaine des succès de sa fille; mais elle est heureuse et fière des succès de son fils.

Les qualités, les défauts, les passions, impriment aussi leurs caractères distincts à l'amour maternel. Tendre et dévoué dans

les âmes où la bonté et la raison s'unissent à la vertu, il est exigeant, soupçonneux, irritable, dans les âmes sensibles et violentes, faibles et désordonnées. Dans ses égarements, il suppose, sans motifs, la froideur et l'ingratitude, s'offense de rivalités ou de préférences imaginaires, devient cruel par jalousie, et se fait un plaisir d'exciter la souffrance, quand il n'a plus l'espérance de pouvoir seul assurer le bonheur. Une mère, qui se croit sage, pardonne difficilement à sa fille d'être heureuse sans elle, même avec le mari qu'elle lui a donné. Une autre, qui se croit bonne, ne serait pas fâchée de troubler le ménage de la sienne et de la rendre un peu malheureuse, pour la ramener à elle, et avoir l'occasion de lui prouver sa tendresse.

Comme tout autre bon sentiment, comme toute qualité, l'amour maternel a son faux semblant. Quelquefois une mère, sous le prétexte d'une tendre sollicitude pour son fils ou sa fille, ose s'immiscer dans le secret de leur vie conjugale, pour reprendre, avec son pouvoir abdiqué, ses habitudes de domination. Elle veut régler les goûts, les opinions, les plaisirs des deux époux, surveiller leurs rapports entre eux, diriger l'éducation de leurs enfants, choisir leurs domestiques, restreindre ou augmenter leur dépense, leur imposer ses amis, exclure ceux qu'elle ne leur a pas donnés, leur interdire, en un mot, tout ce qu'elle n'a pas conseillé. La moindre contradiction lui semble un monstrueux oubli des sentiments de la nature; et alors elle appelle Dieu en témoignage de son dévouement et de l'ingratitude dont on le récompense. Entre les persécutions d'un pareil amour et celles de la haine, on ne sait pas ce qu'il faudrait préférer.

SECTION IV.

EMPIRE DES SENS SUR LA FEMME.

Un doute est venu souvent obséder mon esprit : je me suis demandé s'il est beaucoup de femmes dans la vie desquelles

il n'y ait jamais eu un moment où leurs principes fussent demeurés sans force contre un séducteur habile et préféré? Beaucoup peut-être (faut-il répondre) parmi celles dont la vertu repose sur une piété profonde; très-peu parmi les autres, surtout si elles sont tendres et belles. Mais il est prudent d'ajouter que toutes ont besoin d'une grande vigilance pour traverser, sans chute, l'âge périlleux des passions [1].

Le succès du libertin près de beaucoup de femmes, quelquefois même ennemies de ses mœurs, nous étonne toujours; et pourtant ce qui l'explique est facile à trouver. Chez l'homme, c'est un penchant effréné pour les femmes, une grande expérience de leur faiblesse, une certaine témérité de langage et de manières [2] qui leur impose et souvent les amuse, un audacieux mépris des obstacles, un inaltérable sang-froid, et l'instinct de l'à-propos. Chez les femmes, c'est le désir d'être distinguées par un homme brillant et recherché, de savoir par quel bonheur mystérieux il paye les sacrifices qu'on lui fait, de l'enlever à d'autres, de le fixer peut-être, enfin de satisfaire le plus insurmontable besoin de leur sexe, la curiosité.

Toute femme, à l'entendre, préfère à la beauté les qualités du cœur et de l'esprit. Pourquoi donc celle qui l'a le plus ré-

[1] Voilà, je le crois, la vérité; et je trouve de l'exagération dans les pensées suivantes :

« Les plus sages d'entre les femmes n'ont pas encore assez de sagesse « pour résister longtemps au penchant qui les entraîne, et se défendre « des déréglements de l'amour. » (*Le père du Bosc*q.)

« La femme est ce qu'il y a, au monde, de plus corrupteur et de plus « corruptible. » (*Confucius.*)

[2] Vauvenargues dit : « Il est très-plaisant qu'on ait fait une loi de la « pudeur des femmes, qui n'estiment, dans les hommes, que l'*effron-* « *terie.* »

pété semble-t-elle quelquefois captivée par un homme sans mœurs, ou par un sot d'agréable apparence?

Le désœuvrement est la perte des femmes. Quand leur imagination n'est pas vivement intéressée par leurs devoirs, elle fermente et fait éclore les passions. Les soins domestiques sont l'occupation naturelle des femmes, et il n'est pas sans danger, pour elles, d'en dédaigner aucun. Je ne répondrais pas de la vertu de celle qui les a pris en dégoût.

Peu d'hommes, peu de jeunes gens surtout, osent demander à une femme ce que son regard ne leur a pas fait espérer; mais l'innocence et la coquetterie n'accordent pas toujours ce qu'elles semblent promettre.

La femme provoque et l'homme attaque.

L'homme qui plaît le plus aux femmes du monde est d'ordinaire celui qui les estime le moins. Il leur faut, avant tout, du plaisir, et le respect leur en assure peu. Elles ne recherchent guère que ceux qui les amusent.

Les femmes savent que plus elles se placent haut, plus on met de prix à les atteindre. Beaucoup d'entre elles résistent, malgré leur vif désir de céder, et savent peu de gré à celui qui croit leur premier mot.

Les libertins perdent les femmes, quand ils sont jeunes, par l'attrait du plaisir ; quand ils sont vieux, en corrompant leur imagination, et en leur ôtant le sentiment du bien.

Toutes les femmes qui succombent ont été séduites : c'est un axiome que leur sexe a établi, et que, par politesse ou par vanité, les hommes ne contestent pas.

Quelques femmes sont si faibles, qu'on doit moins les blâmer d'être vaincues que de s'exposer à être attaquées.

Il n'est pas rare de voir une femme, miraculeusement échappée aux dangers de la jeunesse et de la beauté, perdre le fruit de tous ses sacrifices en se donnant, dès qu'on cesse de l'attaquer. C'est une citadelle qui a courageusement repoussé les assauts, et que la famine force enfin de se rendre.

Quand une femme est sans pitié pour les fautes de l'amour, on peut être certain qu'elle n'a guère inspiré la tentation de les commettre. L'indulgence pour ces fautes n'est quelquefois que de la mémoire ou de la prudence.

Telle femme, qui a beaucoup lutté contre son cœur, pour conserver sa vertu, et qui peut-être doit plus au hasard qu'à ses efforts, se montre plus sévère sur les fautes de son sexe que telle autre dont la froideur seule a écarté tous les périls. La première serait sans doute plus indulgente, si elle n'éprouvait une secrète jalousie en voyant d'autres femmes se livrer, sans scrupule, à des plaisirs dont elle a eu tant de peine à se défendre ; et la seconde le serait moins, si elle ne portait, jusque dans son opinion sur la moralité de ces plaisirs, son indifférence et son impassibilité.

Plus d'une femme, parvenue à l'âge où elle pourrait, en toute

sécurité, se glorifier des triomphes de sa vertu, trouve qu'elle les a payés bien cher, et se prend à regretter de n'avoir point, pour se distraire, quelques doux souvenirs. Un peu de piété lui suffirait pour tirer de tous ses sacrifices le contentement et le bonheur.

SECTION V.

COQUETTERIE ET GALANTERIE.

La femme est née pour inspirer et pour sentir l'amour. Quand elle ne peut accomplir cette double loi de sa nature, elle souffre de la froideur qu'on lui montre, ou fait souffrir de celle qu'elle éprouve. La place que l'amour ne peut remplir dans son cœur est presque toujours usurpée par la vanité; et celle-ci cherche à se satisfaire par la coquetterie. Cet insatiable besoin de plaire, que l'on confond souvent avec la galanterie, en est, sous beaucoup de rapports, presque tout l'opposé. Il suffit de les comparer pour en faire sentir les différences [1].

La coquetterie est, chez les femmes, la plus vive expression de la vanité. Une coquette veut séduire; et, pour atteindre son but, elle se pare d'une sensibilité feinte, dont elle varie, pour chacun, les nuances et les degrés. C'est une amorce que son ingénieuse vanité présente à la crédule vanité de l'homme. Comme l'ambition, la coquetterie croît avec le succès. Les années la rendent impuissante et ridicule; mais elles parviennent rarement à la corriger.

La galanterie naît d'une ardeur déréglée de l'imagination et des sens. C'est un besoin de jouissances que la satisfaction modère et que l'âge éteint.

La coquette recherche les suffrages; la femme galante veut

[1] Cette analyse comparative de deux défauts graves ne peut intéresser les femmes dont l'âme est pure et la raison soutenue par la piété. Mais n'en est-il pas beaucoup d'autres qui pourraient y trouver des motifs de dompter leur penchant?

du plaisir. Celle-là ressent une secrète joie à exciter des désirs qu'elle ne veut pas satisfaire ; celle-ci cherche à faire partager les siens, et à les mener, sans detour, à leur but.

La première poursuit les hommages comme un bien réel ; la seconde les accepte comme une espérance.

L'une veut attirer l'attention de tous les hommes ; l'autre s'occupe seulement de ceux qui lui plaisent et qui comprennent l'amour comme elle.

On charme une coquette en lui disant qu'elle est belle, une femme galante en lui prouvant qu'on l'aime.

Une coquette est froide, égoïste, capricieuse et d'un commerce peu sûr, même dans les simples relations d'amitié.

Une femme galante n'a souvent d'inconstance que dans ses plaisirs ; et, chez elle, la bonté peut aller jusqu'à l'oubli d'elle-même, l'affection jusqu'au dévouement. Ce qui lui manque, c'est la lumière morale.

La coquetterie exclut la passion ; un amour exalté peut enchaîner la galanterie.

Quand une coquette a perdu sa beauté, on ne trouve plus en elle que sécheresse de cœur et petitesse d'esprit. L'abandon aigrit son caractère ; sa mémoire ne lui retrace que l'image importune de ses triomphes passés ; elle s'irrite à la vue de ses esclaves devenus libres ; rien ne remplit le vide de son âme ; sa vieillesse est un supplice, et elle se venge du dédain par le dénigrement.

Une femme galante, dans ses vieux jours, s'intéresse aux passions des autres, s'y associe par ses souvenirs, et donne ainsi le change à son imagination.

Une coquette se croit irréprochable, parce qu'elle n'a point failli par les sens ; une femme galante ne mérite ce nom que par des fautes répétées ; et, quand elle ne peut plus y retomber, elle s'efforce de se repentir. Quelquefois elle y parvient, et efface les torts de sa jeunesse par la bienveillance de son cœur, par la chaleur de son âme et par une indulgence qui a son principe plutôt dans sa bonté que dans ses erreurs passées. Son défaut ayant disparu, ses bonnes qualités se montrent sans

nuage. Souvent elle dirige vers le ciel des sentiments qu'elle ne peut placer sur la terre; et le besoin d'aimer, qui a causé ses fautes, lui en fournit l'expiation.

La stricte morale veut sans doute qu'on préfère la première; et cependant la seconde trouve peut-être plus de sympathie.

La véritable sensibilité de la femme se place entre ces deux défauts, et donne à sa vertu l'attrait de la bonté.

Les coquettes sont exigeantes et exclusives. L'éloge d'une autre femme est une préférence qui les blesse. Elles seraient quelquefois moins avides de flatteries, si elles en comprenaient le sens. Un compliment direct renferme au moins un peu d'impertinence; car, s'il est sincère, il montre l'espoir de se faire accepter, et, s'il ne l'est pas, il est une raillerie cruelle et la plus piquante expression du mépris.

Est-il un plus sot rôle que celui d'un mari dont la femme provoque les hommages des hommes? Il ne peut échapper à l'embarras et au ridicule de cette situation que par une galanterie marquée avec les autres femmes. Mais, si les personnes bienveillantes n'aperçoivent, dans cette conduite des deux époux, qu'une preuve de confiance réciproque et un simple amusement, il s'en trouvera de moins indulgentes qui ne voudront y voir que le résultat d'une honteuse transaction. La dignité de la famille et la paix domestique recevront toujours quelque atteinte de leurs malignes observations : fondées, elles révéleront une dangereuse vérité; fausses, elles finiront par en prendre l'apparence, et souvent par en produire les effets.

Quand la coquette rentre chez elle, tout enivrée de ses succès, et encore agitée par la fièvre du bal, l'invariable tête-à-tête lui donne le frisson; et, si l'atmosphère conjugale se réchauffe, c'est le plus souvent pour faire éclater un orage.

Les femmes galantes ne sont guère recherchées que par les hommes avides de plaisir. Elles le sont rarement par d'autres femmes, parce que les unes craignent leur réputation, et les autres, leur rivalité. En général, cependant, elles rencontrent, dans leur sexe, une tolérance qui est moins souvent une preuve d'indulgence qu'un aveu tacite de sa fragilité.

La conduite de quelques femmes ferait croire qu'elles ont pris un mari, comme elles prennent un éventail, pour donner plus d'aisance à leur maintien dans le monde, et, au besoin, pour couvrir leur manége.

Entre certaines femmes que le monde honore, ou tout au moins tolère, et d'autres qu'il repousse avec mépris, la différence est dans le savoir-faire.

L'air de respect et de froide politesse d'un homme bien élevé, pour une femme qui vient d'être l'objet de ses vifs empressements, est loin de prouver qu'elle l'ait découragé par ses rigueurs. Ces artifices ne trompent guère que les maris. Un homme dont les prétentions ont été sérieusement repoussées, ou s'y obstine avec une ardeur sans mesure, ou se met, par une sage retraite, hors de la portée du dédain.

Il n'est pas adroit de se montrer très-clairvoyant avec les femmes, à moins que ce ne soit pour deviner ce qui leur plaît.

La galanterie surannée est ridicule dans l'homme, et hideuse dans la femme. Quand ce défaut survit à la jeunesse, il

n'est, dans les deux sexes, qu'une habitude des sens et un déréglement de l'imagination. Si la morale le condamne également dans l'homme et dans la femme, il semble que, dans la dernière, il devient, avec l'âge, un vice contre nature.

Il existe des femmes qui cherchent surtout, dans l'amour, le moyen de satisfaire un besoin de leur cœur : un mot tendre les comble de félicité. D'autres, plus exigeantes, ne croient à l'amour qu'après des témoignages répétés; et ces témoignages ne sont pas de ceux qui s'adressent seulement à l'âme. Mais bientôt leur conviction, attiédie par l'habitude, laisse au doute un fréquent accès. Alors elles veulent d'autres convictions, et passent ainsi de la foi au scepticisme, jusqu'à ce que, personne ne prenant plus souci de leurs croyances, elles soient punies de leurs désordres par le dégoût et le mépris.

SECTION VI.

CARACTÈRES PARTICULIERS DE L'INTELLIGENCE ET DE L'ESPRIT DE LA FEMME.

§ 1. — Finesse de ses perceptions.

Les femmes ont une sensibilité vive, un tact exquis et une justesse d'aperçus qui leur font saisir, avec la rapidité de l'éclair, les nuances les plus délicates des choses. Elles y découvrent, par leurs seules impressions, et d'une manière presque instinctive, des rapports ou des qualités que l'homme y reconnaît à peine, après un examen attentif. Aussi les femmes les plus éclairées, celles dont la réflexion a le plus mûri l'esprit, sont encore moins guidées par la raison que par le sentiment. On explique ainsi comment, malgré leur finesse, dès qu'on sait les émouvoir, on est sûr de les subjuguer.

§ II. — Nature de l'intelligence de la femme.

L'intelligence de la femme est active, pénétrante et quelquefois profonde; mais elle est impatiente et facile à distraire. Elle va, du premier élan, beaucoup plus loin que celle de l'homme, et s'arrête ordinairement dès que l'attention devient nécessaire. Les organes physiques de la femme, moins robustes que les nôtres, se refusent à un effort soutenu; et ils ne pourraient seconder sa volonté, lors même qu'elle serait capable de cette persévérance opiniâtre par laquelle l'homme sait vaincre les difficultés et parvenir à son but.

Les femmes excellent dans tous les ouvrages de la main ou de l'esprit dont les principales qualités doivent être la légèreté, la délicatesse et la grâce. S'ils exigent de la grandeur, de la solidité ou des combinaisons compliquées, il est presque certain qu'elles n'y réussiront pas. Nous ne leur devons, en effet, aucune de ces découvertes qui ont fondé les sciences et révélé une partie des lois de la création, aucune de ces étonnantes machines qui empruntent aux forces les plus redoutables de la nature les moyens d'exécuter nos volontés, aucun de ces poëmes épiques, aucune de ces comédies, ni de ces tragédies, qui semblent avoir marqué, dans ces genres divers, la dernière limite de l'esprit humain. Nous ne leur devons aucune de ces vastes compositions musicales qui réunissent, à un si haut degré, la science de l'harmonie, la pompe du style, la variété des motifs et l'énergie des sentiments, aucune de ces merveilleuses peintures qui font revivre le passé, aucun de ces monuments qui, pendant quelques siècles au moins, conservent de magnifiques témoignages du goût et de la grandeur des peuples.

La nature et la portée de l'esprit de la femme se montrent jusque dans ses jugements sur les arts, les lettres, la politique et la morale. Ils sont pleins d'aperçus fins et ingénieux sur les détails; mais rarement ils embrassent l'ensemble et s'élèvent aux idées générales. Enfin l'intelligence de la femme peut être

comparée à ces vues qui distinguent, sans effort, les plus petites choses, et s'obscurcissent, dès qu'on veut les arrêter longtemps sur un même point ou sur des objets éloignés. Au reste, le Créateur, qui a tout uni par les liens d'une admirable harmonie, a voulu que les formes extérieures du corps humain donnassent, pour chacun des deux sexes, l'image la plus vraie et la plus frappante de son caractère et de son intelligence. Il a mis en relief, d'un côté, la grandeur, la dignité, la force et l'énergie; de l'autre, la délicatesse, la vivacité et la grâce. Toute l'explication des différences morales qui existent entre l'homme et la femme est là : l'être intellectuel est fidèlement représenté par l'être physique. Celui qui sait comprendre la nature peut apprécier, d'un seul regard, le rang et les fonctions qui appartiennent à chacun des deux sexes, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral. Chez presque tous les animaux, la même loi se révèle avec plus ou moins d'évidence : le mâle, hardi et vigoureux, protége sa compagne; la femelle, plus douce et plus craintive, jusqu'au jour où elle est mère, compte sur l'appui du mâle. La faiblesse même de la femelle établit, entre elle et ses petits, des rapports qui la rendent plus propre à leur éducation, et qui assurent la conservation des espèces. La force et la brutale énergie du mâle ne conviendraient guère aux soins de la maternité. La nature a distribué les rôles, et ne permet pas qu'ils soient impunément changés. Si, dans le mariage, chacun des deux époux n'accepte pas le sien, la vie commune n'est plus, pour eux, qu'une lutte continuelle, ou que tyrannie d'un côté, et, de l'autre, esclavage.

§ III. — Aptitudes de la femme.

Toutes les facultés de la femme sont destinées à favoriser des rapports de bienveillance et d'amour. Les femmes sont admirables comme filles, sœurs, épouses et mères. Mais, hors des devoirs attachés à ces divers états et des habitudes en harmonie avec les sentiments qu'ils exigent, les femmes semblent

marcher au hasard et oublier leur but. Les soins qui contribuent aux douceurs et aux agréments de la vie; les arts qui tirent leur principal attrait de la grâce, du goût et de la sensibilité; les études qui élèvent l'intelligence, la raison, la piété, enfin les éléments des sciences qui font comprendre les lois générales de la création, le principe nécessaire dont elles émanent et les obligations réciproques des hommes, voilà les occupations qui conviennent à leurs forces physiques et intellectuelles, comme au rôle qu'elles doivent jouer dans leur famille et dans le monde. Si leur esprit et leur main ont bien rarement produit des ouvrages véritablement empreints de grandeur et de force, c'est évidemment que ces qualités ne sont pas les attributs ordinaires de leur organisation.

Le monde ne veut pas que les femmes soient savantes; il devrait dire : pédantes; ou bien encore, il devrait blâmer celles qui négligent, pour l'étude, les devoirs sacrés de la famille. Mais, s'il leur interdit, d'une manière absolue, de s'occuper des hautes spéculations de l'intelligence, il doit aussi trouver mauvais que quelques-unes d'entre elles aient une haute intelligence.

Le caractère de l'homme s'abaisse et celui de la femme s'ennoblit dans les soins minutieux des détails domestiques.

§ IV. — Présence d'esprit de la femme.

Dans une situation embarrassante, l'homme cherche son mot; la femme le dit sans le chercher.

La plupart des femmes pleurent, rient, s'attendrissent ou s'irritent très-réellement, quand il est de leur intérêt de paraître affligées ou gaies, émues ou courroucées. Mais elles ne

sont fausses qu'en se préparant à l'être; car leur imagination est si vive, qu'elles éprouvent tout ce qu'elles veulent simuler.

Un homme poussé par la passion se jette en avant, sans savoir comment il reviendra; une femme se ménage toujours une retraite.

§ V. — Curiosité.

La curiosité est un vif désir de pénétrer les secrets d'autrui, beaucoup moins par intérêt que par malignité. Ce défaut est celui des esprits fins et inoccupés. Peu de femmes en sont tout à fait exemptes.

§ VI. — Contradiction.

Quand la contradiction n'est pas inspirée par l'envie ou la mauvaise humeur, par la conviction ou par le désir de montrer de l'esprit, elle n'est qu'une révolte de la faiblesse. C'est le premier acte d'opposition des femmes et des enfants.

SECTION VII.

EFFETS DE L'ENNUI SUR LA FEMME.

L'ennui est, pour l'homme, le vide du cœur et de l'esprit, engourdissement de l'âme et des sens, et l'impuissance de trouver, dans la vie, un intérêt ou un plaisir. Pour la femme, c'est le dégoût d'une existence qui ne répond ni à ses sentiments ni à ses espérances, et hors de laquelle toute situation ui semble propre à donner le bonheur; c'est l'anxiété d'une âme jetée hors de sa route; c'est souvent une fièvre allumée par la soif et par la privation des plaisirs; c'est enfin l'accablement qui suit les accès de ce mal.

L'ennui n'est ordinairement causé, dans l'homme, que par l'absence, et, dans la femme, que par l'excès de l'imagination.

L'homme ne sait pas imaginer, et la femme ne peut pas obtenir les jouissances qui leur manquent.

Une femme, soutenue par une foi éclairée, est inaccessible à l'ennui. La femme qui s'ennuie ne peut donc avoir que de vagues croyances, et sera facilement entraînée par un continuel besoin d'émotions. Elle acceptera la douleur à défaut de plaisirs, ou tournera vers la dévotion des sentiments qu'elle aura vainement offerts à l'amour. L'occasion pourra en faire une courtisane ou une sœur de charité.

La femme la plus indulgente ne saurait se défendre d'un secret mépris pour le mari qui l'ennuie; et, si celui-ci est incapable de se relever de cette déchéance par d'utiles ou de nobles actions, il le pourra par ses souffrances physiques ou morales, quelquefois même par un acte de brutalité. Une femme qui verse des larmes de pitié ou de colère ne méprise plus celui qui les provoque. Elle peut détester l'homme qui la maltraite, redouter sa violence, avoir horreur de son caractère; mais elle ne peut conserver avec lui le calme et la supériorité du mépris; et, pour quelque temps, au moins, l'agitation de son âme la préserve de l'ennui.

SECTION VIII.

COMMENT SE MANIFESTENT LES IMPRESSIONS DE LA FEMME.

§ I. — Impressions contenues.

Les femmes du monde sont dissimulées, et souvent gagnent à l'être. Mais il leur arrive de perdre le fruit d'une longue réserve par un mot qui, sans les accuser, sans dépasser même la mesure des convenances, les met tout à fait en désaccord avec leur attitude officielle, et jette une clarté inattendue sur la forme naturelle et la direction de leurs pensées, sur leurs secrètes impressions, sur leur sévérité ou sur leur indulgence.

Il est aussi telle allusion bien innocente, telle pensée irréprochable qu'une jeune fille et même une jeune femme ne peuvent pas comprendre sans révéler une expérience un peu précoce; et si un léger mouvement de leurs traits ou un sourire involontaire a trahi leur intelligence, elles s'empresseront inutilement de détourner la tête, ou de se couvrir de leur éventail : l'œil n'a plus rien à voir, ni l'esprit à deviner.

La femme qui sait le mieux composer sa figure et son langage, pour tromper sur son esprit et sur son caractère, les révèle presque toujours par la seule expression de son rire naturel.

Une femme sincère, qui baisse ou détourne les yeux au seul aspect d'un homme, trahit, pour lui, un amour naissant ou à son déclin, un amour dédaigné ou tourmenté par le remords. Mais le doute est bientôt éclairci par sa rougeur ou son air de contrariété, par son calme affecté ou sa triste préoccupation.

Lorsqu'une femme étourdie cesse tout à coup de l'être, soyez sûr qu'elle a quelque chose à cacher.

§ II. — Impressions violentes.

Les larmes sont l'expression ordinaire de toutes les passions, violentes ou douloureuses, qui agitent le cœur des femmes. Arrivées au paroxysme de la colère, elles sont à la fois hideuses et redoutables ; mais quelques larmes les apaisent, comme la pluie apaise l'ouragan.

SECTION IX.

INCONSÉQUENCE DES JUGEMENTS DU MONDE SUR LA CONDUITE DES FEMMES.

D'après nos mœurs, une fille répond de sa vertu, et doit la défendre; une femme met la sienne sous la garde de son mari, et s'en inquiète souvent fort peu. La faute de la première est une tache indélébile qui la fait repousser du monde. Celle de la seconde excite sans doute le blâme; mais on ne la punit que par la médisance. La sévérité, dans les deux cas, n'est pas proportionnée à la gravité des torts. Si la fille et la femme portent toutes deux atteinte à la morale et à l'honneur de leur famille, la femme manque, de plus, à la fidélité promise à son mari; et, quand la faute a ses conséquences naturelles, l'une, au moins, les supporte seule, et les expie par son humiliation; l'autre, protégée par un mystère et une fiction, laisse ces conséquences peser sur son mari, et jouit, sans contradiction, de son droit légal à l'estime publique.

Le monde veut-il, par une excessive rigueur envers la fille, lui donner un motif de plus pour se tenir en garde contre sa faiblesse? Mais quand elle n'est point arrêtée par la pudeur, par la morale, le sera-t-elle par l'opinion? Et quand, après sa chute, le monde l'écrase de son mépris, ne lui ôte-t-il pas tout moyen de se relever? Cette rigueur (n'en doutons pas) présente plus de danger que d'avantage.

Le monde veut-il, par son indulgence pour la femme, insinuer que ses torts sont souvent provoqués par les torts du mari? Ce jugement, équitable peut-être à l'égard des deux époux, d'un autre côté produit une injustice; car il fait tomber sur la femme coupable un blâme moins sévère que celui dont la fille est frappée; et il en résulte que la trahison est moins punie que la faiblesse inoffensive.

Que conclure de là? Que nos lois, qui se bornent à punir l'adultère, sont bien plus conformes à la raison que les jugements

du monde. Mais quelle douce commisération, quelle bonté divine de la part du Christ disant de la femme adultère : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! » et de Madeleine pénitente : « Beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé! »

Réclamons, au nom d'une justice impartiale, le mépris de la corruption, la pitié pour la faiblesse, le pardon pour le repentir.

Vous demandez aux femmes des qualités, des vertus, et vous ne flattez que leurs défauts. Si vous accordez un froid respect à celles qui trouvent le bonheur dans le devoir, vous idolâtrez, dans les autres, la beauté, les grâces, et trop souvent les vices. Est-ce ainsi que vous les encouragerez au bien?

SECTION X.

OU EST LA FORCE DE LA FEMME.

La femme, dont l'organisation est si faible, le cœur si timide, l'imagination si mobile, semblerait, au premier aspect, de beaucoup inférieure à l'homme. Mais, quand on étudie, avec soin, cette nature fine et exquise, on découvre, dans la faiblesse, toutes les délicatesses et tous les charmes de la sensibilité; dans la timidité, tantôt la retenue de la pudeur, tantôt un besoin de tendre intérêt, plus encore que de protection; dans l'instabilité des idées, la variété des aperçus, ou une déférence modeste pour les idées d'autrui, et, dans les irrésolutions du cœur, une secrète impulsion vers des qualités idéales. Mais, si la femme peut être trompée par son cœur, c'est aussi par son cœur qu'elle s'éclaire, et s'élève aux sentiments les plus généreux, aux vertus les plus sublimes. Sa piété, sa charité, son dévouement, ne sont que de continuels élans d'amour.

Pour obéir au devoir, ou pour chercher la foi, l'homme consulte d'abord sa raison, et la femme, son cœur.

Le caractère de l'un a, pour traits distinctifs, la fermeté et la hardiesse; le caractère de l'autre, la douceur et la timidité. Pour établir son pouvoir, l'homme a besoin de montrer sa force, et la femme, quelquefois de cacher la sienne.

Dans les luttes contre la violence, l'homme oppose son courage, et souvent est vaincu; la femme a recours à la prière, aux larmes, et c'est par là qu'elle triomphe.

CHAPITRE VI.

DE L'AMOUR.

SECTION I.

DE L'AMOUR DANS LES DEUX SEXES.

Dieu, en animant la matière, lui a donné la faculté de transmettre la vie. Pour que cette faculté ne restât pas stérile, il en a assuré l'existence par un attrait presque irrésistible. C'est cet attrait qui rapproche les sexes, qui prend, dans l'homme, le caractère d'un sentiment, et s'appelle amour. La puberté en fait éclore le germe. Elle s'annonce extérieurement, dans les deux sexes, par un signe commun, l'accroissement simultané de la taille et de l'embonpoint; et, dans chacun d'eux, en particulier, par d'autres signes dont les plus apparents sont, dans l'homme, la saillie plus prononcée des muscles, l'expression plus énergique de la physionomie, le son grave et rauque de

la voix, la naissance de la barbe; et, dans la femme, la ferme rondeur des membres et du corps, le rapide développement du sein, le rayonnement du regard, la timide mobilité des traits et l'adoucissement de la voix. Dès que ces changements se manifestent, l'enfance cesse, une vie nouvelle s'ouvre, et l'amour va paraître. Comme la puberté, il prend un caractère distinct dans chacun des deux sexes : ardent, impétueux et exigeant dans l'homme, il est timide, tendre et dévoué dans la femme. D'un côté, il attaque et veut vaincre; de l'autre, il résiste et désire être vaincu. Quel spectacle intéressant que la naissance et la marche de cette passion dans deux cœurs jeunes et purs! Elle fait d'abord circuler, dans l'homme, une chaleur inaccoutumée, éveille en lui une inquiète énergie. Bientôt après, viennent les vagues désirs et les agitations ou les langueurs. Cet adolescent, tout à l'heure si léger, si bruyant, si indifférent à toutes choses, est subitement électrisé par un courant de sensations nouvelles. Jusque-là il n'avait fait aucune attention aux beautés de la nature : elles se déroulaient devant ses yeux sans parler à son cœur; et maintenant il y découvre mille charmes qui l'émeuvent et le captivent. Pour lui, la lumière a plus d'éclat, les fleurs exhalent des parfums plus suaves, le chant des oiseaux est plus tendre et plus voluptueux, les nuits sont à la fois plus animées et plus mystérieuses; mais toutes les délicieuses impressions qu'il ressent ne lui semblent encore que le présage d'une félicité plus grande. Il l'espère, il l'attend, sans se la représenter sous une image précise. Tout à coup son regard devient fixe; son visage se couvre de rougeur; son cœur bat avec violence; ses genoux fléchissent; il semble près de tomber. Qu'a-t-il vu? Que se passe-t-il en lui? Il a vu l'objet de ses rêves, et il ne peut dominer son émotion.

Cependant il sort de son extase; sa vie reprend son cours, et sa passion éclate. Toutes les forces de son âme s'unissent à celles de son corps pour s'élancer vers la femme qui l'a charmé. Il veut la suivre, respirer l'air qu'elle respire. Des obstacles se présentent, il les franchit; des dangers le menacent, il les dédaigne, ou plutôt il ne les aperçoit pas; la mort se lève pour le

frapper, il la brave. L'amour est tout pour lui; il est la vie de ce monde; il est l'éternité. Ce nouveau sentiment suffit si bien alors à son bonheur, qu'il croit pouvoir se passer d'espérance. La nature ne lui a encore révélé ni tous ses secrets ni toutes ses vues: elle lui inspire ces nobles illusions et cette chaste horreur du plaisir matériel, pour donner aux organes le temps de s'achever et le pouvoir d'atteindre le but qu'elle a marqué. Dans un premier amour, on aime d'abord pour aimer, pour contempler quelquefois l'objet de sa passion, pour obtenir un regard; puis, enfin, pour plaire, pour être aimé et pour posséder. Chaque jour on fait un pas; mais tant que le cœur désire, il compte pour peu ce qu'il a obtenu; et c'est à l'inconnu qu'il aspire.

Dans la femme, l'amour prend un aspect tout différent. Considérez celle dont l'âme ressent la première atteinte de cette passion: la veille encore, ce n'était qu'une enfant. On le reconnaissait à son regard hardi, ou sans expression, à son teint calme et immobile, à sa voix haute et vibrante, à sa gaieté insouciante, à ses éclats de rire immodérés. Quelle révolution s'est faite dans son âme et dans ses sens? Son front se baisse timidement sous le regard d'un homme; ses yeux humides ont pris une langueur et une transparence pleines de charmes; ses narines se soulèvent fortement, pour donner passage à l'air nouveau qui doit entretenir le feu dont elle est consumée; ses lèvres, devenues plus vermeilles, ont amolli leurs contours, et s'entr'ouvrent, comme pour exprimer l'attente et l'espérance; ses joues sont alternativement pâles ou vivement colorées; sa tête, légèrement inclinée sur sa poitrine, indique une douce rêverie, une préoccupation sans but; sa peau, naguère froide, s'échauffe et s'assouplit. Si sa bouche prononce quelques paroles, elle y met un accent harmonieux et tendre. Parfois elle éprouve une sorte d'inquiétude et d'impatience sans motifs. Son cœur bat rapidement, et les soulèvements marqués de son sein annoncent un désir indéfini. Quelle est cette révolution?... L'enfant est devenue femme; elle a le pressentiment de l'amour. Dès qu'elle entrevoit l'homme qui doit le réaliser, son cœur

vole au-devant de lui, et la pudique rougeur de son front trahit sa préférence.

Quel charme dans cette jeune beauté qui commence à entrevoir sa destinée! C'est une fleur qui s'ouvre aux rayons du soleil matinal, qui brille d'un doux éclat, qui enivre de son parfum. Près d'elle, on est pénétré de plaisir, on comprend le bonheur.

Enfin le moment arrive où les deux sexes s'unissent pour accomplir la loi mystérieuse de la reproduction des êtres. Parvenu à ce but marqué par le Créateur, l'amour tout sensuel s'éteint; l'amour épuré par les inspirations de l'âme se fortifie par la vertu.

Deux jeunes cœurs sont quelquefois attirés l'un vers l'autre par un sentiment si naïf et si chaste, qu'ils le prennent pour de l'amitié. Mais le moindre obstacle ou la moindre apparence de rivalité leur fait sentir que l'amitié n'était qu'un prétexte de l'amour.

Avec beaucoup de sensibilité et peu de raison, une femme est, au moins, romanesque. Avec un cœur sec et des sens ardents, un homme a tout ce qu'il faut pour être libertin.

SECTION II.

DANGER DE L'EXALTATION D'UN PREMIER AMOUR.

Le premier amour d'un cœur noble et tendre le transporte dans les cieux, fait taire les sens, devient un culte et s'effraye d'un désir comme d'une profanation. Ce sentiment si pur n'est pourtant pas sans danger. Il énerve l'âme, lui fait oublier le devoir, et la livre tout entière à l'attrait d'une voluptueuse indolence. Mais, un jour, les chimères s'évanouissent; et plus on

s'est élevé avec l'amour éthéré, plus on est exposé à descendre avec l'amour sensuel.

SECTION III.

CARACTÈRES DE L'AMOUR VÉRITABLE.

L'amour profond est grave et réservé. Il fuit les regards indiscrets. Heureux, il s'isole, pour éviter les distractions; malheureux, pour cacher ses tourments. Il sent qu'il ne peut être compris par une âme indifférente, ni intéresser une âme dominée elle-même par une passion. L'amour vrai ne se confie pas; il se trahit. La taciturnité, l'abattement, les rêveries, l'ardeur du regard, l'émotion, l'embarras, tels sont les indices qui le révèlent. Quelquefois un incident imprévu le fait éclater; puis il cherche à donner le change, avec une affectation qui lui fait manquer son but. Il n'y a de liberté d'esprit que dans l'indifférence; et l'amour qui s'exprime le mieux est rarement le plus vrai.

Quelques âmes se laissent absorber par l'amour. La raison leur parle en vain : une sorte de fatalité les entraîne. Souffrances, humiliations, résolutions, tout s'évanouit devant un seul regard de la personne aimée. Si l'on ne cherche, dans la piété, le remède à ce mal, on ne le trouvera plus que dans la satisfaction des sens, ou la révolte de l'amour-propre.

L'amour prouve sa force moins dans le plaisir que dans la douleur.

SECTION IV.

NATURE DU CULTE QUE NOUS VOUONS AUX FEMMES.

On supposerait à tort un entier oubli de l'amour-propre dans l'espèce de culte que nous rendons aux femmes. Il est fa-

cile d'y reconnaître, avec une tendre sollicitude pour des êtres faibles et pleins de charmes, une vive impulsion des sens, la confiance d'une force qui accepte, en jouant, des liens qu'elle peut rompre, et l'orgueilleuse soumission d'un pouvoir toujours maître de reprendre son ascendant. Aussi mettons-nous un peu de réserve dans les hommages que nous adressons à des femmes capables de rivaliser avec nous de courage et d'intelligence, et ne trouvons-nous qu'une froide politesse pour celles dont nous sentons la supériorité. Mais l'intérêt que nous refusons à cette prééminence de la femme, nous l'accordons, sans hésiter, à sa bonté et à ses vertus. Notre amour-propre ne tourne pas de ce côté sa jalousie ; et nous acceptons volontiers, en ce point, une infériorité qui assure notre bonheur.

Deux personnes unies par un amour véritable se croient animées d'une même vie; mais le premier dissentiment qui rappelle à chacune son existence propre ne lui permet plus de l'oublier.

On émeut un cœur délicat, bien plus par la crainte de lui déplaire que par le désir de lui plaire. Un désir manifesté ressemble à une espérance : c'est déjà une sorte de témérité. Mais la crainte de déplaire est un sentiment si modeste et si respectueux, qu'il est bien difficile de n'en être pas touché.

Comment l'amour se contenterait-il de l'amitié? Il y voit, non ce qu'elle donne, mais ce qu'elle refuse.

Quand l'amour résiste au dédain, il devient redoutable.

L'amour profond n'ose guère se déclarer que quand il n'est plus besoin ou plus temps de le faire.

L'homme le plus sincère prend, à son insu, le masque qui plaît à la femme qu'il aime.

L'homme parle de son amour avant de l'avoir senti; la femme n'avoue le sien qu'après l'avoir prouvé.

L'amour est une espèce de folie; car le plus vrai est celui qui raisonne le moins.

L'amour, qui corrompt souvent les cœurs purs, purifie quelquefois les cœurs corrompus.

Une tête saine ne laisse guère le cœur s'engager dans un amour sans espérance; mais, si l'obstacle naît après la passion, la raison la plus forte vient souvent s'y briser.

Les scènes d'amour, toujours fort intéressantes pour les acteurs, sont d'ordinaire, pour les spectateurs, plus ou moins ridicules. Il est donné à peu de personnes de les jouer avec dignité.

La jeunesse, entraînée par ses désirs et sa curiosité, est naturellement inconstante.

L'âge mûr, dont l'expérience est faite et l'ardeur apaisée, se fixe volontiers.

La vieillesse, ranimée quelquefois par des souvenirs volup-

tueux, promène encore çà et là ses tièdes désirs; mais l'étonnement et le dédain qui les accueillent l'avertissent de son illusion et la rappellent au respect d'elle-même.

Dans les rapports de cœur, les hommes sérieux semblent toujours engagés, quoiqu'ils n'aient rien promis, et les hommes légers, toujours libres, malgré leurs promesses.

Le libertinage est nécessairement aggravé par l'hypocrisie ou par le scandale.

Plus l'amour sensuel a obtenu, plus il est près d'être ingrat.

La satiété l'éteint bientôt, quand la jalousie ne vient pas le ranimer.

Si un homme prêt à tout sacrifier pour la femme qu'il aime la voyait tout à coup telle qu'elle sera, vingt ans plus tard, croyez-vous qu'il persisterait?

L'amour, qui ose braver la mort, s'évanouit devant une ride, et pourtant nous le prenons au sérieux pendant une grande partie de notre vie! Mais, si nous pouvions renoncer à l'amour, ce qui le remplacerait vaudrait-il beaucoup mieux?

L'amour ressemble à ces météores qui s'allument sous un ciel calme et serein, répandent une éblouissante clarté, puis, en s'éteignant, font tout retomber dans une nuit profonde.

La confiance et la défiance de l'amour ont ordinairement le même principe, l'amour-propre.

Dès que l'amour a senti sa chaîne, il a compris qu'il doit finir.

L'effet de la plainte sur un amour qui s'affaiblit est celui de l'eau sur un feu près de s'éteindre.

La résignation d'une femme délaissée, ou son empressement à chercher des consolations, fait plus d'impression que sa douleur et ses regrets sur un homme inconstant. Aussi surpris qu'humilié de ce dénoûment paisible, il se rapproche par curiosité, veut faire un essai de son pouvoir, et se rattache sans s'en douter. L'amour-propre ramène l'amour.

Un homme vain se plaît à faire couler les pleurs de la femme qui l'aime; un homme délicat en souffre plus que s'il les versait; et pourtant un amour passionné paye souvent la dureté de l'un, et le dédain ou la tyrannie, la bonté de l'autre.

La bonne réputation d'une femme est d'un tel prix aux yeux des hommes, que celui-là même qui l'a ternie, subit, presque irrésistiblement, l'empire de l'opinion ; et que, par un injuste sentiment de vanité, il règle ordinairement son amour sur l'estime du monde.

Quand un homme, longtemps renommé par ses succès dans le monde, y obtient encore, dans sa maturité, quelque attention des jeunes femmes, il ne faut pas qu'il s'abuse : elles honorent en lui un dignitaire à la retraite.

CHAPITRE VII [1].

EFFETS PUREMENT SENSUELS DU PENCHANT RÉCIPROQUE DES SEXES.

SECTION I.

DISPOSITIONS INTIMES.

1° *Désir*, élan spontané de l'âme vers un objet que les sens convoitent, appétit éveillé par certains attraits qui font espérer, ou qui rappellent un plaisir.

Le désir est une affinité des sens, une loi physique. L'âme en fait un sentiment, et la morale le légitime ou le réprouve.

Désir satisfait, plaisir passé, désir nouveau.

2° *Lasciveté*, ardeur des sens, qui exalte sans cesse l'imagination, aiguillonne le désir, et donne à la jouissance une vivacité délirante. Ce penchant est bien plus l'effet de l'organisation physique que du déréglement moral. Pour rester chaste avec un tempérament lascif, il faut une volonté héroïque ou une piété profonde.

3° *Lubricité*, lasciveté stimulée par une imagination corrompue. Dans l'âge de la force, c'est le torrent des désirs entretenu par l'habitude des jouissances désordonnées, et souillant de son écume impure toutes les pensées et toutes les actions.

[1] Tout ce chapitre attristera sans doute les âmes pures. J'aurais voulu le supprimer : mais (je l'ai déjà dit) ne dois-je pas flétrir le vice pour le faire détester et pour faire mieux sentir tout le charme de la vertu ?

Dans la décrépitude, ce n'est plus que la tyrannie du souvenir sur une nature réduite à l'impuissance. La lubricité décrépite a inventé l'art de la débauche.

4° *Luxure*, exaltation frénétique de la sensualité, insatiable avidité d'une âme ardente et grossière pour les plaisirs charnels, penchant brutal que ne modèrent ni la jouissance ni la raison.

La luxure est une corruption infiltrée dans le sang et stimulée par l'exubérance de la force physique. C'est un feu qui brûle jusqu'à la moelle des os.

5° *Impureté*, état d'un cœur dès longtemps souillé par des jouissances immondes, et ne vivant plus à l'aise qu'au milieu de la corruption.

SECTION II.

EFFETS MANIFESTES.

1° *Incontinence*, violation des lois de la chasteté, habitude de céder aux exigences des sens, oubli plutôt que dédain de la morale. L'âge emporte ce défaut, quand la raison ou le repentir ne l'a pas corrigé.

2° *Impudeur*, mépris de la décence dans les rapports des sexes, ou dans le langage et les actions qui concernent ces rapports. C'est plus que l'absence d'une qualité; c'est l'insouciance, c'est l'effronterie dans le vice.

3° *Impudicité*, perpétuelle insulte à la pudeur, cynisme dans la débauche.

L'impudicité résulte d'un complet anéantissement de l'instinct moral et d'un goût effréné pour les plaisirs des sens.

CHAPITRE VIII.

PENSÉES DIVERSES SUR LA VIE, LA VIEILLESSE ET LA MORT [1].

SECTION I.

DE LA VIE.

La vie est une échelle double que l'on monte lestement, d'un côté, avec l'espérance d'atteindre le bonheur, et que l'on descend, de l'autre, en tremblant, sans avoir pu le saisir.

La vie est encore un breuvage dont la jeunesse s'enivre, dont l'âge mûr essaye de faire un usage modéré, et dont la vieillesse savoure, avec un plaisir inquiet, les gouttes les plus amères.

Il en est du temps comme de la fortune : on se promet d'en faire un bon emploi, quand on en est privé, et quand on les possède on les dissipe follement.

Les gens habitués à souffrir sont les seuls qui comprennent bien tout à la fois les délicatesses, les douceurs et le but sérieux de la vie.

---

[1] Ces phénomènes, essentiellement physiques, rattachent naturellement à l'étude de l'homme sensitif les réflexions morales qu'ils peuvent suggérer.

Si un homme dit, à la fin de sa vie : « Je voudrais la recommencer tout entière, » il a été bien sage, ou il est bien fou.

SECTION II.

DE LA VIEILLESSE.

Entre quarante et cinquante ans, le soleil de la vie commence à descendre vers l'horizon; et tous les objets, récemment éclairés d'une lumière éclatante, prennent des teintes obscurcies qui font présager la nuit. L'âme s'attriste, la pensée s'assombrit, et les souvenirs de la jeunesse ne se présentent plus que comme les images d'un bonheur perdu sans retour. C'est alors qu'on sent le prix d'une existence simple et sagement preservée des sensualités; c'est alors qu'on trouve, dans le calme d'un cœur pur et dans l'énergie d'un corps sain, la récompense de la modération et des sacrifices de la jeunesse ; c'est alors enfin qu'on reconnaît combien la morale serait utile encore, quand même elle ne serait qu'une règle tout humaine.

La jeunesse sent et ne raisonne pas. Elle satisfait ses goûts, sans souci des dangers. Elle vit dans le présent.

L'âge mûr sent et raisonne. Il se prive du bien-être du jour pour préparer celui du lendemain. Il vit dans l'avenir.

La vieillesse raisonne beaucoup plus qu'elle ne sent; mais ce qu'elle sent, c'est le regret des biens qu'elle a perdus, ou dont elle n'a pas su profiter; c'est la souffrance sans espoir de soulagement; c'est la crainte des privations. Elle vit tristement dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Jeunesse sensuelle, vieillesse douloureuse.

Que gagne-t-on à ne pas prendre résolûment son parti de vieillir? On ne trompe personne, et on échange un droit au respect contre un ridicule.

Un vieillard sans dignité est comme une femme sans pudeur.

Dans les chances de la vie que le calcul ne peut régler, la vieillesse éprouve souvent des échecs où la jeunesse obtient des succès. Le bonheur n'aimerait-il que les visages disposés au sourire? Ami peu constant, il ne revient guère à ceux qu'il a quittés. Que la jeunesse n'oublie pas cet avis.

Dans cet âge privilégié où l'intelligence et le cœur ont tant d'activité et de puissance, il faut amasser, pour la vieillesse, des trésors de connaissances et de bons souvenirs ; car les fronts ridés n'attirent guère les gens qui recherchent et dispensent les plaisirs. Je plains le vieillard qui ne sait pas se suffire à lui-même, et qui attend d'autrui tout son bonheur. Quelques bons cœurs pourront lui donner des témoignages d'intérêt qu'ils compteront à Dieu, avec leurs aumônes; mais il est plus digne de savoir s'en passer, et de n'y voir, quand on les reçoit, qu'une faveur inespérée.

Comment un homme dont la vie a été consacrée à d'utiles et glorieux travaux est-il souvent réduit, dans ses vieux jours, à un complet abandon, tandis qu'un autre, à la fin d'une vie égoïste, trouve des prévenances pour tous ses goûts, des adoucissements pour toutes ses douleurs? L'un est pauvre et l'autre est riche.

Quelques vieillards sont prodigues par habitude et par irréflexion ; d'autres sont économes par prévoyance ; d'autres enfin (et c'est le plus grand nombre) sont avares par égoïsme. Ceux-ci voient dans la richesse le plus sûr moyen d'acquérir l'indépendance personnelle, des esclaves dociles, la prééminence sur la jeunesse, l'esprit et les talents, enfin la plupart des biens que le monde convoite ; et, pour eux, le pouvoir de posséder est préférable à la possession même ; car il satisfait autant que la réalité, sans leur causer les soucis qui l'accompagnent.

Un vieillard impatient de faire des heureux se dépouille de ses biens en faveur d'héritiers tendres et dévoués, et se croit assez riche de leur reconnaissance. Son sentiment est généreux ; mais sa conduite est-elle prudente ? Il pourra nous répondre lui-même quand on saura qu'il n'a plus rien à donner. Soyez libéral avec mesure, pour rester indépendant et respecté.

Les vieillards sont peu accessibles à la commisération. Souvent préoccupés de leurs propres souffrances, ils n'aiment pas à s'en laisser distraire par celles d'autrui ; et, près de quitter ce monde, ils sont rarement disposés à plaindre les malheureux qui ont des chances d'y rester encore longtemps et d'améliorer leur sort.

Quand un vieillard condamne dans les autres ce qu'il a fait lui-même, on devrait le croire inspiré par l'expérience et par le repentir : on aime mieux lui supposer un sentiment jaloux.

Avant de blâmer l'humeur chagrine de la vieillesse, réfléchissez à sa situation. Douleurs passées, douleurs actuelles, privations, abandon, ou soins dus à la pitié, tout est pour elle

un sujet de tristesse; et il ne lui reste, pour se distraire, ni le travail ni l'espoir d'un changement favorable. Sa consolation, c'est la perspective d'une mort prochaine. Plaignez donc un vieillard aigri par la souffrance; admirez celui qui se résigne et se montre bienveillant.

Les impressions reçues pendant notre enfance forment dans notre mémoire une espèce de noyau. L'âme, pendant sa période de développement et pendant sa maturité, le recouvre, chaque jour, d'impressions nouvelles. Puis, au déclin de la vie, il se fait un travail de destruction, qui commence par les souvenirs les plus récents, remonte successivement aux autres, et n'épargne que ceux de nos premières années [1].

Dans ce siècle de matérialisme, où tout sentiment repose sur quelque intérêt présent, la vieillesse, même ennoblie par d'éclatants services, ne peut échapper, à la faveur de sa gloire, aux dédains insultants et aux sarcasmes grossiers des jeunes gens. Les leçons qu'ils donnent à nos enfants seront rendues aux leurs. Ils sèment le mépris, ils recueilleront l'outrage.

Quand la mort nous a ravi les objets de nos affections les plus chères, quand toutes nos illusions sont détruites, quand notre âme est en proie à tous les soucis de la vieillesse, au lieu de chercher ce qui pourrait nous intéresser encore, nous nous complaisons dans l'isolement et dans nos plus amers souvenirs. Il semble que nous veuillions rendre ainsi notre départ moins regrettable pour les autres et pour nous-mêmes.

[1] Dans l'extrême vieillesse, on raconte, avec les plus minutieux détails, les événements de son enfance, de sa jeunesse, de son âge mûr, et c'est à peine si l'on se souvient de ce qu'on a fait le matin, souvent même de ce qu'on vient de dire ou d'entendre.

SECTION III.

DE LA MORT.

L'enfant ne conçoit pas la mort; le jeune homme la méprise; l'homme mûr y pense rarement; le vieillard seul s'en préoccupe: mais il agit comme s'il la voyait dans un immense éloignement, ou comme s'il en doutait. Cette répugnance à y croire, lorsqu'on la sait inévitable, n'est-elle pas une protestation de l'âme, et le sentiment inné de son droit à l'immortalité?

L'homme s'abandonne, avec insouciance, au cours de la vie, sans ignorer qu'à chaque pas il peut rencontrer la mort. Il compte toujours à son profit les chances incertaines. Mais il est saisi d'effroi quand il mesure la limite qu'il ne peut pas franchir.

La nature a mis dans le cœur de l'homme la terreur de la mort. Le désordre des facultés intellectuelles peut seul lui en inspirer le désir. Comment, en effet, s'accoutumer à l'idée de quitter tout ce qu'on aime, de s'effacer de la mémoire des hommes, et de ne laisser aucune trace durable de son passage sur la terre? Certitude cruelle, et dont l'espérance d'une autre vie est seule capable d'adoucir l'amertume!

On oublie volontiers de celui qui n'est plus les défauts dont on a pu souffrir, et on lui reconnaît sans peine toutes les qualités dont on n'a plus de raison d'être jaloux. Peut-être aussi la pensée de la mort inspire-t-elle plus d'indulgence et d'équité.

Si l'homme pouvait retrancher de sa vie les heures d'ennui, d'attente et de douleur, il laisserait peu d'intervalle entre sa naissance et sa mort.

Quand nous voyons disparaître pour toujours les êtres dont le suffrage et l'affection nous comblaient de bonheur, que toutes les choses de la terre ont peu de prix à nos yeux! Les richesses nous semblent méprisables, les arts futiles, et la gloire même une fantaisie ridicule. Nous songeons alors que tous les ouvrages des hommes doivent être successivement réduits en poudre sous les pieds du temps et dispersés par le vent de sa course. Nous songeons que cette vie est une ombre qui passe, et derrière laquelle s'étend l'éternité. Mais qu'est-ce que l'éternité pour l'homme? Est-ce la vie ou le néant? Oh! c'est la vie, ou je ne comprends pas Dieu! Quand le souffle de la mort aura dissipé cette ombre qui nous enveloppe encore, nous reverrons, je le sens, tous ceux que nous avons aimés dans ce monde.

A la vue d'un squelette humain, qui ne s'est dit : « Ces froids ossements ont renfermé le cœur, l'âme d'un homme; là étaient la vie, le sentiment, la pensée; en moins d'un siècle, cet homme est né, s'est développé, a régné sur la nature, a travaillé pour l'humanité: serait-il possible qu'il ne restât d'un être si grand que ce triste et hideux débris? »

LIVRE DEUXIÈME

DE L'HOMME INTELLIGENT

CHAPITRE PREMIER.

DES SATISFACTIONS INTELLECTUELLES.

SECTION I.

CONNAISSANCE DE LA VÉRITÉ. — SCIENCE.

Recevoir et transmettre à l'âme des impressions physiques, c'est l'attribution de nos sens; percevoir, comprendre, comparer et juger, c'est l'attribution de notre esprit.

L'intelligence humaine est à la fois méditative et active. Elle observe, pour développer ses forces; elle agit, pour les utiliser. Nos premières idées sont sans doute éveillées par nos sensations; mais ces idées en font naître d'autres; et celles-ci, par un enchaînement naturel, remontent aux causes, et deviennent de pures abstractions. L'âme s'élève jusqu'aux notions de l'ordre et du beau, d'abord par la contemplation du monde physique, et ensuite par l'étude attentive du monde intellectuel et moral.

Plus l'homme agrandit et perfectionne son intelligence, plus il la soustrait à l'empire du fait et la dispose à rechercher la loi. Il dégage alors sa pensée des liens matériels et s'efforce de s'initier à celle de Dieu. Dans ce profond recueillement de l'âme, il semble que le corps ait cessé d'exister, et que l'intelligence, anticipant sur une autre vie, commence à pénétrer dans les régions célestes où aucun nuage n'offusque la vérité. C'est ainsi que Galilée, que Képler, que Newton découvrent chacun une partie du système du monde, que Laplace en décrit et en démontre les lois, et que le génie de Pascal prend son effrayant essor.

Les grandes intelligences aspirent sans cesse à des connaissances nouvelles; mais plus elles en acquièrent, plus elles sentent que la vérité absolue, ou la connaissance de l'universalité des causes, des moyens et des fins, est inaccessible à l'esprit humain, et doit rester toujours le secret de Dieu. Pour lui, créateur de toutes choses, elle n'est que la conscience de lui-même. Pour l'homme c'est une idée spéculative, ou le pâle reflet d'une lumière placée au delà de son horizon. L'étude, qui peut la lui rendre sensible, est une utile et noble occupation. Comme le feu, elle éclaire et purifie.

SECTION II.

SENTIMENT DU BEAU MORAL OU INTELLECTUEL, PUISÉ DANS L'IDÉE DE LA PERFECTION DIVINE.

Dans le calme des sens et dans le silence des passions, l'âme, vivement émue à l'aspect des beautés de la nature, s'élève à l'idée de la cause première. Tout ce qui est grand excite son admiration; tout ce qui est bien la touche. Revenue à ses tendances naturelles, elle comprend l'ordre moral; elle entend distinctement cette voix intérieure qui lui crie : « Dieu t'a faite à son image; garde-toi d'altérer son œuvre! » Dans ces instants trop rares et trop courts d'exaltation sublime, l'esprit acquiert

une pénétration surnaturelle, et voit, à travers les ténèbres qui l'entourent, un rayonnement des perfections divines. Il ne doute plus alors que l'être nécessaire, tout-puissant et infini, que l'être qui est à la fois la cause, la loi, la force motrice et le but, que l'être dont émane l'ordre matériel, ne soit aussi, par sa sagesse, sa justice et sa bonté, le principe de l'ordre moral. Le *beau*, dans les œuvres de l'homme, est donc ce qui se rapproche le plus de la pensée de Dieu, ou de cet idéal auquel le génie ne cesse d'aspirer; et le *bien* est la plus exacte application aux actions humaines des règles de la justice et de la bonté divines. La faculté de comprendre ces règles implique le devoir de les observer.

Quand l'âme s'élève à Dieu avec un désir sincère de s'éclairer, il est rare qu'elle ne reçoive pas de vives lumières et de sages inspirations. Penser à Dieu, c'est penser à la perfection absolue, c'est entrevoir le but vers lequel l'homme doit marcher. S'il pouvait avoir toujours présent le souvenir des principaux attributs de Dieu, il serait irrésistiblement poussé vers le bien. Mais l'ouragan des passions emporte toutes ses bonnes pensées; et l'âme, momentanément étourdie par le tumulte qu'il cause, n'est ramenée au sentiment de son existence que par la douleur de sa chute.

SECTION III.

AMOUR DE DIEU.

Toute religion est fondée sur la crainte ou sur l'amour de Dieu; mais le premier sentiment est plus facile à concevoir que le second. L'homme redoute ce qui est mystère et n'aime que ce qu'il peut apprécier. La crainte est l'attente d'un mal possible ou purement imaginaire; l'amour, un attrait pour des qualités que l'on voit ou croit voir. La crainte est donc une prévoyance, et surtout une impression de l'âme; l'amour, un effet actuel, et surtout une impression des sens.

L'homme né sur une terre inféconde, au milieu des frimas et

des tempêtes, forcé de disputer sa vie aux bêtes féroces; l'homme qui achète chacun de ses repas au prix d'un danger, et à qui Dieu peut sembler un maître sévère, a dû éprouver d'abord des sentiments de crainte; puis, afin de se rendre favorable l'arbitre inconnu de sa destinée, il a inventé le culte de la peur.

L'homme, au contraire, dont le premier regard s'est porté sur une nature riante et fertile, et dont les premières sensations ont été éveillées par une chaleur vivifiante, par un air parfumé, a dû élever son âme pénétrée de reconnaissance vers l'auteur invisible de son bien-être; mais il n'a pu éprouver d'abord un amour ardent, un amour semblable à celui qui l'entraîne vers un objet connu, vers une créature de son espèce. On s'en convaincra en analysant les divers sentiments du cœur humain auxquels on donne le nom d'amour.

L'amour maternel est une loi de la nature, une loi protectrice de la vie humaine, un instinct du cœur, une affinité du sang [1].

L'amour d'un père pour son fils est une tendresse raisonnée. Elle tient compte des qualités, s'occupe autant de l'avenir que du présent, et veut procurer le bonheur qu'elle croit préférable, sans s'inquiéter toujours de celui qui serait préféré.

L'amour d'un père pour sa fille a bien, au fond, les mêmes caractères; mais il se manifeste par une sollicitude plus attentive, par une condescendance plus spontanée, par un langage plus caressant. Le sexe exerce une influence sensible sur le père même le plus dur et le plus absolu.

L'amour d'un enfant pour ses parents est tout à la fois une inspiration du sang, un besoin de protection, une confiance instinctive, et une reconnaissance toujours attiédie par la conviction d'un droit au bienfait.

L'amour fraternel est un sentiment doux et tendre, que l'âme puise à la même source que la vie, avec un légitime espoir de réciprocité. Souvent sa sécurité l'endort; mais il se réveille, à l'heure du dévouement, quand l'égoïsme ne l'a point étouffé.

[1] Voir livre Ier, chapitre v, section III, § VIII, page 60.

L'amour des sexes est une vive ardeur des sens, tempérée et ennoblie par les chastes inspirations de l'âme.

Dans tous ces sentiments, le cœur est affecté par un objet présent; mais dans l'amour de Dieu, l'âme seule s'élève, par un élan sublime, aux notions purement abstraites d'une cause première qui réunit la toute-puissance, la justice, la bonté; et c'est à ces attributs qu'elle rend hommage. Admiration, gratitude, crainte et espérance, voilà l'amour de Dieu. Si quelques âmes privilégiées en éprouvent un plus ardent, c'est l'effet sans doute d'une révélation intime; c'est un commerce mystérieux entre elles et la Divinité; c'est l'amour des saints et des martyrs; c'est la perfection de l'amour intellectuel.

SECTION IV.

DU SENTIMENT RELIGIEUX ET DE LA PRIÈRE.

Le sentiment religieux est un mouvement instinctif de l'âme vers son Créateur, l'aspiration d'un amour indéfini pour l'auteur de tout bien et de toute félicité, une soumission inspirée par la crainte, la douleur, le désir ou la reconnaissance. La prière est l'expression du sentiment religieux, et une humble invocation de l'âme au souverain Maître de sa destinée. L'immuable équité de Dieu n'exclut pas l'efficacité de la prière. L'homme ne peut obtenir par la prière ce qui répugne à la justice divine; mais il peut, par sa foi en la bonté du bienfaiteur, mériter de nouveaux bienfaits, et, par le repentir de ses fautes, en mériter le pardon. C'est déjà une grâce céleste que cette disposition d'un cœur rempli de confiance et d'amour. L'homme devient bon quand il prie avec ferveur.

Pendant le plus violent tumulte des passions, ou lorsque des pensées dangereuses fermentent dans l'imagination, si l'âme conserve assez de force pour implorer le secours de Dieu, elle se sent aussitôt calmée et rafraîchie; et les objets lui apparaissent sous un aspect tout à fait nouveau. Il semble que la prière,

dissipant les nuages qui ont apporté la tempête, permette à la lumière divine de pénétrer au fond du cœur, et d'y ramener le jour avec la sérénité.

Qui n'a senti, au milieu des angoisses de la plus affreuse douleur, qu'un regard vers le ciel peut en faire descendre l'espérance ou la résignation? Si je vis, c'est que j'ai prié.

L'homme dont le cœur ne s'élève jamais à Dieu ressemble à la brute qui marche la tête inclinée vers la terre.

Le sentiment inné du bien, même avec une raison éclairée, donne rarement aux âmes les plus fortes cet ascendant sur leurs passions que puisent, dans la religion, des âmes faibles et vulgaires.

Rien ne prouve mieux l'excellence des sentiments religieux que la conduite des personnes qui en sont dépourvues. La bonté du cœur, le désir de la perfection, la force de l'intelligence, le savoir même, ne les préservent pas des fautes devant lesquelles s'arrêtent celles qui puisent dans leur foi presque toutes leurs qualités et toute leur science.

L'homme est léger, imprévoyant. On a souvent raison de l'en blâmer. Mais, s'il songeait toujours aux dangers qui le menacent, aux maux dont il est affligé, à la brièveté de la vie, à la ténuité du fil qui l'y retient, il éprouverait un supplice continuel, et mourrait de la peur de mourir. Les sentiments religieux peuvent seuls le guérir à la fois de son insouciance et de sa faiblesse.

Dans ces paroles si simples : « Mon Dieu, que votre volonté

soit faite ! » quel sentiment sublime ! L'âme qui s'en inspire est bien au-dessus de tout courage humain. Elle ne craint plus que Dieu et n'espère qu'en lui.

Devant Dieu, aucun sacrifice n'est stérile. L'abnégation de soi-même, où la raison et l'équité humaines ne voient souvent qu'une duperie, est à ses yeux un mérite et une vertu. Les privations de cette vie sont des économies que nous retrouverons dans un autre monde.

Une piété calme et vraie est tout à la fois le frein des passions et le contre-poids des peines, une source de bonheur en cette vie et un gage de sécurité quand on la quitte.

Les croyances qui tendent à rendre l'homme meilleur et plus heureux méritent toujours le respect. Le sage doit garder au fond de son âme les doutes qui pourraient les ébranler, et prier Dieu de lui donner la foi.

Un sceptique passe pour un esprit fort. N'est-ce pas, le plus souvent, un esprit poussé par l'orgueil hors des voies connues, et trop faible ou trop insouciant pour surmonter les difficultés au milieu desquelles il s'est aveuglément jeté?

Le doute est une infirmité de l'esprit. Qui doute de tout est disposé à tout croire. Un esprit sain et vigoureux a horreur de l'incertitude, il ignore ou il croit.

L'homme qui reconnaît sa faiblesse est bien près de penser à Dieu.

Une foi aveugle prouve la faiblesse ou la paresse de l'esprit; le scepticisme en prouve l'orgueil et l'impuissance. Heureux l'homme convaincu !

La superstition naît de l'ignorance et du besoin de croire. On la trouve quelquefois avec la piété inspirée par la soumission plutôt que par la conviction, et très-souvent (chose étrange !) avec le scepticisme.

On éprouve, dans la vie, des peines si cruelles, qu'au milieu même des déchirements du cœur, on regrette de souffrir trop peu. L'âme se fait un devoir de sa peine, et s'indigne de la force qui permet au corps de la supporter. Cette exaltation de la douleur peut devenir coupable; car elle tue aussi bien que le fer, et l'intention en fait un suicide. Le chrétien se résigne facilement à la souffrance; il n'y voit qu'un motif d'espoir.

Le malheur, en nous frappant, fait jaillir une lumière qui va se refléter sur Dieu, et qui le rend plus sensible à nos regards.

Les chagrins qui nous viennent des hommes nous révoltent et nous font oublier Dieu : les grandes infortunes qu'il nous envoie nous ramènent à lui.

Comme les amis généreux, les pensées religieuses se présentent dans les moments de détresse : comme eux aussi, elles s'éloignent quand ce temps est passé.

Le cœur a des phases qui répondent à celles de la vie. Nul ne les distingue nettement s'il ne les a parcourues. La jeunesse sent autrement que l'âge mûr; l'âge mûr, autrement que la vieillesse; et nos observations ne seront appréciées que par les personnes dont les souvenirs pourront en confirmer l'exactitude. On ne commence guère à comprendre la vie qu'au moment de la quitter. La religion chrétienne peut cependant tenir lieu de savoir et d'expérience; car elle a tout prévu.

Le monde n'est qu'une agglomération confuse de passions et d'intérêts, tantôt unis, tantôt engagés dans des luttes violentes. Au milieu de ce tumulte, la raison vacille, sa lumière s'éteint, et le bien comme le mal semblent perdre les caractères qui les distinguent. La solitude, au contraire, calme d'abord les sens, favorise le recueillement, raffermit l'esprit, et fait poindre des sentiments vertueux, même dans les cœurs ravagés par les passions. En mettant l'âme à l'abri des orages, elle lui inspire le goût d'une existence paisible et doucement échauffée par les affections de la famille. Mais, si les sentiments religieux ne viennent pas seconder ces dispositions, les images de la volupté et les souvenirs irritants des jouissances passées raniment des désirs auxquels la privation et le repos donnent une nouvelle énergie. Alors le feu des passions sèche la rosée qui avait rafraîchi le cœur, étouffe les germes de la vertu qui commençaient à y croître, et fait voir, comme un rêve, l'apparition du bonheur véritable. Quand la religion manque, rien n'est moins sûr que la sagesse, et la solitude même n'est point un abri contre le danger.

Les croyances ont des phases diverses dans la vie de la plupart des hommes. Jusqu'à quinze ans, ils croient sans examen : leurs passions ne sont pas encore développées. A vingt ans, ils ne croient plus qu'au plaisir : les passions offusquent leur raison. A trente ans, ils se font un système d'indifférence ou d'in-

crédulité pour satisfaire librement leurs passions et se donner en même temps une apparence d'esprits forts. A quarante ans, ils commencent à reconnaître quelques-unes des erreurs de leur jeunesse, et à dégager leur pensée des liens de la matière. A cinquante ans, ils flottent entre le regret du passé et l'envie d'en réparer le mal, entre le doute et la foi; et cette incertitude, rendant stériles leurs meilleures intentions, laisse aux vieilles habitudes un empire absolu. Bientôt leur intelligence s'affaiblit, et trop souvent leur vie finit sans qu'ils aient pu prendre un parti, sans qu'ils aient su bien positivement à quoi ils ont cru.

Quand on calcule la durée probable du séjour de l'homme sur la terre, on sourit tristement des efforts qu'il fait pour s'y préparer une position stable et pour l'améliorer sans cesse. On songe alors aux générations sans nombre enfouies dans le sol que nous foulons, à la nôtre, qui bientôt ira s'y joindre, et à toutes celles que les siècles futurs y entasseront encore. Dans cent ans, peut-être, tout ce qui est animé aura disparu, et la vie se sera entièrement renouvelée sur la terre. Voilà cette existence que nous prenons au sérieux! Le sentiment de la durée, qui existe au fond de notre âme, est vrai sans doute; mais il ne peut obtenir satisfaction dans ce monde.

SECTION V.

DÉSIR DU BONHEUR, PRESSENTIMENT D'UNE AUTRE VIE.

L'homme, presque en naissant, aspire au bonheur; et il passe sa vie à le chercher. A chacune de ses jouissances, il est averti, par une prompte satiété et par la mobilité de ses sentiments ou de ses goûts, qu'il s'est trompé d'objet. La raison lui montre quelquefois, dans l'uniformité d'une existence régulière, le seul bien-être auquel il doive prétendre; mais rarement il est assez sage pour s'en contenter. Il préfère les agita-

tions qui enflamment ses désirs et multiplient ses déceptions. Est-il exempt de peines, il veut des plaisirs; et, tout en poursuivant sa chimère, il se précipite dans l'infortune. C'est une prétention funeste que celle de devenir parfaitement heureux

Dans ses relations avec ses semblables, l'homme est attiré d'abord par leurs qualités; mais, dès qu'elles lui ont inspiré une complète sécurité, elles lui semblent monotones, et il cesse d'en sentir le prix. Il aime à promener sa pensée dans des routes nouvelles, à chercher des jouissancès inconnues. Maître de les choisir, il éprouverait encore le besoin de les varier, et jamais son cœur ne serait satisfait.

Après avoir possédé tout ce que nous avions cru propre à donner le bonheur, nous reconnaissons, avec découragement, qu'il n'est pas en ce monde. Dieu aurait-il trompé sa créature? Lui aurait-il indiqué un but imaginaire? On ne saurait le croire. Il a mis, dans le cœur de l'homme, le présage de sa destinée. Ces désirs insatiables, ce besoin de changement, ne sont que des pressentiments d'une autre vie.

L'homme est enclin à chercher des jouissances hors de sa situation. Dans la jeunesse, âge du plaisir et de l'espérance, il aime, avec passion, les émotions douloureuses et les lectures ou les spectacles qui peuvent les lui procurer. Il s'y complaît, parce qu'il n'y voit encore qu'une fiction. Quand la douleur est devenue, pour lui, une réalité, il redoute l'image de ses maux passés, et n'a de goût que pour les tableaux riants, les sentiments doux et tendres. Il lui faut toujours un roman.

L'ardeur des sentiments et la vivacité des idées font le poëte; le calme de l'âme et la persévérance de la pensée font le philosophe. L'imagination du poëte passe trop légèrement sur les intérêts matériels de la vie, et celle du philosophe les domine de trop haut pour y prendre une part active et profitable. Chacun d'eux comprend, à sa manière, que le bonheur n'est pas là.

Une âme profondément éprise de l'amour de la gloire ne la conçoit guère sans une vague espérance d'immortalité; et si elle était sûre que le monde dût périr, peut-être dédaignerait-elle une renommée qui devrait périr aussi. Tous nos désirs, toutes nos espérances, révèlent en nous l'idée de l'infini.

Qu'est-ce que le bonheur de ce monde? Le plus souvent un jeu de l'imagination. Jouit-on de la liberté, de l'amour, de l'amitié, de la gloire, quand on s'en croit privé? N'en jouit-on pas, quand on croit qu'on les possède?

L'homme ne connaît le bonheur que par l'espérance ou par le souvenir.

CHAPITRE II.

DES DIVERS DEGRÉS DE L'INTELLIGENCE HUMAINE.

SECTION I.

DE L'INTELLIGENCE EN GÉNÉRAL.

§ 1. — Définition de l'intelligence.

L'intelligence est la faculté de pénétrer, par la pensée, dans la nature des choses, et d'en découvrir les rapports ou les différences.

Le désir d'apprendre est, pour l'intelligence, ce que l'appétit est pour le corps, un besoin d'aliments qui annonce une organisation active et énergique.

Les hautes intelligences voient les masses, et sont peu disposées à descendre aux détails. Mais la réflexion leur fait comprendre que, plus les choses sont grandes, plus elles ont d'éléments divers, et qu'on ne peut en négliger un seul sans s'exposer à perdre de vue le lien qui les unit.

Il est deux espèces de gens que rien n'étonne : ceux qui comprennent tout, et ceux qui ne comprennent rien.

§ II. — Inégalité des intelligences.

On se plaint de l'inégale répartition des biens de la fortune; mais que dirait-on si l'amour-propre, utile en ce point, ne cachait à chacun le rang qui lui appartient dans l'échelle des intelligences? Sans cet aveuglement, toujours plus profond à mesure qu'il est plus nécessaire, combien d'hommes seraient obligés de se faire le pénible aveu de leur nullité! Quelle distance, en effet, sépare quelquefois deux créatures, en apparence semblables! Tandis que l'une, par sa stupidité, par ses penchants matériels et grossiers, touche à la brute, l'autre, par l'étendue et la fécondité de son esprit, par sa pénétration presque intuitive, et par l'élévation de ses sentiments, nous offre, dans des proportions humaines, une image de la grandeur infinie de Dieu. La comparaison d'êtres d'une même espèce, et cependant si différents entre eux, ferait croire à une injustice du Créateur, si cette vie était autre chose qu'une épreuve.

§ III. — Direction qui doit être donnée à l'intelligence.

L'intelligence est une force : on l'affaiblit en la partageant. La volonté peut en régler l'emploi. Lorsqu'un homme abandonne son intelligence au cours des sensations, ou cherche les images vives et brillantes, les traits ingénieux et piquants, il effleure les surfaces, et parvient quelquefois à acquérir le plus recherché et le plus futile des genres d'esprit, l'esprit de saillie. Si, au contraire, il prend l'habitude des idées sérieuses, il fortifie et perfectionne rapidement son intelligence. Mais, pour en obtenir les fruits les plus précieux, il doit s'attacher plutôt à la concentrer qu'à l'étendre. Il n'est donné qu'à de rares génies de suffire à tout, et d'embrasser, quand ils le veulent, l'universalité des genres.

§ IV. — Moyen de mesurer l'intelligence.

On n'apprécie une force que par la résistance dont elle triomphe. On ignorerait la puissance de la vapeur sans l'invention des machines qui la compriment et la proportionnent aux obstacles qu'elle doit surmonter. On ne connaît, de même, la force intellectuelle et morale d'un homme qu'après l'avoir vu aux prises avec une situation qui ait exigé l'emploi de toutes ses facultés.

§ V. — Médiocrité de l'intelligence

Un bonheur durable accompagne rarement l'imagination et le génie. La mobilité de l'une, les nombreux obstacles que rencontre l'autre, et les continuelles déceptions de tous les deux, ne permettent point à l'âme de conserver une sérénité constante sans laquelle le plaisir même n'est qu'une sensation convulsive. Une existence calme semble, au contraire, le fruit naturel de la médiocrité des facultés intellectuelles. Cette observation révèle une vérité fâcheuse pour les hommes d'une grande intelligence, mais consolante pour les autres.

L'intelligence la plus vulgaire a toujours quelque aptitude qu'il faut chercher et appliquer : aucune force ne doit être perdue. D'importantes découvertes sont dues à des hommes médiocres qui ont consacré leur vie à une idée. Les intelligences de cette sorte peuvent être comparées aux pâles rayons d'un soleil d'automne, qui brûlent aussitôt que la lentille les rassemble.

La frivolité ou la profondeur de l'esprit se manifeste souvent par un mot; la médiocrité accompagnée de réserve est plus difficile à reconnaître.

Un homme médiocre et ignorant montre plus d'assurance qu'un homme supérieur et profondément instruit. Le premier méprise tout ce qu'il ignore, ou ne suppose rien au delà du peu qu'il sait; le second sent combien il aurait encore de choses à apprendre.

Railler la faiblesse est d'un esprit médiocre qui voudrait paraître supérieur.

Les petits esprits sont enclins à l'exagération. Ils croient grandir avec les objets qu'ils amplifient.

L'intelligence s'applique à tout et ne dédaigne rien. Les gens qui semblent craindre de s'abaisser par des travaux vulgaires prouvent qu'ils seraient incapables de s'en acquitter; et les plus difficiles sur le choix d'une profession sont ordinairement ceux qui n'ont d'aptitude pour aucune.

L'expérience est une route battue qui mène vite et sûrement au but. La médiocrité ne s'en écarte pas sans s'égarer; et le génie gagne à la connaître.

§ VI. — Faiblesse de l'intelligence.

Les forces intellectuelles, comme les forces physiques, se développent par un exercice graduel et modéré; mais on doit craindre de les épuiser par des efforts continuels. Que peut une intelligence courbée sous un trop lourd fardeau? La présomption ou la vanité voudrait inutilement cacher son impuissance. Tel se montre incapable, dans une profession au-dessus de ses forces, qui remplirait, d'une manière remarquable, une profession moins difficile, ou mieux appropriée à la nature de son esprit. Chargez-vous seulement de ce que vous pouvez porter.

Une main puissante et habile mesure la force à l'action, et parvient à conduire sans renverser, à retenir sans briser, à contenir sans comprimer. De même, un esprit juste et ferme revêt sa pensée de l'expression qui peut le mieux la faire comprendre, sans l'affaiblir et sans l'exagérer. L'inexactitude du langage révèle une intelligence incertaine et sans vigueur.

L'irrésolution est le défaut des imaginations vives et des faibles intelligences. Leur jugement n'est ni assez net ni assez sûr pour distinguer promptement ce qu'elles doivent préférer.

L'espérance du bonheur est une si douce chose, que beaucoup d'esprits, d'ailleurs raisonnables, s'abandonnent, avec la plus étonnante légèreté, aux illusions qui leur plaisent. Les flatteurs et les charlatans trouvent toujours des dupes.

L'ennui est la rouille de l'âme. Il ne s'attache qu'aux intelligences incapables de se mouvoir.

SECTION II.

DE L'ESPRIT, ET DE L'INFLUENCE DU CORPS SUR L'ESPRIT

L'esprit est l'intelligence active.

Il existe une corrélation intime entre les dispositions du corps et celles de l'esprit : chaque âge en fournit la preuve. L'enfance est pétulante et irréfléchie; la jeunesse, ardente et téméraire; l'âge mûr, calme et prévoyant; la vieillesse, craintive et irrésolue, à moins que son goût pour l'immobilité ne la rende opiniâtre. Mais, indépendamment de cette influence régulière, il en est une autre qui varie suivant les nuances particulières de chaque organisation. Souvent, en effet, on rencontre, avec le besoin de mouvement physique, la vivacité et l'instabilité des idées; avec l'apathie du corps, l'apathie de l'esprit. C'est à une distance égale de ces deux extrêmes que se trouve la fermeté de l'intelligence. L'état de maladie peut encore modifier ces combinaisons, et faire de l'homme un être tout différent.

N'est-ce donc pas avec raison que l'âme s'indigne parfois des liens qui l'asservissent à la matière? Au moment où l'intelligence répand ses plus vives clartés, si quelque dérangement survient dans les ressorts qui la font mouvoir, la pensée perd sa pénétration; un nuage semble l'offusquer, et tout ce qu'elle avait éclairé d'abord se couvre de ténèbres.

Dans les jours de santé, l'esprit est net et ferme; dans les jours de malaise, il est obscur et languissant. Cependant, chez les personnes habituellement souffrantes, il est moins dominé par les influences physiques, et il acquiert souvent une sensibilité passionnée qui en double l'activité. On croirait que l'âme se dispose déjà à briser ses liens.

Une heureuse harmonie entre les facultés physiques et les facultés morales donne seule à l'homme cette énergie réglée qui est le type de la perfection.

Un jeune arbre produit des fruits abondants, mais sans saveur; un arbre parvenu à tout son développement les donne peu nombreux, mais exquis. Tel est notre esprit.

SECTION III.

DES PRINCIPALES QUALITÉS DE L'ESPRIT [1].

§ I. — Clarté de l'esprit.

Les esprits les plus clairs sont ceux qui comprennent le mieux et se font le mieux comprendre.

L'une des plus vives satisfactions que puisse éprouver un esprit clair est de rencontrer, chez les autres, la clarté de l'esprit.

Dans l'examen d'une question difficile, un esprit clair va droit au point où la lumière s'arrête, écarte les obstacles et fait pénétrer le jour partout où régnait l'obscurité.

Une pensée claire est comme une eau limpide dont on voit le fond, sans en juger d'abord la profondeur.

[1] Leibnitz a dit : « Je crois véritablement que les langues sont le « meilleur miroir de l'esprit humain, et qu'une analyse exacte de la « signification des mots ferait mieux connaître que toute autre chose les « opérations de l'entendement. » Cette analyse nous semble aussi un moyen d'apprécier sûrement les qualités et les imperfections de l'esprit, et de nous rendre compte de tous les penchants et de tous les mouvements du cœur et de l'âme. C'est l'objet principal de cet ouvrage.

§ II. — Rectitude de l'esprit.

La rectitude de l'esprit est la faculté d'apprécier sainement les choses. Le bon sens dans les jugements, la sagesse dans la conduite et la prudence dans les relations de la vie en sont les fruits ordinaires. Il semble impossible que la rectitude de l'esprit ne soit pas accompagnée de quelques qualités du cœur. Voir juste, c'est reconnaître le bien; et le reconnaître, c'est presque l'aimer.

Un homme d'un esprit juste réfléchit avant d'agir. Il combine ses pensées, ses paroles et ses actions de manière à les maintenir dans une parfaite unité, et à les diriger fermement vers le but qu'il veut atteindre. Il voit, en toutes choses, des rapports ou des contrastes, et pourquoi elles doivent être en tel lieu plutôt qu'en tout autre. Rien ne sort de ses mains pour tomber au hasard. Un déplacement est toujours, dans sa pensée, une disposition meilleure. L'ordre est le raisonnement appliqué.

Le meilleur esprit n'est pas celui qui a le plus grand nombre d'idées, mais celui qui a le plus grand nombre d'idées justes. Souvent l'imagination embarrasse le jugement et nuit à la rectitude de l'esprit.

Le naturel et la simplicité accompagnent presque toujours les grandes qualités et surtout la rectitude de l'esprit : la prétention peut en faire supposer l'absence; car on n'éprouve guère le besoin de montrer que l'on a ce qu'on est sûr d'avoir.

Il n'est pas une pensée vraie qui ne soit en germe dans tous

les bons esprits. La circonstance qui la leur révèle est comme le coup qui fait jaillir l'étincelle du silex.

On a plus ou moins de confiance en son propre jugement. N'y pas croire serait se reconnaître idiot ou insensé, par conséquent avoir une opinion, et, en ce point au moins, avoir foi en sa raison. Nul ne s'en croit donc tout à fait dépourvu. Mais un esprit droit apprécie lui-même sa portée. Sûr de son regard, jusqu'à une certaine distance, il le sent trop faible pour aller au delà.

La rectitude de l'esprit, jointe à une certaine délicatesse de l'âme, donne le goût, c'est-à-dire la faculté de discerner le beau. C'est surtout au bon goût qu'on reconnaît le bon esprit.

SECTION IV.

DE QUELQUES IMPERFECTIONS ET DE QUELQUES TRAVERS DE L'ESPRIT.

§. 1. — Paresse de l'esprit.

La paresse de l'esprit est la répugnance d'une âme dominée par les sens pour toute application soutenue. C'est une sorte de personnalité insouciante que la langueur, et plus souvent l'instabilité des idées, retiennent dans l'inaction. La paresse n'exclut pas les facultés brillantes, ni les pensées ingénieuses : mais elle laisse sommeiller les unes, et craint la peine d'exprimer les autres. Vaincue, un instant, par le devoir, la nécessité ou la passion, elle retrouve avec bonheur sa paisible indolence.

L'ignorance enferme dans un cercle étroit les intelligences paresseuses; et, si elle leur permet quelquefois de produire des œuvres délicates, elle leur ôte le pouvoir d'élever aux sciences et aux lettres aucun monument durable.

La paresse finit par rouiller les ressorts de l'esprit, et par lui donner l'immobilité de la bêtise.

Le repos du corps n'est pas plus l'oisiveté que l'agitation n'est le travail. Le travail est la pensée ou l'action dirigée vers un but.

§ II. — Obscurité de l'esprit, irrésolution.

Les esprits obscurs voient et rendent tout d'une manière confuse. Les objets leur paraissent enveloppés d'un brouillard. Il est aussi des esprits clairs pour eux-mêmes, qui ne le sont pas pour autrui. Soit que la timidité les trouble, soit qu'ils ignorent le mot propre, soit que leur vivacité les emporte, ils n'indiquent ni le point de départ, ni le lien, ni le but de leurs idées, et en font de véritables énigmes. Ils ont la lumière, et ne la montrent pas : ce sont des lanternes sourdes.

Dans les perplexités de la vie, un esprit obscur, comme le voyageur égaré dans la nuit, voudrait chercher sa route; mais, retenu par l'incertitude ou la peur, il ne peut faire un pas. Il craint des dangers imaginaires, et souvent son immobilité l'expose à des dangers réels.

L'irrésolution est l'embarras d'un esprit obscur et vacillant qui veut aller sans savoir où, qui cherche sans savoir quoi.

§ III. — Esprit faux.

Un homme a l'esprit faux quand ses jugements se forment moins d'après la nature, la valeur réelle et les rapports réciproques des choses, que d'après ses goûts, ses désirs et ses premières impressions. C'est ainsi que le voluptueux n'estime que les plaisirs des sens; l'homme vain, que le faste; l'avare, que la richesse; l'ambitieux, que le pouvoir. Toute passion, comme

un verre de couleur, fait voir les objets avec la teinte qui la distingue.

Un esprit faux est une vue qui trompe, une vue affectée de quelque vice organique. La distraction ou l'inexpérience, la précipitation ou la lenteur peuvent nuire à l'exactitude des perceptions de l'esprit ou des yeux; mais, si la cause accidentelle de leurs illusions vient à cesser, ils reprennent aussitôt leur sûreté, leur justesse. Un esprit faux reste toujours faux. Quand il tombe juste, c'est par hasard.

Les personnes qui ont l'esprit faux ont l'avantage de dire et de faire beaucoup de sottises avec une parfaite sécurité. Arrive-t-il un événement qui devrait les éclairer, c'est pour elles une exception; et leur confiance en elles-mêmes n'en reçoit pas la moindre atteinte.

Moins on croit sa pensée contestable, plus on veut l'exprimer avec calme et simplicité. La violence du langage indique d'ordinaire le besoin de se tromper soi-même ou de tromper les autres.

Un esprit faux peut raisonner très-logiquement. Il voit mal, mais il argumente bien. Si vous admettez ses propositions, vous serez forcé d'en admettre les conséquences. Niez le principe, ou vous serez irrésistiblement entraîné dans l'erreur.

§ IV. — Stérilité de l'esprit.

La taciturnité qui n'a pour cause ni l'habitude de l'observation, ni l'abattement d'une âme fatiguée, peut être attribuée à la stérilité de l'imagination ou à l'indolence de l'esprit : mais elle n'exclut ni le bon sens ni la finesse; et l'on est quelquefois

tout surpris d'entendre sortir des mots heureux d'une bouche que l'on croyait muette.

La stérilité de l'esprit produit l'entêtement. Quand on n'a qu'une idée, on y tient.

La stérilité produit aussi la curiosité. Celui qui ne trouve pas en lui-même un aliment suffisant pour sa pensée, va quelquefois le chercher dans les secrets d'autrui.

Avec peu d'esprit, on imite; et l'on prend, en chaque chose, ce qui frappe le plus, l'exagération, par conséquent le ridicule.

§ V. — Imprévoyance.

On voit des esprits circonspects qui, dans les grandes entreprises, ne trouvent de difficultés qu'avant l'exécution, et des esprits téméraires qui n'aperçoivent les obstacles qu'au moment où il faut les surmonter. Les uns pèchent quelquefois par un excès de prévoyance, et les autres, toujours par l'excès contraire. Un succès, pour les premiers, est un motif de craindre des revers, et, pour les derniers, de les croire impossibles.

Alléguer son imprévoyance pour excuser ses fautes, c'est laisser un triste rôle à son intelligence.

Plus on a besoin de conseils, moins on les supporte. La présomption donne la mesure de l'imprévoyance.

On dépense, souvent en vain, pour réparer le mal, beaucoup plus de courage, de patience et d'habileté qu'il n'en aurait fallu pour le prévenir.

Qu'un homme, sachant vivre de peu, ne tienne pas à l'argent, on le conçoit; mais qu'un homme, esclave de sa sensualité, et incapable de se créer aucune ressource légitime, dissipe tout ce qu'il a, et même ce qu'il n'a pas, c'est ce qui n'est pas rare, et ce qui révolte toute âme droite et tout esprit sensé.

Où les esprits légers ne voient qu'un accident, les esprits réfléchis voient la conséquence d'une loi.

Il y a déraison égale à voir des dangers partout, et à n'en voir nulle part. Une prévoyance excessive use inutilement nos forces; l'imprévoyance nous livre désarmés.

§ VI. — Sottise.

La sottise est le défaut d'esprit et la prétention d'en montrer. C'est une impuissance présomptueuse. Un sot se croit propre à tout, et s'étonne du moindre doute sur son mérite. Qu'une faute évidente, ou qu'un éclair de bon sens lui fasse entrevoir son incapacité, il ferme les yeux et garde son assurance. Toujours empressé de se mettre en scène, il appelle l'attention par son maintien, son air satisfait, les promesses de son regard. Il semble dire : « Mon extérieur doit vous charmer... mais attendez mon esprit! » Si, en effet, il trompe quelquefois par son extérieur, heureusement il parle.

Un sot fait arme de tout : mais il se blesse lui-même en vou-

lant se défendre, et blesse les autres en voulant les protéger. Gardez-vous de l'intérêt d'un sot.

Toute prétention est ridicule, même celle de n'en pas avoir. L'affectation de la simplicité est ce qu'il y a de plus contraire à la simplicité.

Un sot croit toujours qu'on s'occupe de lui.

Quand un homme d'esprit doute, un sot affirme.

L'homme sensé aime les conseils; le sot les dédaigne, pour se montrer indépendant.

Ignorer et savoir qu'on ignore, bonne disposition pour apprendre; ignorer et croire que l'on sait, bonne disposition pour rester ignorant et sot.

Plus on est ignorant, moins on s'en aperçoit.

On n'est pas nécessairement sot pour avoir dit ou fait une sottise; mais on l'est deux fois quand on cherche à la justifier.

Le bavardage est l'indice certain de l'irréflexion, d'un défaut de tact et d'un peu de sottise. On n'est bavard que parce qu'on ne prend la peine de choisir ni ses idées ni ses mots.

L'homme qui observe beaucoup parle peu; l'homme qui observe peu parle beaucoup.

Le bavard n'entend pas ce qu'on lui dit; et ce qu'il dit lui-même, il ne le comprend pas toujours.

Peu d'hommes sont capables tout à la fois de parler et d'agir. En général, plus on dit, moins on fait; plus on fait, moins on dit.

Avec une grande vanité entée sur un petit esprit, on se croit fort au-dessus du mérite modeste; et trop souvent le monde consacre cette usurpation, au moins par son silence. Serait-il intéressé à encourager la sottise? Non; mais il l'est rarement à la démasquer.

La préoccupation, la paresse, ou l'insouciance sur l'opinion du vulgaire prêtent souvent une apparence d'infériorité à un homme de mérite que contredit un sot. Quand l'un voit qu'il n'est pas compris ou pas écouté, il se tait; l'autre s'en prévaut; et, comme il a le dernier mot, on lui donne raison. On est donc un peu fondé à dire que le monde est conduit par les sots.

SECTION V.

DES DIVERSES SORTES D'ESPRIT.

§ I. — Discernement, tact, sagacité, perspicacité, pénétration, finesse et prévoyance.

Le *discernement* est la rectitude pratique de l'intelligence, l'exercice de la faculté de voir juste. Le discernement nous permet de séparer des choses qui se présentent à notre esprit avec une apparente confusion, et d'assigner à chacune d'elles son caractère véritable.

Le *tact* est la perfection du discernement appliqué aux relations des hommes entre eux, ou le sentiment exquis de ce qui est le plus convenable. Quand le tact n'est pas uni à la bonté

il sait en prendre l'apparence, et rendre parfois l'image plus séduisante que la réalité.

La *sagacité* démêle promptement, jusqu'à une certaine profondeur, et apprécie, d'une manière ingénieuse, les choses obscures, compliquées ou cachées. La *perspicacité* découvre ce que la sagacité ne peut apercevoir, et la *pénétration* traverse les obstacles qui arrêtent la perspicacité.

La *finesse* est cette perception subtile par laquelle les esprits tout à la fois vifs et réfléchis distinguent, dans les choses les moins apparentes, des nuances qui échappent souvent à des esprits fermes et même profonds.

Il n'est pas rare que la finesse de l'esprit s'étende au caractère, et produise la curiosité, la défiance et la ruse. Alors elle s'exerce exclusivement sur les personnes, et cherche à découvrir leurs intentions les plus cachées.

On peut être fin sans être spirituel, et brillant sans être fin; car la finesse consiste plus à deviner qu'à dire. C'est quelquefois un abus de la pénétration.

Sans exclure de nobles qualités, la finesse n'est pas l'attribut ordinaire des grandes intelligences, ni des âmes élevées.

La *prévoyance* est un calcul de probabilités qui nous aide à accroître les chances favorables de la vie, ou à nous mettre en garde contre les mauvaises.

Beaucoup de personnes se croient fines, parce qu'elles sont soupçonneuses.

La plus grande des finesses est la loyauté. Celle-là sert toujours et n'embarrasse jamais. Quelques personnes y trouvent un avantage de plus : c'est l'approbation de leur conscience.

Le monde juge les entreprises hardies par le résultat. Mais

ce qu'il prend pour de l'habileté, ou de l'impéritie, n'est souvent que l'imprévu.

On voit des hommes déployer beaucoup plus de talent, pour se préparer un revers, qu'il n'en a fallu à d'autres pour obtenir un succès. Dans les grandes spéculations, qui ouvrent à l'humanité de nouvelles sources de bien-être, le profit reste rarement à la supériorité intellectuelle Le génie, naturellement aventureux, entrevoit des routes ignorées, s'y élance, brave les obstacles, montre le but, et succombe. Un esprit médiocre accourt, marche droit devant lui et arrive au but.

Souvent le hasard déconcerte le projet le mieux conçu, et couronne la tentative la plus insensée. Il y a des revers et des succès qui pourraient faire douter de la raison : mais l'œil de l'homme n'embrasse qu'un horizon étroit; et le vent qui l'aide, ou le renverse, vient toujours de plus loin.

§ II. — Esprit de saillie.

La saillie est une vive étincelle de l'esprit. Elle éblouit un instant, et s'éteint. La rapide clarté qu'elle projette montre les objets sous un aspect pittoresque; mais elle ne permet d'en juger que la forme, et n'en donne qu'une idée imparfaite. Il n'y a pas plus de ressemblance entre ce genre d'esprit et la raison, qu'entre un feu d'artifice et la lumière continue d'un flambeau.

Les saillies de l'esprit sont d'ordinaire provoquées par les sens; les traits de génie partent de l'âme. Si quelques éclairs jaillissent de la gaieté des festins, c'est dans le silence du cabinet que s'élaborent les grandes conceptions Les hommes adonnés aux plaisirs matériels sont les plus féconds en mots piquants. Mais les profondeurs de la raison et de la science ne sont guère accessibles qu'aux hommes sérieux et tempérants.

L'esprit à tout propos touche à la prétention : mais la raison est toujours à sa place. C'est le choix constant de l'utile et du beau. L'esprit peut s'associer au délire de l'imagination, à la corruption et aux passions les plus mauvaises : la raison repousse toute alliance impure, et donne, sinon le bonheur, du moins la sérénité de l'âme. Si j'ajoute que l'un amuse beaucoup et l'autre peu, aurai-je besoin de dire à quel côté s'attache la préférence?

Cœur chaud, esprit mobile; âme froide, esprit persévérant.

Une pensée neuve vient rarement à qui la cherche, et surprend celui-là même qui la trouve.

Les esprits étincelants dans la conversation s'éteignent souvent dans le travail.

L'esprit est comme le courage : il triomphe à force d'oser. Mais combien il y a quelquefois de tact dans le silence!

§ III. — Esprit d'ordre.

L'ordre est la loi fondamentale de l'univers et le principe conservateur de la vie.

L'amour de l'ordre est, dans l'homme, un reflet de la pensée divine. Une intelligence élevée et capable de généraliser peut seule distinguer, en même temps, dans une multitude d'objets divers, ou leurs rapports ou leurs contrastes, et la place qui convient à chacun.

L'ordre est toujours utile. Il ménage le temps et l'espace, produit, conserve et féconde la richesse, aide la mémoire et l'intelligence, éclaircit les idées, établit entre elles un enchaî-

nement logique, contribue à la rectitude des jugements, et conduit au bien par le goût du beau. Mais on ne peut exiger l'ordre de chacun que dans la mesure de son intelligence. Une tête faible se fatigue sans profit, quand elle veut trop l'étendre.

L'ordre exprime le calme et dispose l'âme à le ressentir.

Une prétention singulière se trouve dans quelques esprits. Ils ont remarqué que l'ordre se rencontre rarement avec le génie, et ils dédaignent l'un pour se réserver des droits à l'autre. Mauvais calcul! Si l'ordre ne crée pas le génie, il le complète; mais, quand le génie n'existe pas, on ne le crée pas par le désordre. Il est donc prudent d'acquérir l'habitude de l'ordre en attendant le génie.

Chacun révèle, par l'ordre et le choix des objets qui l'entourent, aussi bien que par le caractère de ses amis, ses propres penchants, ses idées et ses mœurs.

L'ordre soulage la paresse, et souvent c'est par paresse que l'on manque d'ordre.

L'économie est l'ordre appliqué à la vie privée. C'est un sage emploi des moyens de satisfaire ses besoins et ses goûts; c'est aussi l'art de s'enrichir de ce qu'on ne dépense pas.

Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie; les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est improbité.

L'économie devient une vertu quand elle est un sacrifice à la bienfaisance.

Combien de gens n'élèvent pas l'économie jusqu'à l'idée de l'ordre, et, tout en se montrant parcimonieux dans les petites dépenses, négligent les plus grands intérêts! Affectés seulement de ce qui frappe leurs yeux, ils tiennent à l'argent qui se compte à la main, et regardent comme une abstraction celui qui se compte à la plume.

Dépenser sans mesure pour l'éducation des jeunes gens, n'est pas le moyen de leur inspirer le goût de l'ordre et le désir d'être des hommes utiles. D'ordinaire, plus ils ont coûté, moins ils valent.

SECTION VI.

DE L'IMAGINATION.

L'imagination est la faculté de concevoir et de traduire en images sensibles des idées abstraites; mais, le plus ordinairement, elle n'est, dans son essor sans but, que la fantaisie ou le rêve de l'intelligence. Quand la raison cesse de voir, l'imagination prend sa place et croit voir encore. L'une ne s'attache qu'au vrai, l'autre se contente de l'apparence. Souvent l'imagination, comme un prisme mobile, reflète et transpose si rapidement toutes les nuances des sentiments et des pensées, qu'elle ne laisse pas à la raison le temps de les saisir, ni d'y faire un choix. L'imagination sans le jugement est le premier degré de la folie; mais, contenue par le bon sens et le bon goût, c'est la raison féconde.

Avec l'imagination seule, on est souvent bizarre, parfois spirituel, rarement sensé. Avec une intelligence calme et mesurée, on voit tout ce que l'œil peut facilement atteindre; mais on ne franchit guère la distance du connu à l'inconnu. On est

sage, on est logique, mais on n'invente pas. Toutes les découvertes de l'esprit humain sont dues à l'imagination guidée par le jugement.

Le cœur, comme l'intelligence, se laisse souvent entraîner par l'imagination. Quand il obéit à ce guide fantasque, il ne se complaît que dans les illusions, et rien de ce qui est vrai ne peut le satisfaire. Mais c'est surtout pour les cœurs tendres et faibles que l'imagination est un danger. Elle leur suggère le fol espoir de trouver toujours dans autrui des sentiments sublimes, des perfections idéales; et, par de continuelles déceptions, elle les fait passer de l'enthousiasme à la froideur, de l'amour à l'indifférence, pour les ramener bientôt peut-être à leurs premiers sentiments, et ensuite les leur faire abjurer encore. La mobilité de l'imagination est la principale cause de l'inconstance.

Que l'intelligence et le cœur aient l'imagination pour auxiliaire, jamais pour souveraine.

C'est un malheur, pour un écrivain ou un artiste, d'avoir plus de goût que d'imagination; car alors il se consume en efforts sans proportion avec l'importance du résultat qu'il peut obtenir.

Les pensées qui frappent le plus notre imagination sont peut-être celles dont l'éclat et le vague rappellent ces nuages éblouissants à travers lesquels le soleil rayonne [1].

[1] Exemples :

1° « L'univers est une *sphère infinie* dont le *centre* est *partout*, et la *circonférence*, nulle part. » (Pascal.)

2° « Songez que, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. » (Napoléon Ier.)

3° « Les grandes pensées viennent du cœur. » (Vauvenargues.)

4° ... « Depuis trois mille ans, Homère respecté
Est *jeune* encor de gloire et d'*immortalité*. »

SECTION VII.

DU GÉNIE.

§ 1. — Qu'est-ce que le génie?

Le génie est la plus haute puissance de l'imagination réglée par le bon sens et par le sentiment du beau. C'est la raison inspirée.

Le génie s'élève, comme un mont gigantesque, au-dessus du niveau ordinaire de l'esprit humain; et, de deux cimes égales, l'une, semblable à ces pics de glace d'où les fleuves découlent, et l'autre, à un volcan, tantôt sombre et tantôt enflammé, il verse, d'un côté, des flots inépuisables de vérités inconnues et de conceptions magnifiques, tandis que, de l'autre, il lance les inspirations ardentes de l'art et de la poésie.

L'exaltation poétique est la dernière limite de la raison humaine. Les têtes fortement organisées ne sont guère soumises à l'influence de ces émotions délirantes qui produisent le sublime ou le ridicule.

Le sentiment du beau, le désir du bien, ou l'amour de la gloire, et une ferme volonté, peuvent élever un esprit juste presque au rang du génie [1].

Un esprit borné dédaigne ce qu'il ne peut comprendre. Un esprit actif voudrait savoir tout ce que les autres savent. Le génie veut découvrir ce que personne ne sait.

La souffrance est l'état le plus ordinaire de l'âme, le princi-

[1] Boileau, la Bruyère, etc.

pal ressort de la pensée et l'aliment habituel de la poésie. Pour quelques inspirations dues à la joie, mille accents passionnés s'échappent de la souffrance. Les plus hautes facultés de l'homme ne lui ont-elles été données que pour sentir et pour exprimer la douleur?

§ II. — Portée des esprits ordinaires et portée du génie.

Quelques esprits voient nettement, en chaque chose, ce qui frappe d'abord. D'autres en scrutent plus intimement le principe et les rapports, et aperçoivent tout ce qui s'y trouve et tout ce qui y manque. Les premiers ne peuvent distinguer clairement que les objets rapprochés; les derniers semblent embrasser l'immensité. Ceux-là suivent, avec sûreté, les routes tracées; ceux-ci ont besoin d'en frayer de nouvelles, pour arriver peut-être à des obstacles infranchissables, peut-être aussi à des découvertes qui enrichiront l'esprit humain.

§ III. — Puissance de conception du génie.

Une intelligence assez vigoureuse pour dominer un sujet, l'étreindre, en faire jaillir tout ce qu'il renferme, voilà le génie. Il se révèle, dans les arts et les lettres, par le profond sentiment et par la plus noble expression du beau; dans les sciences, par une merveilleuse conception, souvent par l'application aux besoins de l'homme des phénomènes de la nature; dans la politique, par une sorte d'intuition des passions et des intérêts humains, par l'art de les contenir sans les froisser, par le ferme regard qui embrasse tout le mécanisme social, et par la volonté prévoyante qui en sait entretenir ou perfectionner les ressorts. Partout enfin où l'on voit resplendir le vrai et le beau, on doit s'incliner avec respect et reconnaître une œuvre du génie.

§ IV. — Influence du génie sur l'esprit humain.

Les génies créateurs devancent tellement les intelligences vulgaires, qu'on ne se rend pas bien compte de leur influence. Ils posent les principes et abandonnent aux esprits de second ordre le soin d'en développer les conséquences. Le genre humain marche à leur suite, comme une longue colonne dont les derniers rangs se laissent diriger par ceux qui les précèdent, sans apercevoir le chef qui la conduit.

SECTION VIII.

DE LA CONFIANCE EN SOI-MÊME.

La confiance en soi-même est quelquefois une noble assurance que l'on puise dans le sentiment intime de sa propre valeur et dans la force de sa raison. Quand la confiance en soi naît d'un amour-propre inconsidéré, elle prend le nom de présomption[1].

Douter de soi, c'est perdre, dans l'hésitation, la moitié des ressources de son esprit, et souvent l'occasion d'employer le reste. On ne sait jamais ce que peut un homme timide, à moins qu'une impérieuse nécessité ne le contraigne à se montrer. L'homme qui se sent, au contraire, une confiance calme et le besoin d'agir, saisit le moment opportun, et met de son côté toutes les chances de succès.

On se laisse entraîner par les esprits téméraires ; on se défie des esprits timides ou modestes : les faits ne prouvent pas toujours qu'on ait raison.

On dit généralement que le mérite est modeste. La re-

[1] Voir le livre III, chapitre IV, section 3, § 1, 4e catégorie, 3° *Présomption.*

marque est juste; mais il faut en bien comprendre le sens. Est-ce à dire qu'une grande intelligence et une science profonde disposent un homme à se placer au-dessous des autres? Non; car il peut apprécier leur valeur et la sienne. Mais plus il sait, mieux il voit combien il lui reste à apprendre. Or on songe peu à l'ignorance des autres quand on est préoccupé du désir de s'instruire; et la critique, cette expression souvent trop claire de la jalousie, n'entre guère dans les habitudes de celui qui n'a rien à craindre de la rivalité. La modestie du talent n'est donc réellement que la dignité de la force et la conscience des limites qu'il ne lui est pas donné de franchir.

Le défaut ordinaire des hautes intelligences est une tendance à la domination. Elles repoussent énergiquement les idées contraires à leur conviction, et s'efforcent d'imposer les leurs. Mais une grande expérience des hommes et des choses, le doute inséparable du plus profond savoir, et un sentiment d'indulgence pour la faiblesse humaine, ôtent à la raison ce qu'elle a d'absolu dans ses exigences et d'inflexible dans son austérité.

Les hommes timides croient ce qu'ils craignent; les hommes hardis, ce qu'ils désirent; les hommes sensés, ce qui est vraisemblable.

SECTION IX.

LA MÉMOIRE EST LE COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE L'INTELLIGENCE.

A côté de l'intelligence qui cherche et qui trouve, est un auxiliaire indispensable qui recueille et conserve : c'est la mémoire.

La mémoire est la permanence, ou le réveil des impressions de l'âme : c'est le lien des temps, des faits et des pensées, ou

l'unité intellectuelle de la vie; c'est une lumière rétrograde qui fait briller les points saillants des sentiers parcourus; c'est l'institutrice de l'âme, la gardienne des trésors de l'esprit et la source de la plupart de nos sentiments bons ou mauvais, tels que l'affection, la reconnaissance, le repentir, la rancune, la haine. Sans la mémoire, l'âme, absorbée tout entière dans chaque sensation, n'aurait ni l'expérience du passé, ni la prévoyance de l'avenir, ni le sentiment de la conservation, ni la faculté de comparer, partant de distinguer le vrai du faux, le bien du mal. Privée de la conscience d'elle-même, elle serait comme le timbre qu'un choc fait vibrer, et qui n'en garde aucune impression. Sans la mémoire enfin, l'intelligence ne serait qu'un éclair dans la nuit.

L'oubli est une défaillance de l'esprit; la mémoire en est le mouvement vital.

Il semblerait que la mémoire et l'intelligence empiètent souvent l'une sur l'autre. On voit, en effet, des hommes d'une grande mémoire avec peu d'intelligence, et des hommes d'une grande intelligence avec peu de mémoire. Les têtes le mieux organisées sont celles qui réunissent ces deux facultés au plus haut degré [1].

Mémoire, faculté précieuse pour l'esprit, mais souvent funeste pour le cœur, c'est toi qui, dans la vieillesse, nous ramenant sur nos pas, nous montres, en images sensibles, nos espérances déçues, nos joies évanouies, nos affections éteintes,

[1] Charron dit, d'une manière beaucoup trop absolue (liv. I, ch. XIV) : « ... Par raison et par expérience, l'excellence de la *mémoire* est ordi- « nairement avec la faiblesse du *sens* ou *entendement*. » La plupart des hommes de génie ont eu une mémoire remarquable

et qui ranimes nos douleurs, nos regrets, peut-être nos remords! A l'aspect de cette route jonchée de tant de débris, notre cœur se serre, notre poitrine est oppressée, les sanglots nous étouffent, et, si nous n'y retrouvions aussi nos actions louables, nos sentiments généreux, nous serions irrésistiblement poussés au désespoir. Les âmes, même les plus riches en bons souvenirs, ne reculent guère vers le passé, sans éprouver bientôt le besoin de se rejeter vers l'avenir, où elles n'aperçoivent, pour prochain refuge, qu'une tombe, et par delà qu'une espérance.

SECTION X.

DU DÉVELOPPEMENT DE L'INTELLIGENCE PAR L'ÉDUCATION.

§ I. — Rapports et dépendance réciproque de l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle.

Le but de l'éducation est, tantôt de seconder, tantôt de corriger la nature. On doit donner des soins au corps, pour le fortifier, à l'intelligence, pour la développer. Au moment de la naissance, l'âme sommeille, et le corps seul participe à la vie: c'est donc par l'éducation physique qu'il faut commencer. La faiblesse et la langueur du corps exercent sur l'âme, et, dès lors, sur l'intelligence, une influence sympathique; ou, si l'âme acquiert, par exception, une puissance supérieure à celle des organes matériels, elle brise bientôt ces instruments trop faibles pour suffire à son action. L'état régulier de notre organisation est un juste équilibre entre le corps et l'âme, entre les forces physiques et les forces intellectuelles. L'éducation doit le préparer.

§ II. — Nécessité de bien diriger les penchants physiques, dans l'intérêt de l'éducation intellectuelle et morale.

Le goût des jouissances matérielles est d'autant plus prononcé, dans chaque individu, que son intelligence est moins

développée ou moins exercée. Le corps s'empare de toutes les forces que l'esprit abandonne, et les emploie à la satisfaction des sens. L'enfant, dont les organes croissent et ont besoin d'aliment, n'obéit d'abord qu'à ses instincts physiques; mais l'empire de ceux-ci diminue à mesure que l'intelligence étend le sien. Ni l'un ni l'autre ne doit être exclusif. Contenir les penchants physiques, voilà le premier soin de toute éducation sensée. Mais combien d'obstacles ne rencontre-t-il pas! Cherchez-vous à les vaincre, vous êtes un tyran; les tolérez-vous, c'est trahir votre devoir; c'est mériter qu'un jour vos enfants eux-mêmes, perdus par votre faute, se lèvent pour vous accuser.

Les enfants sont naturellement personnels, exigeants, ingrats, colères et gourmands. La faiblesse des parents fait de ces dispositions autant d'habitudes.

§ III. — Comment l'éducation intellectuelle et l'éducation morale peuvent marcher ensemble.

Dès que l'intelligence commence à poindre, on doit éveiller la conscience et les habituer toutes deux à une intime union, à une mutuelle dépendance. Les lumières qu'elles se communiquent, produisent d'ordinaire, pour premiers avantages, l'honnêteté naturelle et la moralité pratique.

Plus l'accroissement du corps approche de son terme, plus l'éducation de l'âme réclame de soins et de vigilance. Étendre et orner l'esprit est un point important; fortifier la raison et inspirer le goût du bien est un point plus important encore. Ces deux parties de l'éducation se prêtent des secours réciproques. La science n'est pas seulement un moyen de contenter notre curiosité, ou de trouver dans la nature quelques éléments de bien-être : elle est encore une connaissance plus ou moins étendue de l'ordre et de la vérité. Or, avoir une idée de l'ordre et de la vérité, c'est sentir qu'on doit les prendre pour règles de sa vie. L'étude bien dirigée peut donc perfectionner à la fois l'intelligence et le cœur. Mais l'homme, si avide de connaître tout ce qui est hors de lui, est d'ordinaire peu empressé de s'é-

tudier lui-même. Il est vrai que l'éducation généralement en usage ne le mène pas fort loin dans l'appréciation morale de ses sentiments, ni de ses actions; et que, si elle dispose la jeunesse à prendre quelque souci de ses penchants, de ses goûts et de ses passions, c'est rarement pour lui apprendre à les dominer. Pourquoi tant d'indifférence sur un sujet si digne d'une sérieuse attention? La raison qu'on pourrait en donner est que les parents, les maîtres et les élèves redoutent également une tâche longue et difficile; et qu'il leur semble beaucoup plus commode de s'occuper exclusivement des connaissances nécessaires aux professions lucratives ou brillantes. Quand on abandonne au temps et aux circonstances le soin de l'éducation morale, on doit prévoir ce qu'elle sera. Sans attaquer ouvertement cette tendance fâcheuse, on pourrait y remédier un peu, en cherchant, dans les études littéraires, autre chose qu'un moyen d'exercer et d'agrandir l'intelligence. N'y a-t-il donc, dans les chefs-d'œuvre qu'on nous offre pour modèles, que d'ingénieuses créations de l'imagination, que des sentiments énergiques, que des pensées fortes ou délicates, qu'un style noble et harmonieux? Oublie-t-on que les plus grands génies, philosophes, historiens, orateurs, ou poëtes, ont tous déposé, dans leurs écrits, les fruits d'une profonde étude du cœur humain? Les anciens nous fournissent, sous ce rapport, de précieux sujets de méditation. Parmi les modernes aussi, combien d'écrivains à citer, seulement pour la France; et, dans leurs ouvrages, quelle variété de vues et quels enseignements, pour le maître et pour l'élève! Montaigne ouvre à l'un et à l'autre un vaste champ d'étude. Mais, si un esprit mûr peut l'y suivre, avec la certitude d'y trouver et profit et plaisir, une jeune imagination doit être mise en garde contre les hardiesses de son scepticisme et (comme il dit) de sa *bouche effrontée*. Sans se dégager complétement des préjugés de son époque, Montaigne, avec son esprit railleur et son langage à la fois énergique et naïf, met à nu et fustige de dangereuses erreurs. Il examine le cœur humain sous tous ses aspects et dans tous ses mouvements. Puis, après les avoir décrits, plus incertain que jamais sur le sens moral de

la vie, et prouvant que la plus ferme raison est incapable de se diriger sans le secours d'une autre lumière, il s'écrie : Que sais-je ?

Comme lui, et avec plus d'éclat encore, Pascal montre par ses doutes ou sa foi tourmentée, par les agitations de son âme, et par son impuissance avouée de se diriger, avec ses seules lumières, toute l'insuffisance de la raison humaine, et même du génie.

Quand, au contraire, Bossuet arrête sur l'homme son regard inspiré, il sonde les abîmes de son cœur, et découvre les mystérieux rapports de la créature avec le Créateur.

Fénelon, guidé par sa haute raison et par les instincts de son âme, démêle tout ce que nos penchants renferment de bon ou de dangereux. La douce chaleur de son éloquence nous attendrit et nous dispose à la vertu.

La Rochefoucauld, ce moraliste chagrin, ce juge malveillant, surprend les motifs les plus cachés et toujours les moins nobles des sentiments et des actions de l'homme, et le met en garde contre lui-même.

La Bruyère, observateur profond, censeur hardi, a peint les caractères et les mœurs de son siècle avec une vigueur de style et une variété de tours qui donnent à tous ses tableaux le relief, la vie et le mouvement. Avec quelques figures savamment étudiées, mais laissant apercevoir un peu trop de recherche, il nous montre la grandeur et les travers, les grâces et les difformités de la société ou il a vécu. Non content d'en retracer les aspects mobiles, il y découvre et met sous nos yeux les invariables ressorts du cœur humain.

Vauvenargues, esprit aussi fin que juste, semble devoir son principal mérite à la délicatesse de son goût et de ses sentiments. Mais ces qualités qui charment d'abord en lui ne sont que la parure de la vérité et la perfection de la grandeur. Exempt de préventions sociales et d'enthousiasme, il juge le mal, comme le bien, avec le calme d'une raison impartiale. Son regard porte loin, et va droit au but. Il montre ses bonnes intentions et sa franchise dans ces mots adressés à l'un de ses

amis : « Voudriez-vous qu'on ne tâchât pas du moins d'être sage dans ses écrits, lorsqu'on ne peut l'être encore dans ses actions [1] ? »

La Fontaine contant, dans un langage plus naïf que sa pensée, toutes ses fines observations sur la nature humaine, ressemble à un enfant malin qui s'amuse à trahir d'intimes confidences, ou des secrets qu'il a surpris.

Corneille et Racine, aussi profonds penseurs que grands poëtes, ont décrit, dans leurs vers immortels, l'un, avec une mâle vigueur, les sentiments les plus sublimes et les passions les plus terribles de l'âme humaine ; l'autre, avec une élégante et noble précision, les délicatesses, comme les égarements de l'amour, les tourments de l'ambition et de l'orgueil, le calme et l'impétuosité du courage, le saint enthousiasme de la foi.

Molière enfin, cet observateur sans égal, a su tout voir, tout comprendre et tout peindre. Il a fait plus : il a réuni, combiné et mis en jeu les ressorts les plus secrets et les plus délicats de l'âme. Ridicules et perfections, vices et vertus, tout s'anime au souffle de son génie ; et ses fictions prennent un aspect plus saisissant que la réalité. Osons regretter pourtant que son style manque parfois de correction et de naturel ; et que, dans ses piquants tableaux, une morale peut-être un peu équivoque laisse aux vices quelque prétexte pour rire aux dépens de la vertu.

Montrons aux jeunes gens le côté moral de tant d'œuvres admirables. Les uns y apprendront, au moins, à discerner les nuances diverses des sentiments, les funestes effets des passions, les défauts et les qualités, les vices et les vertus qui s'entrechoquent sans cesse dans l'arène sociale, et peut-être à traverser cette mêlée dangereuse sans dommage pour la conscience [2].

[1] Vauvenargues, mort à l'âge de trente-deux ans (en 1747), est un phénomène parmi les moralistes. Il a dû deviner plutôt que voir. C'est le propre du génie.

[2] La morale évangélique est sans doute la seule parfaite ; mais il faut tenir compte des faits et reconnaître que, même parmi les chrétiens de nom, il en est bon nombre qui ne vont pas chercher dans l'Évangile la

Les autres y apprendront, de plus, que toute la morale humaine serait incomplète et peu sûre si elle n'avait pour base une morale révélée par Dieu.

La rectitude est la plus précieuse des qualités de l'esprit. On doit donc, de bonne heure, accoutumer les enfants à ne se décider en rien que par le raisonnement; et diriger toute leur éducation vers les études propres à faire de leur raison un guide vigilant, et de leur imagination une esclave docile. Hors de cette voie, ils sont exposés à se perdre. Si quelquefois l'expérience les y ramène, ce n'est que par un long circuit d'erreurs et de fautes.

L'homme oisif est comme l'eau qui dort : il se corrompt.

On veut, à tort, trouver une complète similitude entre une intelligence que l'éducation n'a pas fécondée et une terre inculte; car les forces productives s'accumulent dans un sol en repos, et elles disparaissent, au contraire, d'un esprit inactif.

Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre physique, un développement rapide exclut la solidité et la durée. Les connaissances acquises avec une extrême facilité s'oublient de même. La mémoire ne garde que ce qui lui a coûté.

Au milieu des études et des veilles, on est quelquefois obsédé par une pensée décourageante : c'est qu'à peine l'intelligence

règle de leurs mœurs. Pourquoi donc n'essayerait-on pas de les conduire, par la route qu'ils préfèrent, au but qu'on voudrait leur faire atteindre ?

commence à répandre de précieuses clartés, l'âge vient les obscurcir, ou la mort les éteindre. On se demande alors quel est le résultat de tant d'efforts? Mais la raison ne tarde pas à répondre que l'étude, cette noble occupation de l'homme, lui fait trouver, chaque jour, le prix de sa peine dans les conquêtes de son esprit; et que, s'il veut diriger son regard vers un but plus élevé, il y verra un moyen de résister à l'entraînement des plaisirs corrupteurs, et de perfectionner son âme par la connaissance et par l'amour du bien.

CHAPITRE III.

DES PROCÉDÉS, DE QUELQUES MANIFESTATIONS ET DU BUT FINAL DE L'INTELLIGENCE.

SECTION I.

DES SYSTÈMES ET DE LA MÉTHODE.

§ I. — Des systèmes.

L'ensemble des lois générales de l'univers forme le système de la création. L'homme, à force de génie et de persévérance, est parvenu à l'entrevoir. Là, tout s'enchaîne, tout est, en même temps, nécessaire et subordonné, tout rentre dans l'unité de l'œuvre. Lorsqu'un auteur, occupé d'une composition qui doit avoir un grand nombre de parties, cherche à les déterminer d'avance et à les lier entre elles, son plan a bien une apparence de système; mais ce n'est, en réalité, qu'une classifica-

tion dont tout l'avantage est d'associer les idées et les faits analogues, d'opposer les contraires, de généraliser la pensée, de fournir des aperçus nouveaux et de guider l'esprit. Là, en effet, rien de nécessaire, d'immuable; là, point d'autres lois que le jugement et le goût plus ou moins sûrs de celui qui a conçu l'œuvre. Mais quand un homme, pour dissimuler son défaut de pénétration et son ignorance, veut expliquer, dans la nature, des faits isolés, des phénomènes sans corrélation, par des lois communes, il voit, à chaque instant, l'expérience démentir ses vaines doctrines. Ces prétendus systèmes qui tendent, le plus souvent, à rendre inutile l'appréciation des faits spéciaux, sont, en médecine, des fléaux redoutables ; en politique et en morale, des guides trompeurs qui faussent l'esprit et égarent la raison.

La pensée qui crée, qui coordonne, qui s'identifie avec l'œuvre, voilà le système. Celle qui cherche à découvrir une loi existante ne peut être qu'une explication juste ou fausse. Jusqu'à la preuve, c'est une hypothèse. Newton a expliqué le système du monde, parce qu'il en a deviné la loi fondamentale. Linnée a classé les plantes d'après certaines notions exactes, et d'après certaines autres qui paraissent plus ou moins arbitraires. Peut-être s'est-il approché de la pensée du Créateur : mais il ne nous a réellement pas montré un système. La plupart de nos classifications scientifiques ne sont que des divisions artificielles.

Le système, ou la raison d'être et le mode d'existence des choses, se confondent avec la création même, et ne peuvent guère être conçus que par Dieu : l'homme a des méthodes.

§ II. De la méthode.

La méthode est une route tracée à l'esprit. Elle le conduit au but, en lui épargnant d'inutiles détours. Avec la méthode, tout travail a son fruit; et, sans la méthode, il ressemble aux pénibles efforts d'un aveugle cherchant à s'avancer, au hasard, dans une voie couverte d'obstacles. Cependant quelques esprits

féconds et d'une grande portée ont le tort de négliger la méthode. Comme rien ne leur paraît obscur, ils ne conçoivent pas assez ce qui peut l'être pour d'autres. D'ailleurs, le besoin de produire leur ôte le temps de classer; et leurs ouvrages, quoique remplis d'idées heureuses et de vues profondes, restent souvent, par le seul défaut d'ordre, fort au-dessous du degré d'utilité et d'estime qu'ils auraient dû atteindre. Les hommes d'une intelligence vive et ferme les comprennent peut-être; mais ils regrettent de n'y pas trouver une distribution précise, une exposition simple et claire qui en eussent rendu l'effet plus frappant. La méthode fait valoir les idées, comme l'ordre fait valoir les objets matériels. C'est la logique, dans sa plus large et sa plus haute application.

SECTION II.

DU LANGAGE ET DU STYLE.

Une sensation laisse à l'esprit le souvenir de l'impression reçue et celui de l'objet qui l'a produite; mais une pensée abstraite ne peut se graver dans le cerveau sans le secours d'une image ou d'une expression. Les images des êtres matériels pénètrent, en effet, les premières, dans notre intelligence : puis, lorsque nous étudions la nature de ces êtres, ou que nous les comparons entre eux, les idées générales que nous suggère cet examen se revêtent d'expressions convenues, pour passer dans notre langage ou notre style.

Le langage est la forme ordinaire sous laquelle la pensée se manifeste. Les couleurs qu'il reçoit en passant par la plume d'un écrivain, varient, suivant ses habitudes, sa sensibilité et son esprit : elles constituent le caractère particulier du style. C'est en ce sens qu'on a dit : Le style est l'homme même. Si l'étude et la réflexion peuvent perfectionner l'homme, elles doivent, à plus forte raison, perfectionner son langage et son style. La clarté en est la qualité indispensable.

L'expression est plus que l'habillement de la pensée : elle peut être comparée aux draperies d'une statue qui s'identifient avec les formes qu'elles paraissent seulement accuser. Il est donc essentiel de choisir toujours des expressions qui mettent l'idée en relief, avec sa proportion naturelle, son mouvement et son caractère. Le style doit être majestueux et sévère, énergique et figuré, souple et gracieux, vif et brillant, suivant que la pensée est grande, passionnée, délicate ou piquante. La pensée la plus ingénieuse ou la plus belle reste quelquefois enfouie sous un style pesant et obscur. C'est un diamant brut qui attend la main du lapidaire pour se montrer dans tout son éclat.

La vérité même reçoit de l'expression une grande partie de son pouvoir. Énoncée avec clarté et précision, elle frappe; et chacun s'étonne de ne l'avoir pas trouvée. Le style est la forme sensible et le véhicule de la pensée.

Un écrit qui sent le travail n'est pas assez travaillé. L'auteur, après en avoir assemblé les parties, n'a pas eu le courage ou l'habileté d'en effacer les jointures. Combien peu de lecteurs comprennent ce qu'il faut de talent et de soin pour donner au style le naturel et l'aisance, la clarté et la concision, la correction et l'harmonie! On jouit de ces qualités sans y penser, comme on marche sur une belle route, sans s'occuper des difficultés qu'il a fallu vaincre pour l'établir. Mais les juges expérimentés considèrent le style comme le principal titre qui puisse recommander un livre à l'admiration des siècles.

La plume, qui ralentit la pensée des esprits vifs et féconds, attire celle des esprits paresseux.

La bonne compagnie a introduit, dans la langue française,

de singulières délicatesses : ainsi le mot *teter* n'éveille aucune autre idée que le plus impérieux besoin de l'enfant et le plus respectable des devoirs de la mère, tandis que le substantif dont ce verbe est dérivé semble si bas et si indécent, surtout au pluriel, qu'on n'oserait pas le prononcer, dans le monde, même avec le sens technique que lui donnent les sciences et les arts. Le mot *gorge*, au contraire, auquel on ne peut attacher que des idées sensuelles, est celui dont se servent les gens bien élevés, en le détournant de sa véritable signification. Il y a, dans cet usage, un défaut de raisonnement qu'on s'étonne de trouver dans les combinaisons du langage d'un peuple éclairé et plein de goût.

La grossièreté du langage prouve quelquefois l'innocence des mœurs. La pruderie est le voile de la corruption.

SECTION III.

DES ARTS.

§ I. — Comment l'art, en général, se distingue de la science.

Dans sa plus haute signification, la science est la connaissance des causes et des effets, une sorte d'initiation aux lois qui régissent tous les êtres créés. L'art est l'expression du beau.

La science cherche surtout le vrai, ou le principe abstrait, et l'art, surtout le beau, ou l'effet apparent. Mais, le type du beau ne pouvant être déterminé, il faut en conclure que l'art absolu est idéal.

§ II. — Comment les arts peuvent être classés entre eux.

Un usage généralement adopté divise les arts en deux classes : les *arts libéraux*, dans lesquels l'imagination et le goût

ont la plus grande part; et les *arts mécaniques*, dont la perfection dépend tout à la fois de certaines lois physiques, des combinaisons de l'intelligence et du travail de la main. Quelques esprits trop absolus voient, dans ceux-ci, les seuls *arts utiles*, et, dans ceux-là, des *arts futiles*. D'autres considèrent les arts utiles comme des *métiers*, et n'élèvent à la dignité d'art que les *arts libéraux*. Les arts se classent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, d'après les principaux caractères qui les distinguent. Ainsi, l'*éloquence*, la *poésie* et la *composition musicale*, émanées de l'âme, et tendant sans cesse vers l'idéal, sont essentiellement des *arts d'imagination;*

Le *dessin*, la *peinture* et la *sculpture*, inspirés par le sentiment des beautés de la nature, et s'efforçant de les reproduire, sont des *arts d'imitation;*

Le *chant*, la *musique instrumentale*, la *danse* et l'*art scénique*, destinés uniquement à charmer l'âme et les sens, sont des *arts d'agrément;*

L'*architecture* [1], la *mécanique*, la *navigation*, l'*art militaire*, l'*équitation* et même l'*escrime*, ayant pour objets le bien-être, la conservation ou la défense de l'homme, méritent plus ou moins le titre d'*arts utiles*.

A des degrés différents, tous les arts concourent aux jouissances de l'homme, et tous témoignent de son génie.

L'amour des arts embellit les jours heureux et distrait la douleur. Il ne laisse aucun accès à l'ennui; car, s'il ne peut s'exercer sur les œuvres de l'homme, il en trouve, dans la nature, des modèles sublimes, et tient l'âme éveillée par une continuelle admiration.

[1] On peut dire qu'il y a deux sortes d'architectures: l'une, qui emprunte aux sciences physiques et mathématiques ses règles de construction, ses conditions de durée, son appropriation à des usages déterminés, et qui est *un art utile;* l'autre, que j'appellerai *monumentale*, qui cherche moins l'utilité qu'une beauté idéale, et qui, sous ce rapport, est véritablement *un art d'imagination*.

Le principal attrait des arts d'imitation est la vérité; celui des arts d'imagination, l'originalité. Le peintre a vu; le poëte a deviné; et tous deux, enflammés de l'amour du beau, cherchent à en donner la plus saisissante image.

§ III. — De l'éloquence et de la poésie.

Parmi tous les arts, deux semblent plus particulièrement réservés au triomphe et aux plaisirs de l'esprit, et ont droit à une attention spéciale dans une étude de l'homme intelligent : l'un est l'éloquence et l'autre la poésie [1].

1° *De l'éloquence.*

L'éloquence est l'art de convaincre, d'émouvoir et d'entraîner. Elle agit surtout par la parole : mais elle se montre aussi dans l'attitude, le geste, l'expression du visage, enfin dans tout ce qui rend, avec énergie et vérité, une pensée ou un sentiment. L'éloquence a sa source dans la chaleur de l'âme, dans la vivacité de l'imagination et dans la force de la raison ou de la conviction. Le travail la développe, mais il ne la crée pas. Si on ne naît pas orateur, comme on naît poëte, c'est parce que, l'éloquence exigeant le concours actif des organes physiques et des plus brillantes facultés de l'intelligence, beaucoup d'efforts sont nécessaires pour en préparer l'accord. Démosthènes avait bien, dans son âme, le foyer de l'éloquence, mais on sait avec combien de peine il est parvenu à en faire jaillir la flamme. L'obstacle était dans ses organes.

[1] La composition musicale ne parle distinctement à l'âme, ni par les sons, ni par les signes qui les représentent. Elle peut exciter des sentiments confus; mais elle n'exprime jamais une pensée claire et précise. Sous ce rapport, elle diffère essentiellement de l'éloquence et de la poésie, qui sont seulement des formes et des caractères de la pensée.

Quel beau don du ciel que ce pouvoir de dominer par la parole! Jetez un regard sur une assemblée qui cherche à résoudre quelque grand problème social : les opinions s'entre-choquent; la vérité lance mille éclairs; mais la lumière ne peut s'établir, et la confusion s'accroît avec l'obscurité. Alors un homme se lève. Il attend, le front haut, le regard calme et ferme, dans une attitude noble, que les derniers bruits du tumulte s'éteignent. Enfin il parle! D'abord sa voix est basse et grave; son expression, simple; son argumentation, seulement nette et claire. Peu à peu il s'anime, sa parole devient imposante, son langage se colore, et sa pensée ardente et lumineuse porte, dans les âmes, la chaleur et la conviction. De ce moment, les vaines théories disparaissent, comme la poussière emportée par le vent; et ceux qui les ont produites, honteux de leur propre faiblesse, éprouvent le regret de l'avoir montrée. L'orateur inspire ses sentiments et ses passions à tous ceux qui n'ont pas pris d'avance le parti de lui résister. On s'irrite, on s'apaise, on s'attendrit avec lui; et, au milieu de l'agitation qu'il cause, son opinion s'élève et s'affermit, comme un rocher sorti tout à coup d'une mer battue par la tempête.

2° *De la poésie.*

La poésie diffère de la prose par des nuances de sentiment, de pensée et d'expression. La prose et la poésie exigent également que le sentiment soit naturel et vrai, la pensée juste, l'expression claire, concise et parfaitement appropriée au sujet; mais, dans la poésie, le sentiment prend un caractère d'exaltation, la pensée cherche toujours à se revêtir d'images saisissantes, et l'expression, esclave du rhythme, aime à se relever par des alliances nouvelles, par la hardiesse de ses allures. Les mouvements orageux des passions produisent des effets poétiques aussi grands qu'inattendus; et l'âme la plus inculte, dans son impétuosité sauvage et sans frein, fait quelquefois retentir les plus sublimes accents de la poésie. Mais cette poésie de nature ne peut passer dans la poésie littéraire que parée d'un lan-

gage noble et harmonieux. Il ne manque peut-être que ce langage aux vertus qui cachent dans l'ombre leurs héroïques sacrifices, comme aux passions brutales dont les excès nous épouvantent, pour nous offrir la poésie la plus touchante ou la plus terrible. Combien de grands poëtes meurent inconnus!

SECTION IV.

DE LA PHILOSOPHIE.

La philosophie est, suivant le sens étymologique de ce mot, l'amour de la sagesse, et, dans la pratique, la science de la vérité.

Tout homme qui joint à la passion du vrai et du beau la faculté de les discerner, de soustraire ses jugements à l'influence des sensations trompeuses, de remonter aux causes et de coordonner les faits analogues, pour en trouver la loi commune, possède les premières qualités du philosophe; et, pour en mériter tout à fait le nom, il ne lui reste plus qu'à faire de ces qualités un emploi persévérant.

Le philosophe plane au-dessus des objets; et, d'un regard, il en saisit les rapports et l'ensemble. Quand il descend de sa haute sphère pour les examiner de près, c'est afin d'en étudier l'essence, la contexture intime, et de découvrir le secret de leur origine, leur raison d'être, leur mode particulier d'existence, leur corrélation, ou leurs contrastes.

Le plus simple artisan, s'il généralise ses observations, s'il en déduit nettement les conséquences logiques, est doué de l'esprit philosophique. Il voit loin, et peut dire où il va.

L'homme le plus instruit, le plus spirituel, le plus sensé même, s'il ne distingue les choses qu'une à une, sans en chercher les causes et les effets, la nature et les rapports, peut être très-savant; mais il n'a pas l'esprit philosophique. Il a une vue courte et ne marche qu'au hasard.

Observer, comprendre, expliquer, voilà la tâche du philoso-

phe; découvrir la vérité, voilà sa gloire; aimer et pratiquer le bien, voilà son bonheur.

Philosophes immortels, comment êtes-vous jugés par le monde? Platon, Aristote, Descartes, Malebranche, Leibnitz, génies sublimes qui avez agrandi l'esprit humain, vous êtes, pour le commun des hommes à qui leur éducation devrait avoir appris à vous comprendre, des penseurs abstraits, peut-être des rêveurs. Vous êtes, pour quelques autres qui connaissent vaguement le sujet de vos méditations, les alchimistes de la pensée, les inventeurs d'un grimoire inintelligible; et, pour les femmes les plus instruites (les seules qui sachent que vous avez écrit), des abîmes profonds dont elles s'écartent, par crainte du vertige. Pour le reste de l'humanité, vous n'avez point vécu. Mais que fait au soleil le nombre des points que frappent ses rayons? Sa lumière ne se répand pas moins, malgré les ombres, et ne produit pas moins le jour.

Les vues philosophiques sont prises de haut : aussi n'appartiennent-elles qu'aux esprits élevés.

Nombre de gens d'esprit parlent avec dédain de la philosophie et des ouvrages dont elle est le sujet. Avant de les croire sur parole, demandez-leur s'ils les comprennent, et même s'ils les ont lus.

Le savant croit ce qui lui est démontré; le poëte, ce qu'il sent; le vrai philosophe, ce qui satisfait à la fois sa raison et son cœur.

SECTION V.

DU BEAU ABSOLU, BUT FINAL DE L'INTELLIGENCE.

Le beau absolu n'existe pas, dit-on, parce que le type de la perfection n'est pas le même pour tous les peuples et pour tous les individus. Mais Dieu n'existe-t-il pas, parce que chaque religion en donne une notion particulière? La morale est-elle une chimère, parce que les hommes la comprennent très-différemment, suivant leur éducation et leurs passions? Reconnaissons plutôt que nos idées sur la perfection naissent de la situation dans laquelle nous vivons, et qu'elles sont toujours appropriées à notre faiblesse ou à nos habitudes. Plus notre raison s'éclaire, plus le beau prend, à nos yeux, des caractères déterminés. Si l'intelligence humaine n'avait pas pour but une perfection révélée par l'expérience ou par le sentiment, quelle serait la règle de ses conceptions et des jugements que l'on en voudrait porter? Cette règle serait, pour chacun, son goût, ou son caprice c'est-à-dire la négation de la morale et du bon sens. Aussi, parmi les personnes les moins convaincues de la réalité du beau absolu, peut-être n'en trouverait-on pas une qui ne se crût fondée, dans toute autre question, à défendre ses opinions par des motifs tirés de la nature des choses, ou par des règles et des principes.

Rien n'existe qu'en vertu d'une loi; et les êtres qui réunissent, au plus haut degré, les conditions essentielles à leur nature, sont les plus voisins de la perfection. Conçue par le Créateur, avant l'accomplissement de son œuvre, cette perfection est le beau absolu.

Les règles sur lesquelles il se fonde ne frappent pas également tous les esprits; mais tous en ont, au moins, une notion confuse. Le génie a le privilége d'en dissiper l'obscurité. Le beau moral, c'est la vertu; le beau intellectuel, c'est le vrai; le beau dans les arts, c'est l'harmonie dans la grandeur, l'aisance dans la force, la grâce dans la simplicité. En un mot, le beau,

c'est la conformité à la loi; c'est le vrai, toujours le vrai, en principe comme en fait. Le sentiment qui nous le révèle est une secrète inspiration de Dieu.

A la vue du beau, l'âme éprouve une satisfaction profonde et un vif enthousiasme. Il lui semble qu'elle vient de conquérir un bien dont elle était avide; et, si l'homme en est l'auteur, elle l'admire; si c'est Dieu, elle l'adore.

Tous les esprits justes comprennent le vrai; tous les esprits fins, l'ingénieux ou le délicat; mais les esprits élevés comprennent seuls le beau.

CHAPITRE IV.

DES ÉCRIVAINS ET DES ÉCRITS.

SECTION I.

PENSÉES DIVERSES.

Le meilleur conseil que l'on puisse donner à toute personne qui se sent la démangeaison d'écrire, c'est d'y résister. Il est probable qu'en y cédant, elle se nuira, sans utilité pour autrui. Chacun de nous trouve cet avis très-sage pour les autres.

Si un écrivain songeait sérieusement aux droits qu'il donne

sur lui à tant d'ignorants et de sots, il renoncerait souvent à l'espoir d'un succès, pour éviter l'humiliation d'être jugé par eux. La confiance du génie, ou au moins un but plus noble qu'une vaine satisfaction d'amour-propre, pourrait seul lui inspirer le courage de braver ce danger.

Une pensée que certains lecteurs trouvent originale et profonde, d'autres la trouvent commune ou superficielle. Comment donc s'étonner de la difficulté qu'un auteur éprouve à juger lui-même ses écrits? Quand il a employé toutes les forces de son intelligence à creuser un sujet, il est disposé à croire que le mérite de son œuvre est proportionné à la peine qu'il s'est donnée; mais souvent ses efforts n'ont eu pour résultat que de lui faire obtenir un malheureux triomphe sur sa stérilité. L'écrivain, au contraire, qui laisse couler ses pensées, et ne prend d'autre soin que d'en conserver la limpidité naturelle, sent bien qu'il est simple et vrai; mais il ignorera son rang, jusqu'à ce que le public le lui ait assigné.

Un auteur, qui ne veut point s'aveugler sur le mérite de ses ouvrages, doit douter souvent des beautés et jamais des défauts qu'il croit y voir.

Le meilleur moyen de se former une opinion exacte de ses écrits est d'en comparer les pensées et le style à ce que les modèles offrent de plus parfait. L'exemple alors a plus d'autorité que les conseils, et compromet moins l'amour-propre.

Quelques écrivains n'expriment qu'une seule opinion sur tous les ouvrages dont ils ne sont pas les auteurs : ils les déclarent détestables. Pour les juger ainsi, ils n'ont pas même besoin

de les lire. Ils n'osent louer un mérite qu'ils n'ont pas, de peur de se condamner eux-mêmes. L'homme d'un véritable talent aime à reconnaître celui des autres : il n'y voit qu'un motif d'émulation. La médiocrité modeste peut mériter l'estime; l'envie et le dénigrement n'ont droit qu'au mépris.

Un écrivain cherche des confidents, quand il est vain, pour recevoir des éloges; quand il est sensé, pour recevoir des critiques.

La critique est un flambeau, et la louange, un bandeau.

Dans le jugement des écrits destinés à la publicité, l'indulgence est une trahison. Que dirait-on de l'homme qui, chargé de conduire un aveugle, le laisserait aller au précipice?

L'ami auquel on soumet ses ouvrages reçoit une grande preuve de confiance : on lui donne la tutelle de sa conscience et de son amour-propre.

Les éloges d'un ami signifient quelquefois que l'œuvre a dépassé son espérance. Mais le public, plus disposé à la critique qu'à l'admiration, juge l'œuvre, sans s'occuper de l'auteur. Les succès d'intimité ne garantissent pas des chutes.

Si l'on veut obtenir de ses amis des jugements sincères, il faut les convaincre que l'on est au-dessus de l'indulgence, sinon par ses talents, au moins par son caractère.

Quand un auteur, infatué de son triste mérite, vous force à entendre la lecture de ses écrits, pour obtenir quelque à-compte sur sa gloire, il y a justice et peut-être bonté à garder le silence. Mais quand un écrivain modeste vous demande des conseils, vous ne pouvez vous taire, sans lui témoigner qu'il ne mérite pas l'honneur d'une critique. Le silence alors dit plus que le blâme. Ayez au moins la politesse de l'attaquer sur quelque point; il pourra croire que vous approuvez le reste. Mais faites mieux encore, dites-lui qu'avec du talent on ne réussit pas toujours; et il vous comprendra.

Une preuve de peu d'esprit est de ne savoir reconnaître aucun défaut dans les grands écrivains, ni aucune beauté dans les écrivains médiocres.

Le vrai satisfait la raison; le beau charme le goût; le sublime transporte l'âme dans les plus hautes régions de la pensée et du sentiment.

L'admiration est l'enthousiasme qu'excite, dans une âme sensible, la contemplation des œuvres de Dieu, ou l'aspect imprévu du beau dans les œuvres ou les sentiments de l'homme. Nous admirons, avec humilité, en Dieu, la puissance infinie qui confond notre intelligence, et avec orgueil, dans l'homme, la grandeur relative qui élève notre nature. Cependant il y a toujours un peu de modestie dans l'admiration que nous ressentons pour un homme; car elle nous est inspirée par une qualité qui nous manque. On peut être fier de ses propres avantages; mais on ne les admire pas; et ceux que l'on n'admire pas en soi, on se garde bien de les admirer dans un autre.

L'admiration est quelquefois un éclair qui enflamme le génie.

Le monde attend beaucoup des écrivains en renom. Dès qu'il leur voit ouvrir les lèvres, il ne doute pas qu'il n'en doive tomber des diamants et des perles. Souvent son espoir est trompé. L'homme habitué à la solitude de son cabinet est peu préparé au mouvement rapide de la conversation et aux saillies qui la font vivre. Il y attache d'ailleurs trop peu d'intérêt pour y chercher des succès incertains. Sa valeur est connue, et son amour-propre craint peut-être de la compromettre.

Les grands écrivains, comme les grands peintres, allument leur génie au feu des passions; et si quelquefois leurs mœurs diffèrent, c'est que les premiers, sans cesse occupés de la pensée, laissent éteindre leurs sens, et que les seconds les exaltent par la contemplation habituelle de la forme.

L'abondance, sans le goût, est aussi fâcheuse que la stérilité. Un écrivain épris de son art a presque autant de plaisir à supprimer ce qui lui semble faible qu'à trouver ce qui lui semble beau.

Un peu d'esprit amuse; mais trop d'esprit fatigue. On aime mieux les fleurs répandues avec une économe et intelligente variété, que resserrées dans un étroit espace.

Quand un écrit nous a frappés d'abord par beaucoup d'esprit, s'il ne perd rien à une seconde lecture, il faut qu'il y ait autre chose que de l'esprit.

Semez çà et là quelques belles pensées dans un ouvrage futile, mais amusant, le public vous applaudira. Faites un livre dont chaque mot soit une pensée, et chaque pensée la révéla-

tion d'une vérité, quelques esprits distingués vous goûteront; le reste jettera le livre.

Le commun des hommes ne saurait méditer longtemps. Nous savons gré à un auteur de nous donner l'occasion de faire preuve d'intelligence, pourvu qu'il ne nous oblige pas à un effort soutenu.

SECTION II.

DES ROMANS.

Le roman est une œuvre d'imagination. Il n'a pas de règles plus précises, de formes plus arrêtées, ni de but plus déterminé que cette capricieuse faculté. Tous les genres et tous les sujets lui conviennent. Il ne se contente pas d'embrasser le monde réel, il crée celui qui lui plaît, et le peuple suivant ses goûts ou ses fantaisies.

Le roman emprunte quelquefois à l'histoire des personnages, des mœurs, des événements, et il y ajoute ceux qu'il juge nécessaires à l'effet dramatique de ses tableaux. Il puise, dans la philosophie, dans la religion, dans l'étude du cœur humain, des idées morales qu'il présente aux hommes, avec la dignité d'un enseignement ou la puissance apparente d'un fait. Les passions, les malheurs, les plaisirs et tous les hasards de la vie se pressent et se succèdent, avec rapidité, sur la scène qu'il ouvre aux regards du lecteur. C'est un vaste kaléidoscope dans lequel les hommes et les choses, les idées et les sentiments, le passé et le présent, les réalités et les chimères, le vraisemblable et l'impossible sont jetés pêle-mêle, et produisent sans cesse des combinaisons tantôt compliquées et bizarres, tantôt ingénieuses et inattendues, tantôt simples et attachantes comme la belle nature. Le ciel ou l'enfer, la terre ou les mers, servent de cadre et de fond à ses innombrables arabesques. Le romancier raconte et montre à la fois. On croit et on voit, un moment au moins, ce qu'il affirme et ce qu'il décrit. Les génies des *Mille et une*

Nuits sont des êtres fantastiques; mais leurs sentiments, leurs actions et les événements qui en résultent s'enchaînent et deviennent vrais, pendant que l'imagination du lecteur s'y intéresse. La fiction étant adoptée, tout ce qui en découle est naturel. Les passions des personnages mis en scène éveillent celles des lecteurs, et souvent les développent avec une prodigieuse rapidité. Les âmes sensibles et indolentes trouvent un plaisir infini dans ces émotions rapides et variées. Elles en jouissent, comme si les faits racontés se passaient sous leurs yeux : mais elles se croient à l'abri des orages qu'elles contemplent. Sécurité trompeuse ! Dès que le sentiment est né pour la fiction, il est tout prêt pour la réalité.

Parmi tant de romans publiés, de nos jours, je ne sais s'il en est un sur cent dont une personne sage puisse dire : « Le but en est bon, et aucun des détours par lesquels il mène ne peut égarer l'imagination, la foi, ni les mœurs. » Mais j'ose affirmer que tous les autres lui sembleront très-propres à rendre les sens accessibles aux tentations, à persuader que le plaisir et le profit doivent seuls déterminer le choix entre le bien et le mal, à gâter l'esprit et le cœur, enfin, à conduire la jeunesse de l'habitude des rêves séduisants au mépris des affections pures et des graves devoirs. De là ce besoin de jouissances immodérées, qui pousse souvent au crime ou au désespoir. Il existe probablement une corrélation étroite entre l'augmentation récente du nombre des romans et celle des suicides [1].

Les romans peu nombreux qui sont sans danger pour les mœurs ne sont peut-être pas sans danger pour l'esprit. Presque tous amusent plus qu'ils n'instruisent, ôtent le goût des lectures sérieuses, et finissent par diminuer la puissance de l'attention.

Mais, dira-t-on, « l'étude du cœur humain a bien son importance : or personne ne contestera que certains romans, tels

[1] Le nombre des suicides s'est élevé, en 1847, à 3.647, et en 1848, à 3,501. (Voir le compte rendu, pour ces deux années. par le ministre de la justice.)

que *Tom-Jones*, *Clarisse Harlowe* et *Gil-Blas* ne renferment d'admirables peintures de mœurs et de caractères ; et que la lecture n'en puisse être profitable aux esprits réfléchis. » Aux esprits réfléchis, je l'accorde : mais aux esprits ardents, aux âmes passionnées, j'en doute. Est-il un jeune homme dont la lecture de *Tom-Jones* et de *Gil-Blas* n'ait pas stimulé les sens? En est-il un qui n'ait secrètement envié l'esprit audacieux, la grâce, le pouvoir fascinateur de Lovelace, jusqu'au moment où il se rend coupable d'une action infâme? Si ces immortels chefs-d'œuvre peuvent être dangereux, que dire des autres romans? Ceux qui ne corrompent pas la jeunesse l'amollissent, lui ôtent la force d'accomplir ses devoirs et l'habituent au monde des fictions. Déjà exposée à ses propres illusions, doit-elle en chercher hors d'elle-même? Qu'elle laisse à la vieillesse ce moyen de se distraire des tristes réalités dont l'expérience a chargé ses souvenirs.

On peut lire quelquefois de bons romans, quand on veut reposer son esprit, et quand on ne peut plus avoir le désir de les mettre en action.

LIVRE TROISIÈME

DE L'HOMME MORAL

CHAPITRE PREMIER.

DE LA MORALITÉ ET DE LA CORRUPTION.

SECTION I.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

La sensation et la pensée révèlent, dans l'homme, deux substances distinctes dont l'action réciproque est aussi évidente qu'inexplicable, et dont les tendances[1] souvent contraires ne peuvent être conciliées que par un arbitre toujours présent et impartial, la *conscience*. C'est elle qui cherche, dans notre libre volonté, la moralité de nos actions, et qui, plus encore que l'intelligence, sa compagne inséparable, assigne à l'homme le

[1] La sensation, toute passive d'abord, provoque ensuite une répulsion, ou un désir que souvent la pensée condamne.

premier rang dans la création. Mais la conscience a-t-elle, en elle-même, pour se guider, des principes certains, des règles invariables? Problème effrayant qui intéresse toute notre destinée! Dieu cependant l'a posé, en nous laissant la faculté de choisir entre le bien et le mal; et notre devoir est de nous appliquer à le résoudre.

Un homme, entièrement dépourvu du sentiment moral, ne serait qu'une brute livrée à ses penchants. Mais, entre cet état abject et la perfection, il existe d'innombrables degrés. On en aurait une image assez vraie dans une échelle dont le pied serait plongé dans les abîmes infernaux, et le sommet, caché dans les cieux. C'est par l'étude de soi-même, par l'amour du bien, et par l'inspiration divine que l'on peut atteindre à ce sommet.

Toute la moralité de l'homme se résume dans l'appréciation exacte et dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. Dans le livre II[1], nous avons parlé des sentiments que l'homme doit éprouver pour son Créateur. Dans le livre I[er][2] et dans le livre II[3], nous avons examiné, d'une manière générale, les perfectionnements que l'homme sensitif, intelligent et moral, peut recevoir de l'éducation et de sa volonté. Maintenant nous allons aborder plus spécialement l'étude de l'homme moral.

Si nous supposons un homme vivant tout à fait isolé, nous reconnaîtrons qu'il doit à Dieu son respect et son adoration; qu'il se doit à lui-même de fortifier son âme et de dominer ses sens : mais nous comprendrons aussi qu'il est nécessairement affranchi des sentiments, des pensées et des devoirs qui naissent des rapports des hommes entre eux. Ce que nous entendons par la *moralité* n'a donc une application complète que dans l'état social; et si nous distinguons l'homme moral de l'homme social, c'est parce que nous voulons étudier, dans le premier, le penchant, et, dans le second, l'action.

[1] Chapitre Ier, sections III et IV, pages 99 et suivantes.
[2] Chapitre III, section VI, pages 25 à 27.
[3] Chapitre II, section X, pages 134 à 140.

SECTION II.

DE LA PERFECTION MORALE, DES OBSTACLES QU'ELLE RENCONTRE, ET DES MOTIFS DE LA PRENDRE POUR BUT.

Le *bien* n'est que l'ordre, ou le beau dans le sens moral. L'âme qui en fait l'objet de ses constantes recherches aspire à la perfection. Elle ne peut y parvenir que par le triomphe de la raison sur les passions, de l'intérêt général sur l'intérêt privé, et parfois de l'amour du prochain sur l'amour de soi-même. Parmi les obstacles sans nombre qui nous rendent cette victoire difficile et souvent impossible, il faut placer au premier rang notre molle indulgence pour nos penchants ou nos caprices. C'est cette indulgence qui nous habitue à considérer tous nos désirs comme des besoins légitimes, et qui finit par étouffer en nous le sentiment moral. Pour conserver à la conscience son autorité tutélaire, nous devons étudier, avec soin, les plus secrètes impulsions de notre âme, et juger chacune de nos actions avec la sévérité que nous mettrions à la juger dans autrui. S'il nous arrive de nous tromper, malgré tant de soins pour discerner la vérité, nous pourrons bien sentir le regret, mais jamais le remords.

SECTION III.

DE LA VERTU.

La vertu est le triomphe du bien sur le mal, de la raison sur les mauvaises passions. C'est la soumission à l'ordre; c'est le concours individuel à l'harmonie générale. L'amour du bien et le désir du bonheur font aspirer à la vertu. L'une est un élan de l'âme vers la perfection morale, un sentiment profond du mérite que le sacrifice ajoute au devoir accompli, une secrète révélation de Dieu. L'autre est une pensée toute personnelle,

une sorte d'égoïsme épuré, une inspiration des sens. Or nous sommes bien plus enclins à rechercher des satisfactions qui intéressent nos sens que des satisfactions purement intellectuelles. Les personnes, même les plus pieuses, ne séparent guère l'idée de la vertu de celle des félicités et des peines de l'autre monde. Mais la pratique du bien habitue l'âme à trouver, dans la vertu, un principe de vie approprié à son essence, comme les éléments matériels sont appropriés au corps. Plus l'âme résiste à la voix des sens, plus elle est docile à la voix de la vertu. On aurait tort de prétendre que l'on rabaisse le sentiment du bien, quand on cherche à le faire prévaloir par l'espoir des récompenses ou par la crainte des peines d'une autre vie. Le bien ne peut être que la conformité à une règle; or cette règle, quoique dérivée des lois divines, des lois éternelles de la morale, cesserait d'être obligatoire pour l'homme, et lui semblerait une chimère, s'il ne savait qu'en l'observant il méritera une récompense, et, en la violant, un châtiment. Il faut donc que la vertu soit autre chose qu'un principe abstrait; il faut que l'homme sente la nécessité de la pratiquer. Si Dieu s'était contenté de lui dire : « Voilà le mieux; mais fais ce que tu voudras, » quels motifs aurait-il pour résister à des penchants qu'il tient de son organisation, et qui souvent en sont un besoin impérieux? Croire à la morale, c'est croire à la rémunération de la vertu et à la punition du crime dans le séjour de l'éternelle équité. Cette conviction ne peut faire un égoïste du véritable chrétien; car on n'est pas chrétien sans la vertu la plus opposée à l'égoïsme, la charité.

On ne s'explique pas comment la Providence a pu rendre la pratique de toutes les vertus si facile à quelques personnes, et si difficile à d'autres, à moins de supposer que sa justice ne doive s'exercer d'une manière relative, en tenant compte à chacun des obstacles nés des circonstances ou de la violence de ses passions. Tel homme, en effet, a besoin de plus grands ef-

forts, seulement pour restreindre le nombre et la gravité des fautes vers lesquelles ses penchants l'entraînent, qu'un autre, pour marcher, d'un pas ferme, dans le sentier du devoir. Pourraient-ils donc tous deux être jugés d'après la même règle ?

L'homme se borne à punir les fautes ou les crimes qui troublent l'ordre social, parce qu'il n'en connaît ou n'en craint pas d'autres. Son ignorance et son intérêt limitent sa justice. Mais Dieu, qui voit tout, et qui a posé la règle du bien, doit songer à en récompenser l'observation. Suivant le langage humain, son équité l'exige. Souffrir pour la vertu, c'est acquérir un droit au bonheur.

SECTION IV.

DU CHOIX ENTRE LE BIEN ET LE MAL.

La vie morale de l'homme est une course dont le point de départ est placé entre deux buts opposés, le bien et le mal. Chacun choisit sa route. Un pas fait dans l'une de ces directions éloigne de l'autre, et accroît les difficultés du retour. Des deux côtés, la voie commence par des obstacles, et se termine par une pente facile. Plus on avance, moins on est tenté de reculer. En effet, la perfection semble plus séduisante à mesure que l'on en approche davantage; et l'habitude du vice empêche d'en reconnaître toute la laideur. Celui qui a pris la vertu pour but calcule sans cesse la distance qui l'en sépare, et s'efforce d'y arriver. Celui qui est entré dans la voie du mal s'inquiète quelquefois; mais, mesurant l'espace qu'il aurait encore à parcourir avant d'en atteindre la dernière limite, il se rassure, s'avance insensiblement, et ne s'arrête qu'au fond de l'abîme.

On se souvient du devoir quand la passion s'éteint; c'est

l'heure du repentir; c'est l'heure aussi des passions nouvelles. L'âme veut être occupée, si ce n'est du bien, ce sera du mal. Une faute rend probable une autre faute; car il est plus facile de se préserver d'une chute que de s'en relever. Il ne faut pas trop compter sur la persévérance du repentir.

Quand on s'est jugé avec une sévérité outrée, on ne tarde pas à le reconnaître; et, par une réaction très-ordinaire, on tombe dans l'excès opposé. L'erreur sur l'importance se change en un doute sur la réalité des fautes; puis le repentir s'efface comme un vain scrupule, et la conscience prend l'habitude de se taire. L'exagération d'un bon sentiment a donc ses dangers; et l'on n'est jamais dans le bien qu'à la condition d'être dans le vrai.

Les fautes de la jeunesse sont comme certaines substances dont la saveur, agréable d'abord, s'aigrit avec le temps.

SECTION V.

EXAMEN DE LA MAXIME : LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN.

Le mieux est l'ennemi du bien. Cette maxime est ordinairement si mal comprise, qu'il n'est pas sans importance d'en fixer le sens. En faire un principe absolu, c'est ôter à l'âme ses sentiments généreux; à la raison, ses convictions; à la conscience, sa délicatesse et son autorité. Dès lors plus de limite précise entre le bien et le mal, entre le vice et la vertu; et le beau devient une affaire de goût; la morale, une convenance. Combien de gens adopteraient cette interprétation pour excuser leurs fautes!

On a dit, il y a près de deux mille ans : « En toutes choses, il existe un point en deçà et au delà duquel le bien ne peut se

trouver. » Cela est vrai; mais on s'éloigne plus ou moins de ce point. Une chose est, par essence, bonne ou mauvaise, comme une ligne est droite ou courbe : or une ligne n'a pas deux manières d'être droite; mais elle peut être plus ou moins courbe. Qu'on ne confonde pas un léger écart avec une faute grave : ce serait une injustice; et qu'on ne prétende pas que le mieux n'est jamais le bien : ce serait une absurdité. Toutefois, si cette maxime est fausse dans le sens absolu, elle est juste dans des cas très-faciles à déterminer. Ainsi l'expérience l'admet comme un tempérament à la rigueur des principes, quand il s'agit de combattre l'erreur ou la faiblesse, et de les ramener au devoir. Alors une trop grande exigence aurait des dangers, et le désir du mieux rendrait le bien impossible. L'homme effrayé de l'intervalle immense qui le séparerait de la perfection, reculerait vers le mal. Encourageons, au contraire, ses efforts pour se rapprocher du bien, et ne lui offrons la perfection que comme un but vers lequel il est toujours utile d'avancer, même sans espoir d'y parvenir. La bonne volonté mérite déjà des éloges; car elle est un progrès et une promesse. Voilà le sens vrai de cette maxime. Il faut donc y voir, non un prétexte d'indulgence pour soi, mais un précepte de tolérance pour les autres.

SECTION VI.

DE LA CORRUPTION.

La *corruption* est l'altération profonde, ou l'entier anéantissement du sens moral, le goût des jouissances immondes et le plaisir dans la perversité. Un homme corrompu ne comprend plus le bien, et il le raille comme une illusion ou une duperie. Une sorte de gangrène morale a envahi son âme, en a désorganisé les plus nobles facultés, et l'a privée de toute aptitude aux perceptions délicates, au sentiment du beau, aux pensées généreuses. L'inspiration divine y est éteinte, et la brute triomphe.

SECTION VII.

PENSÉES DIVERSES SUR LA MORALITÉ ET SUR LA CORRUPTION.

Dans la plupart des hommes, les idées d'ordre et de perfection sont le fruit de longues réflexions. Dans un petit nombre d'autres, elles semblent tenir à leur organisation même. Lorsque les premiers ont à peine quelques notions du bien, les seconds en ont le sentiment exagéré. L'expérience amène les uns et les autres, par une marche contraire, à un certain milieu qui est le degré ordinaire de la sagesse humaine. Mais la seule expérience profitable est celle que l'on acquiert soi-même. Les conseils d'autrui ne laissent pas plus de traces, dans notre esprit, que les descriptions des lieux qui nous sont inconnus. Le souvenir s'en efface comme celui d'une abstraction. Une vérité, au contraire, que la pratique a révélée, frappe l'esprit comme la vue d'un objet matériel, s'identifie avec les faits, en reçoit une image sensible, et va se graver dans l'âme, en y portant la conviction.

L'expérience produit toujours quelque effet : quand elle ne corrige pas, elle façonne et enhardit au mal.

La jeunesse a deux tendances également dangereuses, l'une à imiter le mal, l'autre à dédaigner le bien. Les dispositions inverses sont un rare privilége; et c'est à les faire naître que doit s'appliquer toute l'éducation morale. Prudemment dirigée, elle exerce une influence salutaire. Pourtant il arrive que des jeunes gens s'échappent des bras de parents tendres et vigilants pour se jeter, tête baissée, dans le désordre; tandis que d'autres semblent, par la sagesse de leur conduite, protester

hautement contre les mauvais exemples de leurs familles. Dans les premiers, le goût du plaisir; dans les seconds, le goût du bien, fortifié peut-être par la crainte d'une solidarité fâcheuse, et, dans tous, l'amour de l'indépendance, sont les causes ordinaires de cette opposition entre les enfants et les parents.

Nos plus louables penchants font quelquefois éclore des défauts. Ainsi la tendresse d'un père modeste et désintéressé, pour lui-même, s'épanche, sur ses enfants, en une vanité et une ambition extravagantes; l'intolérance religieuse naît de la piété; la dissimulation, de la prudence; la faiblesse, de la bonté; la dureté, de la justice; la parcimonie, de l'ordre, et le désordre, de la générosité. Un profond amour du bien, uni à beaucoup de lumières, peut seul empêcher nos bonnes qualités de porter de mauvais fruits.

Nous sommes toujours zélés pour les devoirs auxquels nos passions s'intéressent. L'homme qui veut se connaître, et persévérer dans le bien, doit en séparer tout alliage. Il n'y parviendra qu'en remontant à la source de chaque action dont il se glorifie. Alors il verra, dans sa jeunesse, que le besoin de plaire à une personne aimée se mêle aux plus généreux élans de son âme; dans son âge mûr, que le désir de la considération ou les conseils de l'ambition ont, sur sa conduite, une large part d'influence, si ce n'est un pouvoir exclusif; et, dans sa vieillesse, que l'avarice et l'égoïsme se cachent quelquefois, chez lui, sous les noms hypocrites de prévoyance et de raison.

On est bien plus excusable de faillir sans réflexion, que de composer avec ses principes. Dans le premier cas, on est faible; dans le second, on ment à sa conscience, et l'on se prépare à l'hypocrisie.

Celui qui se déclare incapable d'une faute dont on ne l'accuse point, prouve qu'il y a du moins songé. Cette justification est une réponse aux secrètes sollicitations d'un penchant.

Dans les jours d'abattement qui suivent l'abus des plaisirs ou les déceptions de l'amour-propre, si l'on va quelquefois jusqu'à se blâmer, c'est pour des torts dont on peut facilement trouver l'excuse. Le seul profit que l'on tire trop souvent de cet examen, est la satisfaction d'avoir été sincère avec soi-même, et un encouragement à rester ce qu'on est.

Pour distinguer nettement les préjugés des vérités morales, nous devons nous demander comment Dieu jugera les sentiments qui vont nous faire agir.

Beaucoup de gens voient, dans la morale, une simple convenance; et, dès qu'ils sont à l'abri des regards du monde, ils oublient l'étiquette.

La faiblesse a une grande part dans les actions humaines. Tel ne commet jamais de grandes fautes, parce que la hardiesse lui manque; tel en commet, parce qu'il n'ose résister à l'exemple.

Il n'est pas sans danger de vivre dans l'atmosphère du vice. La corruption répand des miasmes dont l'effet est d'altérer la délicatesse du sens qui les perçoit.

Les fautes sont, pour les âmes faibles et passionnées, des accidents dont les intervalles sont remplis par le repentir, et, pour

les âmes corrompues, des actes habituels dont les intervalles ne sont que des accidents.

Accomplir scrupuleusement ses devoirs, sans aucune pensée d'intérêt ni d'amour-propre, c'est sagesse; les accomplir aux dépens de son bonheur, c'est vertu.

On commence à comprendre une faute, quand le motif qui l'a inspirée a cessé d'exister, et quand elle est irréparable.

Le bien n'est pas une chimère; car jamais on ne s'en écarte sans prouver, en quelque point, un défaut d'intelligence.

La honte du mal s'évanouit avec le goût du bien.

Le mépris que l'on ressent pour les hommes n'est-il pas souvent l'effet d'un retour sur soi-même?

On prétend se justifier de ses fautes en disant : « Tout le monde agit ainsi; un seul ne peut avoir raison contre tous. » Mais si chacun donne la même excuse, quelle confiance avoir dans la raison de tous? Au lieu de dire : Cela se fait, ne vaudrait-il pas mieux prouver qu'il est bien de le faire?

Le blâme des fautes auxquelles on se sent enclin est une précaution de la vertu ou de l'hypocrisie.

Justifier ses fautes par celles d'autrui, c'est s'encourager au mal.

On peut valoir mieux que sa réputation, mieux que sa conduite, mais jamais mieux que ses principes.

Celui qui commet une mauvaise action peut n'être qu'égaré. Celui qui la conseille, dans son propre intérêt, joint à sa part de la culpabilité du fait la préméditation et la lâcheté.

S'il est rare qu'en s'élevant l'homme devienne meilleur, il ne l'est pas qu'il devienne pire.

Le bien que l'on fait par amour-propre contient déjà un germe de corruption; et de là à faire le mal par intérêt la distance n'est pas grande.

La raison paraît fade à la plupart des hommes. Ils ne la supportent guère sans quelque assaisonnement; et ils préfèrent celui qui la dénature le plus.

La perfection morale est rare : faut-il s'en étonner? Beaucoup de bons et de mauvais sentiments sont fruits d'un même sol. Ainsi la reconnaissance ou la rancune, l'amitié ou la haine ne prennent racine que dans les âmes sensibles et constantes. Si l'éducation n'amende pas la nature, le défaut grandit rapidement à côté de la qualité, et finit par l'étouffer.

Pour rendre l'homme meilleur, réchauffez en lui le senti-

ment du beau; et relevez, à ses propres yeux, sa dignité morale. On le ramène au bien en lui prouvant qu'on l'en juge capable. La sévérité, bonne avec les âmes légères et sans énergie, est un frein trop rude pour les âmes sensibles et fières. Elles s'en irritent, et persévèrent, par révolte, dans les fautes qu'un peu d'indulgence leur eût fait regretter.

Un soupçon injuste blesse et décourage, conduit même, par le dépit, au mal qu'il a supposé. Le soupçon inspiré par un amour jaloux est le seul qu'on excuse.

Est-il un spectacle plus affligeant que celui d'une âme dégradée? Est-il une conviction plus triste que celle de ne pouvoir la relever? Gardons-nous toutefois de laisser voir au coupable notre découragement. Pour rendre possible sa réhabilitation morale, il faut toujours la lui montrer comme le résultat assuré de son repentir.

La pratique de la vertu coûte des efforts et des privations; mais on en trouve le prix dans la sérénité de son âme, dans l'estime universelle, et, plus encore, dans une magnifique espérance.

Le vice donne quelques plaisirs grossiers; mais il les fait payer par des agitations dévorantes, par l'affaiblissement de l'intelligence, par la perte de la santé, par le mépris et la honte. Ne devrait-on pas préférer la vertu, par le seul amour de soi-même?

CHAPITRE II.

DES DIVERS ÉTATS ET DES DIVERSES IMPRESSIONS DE L'AME CONSIDÉRÉE PLUTOT EN ELLE-MÊME QUE DANS SES RAPPORTS AVEC LES OBJETS EXTÉRIEURS.

SECTION I.

DES DIVERS ÉTATS ET DES DIVERS SENTIMENTS PRODUITS PAR LE BIEN-ÊTRE DE L'AME ET DU CORPS.

§ I. — États et sentiments intimes.

1° *Tranquillité*, état naturel d'une âme où tous les sentiments se trouvent en parfait équilibre, soit par l'effet d'une heureuse organisation, soit par le pouvoir de la volonté.

2° *Calme*, cessation du mouvement, repos qui a pu être précédé et qui pourra être suivi d'un orage.

L'âme est calme, quand elle n'est émue ni par le désir, ni par la crainte, ni par le plaisir, ni par la peine. On ne peut apprécier les douceurs du calme, si l'on n'a été agité par quelque passion douloureuse.

3° *Quiétude*, tranquillité produite par une confiance bien ou mal fondée, par l'ignorance du danger, ou par l'imprévoyance d'un esprit borné.

4° *Sécurité*, conviction raisonnée de l'absence du danger.

5° *Satisfaction*, impression que fait éprouver la possession de l'objet d'un désir, ou l'accomplissement d'un projet, et même d'un devoir. La satisfaction est le but de nos penchants, de nos

goûts et de nos besoins. Ce but en détermine la moralité. Le bien satisfait les âmes vertueuses; le mal, les âmes perverses. Les passions cherchent, dans la satisfaction, le bonheur, ou du moins le plaisir : le plus souvent, elles n'y trouvent que souffrances et regrets.

6° *Contentement*, jouissance calme, absence de désirs qui pourraient la troubler.

La *satisfaction* répond surtout à un appétit des sens; le *contentement*, surtout à une aspiration de l'âme. L'une est variable, comme la cause qui la fait naître; l'autre repose sur des bases moins mobiles, sur la modération et sur le raisonnement.

7° *Bien-être*, état doux et tranquille qui résulte de la bonne santé, des paisibles satisfactions des sens et du contentement de l'âme. C'est le bonheur du sage; ce devrait être celui de l'égoïste.

8° *Plaisir*, impression agréable que produisent en nous les rapports de nos sens et de notre âme avec les objets de nos goûts.

Le plaisir est si ennemi de la contrainte, qu'on le rencontre rarement où il est attendu. Il ne se trouve pur et durable que là où on le cherche le moins, dans l'accomplissement des devoirs.

L'homme est né pour lutter; car il n'attache aucun prix aux plaisirs obtenus sans efforts.

9° *Bonheur*, état que nous procure la complète satisfaction de nos besoins, de nos penchants, de nos désirs, dans le calme absolu de notre conscience. C'est la plénitude de la vie fonctionnant sans obstacles; c'est une harmonie constante entre notre âme, nos sens et les objets qui les attirent.

Le bonheur ne pouvant exister qu'avec probabilité de durée

et contentement de l'âme, où le chercher, si ce n'est dans la vertu?

L'homme le plus heureux n'est pas celui qui peut se procurer le plus de jouissances : c'est celui qui est le plus satisfait de son sort.

Il entre, dans le bonheur, deux éléments essentiels que l'or ne peut donner : la santé du corps et le contentement de l'âme. On les obtiendrait peut-être par la tempérance et la vertu; mais peu de gens veulent les acheter à ce prix.

Nul ne comprend bien le bonheur dont il jouit qu'à la vue du danger de le perdre ou de l'envie qu'il excite.

Nous osons assurer qu'un tel événement nous rendrait heureux! Regardons en arrière, et voyons si la plupart de nos malheurs n'ont pas eu, pour cause directe ou indirecte, nécessaire ou fortuite, l'accomplissement de nos plus chers désirs?

Le bonheur est rare, parce que peu de gens savent le trouver où il est, dans le devoir, les affections, la bienfaisance, l'étude. Beaucoup de malheureux ne sont que des ingrats envers la Providence.

10° *Félicité*, bonheur suprême. Comme nous n'en jouissons jamais qu'en espérance, elle se réduit pour nous à une idée abstraite et poétique. Chacun se représente la félicité sous l'image qu'il préfère. C'est le rêve de l'amour; c'est celui de la gloire; c'est le tableau idéal des délices d'une autre vie.

§ II. — Manifestations.

1° *Joie*, sentiment de plaisir que l'âme éprouve, à l'occasion d'un événement heureux.

La joie peut aller jusqu'à l'ivresse, jusqu'aux transports insensés, jusqu'à la folie; mais souvent elle n'est pas moins vive, quoiqu'elle soit contenue. Elle est expansive dans les caractères francs, ouverts et résolus, timide dans les caractères faibles et indécis, et à peine apparente dans les caractères habitués à la réserve ou à la dissimulation, à l'exercice de la force ou à la résignation de la souffrance.

2° *Gaieté*, état d'une âme éloignée des sentiments et des idées tristes par la bonne disposition des organes, par la satisfaction des désirs, par la vivacité de l'esprit, et quelquefois par l'effet sympathique de la joie d'autrui.

La gaieté habituelle, unie à la sensibilité, forme le plus aimable des caractères, et met, dans les rapports intimes, un charme inexprimable. Mais trop souvent la gaieté a pour principe la légèreté de l'esprit ou un peu d'égoïsme. Alors, uniquement attentive à rechercher le côté plaisant des choses, elle ne trouve que des motifs de rire dans la plupart de celles dont on doit s'affliger. Si cependant elle aperçoit des douleurs qu'elle soit forcée de respecter, elle en fuit le spectacle, avec un empressement où l'on ne peut s'empêcher de voir autre chose que de la raison.

3° *Hilarité*, expansion de la gaieté provoquée par des causes subites et imprévues, telles que la vue de certains ridicules, les raisonnements niais ou absurdes d'un esprit prétentieux, les saillies d'un esprit original.

Il est rare que l'hilarité ne soit pas mêlée d'un peu de raillerie.

4° *Ravissement*, exaltation d'une âme que le plaisir transporte, douce ivresse causée par les jouissances du cœur ou de l'esprit, plutôt que par celles des sens.

5° *Extase*, ravissement parvenu à son plus haut degré, interruption apparente de l'activité des sens et concentration de toutes les facultés dans un sentiment ineffable de joie, d'admiration ou d'amour.

SECTION II.

DES DIVERS ÉTATS D'UNE AME PRÉSERVÉE DE LA CORRUPTION DES SENS [1].

1° *Innocence*, candeur native qui précède l'intelligence du mal et qui a besoin d'être éclairée, pour savoir s'en préserver. C'est la virginité de l'âme.

2° *Pureté*, état d'une âme que le souffle des passions n'a point ternie; qui comprend à peine, ou qui ne comprend pas le mal, et que sa parfaite sérénité dispose à la vertu. La pureté est toujours accompagnée d'une confiance naïve qui, par son abandon même, commande le respect. Il s'en exhale un parfum si frais et si suave, qu'il suffit de le respirer pour sentir le calme succéder aux agitations du cœur et à l'irritation des sens.

3° *Pudeur*, défiance instinctive de l'âme contre les surprises des sens, réserve inspirée par une préférence qu'on n'ose avouer, ou répugnance profonde pour tout ce qui blesse la décence [2].

4° *Pudicité*, pudeur habituelle et raisonnée, œil de la vertu.

5° *Chasteté*, tempérance des sens, horreur naturelle des plaisirs illicites, et honnête retenue dans la jouissance des plaisirs légitimes.

La chasteté, toujours profitable à la vertu et à la dignité morale, ne contribue pas moins à la santé, au contentement intime et au bonheur.

[1] Toutes ces qualités appartiennent principalement à l'âme, et sont, par conséquent, des attributs de l'*homme moral*. Tous les vices opposés, qui naissent de l'influence prédominante des sens, ont été étudiés avec l'homme sensitif.

[2] On a vu (pages 47 et 48) les caractères particuliers de la pudeur de la femme, et l'on voit ici les caractères généraux de la pudeur dans les deux sexes.

6° *Continence*, renoncement absolu aux satisfactions purement sensuelles que peut procurer l'union des sexes [1].

Le mérite de la continence est proportionné à la violence des désirs dont elle triomphe.

SECTION III.

DES DIVERSES IMPRESSIONS PRODUITES SUR UNE AME FAIBLE PAR L'APPARENCE OU L'IMMINENCE D'UN DANGER.

1° *Crainte*, inquiétude causée par la prévision d'un événement fâcheux, ou gêne de l'âme en présence d'un pouvoir qui impose.

La crainte se règle sur la conviction de la grandeur et de l'imminence du danger, ou sur la sévérité de la personne dont on subit l'ascendant.

2° *Appréhension*, idée d'un danger encore incertain.

L'intelligence qui a conçu des motifs d'appréhension, cherche les moyens d'en détourner la cause, et conserve ordinairement assez de calme pour les trouver.

3° *Alarme*, émotion excitée par l'approche subite d'un péril réel ou par un péril imaginaire.

L'alarme, effet de la surprise, laisse peu d'empire à la réflexion, et s'abandonne à des démonstrations qui la propagent.

4° *Peur*, défaillance de l'âme, à l'aspect ou à la seule pensée d'un danger, sentiment intime que l'amour-propre parvient souvent à cacher, mais qui n'en fait pas moins battre le cœur et chanceler la raison.

La peur rend cruel. Elle exagère les périls, se croit toujours en état de légitime défense, et frappe, les yeux fermés.

[1] Le mot *continence* semblerait seulement destiné à exprimer l'action de *se contenir;* mais, comme il aurait ainsi le même sens que le mot *chasteté*, je dois lui donner ici l'acception généralement reçue, et l'employer à rendre l'idée d'*une abstinence complète*.

On parle avec plaisir de ses dangers passés, soit pour exciter l'intérêt, soit pour faire croire à son courage. Plus on a eu peur, plus ce plaisir est grand.

5° *Frayeur*, peur pénétrante, intime, expansive. Les organisations sensibles et délicates en sont subitement atteintes, à la vue, ou seulement à l'apparence d'un péril inopiné. La frayeur se manifeste par des exclamations, par des gestes désordonnés, et même par la fuite. Quand on devient un peu plus calme, souvent on rit de sa frayeur.

La frayeur est si insensée, que, pour vous faire éviter un danger imaginaire, elle vous précipite dans un danger réel.

6° *Terreur*, profond abattement de l'âme devant un grand péril ou quelque événement mystérieux qui peut le faire craindre; sorte de paralysie de l'esprit et des sens qui empêche également de combattre et de fuir.

7° *Effroi*, sentiment qui étreint et glace le cœur, lorsqu'on est témoin d'une catastrophe imprévue, ou d'un attentat horrible dont soi-même on se croit menacé [1].

8° L'*Épouvante* succède à l'effroi quand on est atteint par l'événement qui l'avait inspiré, et quand on n'entrevoit plus aucun moyen de salut.

Le danger qui a donné l'alarme peut aussi, en se réalisant, faire naître l'épouvante, et la rendre contagieuse.

SECTION IV.

DES DIVERSES SORTES DE MALAISE ET DE SOUFFRANCE INTIME DE L'AME.

1° *Ennui*. L'ennui est, chez l'homme, le vide du cœur et de l'esprit, le regret d'une âme abattue, ou le désir indéterminé d'un égoïsme apathique. C'est aussi la prostration morale qui

[1] Si nous sommes à l'abri du danger, nous n'éprouvons que de l'horreur.

suit l'abus des jouissances physiques. C'est quelquefois enfin le sentiment amer que laissent les déceptions de l'orgueil.

L'ennui devient une maladie chronique dans les cœurs froids et sans ressort. Les passions peuvent produire la souffrance et le désespoir, jamais l'ennui.

Plaignez l'homme qui n'a pas un but; car l'incertitude de sa marche doit, tôt ou tard, le fatiguer et lui inspirer le dégoût de la vie. Nous avons vu quelle est la pernicieuse influence de l'ennui sur le cœur de la femme. Les âmes bienfaisantes, par nature, ne connaissent jamais le désœuvrement, ni l'ennui. Le désir d'être utiles remplit leur existence. Les autres ne peuvent éviter l'ennui que par le travail, l'ambition, ou de dangereux plaisirs.

On résiste plus facilement à la douleur qu'à l'ennui. Quand on lutte contre les souffrances, on ajoute à la vie le prix des efforts qu'elle coûte; et l'on veut ensuite conserver ce qu'on a défendu. Mais quand l'ennui s'empare d'une âme, il en détruit l'activité, les penchants, les affections; et, s'il ne parvient seul à tuer le corps, il a quelquefois recours au suicide.

On doit plus compter sur la bonté que sur l'esprit d'une personne que tout amuse : mais il n'est pas facile de savoir ce qui l'emporte de la sécheresse du cœur ou de la stérilité de l'esprit de celle que tout ennuie.

2° *Souci*, préoccupation causée par de tristes réflexions, par la gêne d'une position difficile, ou par la crainte de quelque événement fâcheux.

3° *Trouble*, désordre momentané qu'excite, dans l'esprit et dans les sens, l'impression vive et inattendue d'un fait ou d'un mot accusateur, d'une nouvelle qui déconcerte des projets et des espérances.

4° *Embarras*, incertitude de l'esprit, dans une circonstance qui exigerait une prompte décision. La lenteur ou la mobilité, et le défaut de netteté de l'esprit, sont les principales causes de l'embarras. La faiblesse et la crainte y ajoutent l'irrésolution L'embarras se trahit par l'hésitation de la parole, par la fixité d'un regard sans but, et par la nonchalance ou l'activité mal-

adroite du corps. Un événement imprévu peut causer quelque embarras; mais un esprit vif et une âme forte l'ont bientôt surmonté.

5° *Perplexité*, irrésolution pénible d'un esprit obligé de faire un choix entre deux partis, entre deux sentiments, et qui ne trouve que le doute au bout de l'examen.

La perplexité est souvent une lutte entre le cœur et la raison.

6° *Regret*, retour pénible vers le passé, serrement de cœur produit par le souvenir d'une faute, par la privation d'un plaisir, par une espérance, une illusion détruites, et par la perte des objets de nos affections ou de nos goûts.

7° *Peine*, impression douloureuse qu'un mal actuel excite au fond de l'âme. La peine, ayant ordinairement une cause accidentelle et passagère, semble exclure l'idée de durée.

8° *Tribulations*, peines diverses et multiples dont le poids accable les âmes débiles et fait chanceler les âmes fortes.

Certaines existences paraissent vouées aux tribulations et ne peuvent trouver le courage de les supporter que dans une pieuse résignation.

9° *Chagrin*, continuité d'une peine profonde, sentiment qui absorbe toutes les pensées, émousse tous les goûts et altère l'humeur. Le chagrin est sombre et taciturne. Il fuit les regards, et se complaît dans la solitude.

10° *Tourment*, profonde angoisse de l'âme, torture que lui causent le remords, la jalousie, l'ambition déçue, l'amour contrarié, et toute inquiétude vive et prolongée.

Les âmes froides ou légères ne connaissent guère le tourment; les âmes trop sensibles l'éprouvent souvent sans raison; les âmes fortes le dominent quelquefois, au point de l'oublier, ou l'aggravent en voulant le cacher.

11° *Douleur morale*. La douleur physique frappe le corps, et réagit sur l'âme; la douleur morale frappe l'âme, et réagit sur le corps. Ces deux sortes de douleurs sont presque inséparables, et sont, l'une à l'égard de l'autre, tantôt la cause et tantôt l'effet.

La douleur physique est une sensation : nous l'avons expliquée. La douleur morale est un sentiment : nous devons en indiquer les principaux effets.

La douleur morale est le profond regret, le vide affreux que produisent en nous la perte de nos plus chères affections et les déceptions du cœur, ou même de l'amour-propre. Quand l'âme est vaincue par le chagrin, elle se replie sur elle-même, et s'abandonne à la douleur morale. L'empire de ce sentiment est subordonné à l'âge, à la santé et au caractère de chaque individu. L'enfance est trop insensible pour y être soumise; la jeunesse y échappe par sa légèreté ; et si, dans la vieillesse, la personnalité tend à l'accroître, l'affaiblissement de la sensibilité le tempère. Mais c'est sur l'âge mûr que la douleur morale sévit avec toute sa cruauté.

La douleur morale, après avoir pénétré l'âme, s'infiltre dans les organes matériels, et les corrode à leur tour. D'ordinaire les corps robustes y résistent longtemps, et les corps débiles en subissent promptement l'influence destructive. Cependant elle abat des personnes douées d'une grande force, tandis que de plus faibles en sont à peine ébranlées. Cette apparente anomalie s'explique, ou par l'habitude des premières de compter sur le bonheur, et des secondes d'être toujours résignées à supporter l'infortune, ou par la différence, dans les unes et les autres, des degrés de la sensibilité, c'est-à-dire d'une sorte d'affinité de l'âme pour la douleur.

Si quelquefois la douleur morale parvient à pénétrer dans les âmes mobiles et légères, elle obtient des âmes sérieuses et mélancoliques un culte dont le temps modère peut-être, mais n'éteint jamais la secrète ferveur. Dans celles-ci, elle prend des nuances diverses. Ainsi, certaines personnes, à la vue des lieux jadis témoins d'un bonheur que la mort a détruit, restent, en quelque sorte, suspendues entre leurs souvenirs et la réalité. Elles trouvent, dans cette vague contemplation, un calme matériel qui engourdit leur esprit, et préserve leurs cœurs de plus rudes angoisses. Le même spectacle produit, au contraire, dans les âmes plus vives et plus sensibles, une évocation subite de

toutes les joies passées, de toutes les sensations heureuses, et de tous les sentiments qui ont charmé les beaux jours de la vie. Mais, en même temps, la vérité leur montre, au milieu de ces gracieuses apparitions, une tombe entr'ouverte où vont s'abîmer tous les souvenirs et toutes les espérances. Le privilége d'une grande sensibilité est aussi le privilége des grandes souffrances.

Les sentiments douloureux s'épanchent, ou se concentrent. Une âme faible ne peut retenir ses gémissements, et laisse ainsi exhaler sa souffrance; une âme énergique s'en repaît en silence, s'y complaît, et parfois y succombe.

L'exagération des regrets est un présage d'oubli. Une douleur bruyante n'est jamais dangereuse. Elle ressemble à la vapeur qui mugit et perd sa force, quand elle trouve une issue.

La transition subite des éclats de la douleur au calme du langage annonce la résignation ou le désespoir.

Dans les âmes légères, le souvenir survit peu à la première impression d'un événement douloureux. Dans quelques âmes profondément sensibles, il se grave en traits ineffaçables. Les premières ressemblent à un miroir où les images se succèdent, sans laisser aucune trace; les secondes, à ces pierres monumentales que le temps a usées, et qui cependant conservent encore l'inscription des pieux sentiments ou des grands souvenirs auxquels on les a consacrées.

L'immobilité matérielle semble assoupir la douleur physique; et, quand une main cruellement secourable cherche à donner au malade une position meilleure, chaque mouvement excite en

lui une souffrance aiguë, et lui arrache un cri de détresse. De même l'isolement permet à la douleur morale de ronger le cœur par une action lente et presque insensible, tandis que les empressements d'un intérêt irréfléchi en remuent les fibres engourdies et y causent des déchirements affreux. Les âmes vivement affectées s'irritent des consolations, comme d'un sacrilége, ou en souffrent, comme d'un coup porté sur une plaie saignante. Elles ne reçoivent, avec reconnaissance, que le délicat hommage du silence et des larmes.

Les consolations du monde ne sont bonnes qu'à mettre plus à l'aise le respect humain. La douleur qu'elles soulagent aurait bien pu s'en passer.

La douleur morale est aussi mobile que les autres sentiments. Au milieu des convulsions du désespoir, si la nature épuisée s'affaisse dans un calme momentané, souvent l'image des jours meilleurs, ou même un élan subit vers un avenir tout à l'heure redouté, donnent à la pensée un autre cours, et au cœur une espérance confuse. L'instinct de l'âme est de fuir la souffrance.

La douleur dispose à la personnalité. Mais quand celui qui souffre a le courage de travailler au bien-être des autres, il sent aussitôt réagir sur son cœur le bien qu'il leur a fait.

Pourquoi les âmes s'unissent-elles plus étroitement dans la douleur que dans le plaisir ? Parce qu'on se soulage en faisant partager l'une, et que l'on craint de se priver en faisant partager l'autre.

La douleur comble la distance entre le grand qui souffre et l'humble qui pleure avec lui.

Beaucoup de gens s'abandonnent au chagrin par faiblesse, et se consolent par légèreté.

Pour les âmes faibles, la plainte est un soulagement, car elle fait espérer un secours; pour les âmes fortes, c'est une douleur de plus, car c'est un aveu d'impuissance.

La souffrance est double quand on ne peut se plaindre sans accuser une personne que l'on aime.

Le monde n'estime que les heureux; et les rieurs sont toujours contre ceux qui se plaignent. Il est donc sage et digne de garder pour soi le secret de ses douleurs; mais elles pèsent moins quand un ami nous aide à les porter.

La douleur aigrit les âmes vulgaires, abat les âmes faibles, épure et fortifie les grandes âmes.

Les souffrances imaginaires sont réelles pour celui qui les sent. Il est cruel de s'en moquer. Les effets en sont d'autant plus redoutables qu'ils ne s'arrêtent pas au possible. On espère guérir d'un mal dont la cause est connue; mais on se tue pour échapper à des tourments qu'on ne saurait expliquer. Quand le secours d'une raison bienveillante ne parvient pas à les calmer, l'ironie, en piquant l'amour-propre, peut quelquefois in-

spirer le courage de les vaincre. Ce remède est dangereux; car, s'il ne guérit, il peut pousser au désespoir.

La jeunesse pleure amèrement la perte d'un ami, et s'en console, parce qu'elle en a, ou en trouvera un autre; qu'elle est distraite de sa douleur par l'attrait des plaisirs et la mobilité de ses impressions; et que la mort lui semble, pour elle-même, un accident invraisemblable.

Le vieillard qui voit tomber autour de lui les amis de son enfance, sait qu'il ne les remplacera pas, et que le terme de sa vie ne peut être éloigné. A cette pensée, un frisson parcourt ses veines, et la peur de mourir lui fait oublier ses regrets.

Les joies de ce monde ressemblent aux rayons du soleil de mars, qui se montrent, un instant, entre deux giboulées. Les orages les plus terribles viennent aussi à la suite des plus beaux jours. La Providence, en nous accordant un plaisir, a soin de le faire suivre d'une peine. Il semble qu'elle veuille conserver à la douleur sa domination suprême, pour diriger notre âme vers la pensée d'une autre vie.

Une âme en proie à la douleur morale s'irrite de tout ce qui n'est point en harmonie avec ses sentiments. Un accent de joie, l'éclat d'un beau ciel, le calme d'une riante nature, l'épanouissement des fleurs et le chant des oiseaux la blessent, comme une amère dérision. Lorsque, dans une belle matinée de printemps, un ver se tord sous votre pied qui l'écrase, vous étonnez-vous devoir la nature entière conserver son air de fête? Ah! je comprends : vous vous croyez plus qu'un ver de terre.

12° *Malheur*. Le malheur est un ensemble de maux qui pèsent sur l'âme. Il s'empare quelquefois de toute une existence,

au point de faire croire à la fatalité; et l'on meurt sans arriver aux chances favorables. C'est le sort d'un joueur dont la fortune s'est épuisée avant la fin de sa mauvaise veine. S'il eût pu prolonger la partie, l'équilibre se serait peut-être rétabli. Cependant on attribue trop souvent à des causes occultes la fâcheuse influence que l'on exerce soi-même sur sa destinée. Que chacun juge froidement toutes ses actions, et il reconnaîtra, presque toujours, qu'il doit la plus grande partie de ses maux à ses erreurs ou à ses fautes.

Qui sait si Dieu n'envoie pas l'infortune, tantôt comme une épreuve, tantôt comme un châtiment expiatoire? Mais quels qu'en soient la cause et le but, endurons-la avec une foi entière en la bonté céleste. Une prévoyance excessive gâte le bonheur présent et anticipe les peines éloignées, quand elle n'en crée pas d'imaginaires. Si la force d'âme nous fait supporter des maux irréparables, ne peut-elle renfermer les craintes de l'avenir dans le cercle des probabilités, et nous permettre ainsi de jouir du bien sans nous désarmer contre le mal?

Quand le malheur est la suite d'une faute, il est bien cruel; car la résignation vient difficilement à son aide, et il s'exaspère sans cesse par le regret ou le remords.

Le devoir est la force du malheureux, et l'espérance, sa consolation.

L'infortune développe, dans les bons cœurs, le germe des vertus, et, dans les cœurs pervers, les penchants criminels.

On se gâte avec les gens heureux; on devient meilleur avec les gens qui souffrent.

SECTION V.

EFFETS VISIBLES DES SOUFFRANCES DE L'AME.

§ I. — Manifestations silencieuses.

1° *Stupeur*, engourdissement momentané de l'âme et des sens, causé par l'étonnement ou la terreur.

2° *Consternation*, profond accablement de l'âme, à la vue d'une grande calamité ou d'une catastrophe. Dans une même conjoncture, la première impression peut être la stupeur, et la seconde, la consternation.

3° *Tristesse* et *mélancolie*. La *tristesse* est le deuil de l'âme, le voile sombre dont la couvre un sentiment douloureux ou bien une disposition naturelle à redouter la souffrance et à la trouver autant dans la crainte que dans la réalité.

Les signes apparents de la tristesse sont l'abattement, la morne expression du regard, le silence et l'amour de la solitude.

La tristesse énerve l'âme, éteint l'esprit, et donne du dégoût pour la plupart des objets qui ont coutume d'exciter le désir. Elle attiédit toutes les affections,... toutes, excepté l'amour.

La *mélancolie* est la concentration d'une profonde sensibilité dans une tristesse habituelle, le découragement d'un cœur sans espérance et le reflet d'un passé douloureux sur le présent et sur l'avenir.

La tristesse se laisse distraire. Elle cède insensiblement à l'action du temps; et, quand elle disparaît, un regret, ou un simple souvenir en marque le passage.

La mélancolie ne comprend pas le plaisir, et s'isole au milieu de la joie. Elle aime la rêverie, ne voit qu'un repos dans l'affaissement de l'âme, et ne veut pas guérir. Si un bonheur inespéré peut l'affaiblir, il ne peut l'effacer.

La tristesse est tantôt un mal accidentel, tantôt un mal constitutif dont l'excès peut inspirer le désir de la mort. La mélancolie est une douleur résignée où l'âme trouve quelquefois une sorte de douceur, mais qui, creusant toujours la même pensée, peut finir par y abîmer la raison.

§ II. — Manifestations vives ou violentes.

1° *Contrariété*, mécontentement et déplaisir de l'âme, à l'aspect des difficultés qui retardent, ou des obstacles qui rendent impossible l'accomplissement de ses désirs.

La force intelligente et sage supporte, sans murmure, les contrariétés; mais la faiblesse, stimulée par la personnalité, en témoigne une impatience puérile qui va jusqu'à l'irritation contre les objets inanimés et les lois de la nature.

L'âme s'indigne des petites contrariétés dont elle eût pu se préserver par un peu d'adresse ou de prévoyance. Mais elle se courbe sous le poids des grands malheurs où elle sent une cause supérieure à la puissance humaine.

2° *Inquiétude*, appréhension d'un danger déterminé, mais souvent imaginaire.

Les âmes tendres ne sont jamais sans inquiétude sur le bonheur de ceux qu'elles aiment, ni les âmes jalouses sur les sentiments qu'elles inspirent.

3° *Anxiété*, violente agitation d'une âme qui se croit menacée de quelque malheur prochain, sans s'expliquer par quel côté elle sera frappée. Quand, par hasard, un événement fâcheux vient justifier l'anxiété, on ne manque guère de l'appeler pressentiment.

Avec une grande sensibilité et une imagination mobile, on a toujours quelque motif d'anxiété; car on trouve probable tout ce qui est possible.

4° *Affliction*, état d'une âme tendre que le chagrin accable, et qui n'a plus la force de se relever. L'abattement que l'affliction produit est entretenu par le respect des souvenirs. La vo-

lonté n'y cherche point d'adoucissement; mais le temps, qui crée et détruit toutes choses, l'apporte tôt ou tard, et sait le faire accepter.

5° *Désolation*, vive expansion des grandes souffrances de l'âme.

Lorsqu'une âme sensible et faible est frappée d'un malheur imprévu, toutes ses facultés s'exaltent, et font éclater, par la désolation, sa peine et ses regrets. La violence de cet état en fait pressentir le terme; et bientôt, au milieu des larmes et des sanglots, la nature épuisée retombe dans un calme qu'elle aurait longtemps attendu de la seule raison.

6° *Désespoir*, état produit par le dernier degré de la souffrance, convulsion de l'âme, qui brise tous les liens de l'affection et du devoir, répugnance profonde pour toute espérance, excepté celle de la mort.

CHAPITRE III.

DES QUALITÉS ET DES VERTUS QUI CONSTITUENT LA MORALITÉ DE L'HOMME.

SECTION I.

DIFFÉRENCES ORIGINELLES ENTRE LES QUALITÉS ET LES VERTUS, ENTRE LES QUALITÉS DU CŒUR ET LES QUALITÉS DE L'AME.

Un penchant à faire des choses utiles à l'humanité et conformes à la morale est une bonne qualité. Il existe une différence essentielle entre les qualités et les vertus : les premières sont

dues à la nature, et les dernières, à nos efforts. Une volonté courageuse produit les vertus, soit en perfectionnant certaines qualités, telles que la bonté, le désintéressement, la force d'âme; soit en domptant certains vices, tels que l'égoïsme, le libertinage, la haine, l'envie. Le prix des vertus se règle sur les sacrifices qu'elles ont coûté. Nous distinguons d'ailleurs, dans les qualités et dans les vertus, celles qui appartiennent au cœur, de celles qui appartiennent à l'âme[1].

Le *cœur* est l'organe du sentiment, comme le cerveau est l'organe de la pensée. Chacune des impressions que le cœur reçoit est un attrait, ou une répulsion. La bienveillance habituelle de l'homme pour ses semblables est la preuve des bonnes qualités de son cœur. Ces qualités ont pour règles et pour sanction les principes les plus élevés de la morale.

Toutes les qualités du cœur sont des penchants naturels; et la volonté, qui pourrait les détruire, ne pourrait les donner.

L'*âme* est la partie intelligente de notre être, le principe de la pensée, la puissance dont émane la volonté. La conscience est la lumière qui aide l'âme à reconnaître la limite entre le bien et le mal.

Les qualités de l'âme tendent à dégager l'homme des sentiments personnels, et à l'attacher fortement au beau moral. Elles sont *naturelles*, ou *acquises*. Les dernières seules peuvent, en raison des efforts qu'elles exigent, mériter le nom de vertus. Le cœur n'a que des qualités; l'âme seule peut réunir des qualités et des vertus.

[1] On me demandera peut-être ce qu'est le cœur sans l'âme et l'âme sans le cœur. Rien, répondrai-je : mais je crois sentir que mes dispositions affectueuses ou malveillantes envers autrui n'ont pas la même source que la pensée abstraite de la sincérité, de la prudence, du désintéressement; et j'attribue les unes au cœur, les autres à l'âme.

SECTION II.

DES QUALITÉS DU CŒUR.

§ I. — Bonté.

La *bonté* est un penchant naturel à prévenir ou à calmer la souffrance. C'est la plus féconde des qualités du cœur. Toutes les autres en dérivent plus ou moins, et en tirent leur principal mérite. A l'opposé de l'égoïsme, qui songe uniquement à se satisfaire, la bonté s'occupe du bien-être des autres; et, quand elle excite l'homme à quelque retour sur lui-même, c'est pour lui faire deviner, par ses propres goûts, ce qui pourrait leur plaire.

1° *En quoi la bonté diffère de la bienveillance.*

La bonté réside dans le cœur. Elle peut rester inactive, sans cesser d'être réelle et permanente. Le caractère bienveillant est une bonté expansive : mais la simple bienveillance est une bonté circonspecte et tout accidentelle, un choix du cœur, ou seulement le témoignage d'un intérêt plus ou moins vrai, plus ou moins durable[1].

La bonté se refuse à contribuer, sans nécessité, à la souffrance d'un être animé; la bienveillance, pour quelques personnes, n'exclut ni la dureté, ni même la cruauté envers d'autres.

La bonté prend quelquefois des dehors froids et sévères; la bienveillance, jamais. L'une veut être utile; l'autre songe surtout à plaire.

[1] La bienveillance est un sentiment de l'homme social (Voir le livre IV, chapitre IX, section I, 2°). Il a paru utile de la mettre ici en parallèle avec la bonté, pour faire comprendre exactement la nature de chacune de ces qualités et les différences qui les distinguent.

La bonté appartient au naturel ; la bienveillance est l'effet des habitudes et des mœurs sociales.

La première oublie les rangs; la seconde les marque, en s'adressant aux inférieurs.

L'une est toujours sincère, l'autre peut être simulée.

2° *Comment la bonté se manifeste par la pitié, par la compassion, par la commisération et par la charité.*

Ces divers sentiments sont inspirés par la vue des souffrances d'autrui. Ils expriment, pour ainsi dire, les différents degrés de la bonté.

La *pitié* est un élan de sympathie, excité, dans notre âme, par la faiblesse, ou par les maux d'une personne placée dans une situation plus fâcheuse que la nôtre. La pitié s'émeut, à l'aspect ou au récit des misères des autres, et voudrait y apporter remède; mais souvent elle s'éteint, après cette première impression; et quand elle y survit, c'est comme auxiliaire de la bienfaisance, ou seulement comme un stérile souvenir.

Une pitié plus profonde et plus durable devient de la *compassion*. Elle associe celui qui l'éprouve à la souffrance qui l'inspire, et confond, dans un seul sentiment, un intérêt sincère pour les maux d'autrui et un retour douloureux sur ceux que l'on a soi-même éprouvés.

La *commisération* est une compassion tendre pour des maux que l'on a, au moins, la volonté de soulager.

La *charité* est un sentiment de commisération que la religion vivifie et féconde, en lui donnant pour motif la fraternité, et pour but la bienfaisance.

On naît bon ou méchant, c'est-à-dire enclin à faire du bien ou du mal à autrui : mais l'éducation et l'expérience peuvent modifier la tendance primitive. Souvent on n'est méchant que par défaut de réflexion; car le contentement de l'âme que

donne la bonté suffirait pour en prouver l'avantage[1]. Il faut considérer les méchants comme des insensés.

L'homme le meilleur est celui qui s'occupe le moins de son bien-être, et le plus du bien-être des autres. Les élans de son âme l'entraînent loin du cercle étroit de l'égoïsme. Il cherche à faire des heureux, sans calcul, et sans songer qu'il accomplit un devoir. Une impulsion naturelle le porte au dévouement; et la satisfaction qu'il y trouve est le seul sentiment qui le ramène au souvenir de lui-même. Si cet homme n'est pas le plus vertueux des hommes, je le répète, il est le meilleur.

Ne pas faire de mal à un être sensible est la loi de l'humanité; faire du bien par goût est une preuve de bonté; rendre le bien pour le mal est l'héroïsme de la charité chrétienne.

Un homme bon, après le plus excusable emportement contre une personne qu'il aime, ne tarde pas à montrer son regret par une excessive indulgence. Confus et attristé de sa colère, il s'efforce de la faire oublier. Il gardera plus longtemps rancune d'un tort léger sur lequel il se tait, que d'un tort grave dont il ose se plaindre.

Dans les âmes vulgaires, la bonté n'est souvent qu'un des effets de la faiblesse. Dans les âmes élevées, elle est le désir de faire des heureux; et quelquefois, cachée sous l'apparence de la sévérité, elle se révèle moins par l'action même que par des

[1] Le seul amour de soi devrait donc disposer à la bonté, lors même qu'elle n'aurait pas un autre motif et un autre but.

résultats éloignés. Il faut avoir de la raison et du cœur pour discerner la vraie bonté.

Pensez beaucoup à vous, et trop peu aux autres pour contrarier leurs mauvais penchants, on vous croira bon. Efforcez-vous d'éclairer ceux qui s'égarent, on vous croira chagrin, et peut-être méchant.

Est-on fondé à se croire bon, quand on éprouve, seulement de temps en temps, quelques sentiments de bienveillance? Comme on est fondé à trouver beaux les jours de printemps où le soleil brille, par intervalles, entre la grêle, la neige et les tempêtes.

L'homme qui mesure son obligeance sur les avantages qu'il en pourra tirer est un spéculateur; celui qui la proclame est vain; celui qui ne sait rien refuser est faible; celui qui n'accorde qu'au droit est juste; celui qui donne pour le plaisir de donner est libéral; mais celui qui donne pour faire du bien est seul véritablement bon.

La bienfaisance subjugue également les âmes basses et les âmes nobles, les unes, pour un instant, par l'intérêt, et les autres, pour toujours, par la reconnaissance.

La crainte de l'ingratitude est un prétexte de l'égoïsme; car le service pour lequel on exige de la reconnaissance n'est plus un bienfait : c'est un échange.

Un bon cœur, attristé par l'ingratitude, se distrait en faisant encore des ingrats.

L'esprit attire, la bonté fixe. Leur alliance est d'un charme irrésistible.

L'homme le meilleur, quand il éprouve une violente souffrance, n'accorde sa pitié qu'aux douleurs semblables à la sienne. Sa sensibilité ne s'émeut plus que de celles-là, pour les autres, comme pour lui-même.

La compassion est une habitude chez les hommes bons, une distraction chez les autres.

Il n'est permis de blâmer un malheureux qu'après l'avoir secouru.

La souffrance même a ses douceurs, quand on peut la confier à une femme qui sait y compatir.

Le pauvre, dans sa compassion, est ordinairement plus généreux que le riche : il comprend la misère. Mais quelquefois l'exagération de la bienfaisance du pauvre n'est qu'une inspiration de sa vanité, ou qu'un blâme infligé à l'égoïsme du riche.

§ II. — Générosité.

La *générosité* est une bonté magnifique. Elle naît d'un penchant à faire le bien, et va jusqu'à le rendre pour le mal. Mais

elle ne parvient à ce sublime effort qu'en s'inspirant de la pensée de Dieu.

La générosité qui répand des bienfaits est moins rare que celle qui pardonne les injures. L'une est le mouvement d'un bon cœur, quelquefois une faiblesse ; l'autre est un triomphe de la force morale, un acte de vertu.

L'homme qui donne trouve son plaisir dans celui qu'il procure, et se préserve difficilement d'un peu de vanité. L'homme qui dompte un juste ressentiment fait taire sa vanité.

La véritable générosité, quelle qu'en soit la nature, ajoute au caractère et aux actions une noblesse dont la prodigalité insouciante, ou la dissimulation chercherait vainement à se parer.

La prodigalité, qui passe trop souvent pour une sorte de générosité, n'est jamais qu'égoïsme ou vanité. Un prodigue ne comprend ni ses devoirs, ni les droits d'autrui. Son caprice est sa loi. Tant qu'il répand de l'argent, il ne se croit que généreux. Quand il n'en a plus, il peut s'accuser d'imprévoyance ; mais on l'étonnerait beaucoup si on lui prouvait qu'il a manqué de délicatesse, peut-être de probité.

La générosité est très-compatible avec l'économie, et la lésinerie avec la prodigalité.

§ III. — Indulgence.

L'*indulgence* est une justice bienveillante qui, tout en condamnant l'infraction à la règle, tient compte de la faiblesse du coupable et des circonstances de la faute.

La connaissance du cœur humain, la bonté, et surtout une haute raison, produisent l'indulgence. Celui qui n'est point enclin à l'accorder est sévère, et quelquefois injuste.

L'indulgence pour autrui est souvent un pardon pour soi-même.

On doit être indulgent pour les fautes commises, et sévère pour le penchant qui peut y faire retomber.

§ IV. — Confiance.

La *confiance* est l'estime de soi étendue aux autres.

De la part de certaines gens, la confiance n'est qu'un besoin d'épanchement, un désir d'exciter l'intérêt. C'est une personnalité naïve.

La confiance trompée ne reprend jamais sa sécurité première.

§ V. — Reconnaissance.

La *reconnaissance* est le souvenir d'un bienfait ou d'une intention bienveillante. C'est une dette dont le cœur paye l'intérêt, même après s'être acquitté.

Des services réciproques ne se compensent pas; car le mérite de l'initiative ne peut être effacé. Le bienfaiteur n'acquiert pas un droit absolu à la reconnaissance; mais elle est un devoir pour l'obligé. Aussi une âme fière est-elle beaucoup plus scrupuleuse sur le choix d'un bienfaiteur que sur celui d'un obligé.

L'ingratitude paraîtrait quelquefois excusable, si l'on pouvait apprécier les motifs du bienfait; mais la pensée de les découvrir serait, de la part de l'obligé, un commencement d'ingratitude.

Le devoir seul[1] doit l'emporter sur la reconnaissance.

Quoique la reconnaissance ait son principe dans l'amour de

[1] La véracité du témoin, l'impartialité du juge, la vertu de la femme.

soi, elle est presque l'opposé de l'égoïsme. Le plaisir de recevoir un service s'ennoblit par l'affection qu'il inspire pour le bienfaiteur, et par le désir de le payer de retour. Dans les âmes généreuses, la reconnaissance n'est pas seulement le souvenir du bien qu'on a reçu ; c'est un sentiment qui s'épure, en devenant presque étranger à son origine, et qui s'élève souvent jusqu'au dévouement le plus sublime. L'importance de la cause n'est rien alors pour l'effet. Le service n'est plus qu'un hasard qui a révélé l'une à l'autre deux âmes faites pour se comprendre et s'aimer. Il faut plaindre l'homme qui ne conçoit pas le désintéressement de la reconnaissance.

La reconnaissance fait naître l'affection, et l'affection fait vivre la reconnaissance. Elles produisent ensemble la plus noble et la plus douce des voluptés de l'âme.

Un orgueilleux semble moins disposé à la reconnaissance pour un service qu'il reçoit que pour un service qu'il refuse. Dans le premier cas, ce sentiment lui pèse, comme un devoir; dans le second, il s'en glorifie, comme d'un mouvement généreux.

Celui qui se hâte de rendre un service pour un service est souvent moins dirigé par la reconnaissance que par l'envie d'en être dégagé.

La crainte d'être ingrat peut étouffer, dans un cœur délicat, les plaintes les plus légitimes. Aussi c'est une lâcheté d'abuser de la reconnaissance.

Les services reçus, comme les objets matériels, nous semblent moins grands à mesure qu'ils sont plus loin de nous.

Celui qui pèse, avec soin, l'avantage qu'il a retiré d'un bienfait, pour y proportionner sa reconnaissance, est un acheteur qui, après avoir bien marchandé, paye avec de la fausse monnaie.

Il est très-habile d'exagérer sa reconnaissance pour de légers services, quand celui dont on les a reçus peut en rendre de plus grands.

Dans une reconnaissance calculée, on déduit ordinairement du prix des services qui l'imposent celui des autres services qu'on a vainement espérés. Certaines gens paraissent croire qu'un bienfait engage le bienfaiteur plus que l'obligé.

Tel service, en apparence désintéressé, n'est souvent qu'un prêt dont on espère se faire rendre le centuple. Avant de recevoir, connaissez bien celui qui donne.

Les grands croient avoir payé le dévouement quand ils ont daigné l'apercevoir.

Faire sentir ses droits à la reconnaissance, c'est changer en devoir un sentiment, en salaire un tribut du cœur.

Un bienfaiteur délicat ne rappelle jamais les services qu'il a rendus; mais il ne trouve pas mauvais qu'on s'en souvienne.

SECTION III.

DES QUALITÉS ET DES VERTUS DE L'AME.

§ I. — Réflexions générales.

Les qualités de l'âme sont, comme nous l'avons dit, *naturelles* ou *acquises*. Les unes étant innées ont un développement spontané; les autres étant le prix de longs efforts, et souvent d'un combat, peuvent devenir des vertus. Les vertus ne sont donc pas seulement l'obéissance aux lois de la morale et de l'humanité : elles sont, de plus, un triomphe sur des penchants, même légitimes, qui menacent notre âme d'un empire dangereux, ou l'intérêt d'autrui d'une rivalité passionnée. Le mépris des satisfactions des sens, le désir de la perfection morale et l'amour du prochain sont les bases fondamentales que la loi divine donne à toutes les vertus.

Les vertus plaisent moins que les qualités, parce qu'on voit, dans les premières, la résistance vaincue, la préoccupation de soi, et, dans les secondes, une disposition naturelle, le besoin d'être agréable à autrui.

Le mérite des vertus est proportionné à l'effort qu'elles ont coûté. Elles sont, dès lors, relatives; et une même action, effet spontané d'une qualité chez l'un, serait vertu chez l'autre.

§ II. — Qualités qui dérivent de la droiture naturelle de l'âme.

PREMIÈRE CATÉGORIE.

1° *Ingénuité,* aimable abandon d'une âme simple et sans expérience. C'est quelquefois aussi le naturel de la bêtise.

2° *Candeur*, sorte de transparence d'une âme pure.

3° *Naïveté,* parfum d'une âme dans sa fleur. Quelquefois la naïveté se conserve au delà du printemps de la vie, et se mêle

aux sentiments et aux pensées pour leur donner une suavité et un charme ineffables.

4° *Pudeur*[1]. La pudeur, dans l'acception la plus étendue de ce mot, est un sentiment exquis du bien et des convenances, qui porte l'homme à rougir d'une action blâmable dont il est le témoin ou l'objet, et, à plus forte raison, quand il en est l'auteur. Elle ne se rencontre ni avec une complète innocence qui ignore le mal, ni avec la grossièreté qui ne sait pas le reconnaître. C'est elle que l'éducation rend gardienne de la délicatesse des femmes, de l'intégrité des hommes et de l'élégante urbanité du monde.

DEUXIÈME CATÉGORIE.

1° *Sincérité*, penchant à dire toujours la vérité. Dans la pratique, c'est l'expression consciencieuse de nos pensées, ou de nos sentiments, souvent même des motifs qui les ont inspirés. Elle a son principe dans la délicatesse de l'âme, et dans une certaine dignité que le mensonge révolte.

L'amour du vrai contribue puissamment à éclairer l'intelligence, à fortifier la raison et à fonder la moralité. La tendance contraire est une preuve de la fausseté du jugement, et quelquefois de la perversité de l'âme.

Sincérité et corruption sont incompatibles.

Comment ne préfère-t-on pas au mensonge, qui aggrave les torts, la sincérité qui les fait pardonner?

[1] La pudeur qui a été définie aux pages 47, 48 et 176, n'est que la vigilance de l'âme sur les sens. Celle que je définis ici est la vigilance de l'âme sur elle-même. C'est un sentiment que ne rend pas complétement le mot *délicatesse*.

Louer, dans autrui, les qualités que l'on n'a pas, c'est sincérité et droiture, ou raffinement de flatterie, si ce n'est désir de se faire rendre éloge pour éloge.

2° *Véracité*, volonté constante de ne rien dire qui ne soit vrai, mais non pas de dire tout ce qui est vrai. Il semble qu'elle soit plutôt le résultat de la réflexion et d'une appréciation morale qu'un mouvement spontané. Un menteur corrigé serait un homme vrai.

La véracité concilie le courage qui exprime les vérités utiles, et la prudence qui tait les vérités dangereuses.

3° *Franchise*, penchant d'une belle âme à montrer, sans détours, tout ce qu'elle pense, au risque de déplaire.

Un homme franc ne saurait ni mentir, ni dissimuler. En le regardant, on le devine ; en l'écoutant, on sent qu'il dit la vérité. Un menteur corrigé ne pourrait devenir franc.

La ruse compte, avec un homme franc, sur des succès faciles; mais il a, pour elle, une répugnance instinctive qui l'aide à éviter ses piéges.

Un homme franc plaît ordinairement par sa bonté, sa droiture et sa bonne humeur. On est à son aise avec lui, parce qu'on voit le fond de son âme, et qu'il cherche rarement à pénétrer les autres.

Dans le conflit des intérêts et des passions, l'honneur et quelquefois les succès restent à la franchise et à la loyauté. Cette remarque peut venir au secours de la morale.

La franchise exclut la persévérance dans le mal ; car l'aveu est bien près du repentir.

La franchise de l'âme se reflète sur les manières, la conversation, le style, et en rehausse les autres qualités, comme la lumière fait resplendir la beauté de la nature, en y ajoutant la sienne.

TROISIÈME CATÉGORIE.

1° *Honnêteté*, disposition d'une âme droite à respecter les intérêts et les sentiments d'autrui. Elle donne le charme de la bienveillance à la pratique des convenances morales et sociales.

L'honnêteté règle tous les mouvements de l'âme, en répand l'ordre et le calme sur les actes extérieurs, et se montre avec franchise et simplicité. Elle est, parmi les dispositions morales, ce qu'est le bon sens parmi les facultés de l'intelligence, la qualité pratique la plus utile dans toutes les circonstances de la vie.

Une âme honnête a beau aimer la gloire, elle préfère sa propre estime.

2° *Probité*. La probité vulgaire se contente de l'exacte observation des lois sociales. Elle est moins une règle de conscience qu'une règle de conduite. Plus occupée des intérêts matériels que des intérêts moraux, elle se montre sévère sur les actes apparents, et quelquefois trop peu soucieuse des motifs qui les ont inspirés. On aurait tort pourtant de la considérer comme une hypocrite affectation de respect pour l'équité. Ce qui lui manque, c'est plutôt le discernement que la sincérité. Combien de gens se croient très-probes, parce qu'ils n'ont ni volé, ni manifestement violé leurs engagements!

La probité vraiment digne de ce nom est bien différente. Elle a pour base l'équité, pour guide la conscience, et pour but le strict maintien du droit. Elle réside au fond de notre âme, d'où elle juge, avec calme, chacun de nos projets, chacune de nos actions, et en apprécie l'influence sur l'intérêt général,

comme sur l'intérêt privé. Après un examen sévère, elle les approuve ou les condamne. La probité parfaite ne peut donc exister sans beaucoup de lumières, de vigilance et de courage. Le désir de l'estime du monde ne suffit pas pour nous exciter à faire tous les efforts qu'exige la probité; et d'ailleurs, comme elle consiste autant à s'abstenir qu'à faire, Dieu seul peut la juger. La morale chrétienne, en traçant la règle de nos rapports avec nos semblables, a résumé tous les devoirs de la probité dans la simple défense de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. Mais ce précepte est-il purement négatif? N'est-ce point, par exemple, manquer à la probité que de protéger, par son silence, une action blamâble qu'un mot pourrait empêcher? N'est-on pas presque aussi coupable de laisser son prochain mourir de faim, quand on peut le secourir, que de lui dérober ses aliments? Omettre volontairement, ou négliger de faire le bien, c'est se soustraire au payement d'une dette. La bienfaisance est une partie essentielle de la probité du riche.

Pour l'âme la plus pure et la plus droite, la probité n'est pas toujours simple et facile. On y manque par un mot, un sourire, une plaisanterie, qui portent atteinte à la réputation d'autrui, par un geste menteur, par l'action, comme par l'inertie, enfin par les moyens sans nombre de déguiser la vérité, d'égarer sciemment l'opinion des hommes, et de leur causer quelque injuste dommage. Dès que notre intérêt se trouve en face d'un intérêt contraire, nous devons être sur nos gardes : la probité court un danger.

Chacun comprend à sa manière la probité. Souvent on la réduit à une sorte de jurisprudence morale d'après laquelle on décide les questions où l'intérêt personnel est engagé. Dans le doute, on doit prononcer contre soi.

La délicatesse est le sens subtil par lequel l'âme est avertie de tout ce qui porterait la moindre atteinte aux intérêts d'autrui. C'est le scrupule dans la probité.

Une âme délicate craint autant de blesser les intérêts, les goûts et même les opinions des autres, qu'une âme égoïste craint d'être blessée elle-même.

Les casuistes proscrivent les jeux de hasard, et tolèrent ceux où l'habileté rend le succès probable [1]. Le jugement contraire semblerait plus conforme à la morale et à la raison. En effet, l'égalité des chances devrait seule rassurer la conscience de celui qui gagne; et cette égalité n'existe plus dès que le calcul ou l'adresse peut donner l'avantage.

3° *Intégrité*, probité qui n'a jamais failli, équité sans faiblesse, raison droite et ferme qui marche résolûment au bien, sans être arrêtée par aucun intérêt, par aucune considération, par aucun obstacle. L'intégrité est donc surtout une constante et rigoureuse observation de la probité; mais elle s'étend encore à la pureté des mœurs, et veut les conserver sans tache. L'intégrité est la moralité complète.

L'homme intègre ne veut rien de plus, et l'homme intéressé, rien de moins qu'il ne lui est dû. Ils arrivent ainsi, par des chemins bien différents, à l'exacte équité. Mais la difficulté est d'empêcher le second d'en sortir.

4° *Honneur*, culte passionné qu'on rend à la probité, espèce de pompe religieuse dont on en revêt les pratiques. L'honneur est inspiré par un sentiment délicat de ce qui est équitable et bien, et par le courage de l'accomplir, avec chaleur et dignité. Il a plus d'exaltation que l'intégrité; mais il ne sait pas maintenir aussi bien qu'elle l'équilibre de la raison.

L'approbation de la conscience, qui suffit à la probité, ne

[1] Quand le jeu n'est pas intéressé, il n'y a pas de cas de conscience.

satisfait pas toujours l'honneur. Il trouve au bien une médiocrité banale, et voudrait atteindre au sublime.

L'honneur a, dans une âme vive et sensible, une susceptibilité égale à celle de l'amour-propre le plus ombrageux; et souvent il n'en est que le masque, ou l'expression ennoblie. Alors, occupé, avant tout, des suffrages du monde, il n'est plus que le point d'honneur, ou qu'une habitude des mœurs, et non un sentiment.

Ce faux honneur oblige un homme outragé à chercher, dans le duel, une réparation chimérique, et souvent à mettre sa vie à la merci de l'offenseur. Par un singulier scrupule, il fait peser, sur des enfants dignes d'estime, la honte de leur père, et, sur un mari irréprochable, celle de sa femme infidèle. Plein d'indulgence pour le prodigue qui fait languir après leur salaire des ouvriers malheureux, il le flétrit impitoyablement quand il diffère d'un jour le payement d'une dette de jeu. Enfin il censure amèrement le noble séducteur osant donner son nom à la femme dont le tort est de l'avoir aimé plus que la vertu, et à l'enfant né de leur commune faute, au lieu de les laisser tomber tous deux dans l'abjection et la misère. L'honneur peut-il ordonner ce que condamnent le cœur, l'équité, la raison?

Le véritable honneur n'est que la parure de la probité.

§ III. — Qualités qui procèdent de la raison et du jugement.

1° *Réserve*, retenue quelquefois modeste, plus souvent orgueilleuse, que l'on garde par un sentiment de convenance, ou dans l'intérêt de sa dignité; qui modère la parole et le geste, et qui donne à toute la conduite un caractère circonspect et mesuré. La réserve est d'ordinaire *timidité*, quand elle s'abstient; et *tact*, ou *prudence*, quand elle retient. Elle peut éloigner du mal, sans faire aspirer au bien. Si elle préserve des actes irréfléchis, elle est quelquefois un obstacle aux promptes et bonnes résolutions.

La réserve met toujours un peu de froideur dans les relations sociales, même dans l'amitié.

Il est rare qu'un homme très-réservé ne soit pas ombrageux.

Une grande réserve peut s'allier à une profonde sensibilité. Elle est alors une preuve de beaucoup d'empire sur soi.

La réserve est la dignité de la force, quand elle n'est pas l'art de cacher la faiblesse.

On confond avec la dissimulation la réserve sévère que s'impose parfois une âme passionnée. C'est une injustice; car la dissimulation protége les mauvaises passions, et la réserve en arrête l'essor.

2° *Discrétion*, frein du langage et de la conduite. Ce qui caractérise l'homme discret, c'est le sang-froid, la fermeté d'esprit, la dignité personnelle, le respect de lui-même et souvent la défiance qu'il ressent pour les autres. Il a, au moins dans une certaine mesure, le sentiment moral, l'idée du devoir, des principes de probité; et, si son âme ne s'est point pervertie, il doit être disposé à les prendre pour guides.

3° *Prudence*, circonspection et vigilance d'une âme qui connaît et veut éviter le danger; qui, dans le bien, sait choisir le mieux, et qui voit, en toutes choses, la limite qu'elle ne doit pas franchir.

Fermer les yeux sur un danger réel, pour éviter des impressions pénibles, est faiblesse; le regarder en face, pour le combattre, ou s'y soustraire, est courage ou prudence; le montrer aux autres, est bonté.

4° *Modération*, sage mesure des sentiments, des désirs et des actions dans toutes les situations de la vie, retenue dans le plaisir, comme dans la douleur, calme avec lequel on supporte les torts d'autrui. La modération naît de l'intime union de la raison, de la bonté et souvent de la force. Pour la bien apprécier, il faut l'opposer à la violence. Chacune d'elles a, pour cause première, un penchant, et, pour causes de développement, l'éducation et l'exemple.

La modération est un principe d'ordre et de bien-être; la violence, une source de troubles et de malheurs.

La première inspire le respect; la seconde, la haine et la révolte.

La modération élève les âmes; la violence les abrutit.

L'une a pour auxiliaires les plus belles qualités; l'autre permet d'en supposer l'absence.

Enfin, la modération est l'indice d'une organisation puissante et régulière; la violence est le résultat d'un grave désordre physique ou moral.

Il est plus facile de supporter la privation des plaisirs que d'en jouir avec modération.

La modération du langage est une grande preuve de bon sens et de bon goût.

5° *Sagesse*, raison éclairée, volonté soumise à la loi, pratique habituelle du bien.

Être sévère pour soi, indulgent pour les autres, c'est être sage, et c'est se faire aimer.

Dieu ne nous a rien donné d'inutile; mais il a mis la sagesse dans l'usage modéré de toutes choses. Il ne veut pas que le bienfait fasse jamais oublier le bienfaiteur.

Si la raison est l'art d'être sage, elle est aussi l'art d'être heureux.

§ IV. — Qualités produites par la force morale.

1° *Résolution*, détermination de l'esprit, soutenue par le cœur.

2° *Fermeté*, pouvoir de résister, qui oppose le calme à la violence, la volonté réfléchie aux obstacles et aux dangers. La fermeté est la confiance inspirée par la force unie à la raison. Elle se manifeste par une noble assurance. Sans la fermeté, nul n'a d'empire sur les autres.

La douceur habituelle n'exclut pas la fermeté. Mais un homme doux ne se montre ferme que dans les circonstances graves. Alors il croit remplir un devoir; et peut-être y tient-il d'autant plus que c'est pour lui une occasion de faire preuve de caractère.

Les âmes faibles se brisent contre les obstacles qui ne sont, pour les âmes fermes, que l'occasion d'un triomphe.

3° *Force d'âme*, fermeté exercée envers soi-même, domination de la volonté sur les sensations et les sentiments, pouvoir de supporter de grandes infortunes, avec assez de calme pour maintenir toujours l'intelligence et la raison au niveau du devoir.

4° *Courage*, énergie morale qui soutient l'homme au milieu des difficultés et des périls, et qui lui permet de choisir, avec une entière liberté d'esprit, les meilleurs moyens de les combattre et de les surmonter. Le courage se fortifie par l'expérience et par la réflexion. Pour être complet, il doit réunir à la confiance, qui ne craint pas la lutte, la persévérance qui ne cède qu'à la nécessité.

Rien ne décèle le courage dans les circonstances ordinaires. Caché sous une dignité calme, quelquefois même sous une apparence de timidité, il évite le péril, jusqu'à ce qu'il lui semble utile d'en triompher. Alors il proportionne ses moyens aux obstacles, attend patiemment l'occasion d'agir et la saisit avec vigueur. Il n'hésite pas à sacrifier un avantage pour en assurer un plus grand, et sait tirer parti de tout, même de ses revers.

Le courage est souvent une heureuse et noble inspiration de l'amour de soi-même. Quand on est près de succomber à un péril, il suffit quelquefois, pour l'écarter, d'oser le regarder en face.

5° *Constance*, persévérance dans un goût, ou dans une habitude, dans des sentiments qui satisfont le cœur, ou dans des idées qui ont convaincu l'esprit.

Il est peu de caractères qui ne se contredisent jamais. On a passé sa vie à blâmer une erreur, à combattre un préjugé; l'occasion se présente de mettre ses principes en pratique, et l'on n'hésite pas à se donner un démenti. Pour juger un homme, attendez son dernier jour.

L'homme qui, dans des positions diverses, n'a jamais varié, inspire une profonde estime; mais sa constance offre peu d'attraits dans les relations du monde : l'imagination n'a plus rien à faire avec lui. Les femmes surtout, qui ne peuvent se passer de surprises et d'émotions, le trouvent ennuyeux comme une vérité mathématique. On le respecte et on le délaisse, sauf à le rechercher quand on aura besoin de lui.

6° *Bravoure*, impétuosité naturelle qui pousse l'homme vers le danger, et l'anime en l'y exposant.

Elle est d'autant plus terrible qu'elle réfléchit moins.

Un obstacle imprévu peut la déconcerter un instant; mais c'est un ressort détendu qui conserve sa force.

Chercher inutilement le danger n'est pas de la bravoure, c'est de la témérité.

On ne se moque plus d'un homme qui a lavé ses ridicules dans le sang. Est-ce par estime? Est-ce par crainte?

7° *Valeur* ou *vaillance*, courage guerrier animé par l'amour de la gloire.

La valeur guerrière et la faiblesse civile sont d'autant plus compatibles, que toutes deux découlent des mêmes sources, d'un désir passionné des suffrages et de la crainte de l'opinion.

8° *Intrépidité*, courage inébranlable, sang-froid héroïque dans le péril.

Une âme intrépide se fatigue dans l'attente, et se ranime en présence du danger.

Le danger, qui trouble la vue du lâche, rend plus perçante celle de l'homme intrépide.

9° *Audace*, sentiment agressif qui porte à tout oser, défi jeté aux hommes et au sort, provocation aux luttes acharnées.

L'audace est le trait caractéristique d'une âme bouillante et indomptée, ou l'effet d'une excitation passagère. Un homme intrépide montre de l'audace toutes les fois qu'il attaque; un poltron irrité a un moment d'audace.

A la guerre, l'audace est une des ressources du courage. Elle n'attend pas l'ennemi; elle court à lui, le front haut; et souvent fait disparaître l'inégalité des forces par la vigueur et la rapidité de l'action.

L'audace est, dans les luttes et les périls, un noble élan de l'âme : partout ailleurs, elle est effronterie ou mépris des lois et des devoirs.

L'audace réussit presque toujours, parce qu'elle surprend. Son empire est une fascination.

§ V. — Qualités qui dérivent de l'abnégation de soi-même.

1° *Désintéressement*, oubli, ou sacrifice de l'intérêt personnel. Le désintéressement fait périr, en germe, une foule de vices, en les privant de leur principal aliment, et favorise le développement des plus rares vertus.

Il y a des gens dont le désintéressement consiste à tout refuser de manière à se faire contraindre à tout prendre.

2° *Grandeur d'âme*, élévation de sentiments qui dépasse la portée ordinaire de l'humanité. Elle se manifeste par un goût naturel pour tout ce qui est noble et beau, par une invincible horreur des actions basses et honteuses, par une disposition constante à faire, dans l'intérêt du bien public, les plus rudes sacrifices, et, dans l'intérêt du bien privé, des actes du plus généreux dévouement. Si la grandeur d'âme fait rechercher la gloire, c'est celle que donne la vertu.

Une âme vraiment grande est toujours simple. Elle voit de trop haut le faux éclat du monde pour en être séduite. Dans son vol majestueux, elle plane au-dessus des intérêts vulgaires, et s'élève jusqu'à l'héroïsme, sans y songer, souvent même sans comprendre l'enthousiasme qu'elle excite.

CHAPITRE IV.

DES DÉFAUTS ET DES VICES DU CŒUR ET DE L'AME.

SECTION I.

COMMENT LES DÉFAUTS SE DISTINGUENT DES VICES.

L'absence d'une qualité en est rarement la simple négation. C'est la probabilité du défaut ou du vice contraire[1].

Les défauts sont des imperfections, et les vices des difformités morales. Ils sont naturels ou acquis.

Tous les défauts proviennent de la complexion, des travers de l'esprit, de la mauvaise éducation et de l'exemple. Ceux qui dérivent de l'irritabilité du caractère, comme l'impatience, l'emportement, ou de la légèreté de l'esprit, comme l'indiscrétion, le bavardage, ne peuvent, par eux-mêmes, et sans changer de nature, porter de graves atteintes à la morale, ni mériter jamais

[1] N'est-il pas vrai que le manque de *sincérité* est de la dissimulation; que le défaut de *véracité* doit s'appeler mensonge; que l'oubli de la *probité* est de l'improbité; qu'un homme qui n'aurait ni *discrétion*, ni *prudence*, ni *patience*, ni *fermeté*, ni *courage*, serait indiscret, imprudent, impatient, faible et poltron? Ces divers exemples prouvent qu'entre l'existence de certaines qualités et celle des défauts opposés, l'alternative est nécessaire. Mais cette loi n'est point absolue. Ainsi l'absence de la bonté n'est quelquefois que de la froideur, ou de la sécheresse de cœur, et non de la méchanceté. On peut encore manquer de reconnaissance, par oubli, par légèreté, plutôt que par ingratitude; de franchise, par réserve ou par timidité, plutôt que par dissimulation, et de grandeur d'âme, sans tomber dans la bassesse.

le nom de vices. Certaines infractions, soit à la tempérance, comme l'incontinence, l'ivresse, soit à la sincérité, comme la dissimulation, le mensonge, soit à la loi sacrée de l'amour du prochain, comme l'envie, la haine, sont de simples fautes quand elles sont rares et provoquées par quelques causes extraordinaires, des défauts quand elles sont fréquentes, sans être préméditées, et des vices, quand le penchant et la volonté en font des habitudes.

La plupart des défauts se montrent d'ordinaire sans déguisement, et sont visibles pour tout le monde, excepté peut-être pour la personne qu'ils dominent. Mais il en est quelques-uns[1], au contraire, qui se révèlent surtout par l'inaction. On reconnaît, dans les premiers, beaucoup d'irréflexion et de faiblesse; dans les derniers, l'endurcissement et une sorte d'atrophie du cœur.

La résolution, la force et la persévérance sont les caractères distinctifs des vices. Intimes, profonds, dissimulés, ils blessent ordinairement moins que les défauts, et se cachent surtout aux personnes qu'ils redoutent pour adversaires, ou qu'ils ont choisies pour victimes.

Le naturel domine dans les défauts; le calcul, dans les vices. On voudrait se corriger des uns, quand on les a compris : le plus souvent, on ne le peut pas. On pourrait quelquefois se corriger des autres que l'on connaît toujours : on ne le veut pas. Mais quand les excès du vice ont produit l'impuissance, on ne serait pas fâché de la faire considérer comme une vertu.

Un seul défaut peut rendre insupportable une personne d'ailleurs très-estimable; tandis que, malgré ses vices, une autre est séduisante et recherchée.

Les défauts et les vices, comme les qualités, germent dans le cœur, ou dans l'âme.

[1] L'indifférence, l'insensibilité, la dureté, l'inhumanité, l'apathie.

SECTION II.

DES DÉFAUTS ET DES VICES DU CŒUR.

§ I. — Des défauts du cœur.

Absence de qualités et inaction blâmable.

Un homme dépourvu de sympathie pour ses semblables a nécessairement quelques défauts du cœur. L'*indifférence* est le moindre qu'on puisse lui attribuer. Les autres sont l'*insensibilité*, la *dureté* et l'*inhumanité*.

1° *Indifférence*, silence apathique ou dédaigneux d'un cœur qu'aucune passion n'émeut, qu'aucun intérêt ne touche, et qui, au milieu du mouvement des hommes et des choses, n'éprouvant aucun sentiment de préférence, conserve un parfait équilibre. Cet état, quand il est l'œuvre de l'expérience et du calcul, est une sorte d'orgueilleuse sagesse, un égoïsme désabusé; mais quand il est le sommeil de l'âme et des sens, il cesse à leur réveil, ou prend le caractère de l'insensibilité.

2° *Insensibilité*, indifférence constitutive et absolue. Froide comme la glace, elle est impénétrable à la douce chaleur des sentiments affectueux. Elle prive l'âme et les sens des plus délicates perceptions, et donne au caractère une âpre énergie. Les souffrances d'autrui, elle ne les voit pas, ou les traite de faiblesse, et procède comme ces machines redoutables qui, obéissant à des lois mécaniques, broient tout ce qui leur fait obstacle, et ne s'arrêtent que devant une force supérieure.

L'homme insensible profite du dévouement, sans en être touché. Il peut être juste, mais il ne sera jamais bon.

3° *Dureté*, excès de fermeté, résistance semblable à celle d'un métal qu'on ne peut entamer.

L'insensibilité est la privation de la faculté de sentir; la dureté en est le mépris.

Il est une sorte de dureté accidentelle, ou plutôt simulée,

dont s'enveloppent la faiblesse, et quelquefois la bonté, pour imposer le respect, ou pour éviter des luttes où elles pourraient succomber.

La dureté réelle est toujours prête à l'agression ; la dureté feinte ne songe qu'à se défendre.

4° *Inhumanité*, insouciance réfléchie sur les maux d'autrui. Elle est la compagne ordinaire de l'égoïsme, et l'opposé de la commisération. Un homme inhumain ne cherchera peut-être pas à causer des souffrances ; mais il lui importera peu qu'on les éprouve ; et c'est à peine s'il consentirait à les faire cesser.

§ II. — Des vices du cœur [1].

Dispositions malveillantes et activité agressive.

Les *vices du cœur* sont des penchants plus ou moins énergiques qui disposent l'homme à trouver du plaisir, ou une sorte de contentement odieux, dans les contrariétés et les souffrances de ses semblables.

Les divers degrés du désir de nuire déterminent les caractères de ces vices.

1° *Malice*. Il y a deux sortes de malice. L'une (qu'il faut s'empresser d'absoudre) est inspirée par la gaieté, par la finesse de l'esprit, et par le désir de s'amuser un peu aux dépens d'autrui : c'est celle des enfants et des jeunes femmes. Elle est armée de pointes si fines et si flexibles, qu'elles s'émoussent contre l'épiderme.

Il est une autre malice que suggèrent un caractère contrariant, une humeur hargneuse, la difformité physique, accompagnée d'une vive intelligence, et souvent aussi un esprit supérieur à celui des personnes dont on dépend, ou à la position qu'on occupe. Cette malice s'imprègne toujours d'un peu d'amertume.

[1] Quelques vices, tels que le libertinage, la gourmandise, ont été et dû être compris dans l'étude de l'*homme sensitif*, quoiqu'ils exercent une influence dangereuse sur l'*homme moral*.

Elle aime à diriger ses attaques contre l'amour-propre, et contemple avec plaisir les blessures qu'elle fait. La malice déjouée se retire confuse, mais non découragée. Elle n'est jamais sans quelque malveillance; mais elle évite avec soin la rudesse et la grossièreté.

2° *Malignité*, penchant à faire du mal, pour le plaisir de voir souffrir. Elle est moins inconsidérée que la malice. Sa réserve va souvent jusqu'à la dissimulation, et sa finesse jusqu'à la fausseté. Les traits qu'elle lance cherchent les fibres les plus délicates du cœur. Lorsque l'envie l'anime, la médisance est son auxiliaire; et, au besoin, elle y ajoute un peu de calomnie. Du reste elle sait se modérer. Elle rit volontiers des déceptions du cœur ou de l'amour-propre, et se plaît à envenimer les douleurs discrètes; mais elle craint l'éclat.

La raillerie habituelle est l'effet d'une gaieté maligne, et souvent envieuse, qui trouve son plaisir dans l'humiliation d'autrui, et dans le rire malveillant qu'elle provoque. Malgré son apparente témérité, elle n'attaque guère les esprits toujours prêts à la riposte. Mais, pour placer un bon mot, elle immole, sans pitié, ceux qui ne peuvent ou n'osent se défendre. On la redoute plus que la méchanceté sérieuse, parce que chacun de ses traits blesse un sentiment, un goût, ou une prétention.

La curiosité est rarement excitée par le désir de découvrir le bien. Elle n'est d'ordinaire que l'appétit de la malignité.

3° *Méchanceté*. Elle est, comme la malignité, une inclination à nuire. Mais l'une est plus spontanée que l'autre. La méchanceté est l'impulsion d'un mauvais cœur, un sentiment amer, et la haine de l'humanité. Cependant elle fait le mal avec moins de réflexion et de calcul que la malignité. Celle-ci sait employer

l'esprit, l'adresse, la ruse; et celle-là obéit aveuglément à ses instincts malfaisants, comme le corps obéit aux lois de son organisation.

Le méchant ne perd pas une occasion de nuire; mais il ne sait pas toujours la faire naître. D'ailleurs, l'agitation l'essouffle, et son égoïsme redoute la fatigue[1]. Il veut jouir de la souffrance, sans efforts ni danger, et laisser la violence à la brutalité.

Les bons cœurs se refusent à voir, dans le mal même, une mauvaise intention; les méchants ne comprennent pas qu'une bonne action ait une autre source qu'un mauvais sentiment.

Les méchants aiment beaucoup les principes et les règles qui enchaînent les autres.

La médisance est inspirée aux méchants par le plaisir de trouver des semblables. Il faut être bon pour croire au bien, et pour se plaire à le faire estimer.

La froide réserve d'un méchant est plus à craindre que ses menaces : quand il crie, c'est qu'il ne peut frapper.

4° *Brutalité*, impétuosité sauvage de la brute, rudesse d'une âme grossière et farouche. Lorsqu'un homme d'un esprit étroit et obstiné réunit un caractère irritable à une complète insou-

[1] On voit, dit-on, beaucoup de méchants qui ne redoutent rien, et qui mettent une grande activité à faire le mal. Qu'on les examine de près, et l'on reconnaîtra dans leur énergie l'effet de quelque passion, plus encore que celui de la méchanceté.

ciance sur l'opinion d'autrui, la plus légère contrariété le pousse à tous les excès de la brutalité.

5° *Barbarie*, insensibilité, ou fureur aveugle d'une âme inculte, ou dégradée, qui se porte à des actes inhumains, autant par ignorance et par brutalité que pour y trouver un plaisir. La barbarie s'éveille à la voix des passions violentes et des préjugés. Souvent, après un accès effrayant, tout à coup elle fait place à des sentiments généreux et bienveillants.

6° *Cruauté*, méchanceté active et réfléchie qui fait trouver une sorte de satisfaction atroce dans les douleurs physiques ou morales dont elle est la cause. Elle combine froidement les moyens d'exciter la souffrance, et met du raffinement à en varier les effets. La jalousie, la haine et la vengeance lui empruntent leurs plus terribles armes.

7° *Férocité*, instinct sanguinaire qui porte certains animaux sauvages à déchirer les êtres vivants, avec un acharnement indomptable. Par une erreur de la nature, quelques monstres appartenant à l'espèce humaine naissent avec le cœur d'un tigre. Chez d'autres, la férocité est l'effet subit d'une passion frénétique, ou d'une grave perturbation morale.

SECTION III.

DES DÉFAUTS ET DES VICES DE L'AME.

§ 1. — Des défauts de l'âme.

Les défauts de l'âme sont des défaillances de la raison humaine. Ils ont pour causes la mollesse ou la mobilité de la volonté, l'excessive rigidité, l'irritabilité et la violence du caractère, une trop bonne opinion de soi-même et une mauvaise opinion d'autrui.

PREMIÈRE CATÉGORIE. — *Défauts produits par la mollesse ou par la mobilité de la volonté.*

1° *Faiblesse*. Cette disposition de l'âme a une grand analo-

gie avec la mollesse de certaines substances qui reçoivent, perdent et reprennent l'empreinte des objets avec lesquels elles se trouvent en contact.

Une âme faible cède aux entraînements du cœur et des sens, même en déplorant les fautes qu'ils lui font commettre.

On entend dire souvent : « Ce jeune homme est faible; mais il n'a point de vices. » Attendez ! S'il n'en a pas à lui, il aura tous ceux qu'on voudra lui donner. Ne vaut-il pas mieux avoir à lutter contre un ennemi connu, que contre cent dont les coups viennent seuls annoncer l'existence ?

L'homme tient à se montrer fort quand il est en évidence; mais il se dédommage d'une contrainte passagère par des faiblesses secrètes.

L'austérité des mœurs nous inspire plus de respect que de sympathie. Nous aimons qu'un peu de faiblesse rapproche de nous la vertu.

2° *Apathie*, indolence d'une âme sans ressort qui craint autant l'agitation que la souffrance, et qui trouve le bonheur dans l'inaction. Une âme apathique évite avec soin les sentiments et les plaisirs trop vifs. Si elle peut être émue, c'est seulement de la peur de s'émouvoir. L'exemple a peu d'empire sur elle, parce qu'elle sent que le premier effet d'un changement serait de la troubler.

Une âme apathique peut avoir un vague désir du bien; mais elle n'a pas la force de l'accomplir. Il est plus facile de guérir quelqu'un de mauvaises habitudes que de l'apathie, comme il est plus facile de diriger un mouvement que de l'imprimer, d'amender une organisation que de la refaire.

3° *Inconstance*, penchant capricieux qui porte les âmes avi-

des d'émotions, ou les esprits vifs et superficiels, à s'éloigner des objets connus, pour en chercher de nouveaux, quelle qu'en puisse être la valeur.

La constance des idées n'est pas une preuve de la constance des sentiments. On peut être très-constant dans les unes, et très-inconstant dans les autres. Mais on voit rarement, avec un esprit mobile, un cœur persévérant. La constance des sentiments doit donc être une qualité fort rare.

La faiblesse et l'ennui sont les principales causes de l'inconstance. L'immobilité des sentiments ou des idées endort les âmes légères : elles en changent pour s'éveiller.

DEUXIÈME CATÉGORIE. — *Défauts provenant de l'excessive rigidité du caractère.*

1° *Sévérité*, justice rigoureuse. La nécessité seule la justifie. Une tendance habituelle à la sévérité est un défaut.

La sévérité révolte les âmes énergiques, et soutient les âmes indolentes. Quand celles-ci sont vaines, il faut la leur mesurer avec prudence.

Pour devenir meilleur, ou plus habile, on doit préférer une rigueur outrée aux jugements trop bienveillants de l'amitié. Mais si une sévérité excessive n'est jamais sans utilité pour l'esprit, elle peut blesser le cœur, et l'aigrir ou le décourager.

2° *Intolérance*, répulsion passionnée des principes, des opinions ou des sentiments qu'on ne partage pas, et volonté d'imposer les siens.

L'intolérance est un gage trompeur que la faiblesse, le remords ou l'hypocrisie donnent à la vertu, aux dépens d'autrui.

La vertu cherche à prévenir les fautes; mais, quand elles sont commises, elle s'en afflige et les pardonne.

3° *Inflexibilité*, fermeté poussée jusqu'au plus haut point d'exagération, et devenue un principe aveugle et redoutable. C'est un culte rendu à l'orgueil par une âme insensible. L'homme inflexible, dans sa hautaine raison, foule aux pieds tous les sentiments humains; et, se croyant infaillible comme Dieu, veut être immuable comme lui.

TROISIÈME CATÉGORIE. — *Défauts produits par l'irritabilité et par l'impétuosité du caractère.*

1° *Inégalité d'humeur*, oscillation continuelle d'une âme dont la sensibilité accrue par la souffrance, ou naturellement trop vive, s'abandonne successivement à des mouvements contraires.

Cette agitation est comparable à celle d'une mer peu profonde que le moindre souffle remue, sans y soulever jamais des vagues redoutables, mais dont les secousses incessantes finissent par être moins supportables que des tempêtes.

2° *Esprit de contradiction*, amour de la controverse stimulé par le besoin d'exercice qu'éprouve une intelligence active et inoccupée, et par l'espérance de quelques succès d'amour-propre. L'envie de contredire donne à certaines personnes naturellement bonnes une humeur militante qui leur fait perdre les avantages de leurs meilleures qualités. Dès qu'elles paraissent, la lutte s'engage, et la pluie, comme le beau temps, devient la matière d'une aigre discussion. Il faut les fuir, pour ne point les haïr; et l'on ne peut les aimer ni les estimer qu'à distance.

3° *Impatience*, penchant d'une âme pétulante à repousser, sans ménagements, tout ce qui la gêne ou l'ennuie, et à se précipiter aveuglément vers l'objet de ses désirs.

L'impatience double les contrariétés qu'elle ne sait pas sup-

porter, et souvent éloigne le plaisir qu'elle ne veut pas attendre.

4° *Impertinence*, humeur hautaine, ou agressive, acte qui la révèle.

L'impertinence se manifeste par un froid dédain, ou une bienveillance fastueuse, par un geste ou un sourire ironiques, par des paroles aigres et provoquantes, et par le mépris des convenances. Partie de bas, elle se relève un peu par une sorte de courage qui la fait redouter comme le coup d'aiguillon d'un insecte malfaisant; partie de haut, et frappant sans danger, elle s'attire la haine et le mépris. Beaucoup de maîtres sont plus impertinents que des valets.

Un impertinent ne renonce à lancer un trait que pour ménager un intérêt sérieux; et alors il fait autant de bassesses qu'il voudrait faire d'insultes. Si l'on donne à ses flatteries un sens opposé à celui qu'elles expriment, on trouve exactement ce qu'il dirait s'il pouvait parler librement, et ce qu'il ne manquera pas de dire dès qu'il n'aura plus rien à craindre, ni rien à désirer.

5° *Violence*, impétuosité brutale d'une âme irritable qui ne peut souffrir ni contradiction ni résistance. La faiblesse a recours à la violence; la force n'en a pas besoin.

6° *Emportement*, 7° *Colère* et *courroux*, 8° *Fureur* et *furie*. Tous ces mouvements de l'âme accusent des degrés différents de l'impatience. L'emportement en est une explosion bruyante. C'est une tempête passagère que l'effervescence du sang excite; c'est un flot qui retombe aussi vite qu'il s'est élevé. L'emportement étant irréfléchi, laisse rarement un souvenir, à moins que ce ne soit un souvenir de honte et de regret.

Un cœur sensible et bon, s'il n'est asservi à une ferme volonté, peut être sujet à des accès d'emportement, et finit par inspirer un véritable effroi.

La *colère* est moins fougueuse, et suppose plus de puissance morale que l'emportement. Elle a ordinairement un motif sérieux, et répond à une offense. Plus la colère est profonde, plus elle se contient et augmente sa force. L'homme maître de lui-

même pâlit de colère, et sait attendre sa vengeance, ou en faire le sacrifice. Celui qui ne peut dominer ses sensations, rougit de colère, éclate, sans le vouloir, et ne garde aucune dignité[1].

La colère n'est pas une passion primitive, spontanée, indépendante : ce n'est, au contraire, qu'un effet secondaire, et que l'expansion d'autres passions. La haine, la jalousie, l'amour-propre blessé, l'ambition déçue, donnent naissance à la colère, et lui communiquent leur propre énergie. Souvent la colère, excitée par l'une de ces causes, et retenue par la crainte, perd, dans l'hésitation, l'élan qui la rendrait terrible. Aussi voit-on les personnes les plus fougueuses se tenir sur la réserve en face d'un adversaire redoutable. La faiblesse encourage la colère; mais souvent un regard suffit pour la faire tomber.

Le *courroux* est une colère hautaine et menaçante que provoque le tort d'un inférieur, ou une offense faite à la fierté. Il renferme un peu de dédain; et, quand il cherche une vengeance, c'est moins dans une lutte égale, qu'en infligeant un châtiment.

La menace lancée par le courroux expose celui qui la reçoit à s'avilir, en cédant à la peur, ou bien à résister, par amour-propre; et celui qui la fait, à la réaliser, même à regret, ou à montrer son impuissance.

La *fureur* est la plus violente exaspération de la colère. C'est une flamme ardente qui embrase l'âme tout entière, et qui, jaillissant, au moindre choc, dévore tout ce qu'elle peut atteindre. Le paroxysme de la fureur est la *furie*, ou la démence.

QUATRIÈME CATÉGORIE. — *Défauts produits par l'estime exagérée de soi-même.*

Chacun de ces défauts a une nuance caractéristique; mais tous conservent entre eux l'affinité de leur commune origine, et tendent à un même but, la supériorité. L'*amour-propre* est

[1] Ce dernier est moins sujet à la colère qu'à l'emportement.

un sentiment inné d'estime et de préférence pour soi; la *vanité*, un vif désir de briller et d'effacer les autres; la *présomption*, une confiance aveugle en ses propres forces; la *fatuité*, une dédaigneuse sécurité sur l'opinion du monde, et principalement les femmes; l'*orgueil*, un culte fanatique de l'âme envers elle-même, et la *fierté*, une attention vigilante et sévère à le faire respecter.

L'influence prodigieuse de ces penchants sur toute la vie de l'homme justifiera peut-être l'étendue des observations dont ils seront l'objet.

1° *Amour-propre*. L'amour-propre crée en nous une sorte d'individualité morale dont il s'efforce d'assurer partout la prééminence. Il l'érige en droit, se tient continuellement armé pour la défendre; et l'attribue à tout ce qu'il préfère. Cette estime de soi, ce besoin de se comparer aux autres et de se mettre au-dessus d'eux, précède toute réflexion et toute expérience. C'est un des plus puissants ressorts du cœur humain.

L'amour-propre, aussi inconstant que les goûts, en suit les phases et les caprices. Le plus souvent ses plaisirs sont des rêves, son bonheur est une illusion.

L'amour-propre n'est incompatible avec aucun état, avec aucune situation; et il reçoit toujours des circonstances quelques traits distinctifs. On le voit, chez les personnes peu favorisées par la nature ou par le sort, défiant, jaloux, dévoré de désirs; et, chez les heureux de ce monde, calme, confiant et satisfait. Avec ce dernier caractère, tant qu'il n'est pas sérieusement attaqué, il reste inoffensif, se nourrit de sa séve, s'enivre de ses parfums imaginaires, rend grâces à la Providence des perfections dont il se glorifie, et croit qu'elles ont le pouvoir magique de s'étendre à tout ce qui lui plaît. Cet amour-propre un peu indolent, mais capable de résistance, se laisse deviner, plutôt qu'il ne se montre. Il se révèle, dans un homme, par un air de contentement et de tranquille assurance, par une indépendance d'opinions qui n'a rien de provoquant, quelquefois aussi par une familiarité et par une condescendance légèrement nuancées de supériorité. Il se révèle, dans une femme, par une sécurité

sur ses moyens de plaire, qui peut aller jusqu'au dédain de la coquetterie, par une certaine négligence de manières et de langage, trop contenue pour être naturelle, par la prétention peu déguisée de posséder, au suprême degré, le bon goût, le bon ton, la grâce, l'élégance, et par la disposition non moins visible à donner le second rang à la femme qui lui ressemble le plus.

Quant à l'amour-propre inquiet et militant, il regarde toujours en haut, et ne songe qu'à monter, sans souci des personnes ni des convenances. Avide de distinctions et d'honneurs, il croit y trouver une satisfaction complète; mais à peine a-t-il obtenu ceux qu'il ambitionnait le plus, qu'il s'aperçoit de son erreur, s'élance à la poursuite de quelque autre chimère, et change de fantaisie en changeant d'horizon. Le prix des choses varie, pour lui, avec la position d'où il les juge. Ce qu'il convoite ardemment aujourd'hui pourra bien lui déplaire et même l'humilier demain.

Il est encore une sorte d'amour-propre que la rivalité fait éclore. Dirigé vers un but honorable, il devient une noble émulation, et n'est quelquefois qu'un pressentiment de la gloire. Moins pur sans doute que le dévouement à la seule vertu, cet amour-propre cherche le beau, un peu pour l'éclat dont il brille, beaucoup pour celui qu'il projette. Mais le goût du beau a tant d'affinité avec le goût du bien, que l'on peut encourager l'un comme un premier pas vers l'autre.

L'amour-propre, sans changer jamais de nature ni de but, prend des nuances diverses, suivant les caractères, les défauts et quelquefois les qualités des individus. Il est brutal chez les hommes grossiers, exigeant chez les égoïstes, expansif chez les personnes d'une intelligence à la fois active et médiocre, rancunier dans les âmes sensibles et contenues, capricieux dans les âmes légères, réservé chez les personnes douées de beaucoup de tact, et naïf chez les hommes francs qui en sont dépourvus. L'amour-propre enfin, intermittent chez les personnes distraites ou emportées, est presque nul dans les âmes dominées par un violent amour, par la peur, par l'avarice, ou par la paresse.

L'amour-propre est toujours accompagné d'une excessive sus-

ceptibilité. Celle-ci voit partout des ennemis. A défaut d'actes, elle accuse l'intention, et s'étonne que l'on conteste la vraisemblance de ses soupçons les plus ridicules. Lorsqu'elle ne peut plus douter de sa méprise, elle paraît sortir d'un songe, et se pique souvent de ce qu'on l'en a tirée.

On ne doit guère compter sur l'amitié d'une personne très-susceptible; car il est impossible de prévoir et d'éviter tout ce qui peut choquer sa délicatesse exagérée. Les âmes passionnées se préservent rarement de ce défaut; et les plus belles intelligences n'en sont pas exemptes, à moins qu'elles ne soient soutenues par une haute raison.

La susceptibilité, excitée surtout par les petites contrariétés, se modère, ou n'ose paraître au milieu des graves événements de la vie. Une grande douleur l'absorbe et la détruit.

La bonté réfléchie tempère aussi l'amour-propre et la susceptibilité : mais l'impuissance de l'homme contre les lois de la nature, le spectacle des misères humaines et la perspective de la mort sont pour l'âme les meilleures leçons d'humilité.

L'amour-propre est, dans l'ordre moral, ce qu'est l'électricité dans l'ordre physique : un agent universel, puissant, redoutable, qui, pour quelques répulsions, trouve d'innombrables affinités, et ne peut dépasser une certaine mesure sans éclater comme la foudre.

L'amour-propre, dans son avidité pour la louange, est un mendiant qui prend tous les travestissements imaginables pour se faire donner l'aumône, et qui ne la refuse d'aucune main. Mais souvent, après avoir bassement quêté des éloges, il croit se relever en les accueillant avec un hypocrite embarras. Il cherche à prouver ainsi qu'il ne les avait pas prévus et qu'il s'y soumet à regret. Quand ils lui semblent trop évidemment ha-

sardés, il les repousse, avec une froide dignité, et recueille, pour un tel sacrifice, tous les honneurs dus à la modestie.

Les éloges délicats sont ceux qui flattent le plus un amour-propre inexpérimenté. Il comprend que le bon goût et l'esprit de celui qui les donne établissent un préjugé favorable à celui qui les reçoit.

Critique et hostilité passent généralement pour synonymes, parce qu'un amour-propre raisonnable est aussi rare qu'une amitié sincère.

L'amour-propre, toujours si clairvoyant quand il se tient sur la défensive, est souvent bien aveugle quand il attaque. Les luttes qu'il engage ouvertement se terminent rarement à son avantage.

Certaines personnes se font remarquer par une exquise justesse dans leurs jugements sur toutes choses, et par une absence complète de convenance dans leurs relations habituelles avec le monde. Tâchons d'expliquer cette espèce de contradiction.

Quand un homme, qui possède à la fois beaucoup d'esprit et un vif désir de le montrer, veut exprimer son opinion sur une question délicate, il rassemble avec soin toutes les forces, et tend tous les ressorts de son intelligence. Il maîtrise son imagination, fixe énergiquement son attention sur le sujet qu'il examine, et met tous ses soins à rendre son jugement lumineux et frappant.

Quand le même homme se mêle au mouvement du monde, il ne sent plus autant la nécessité de contenir son esprit; et il en abandonne volontiers la direction aux caprices de son carac-

tère. Dans ses vives saillies, il froisse souvent, sans y songer, des opinions, des prétentions ou des sentiments irritables; et, s'il excite quelque mécontentement, il en remarque les signes, au moins avec surprise. Une personne qui exige son attention et ses égards, lui semble présomptueuse et presque impertinente. Il sent, peut-être sans se l'avouer, que, les convenances étant des conventions, celui qui pourrait faire la loi n'est pas tenu d'en accepter une qui le gêne ou l'ennuie.

Réfléchi ou insouciant, dans les deux cas c'est toujours l'amour-propre

---

Dans les questions d'amour-propre, comme dans toutes celles où l'intérêt personnel se trouve engagé, si vous avez des doutes, vous ne serez que juste en les décidant contre vous.

Souvent on s'obstine à défendre une erreur, de peur d'avouer à un autre qu'il a raison.

Nous sommes quelquefois moins piqués d'un procédé malhonnête que d'un mot plaisant; parce que le premier s'attire d'ordinaire un blâme qui nous en venge, et que le second se fait applaudir à nos dépens.

Un abus de confiance nous blesse moins aussi par le préjudice que nous en éprouvons que par l'humiliation d'avoir été pris pour dupes.

Enfin, nous pardonnons plutôt à nos amis l'indifférence pour notre fortune ou notre santé que pour ce qui intéresse notre amour-propre.

La seule plaisanterie sans danger est celle qui, avec l'appa-

rence d'un trait malin, chatouille, en réalité, quelque prétention de l'amour-propre. Pourvu que l'on mette hors de doute l'esprit d'un homme, ou la beauté d'une femme, on peut, sans risque, en critiquer l'usage.

On peut aussi plaisanter un homme sur des défauts qui ont certains traits de ressemblance avec des qualités, pourvu que l'on ne montre pas trop clairement en quoi ils en diffèrent. Avec cette précaution, ne craignez plus d'attaquer la prodigalité sous le masque de la générosité ; le désordre, que l'on peut prendre pour un superbe dédain des petites choses; la violence, dont l'énergie passagère a un faux air de courage ; la légèreté, si souvent confondue avec la franchise et l'amabilité ; et la dissimulation, cette coupable exagération de la prudence. Mais ne plaisantez jamais sur un défaut qui ne puisse être qu'un défaut.

On vante rarement, dans autrui, les qualités auxquelles on prétend soi-même, sans composer sa louange de manière à en profiter un peu.

Pour faire accueillir la vérité, il n'importe pas moins de ménager l'amour-propre que d'éclairer l'esprit. Quand l'amour-propre est engagé, on ne le ramène qu'en paraissant croire avec lui que la raison a tort, mais que l'on doit subir le joug de la nécessité.

C'est une grande preuve de bon sens que de ne pas compter sur l'infaillibilité de sa raison.

On se défend difficilement d'un peu de satisfaction lorsqu'on

voit commettre une faute par une personne plus sage ou plus habile que soi.

Beaucoup de gens tiennent moins à être bons qu'à paraître meilleurs que d'autres.

Afficher son mérite, c'est provoquer la critique; le laisser découvrir, c'est donner à l'amour-propre d'autrui une petite satisfaction dont il tient toujours compte.

Beaucoup de personnes, surprises d'un éloge qu'elles ne croyaient pas avoir mérité, ont la modestie de renoncer à leur propre jugement pour se soumettre à celui des autres.

Une personne qui nous estime a toujours, à nos yeux, quelque mérite, ne fût-ce que celui de la pénétration.

On est sûr de plaire en se montrant plus satisfait des autres que de soi. Mais en se cotant au-dessous de sa valeur réelle, on risque d'être pris au mot. La plupart des hommes font sans doute cette réflexion; car, dans la crainte d'être marchandés, ils ont la prudence de se surfaire un peu.

Le moment où l'on se glorifie d'une qualité est souvent bien près d'une faute qui en fera douter.

L'homme le plus prompt à se choquer est celui qui craint le moins de choquer les autres.

Quand nous tolérons, dans autrui, les défauts que nous nous sommes reconnus, les nôtres nous paraissent toujours plus excusables; et nous goûtons, en secret, le plaisir de l'indulgence.

Souvent on érige en système un défaut dont on ne peut pas se corriger; et, en cherchant à tromper les autres, on finit par se tromper soi-même.

Il n'y a de modestie réelle que dans la défiance de soi-même, inspirée par un profond sentiment du beau, et par la crainte de ne pouvoir atteindre à la perfection que l'on a conçue.

Nous prenons souvent pour de la modestie ce qui n'est qu'une politesse de l'amour-propre.

L'amour-propre jette les hommes dans d'étranges contradictions. Ils veulent s'élever par un titre ou un emploi, et ils s'abaissent par les moyens dont ils se servent pour l'obtenir; ils veulent honorer leur nom, et ils déshonorent leur caractère.

Quand l'amour porte ses vœux un peu haut, rarement il est tout à fait dégagé d'amour-propre. Le cœur n'aspire guère qu'à ce qu'il croit mériter.

Il y a peut-être moins d'amour-propre dans la résolution que dans la timidité. L'une marche à son but, sans craindre la critique; et l'autre, de peur de l'encourir, reste souvent au-dessous du devoir.

Il faut avoir vécu loin du monde, ou s'en être lassé; avoir beaucoup souffert, ou beaucoup réfléchi, pour savoir se contenter des plaisirs simples et du bonheur tranquille.

Une petite satisfaction d'amour-propre nous soulage toujours un peu du mal que nous avons prévu, sans pouvoir l'éviter.

Ne faites à personne sa part d'esprit : vous ne contenteriez pas le plus modeste.

On aime à être trouvé spirituel, ne fût-ce que pour se confirmer dans la bonne opinion que l'on a de soi. Mais ce ne peut être par le même motif que l'on cherche à passer pour vertueux; car, même en y réussissant, on ne peut réussir à s'abuser soi-même.

L'amour propre est un mauvais sentiment; car la supériorité de la vertu est la seule qui ne lui inspire aucune émulation.

Plus l'âme s'épure, moins elle est sensible aux jouissances de l'amour-propre. La gloire l'attache à la terre; la vertu la fait aspirer au ciel.

2° *Vanité*. La vanité est un désir ardent d'attirer les regards, d'éblouir, de paraître plus qu'on n'est, et même d'exciter l'envie. La vanité n'est donc que la vive expansion d'un amour-propre impatient et altéré de jouissances. Ses prétentions ambitieuses lui sont inspirées par une certaine finesse de perception qui lui fait tout sentir, dans son seul intérêt, et tout combiner pour surpasser les autres. Constamment éveillée et active, la vanité se montre caressante, quand on la satisfait; intraitable, quand on la contrarie. Elle s'enivre de distinctions et de flatteries, sans jamais s'en lasser; se passionne pour tout ce qui brille, et méprise ce qui est simple et vrai. Une bassesse, une cruauté même, ne lui répugnent pas, lorsqu'elle espère en trouver le prix dans l'éclat du succès.

C'est la vanité qui éveille, dans un cœur sans amour, des jalousies sans pitié, ou qui se plaît à répondre, par le dédain, aux témoignages d'un amour trop sincère.

C'est la vanité qui arme deux femmes rivales des traits empoisonnés de la médisance et de la calomnie. C'est la vanité qui fait éclore, dans le cœur d'une mère, une haine monstrueuse contre sa fille coupable d'être née après elle.

C'est la vanité qui, dédaignant les jouissances de l'esprit et du cœur, cherche la félicité dans un luxe alimenté par les privations d'autrui.

C'est encore la vanité qui, pour un mot, un regard, prononce et exécute un arrêt de mort. C'est elle qui force des peuples civilisés à se précipiter les uns sur les autres, comme des troupeaux de bêtes farouches, et à verser des flots de sang. C'est elle enfin qui place l'honneur dans d'éclatants forfaits, et la gloire dans le malheur du monde.

La vanité va jusqu'à étouffer, dans le cœur de l'homme, le premier et le plus essentiel des sentiments qu'y ait mis la nature, celui de la conservation; et lui fait préférer le suicide à une humiliation souvent imaginaire.

Si la vanité et l'égoïsme pouvaient être chassés de la terre, la vertu y régnerait sans obstacles.

L'empressement que l'on met à montrer sa supériorité est peu habile : il ressemble à un doute.

Le pédantisme n'est qu'une vanité prétentieuse du savoir sans tact ou sans esprit.

On reconnaît un pédant à la gravité ridicule et au ton de supériorité avec lesquels il jette à tout venant son érudition maladroite, ou quelques mots techniques de sa profession, pour éblouir les ignorants. Toujours emphatique, et souvent vide de pensées, il veut exciter l'admiration, et ne cause que l'ennui. Le charlatan a, comme le pédant, le désir de se faire valoir; mais c'est moins par vanité que par intérêt. Si celui-ci a du savoir, celui-là a du savoir-faire; et, quand l'un ne réussit qu'à exciter les railleries, souvent l'autre parvient à l'opulence, aux grandeurs. On punit la sottise naïve; on encourage l'adroite fourberie.

La prodigalité est l'effet d'une personnalité imprévoyante, ou d'une sotte vanité. La générosité n'existe que chez les personnes économes et modestes. Le prodigue cherche son propre plaisir; l'homme généreux, celui des autres.

Un prodigue semble mépriser l'argent; et, pour en obtenir, il compromet son honneur, il plonge sa famille dans la misère. Étrange amour de soi! Étrange vanité!

L'homme qui appelle l'attention sur ses traits d'esprit est un pauvre qui fait sonner son argent.

On avoue volontiers qu'on manque de mémoire, pour se faire croire riche de son propre fonds.

L'indiscrétion est souvent un effet de la vanité. Pour se donner de l'importance, on révèle un secret que l'on a pénétré, ou que l'on doit à une confiance dont on se glorifie, tout en s'en montrant indigne.

La vanité descend quelquefois si bas, pour arriver à ses fins, qu'on la croirait l'opposé de la fierté.

Souvent un auteur, qui communique un ouvrage à ses amis, cherche moins d'utiles conseils qu'un à-compte sur sa gloire.

L'amour de la gloire n'est qu'une vanité ennoblie par le but. C'est un de ces sentiments factices que produisent le contact des hommes et la fermentation de la vie sociale. Un homme isolé ne peut l'éprouver; mais le sauvage lui-même, au milieu de sa peuplade, y sacrifie ses jours. Cette passion attend du courage ou du génie une satisfaction qu'elle reçoit bien souvent du hasard.

Les hommes prodiguent la gloire à ceux qui savent identifier leurs intérêts avec les passions des autres; ils en sont avares pour ceux qui se dévouent au bonheur de l'humanité.

L'amour de la gloire est, pour l'homme, ce que la coquetterie est pour la femme, la prétention la plus ambitieuse de la

vanité. A tous deux il faut un culte et des autels. Mais peu leur importe quelle main agite l'encensoir : la fumée qui s'en exhale a toujours le même parfum.

Beaucoup de grands hommes ont mérité ce titre, parce que leur intelligence et leur courage se sont élevés jusqu'à la hauteur de leur vanité.

Quand la vanité a l'air de se frapper, qu'on y regarde bien, et l'on verra qu'elle se caresse.

Rarement on aperçoit dans les autres les qualités dont on est dépourvu. Est-on forcé de les voir, on ne manque guère d'y trouver un peu de ridicule ; et alors on se glorifie d'en être exempt.

On convient quelquefois de ses défauts, même de ses vices, jamais de la nullité de son esprit. Chacun cherche à la cacher sous le point le plus saillant de son caractère : l'homme bon, sous sa bienveillance naturelle ; l'homme vain, sous son impertinence.

L'homme qui repousse d'utiles conseils, pour se montrer indépendant, prouve sa vanité et sa sottise.

La vanité tire parti de tout : elle se pare des souffrances qui font éclater le courage ; elle donnait au gladiateur la force de tomber avec grâce.

Celui qui recherche et celui qui évite les personnes distinguées par leur rang ou par leur esprit ont d'ordinaire le même motif, la vanité.

Un homme obscur qui, par vanité, se montre familier avec les grands, fait un mauvais calcul. S'ils veulent bien avoir l'air d'oublier leur rang, c'est à condition qu'il s'en souviendra.

On n'est pas fâché d'exciter la jalousie quand on n'en éprouve ni gêne ni souffrance.

La vanité tue plus de libertins que le libertinage.

La vanité aime à promettre; la bonté aime à donner.

Ne vous inclinez pas trop devant un homme vain; car, pour se grandir, il mettrait son pied sur votre tête.

3° *Présomption.* La présomption est un amour-propre entreprenant et étourdi qui ne doute de rien, parce qu'il ne comprend rien; et auquel le hasard, ce railleur malin de la prudence humaine, se complaît à donner raison.

Tel qui n'a jamais rien fait se croit capable de tout faire; et, s'il reste dans l'inaction, c'est moins encore par nonchalance que par dédain pour des succès dont se glorifient ceux qu'il juge inférieurs à lui.

La présomption s'absout et se console de ses revers, en les attribuant à des causes qu'elle n'avait pas dû prévoir; et, après chacune de ses chutes, elle se relève meurtrie, mais non pas corrigée.

4° *Fatuité*. La fatuité est la manifestation d'un amour-propre enhardi par des qualités souvent fort contestables, et par de frivoles succès.

Le fat affecte un dédain absolu pour toutes les convenances. Chacun de ses mots, de ses regards et de ses gestes est une impertinente déclaration d'indépendance ou de supériorité. Il prend un air de triomphe, même avant d'avoir triomphé. Le fat n'est qu'un sot enivré d'admiration pour lui-même, et encouragé dans ce ridicule sentiment par des personnes un peu plus sottes que lui. Le goût de la plupart des femmes pour tout ce qui attire l'attention leur fait aimer la fatuité. Elle leur plaît encore parce qu'elle promet beaucoup et n'hésite jamais. Le fat, par un singulier instinct d'équité, respecte, au fond, les personnes qui le dédaignent, et méprise celles dont il est adulé.

La fatuité est la coquetterie de l'homme. Mais la coquette veut avoir des succès, et le fat, faire croire aux siens; l'une a besoin d'esprit, et l'autre, d'assurance. Du reste, tous deux se ressemblent par l'égoïsme et la vanité.

5° *Orgueil*. L'orgueil est le contentement intime d'une âme infatuée d'elle-même, ou de quelques distinctions sociales. C'est un amour-propre raisonné qui grandit avec l'estime de soi et le mépris pour les autres. C'est aussi le délire d'une âme exaltée par l'audace ou par le génie. L'orgueil, trouvant en lui-même son aliment et ses jouissances, redoute peu la solitude. Quelquefois il prend l'apparence de la vertu, choisit un noble but, et conserve ainsi la dignité de l'homme. Au milieu des habitudes de la vie, il ne se manifeste guère que par la réserve

et la fierté; mais, s'il reçoit quelque blessure, il soulève les passions les plus impétueuses, pour les associer à ses vengeances. Alors il lui faut le triomphe, ou la mort. Il peut faire commettre un crime, jamais une lâcheté. L'amour-propre veut l'estime des autres; l'estime de soi suffit à l'orgueil.

L'orgueil inspire l'émulation, et l'amour-propre, la jalousie.

L'orgueil peut réprimer quelques défauts; l'humilité seule peut remplacer les défauts par des vertus.

Celui qui aime à donner et craint de recevoir est bon et généreux peut-être, mais orgueilleux et défiant à coup sûr.

Forcés de se décider entre la bassesse et le crime, l'orgueil choisit le crime, et la vanité, la bassesse.

L'espoir d'une gloire immortelle est le rêve d'un orgueil insensé. La créature ne peut produire l'infini.

L'orgueil est la vertu des incrédules.

Comment un homme peut-il conserver de l'orgueil, quand il plonge son regard dans les profondeurs d'un ciel étoilé?

6° *Fierté*. La morale évangélique, en prescrivant l'humilité, condamne la fierté. Il en est cependant deux sortes qu'il serait injuste de confondre.

L'une est l'attitude grave et dédaigneuse de l'orgueil, la réserve hautaine dans laquelle il s'enferme, pour imposer le respect; et quelquefois aussi une ridicule affectation de supériorité qui s'évanouit devant la peur ou l'intérêt.

L'autre est le sentiment intime d'une valeur réelle, et la dignité d'une âme délicate. Si elle mérite quelque reproche, c'est d'aspirer au bien, plutôt pour satisfaire un goût que pour obéir à la morale et chercher la vertu.

La fierté et le respect humain composent une perfection apparente qui vaut mieux que l'hypocrisie et moins que la vertu. Quel qu'en soit le motif, c'est la pratique du bien. Le monde a raison de l'honorer, et de laisser à Dieu le soin d'en juger le mérite.

Une personne délicate et fière se résout difficilement à demander. Attentive à prévenir les désirs des autres, elle veut qu'on devine les siens.

Une âme généreuse se soumet à l'économie par prévoyance et par fierté.

La fierté dédaigne les railleries d'un sot; la vanité s'en venge.

L'amour-propre timide se défend avec le mensonge; la fierté, avec la franchise.

Une âme fière se soumet aux règles, pour se soustraire à l'autorité directe de l'homme.

On a moins droit d'être fier d'une grande naissance que du mérite de s'illustrer sans elle ; mais il n'est rien de plus noble que de rajeunir en soi l'éclat d'un beau nom.

Une âme noble est fière dans l'infortune; une âme vulgaire, dans la prospérité.

CINQUIÈME CATÉGORIE. — *Défauts produits par la mauvaise opinion que l'on a d'autrui et par les prétentions du cœur, ou de l'amour-propre.*

1° *Méfiance* et *défiance*. La méfiance est la crainte d'être trompé : c'est un penchant au soupçon ; et le soupçon est une sourde accusation sur une simple apparence. La méfiance est inhérente au caractère, et se manifeste par une réserve excessive, ou par une surveillance inquiète. Elle ne laisse personne en dehors de ses préventions, subsiste sans motifs, et survit même aux faits qui la démentent.

On ne peut confondre la *méfiance*[1] avec la *défiance* qui naît de l'observation; qui résulte moins d'une disposition naturelle que d'une conviction appuyée sur des faits; qui peut n'être que relative et passagère, et qui ne devient un défaut que par l'habitude et l'exagération. La prudence est une sage défiance.

[1] *Défiance*, défaut de confiance en quelques personnes, doute motivé. *Méfiance*, prévention défavorable qui tient plutôt au caractère de celui qui l'éprouve, qu'aux torts des personnes qui en sont l'objet. On se *défie* de soi-même, et on se *méfie* des autres. L'usage intervertit souvent, mais à tort, le sens de ces deux verbes.

Il est assez rare que la méfiance ne doive pas attirer quelque blâme sur celui qui l'éprouve, et la défiance sur celui qui l'inspire.

La méfiance enseigne, et, suivant bien des gens, excuse[1] l'infidélité.

Le soupçon accuse aussi souvent celui qui le conçoit que celui qui en est l'objet.

2° *Jalousie*, vive excitation de la personnalité, ombrageuse anxiété d'une âme dominée par la crainte de perdre ou de ne pas acquérir un bien que d'autres peuvent convoiter. La jalousie naît d'une rivalité réelle ou imaginaire, et de l'incertitude du succès. Accidentelle et légitime quand elle défend un droit, elle n'est pas un défaut. Cette passion ne prend racine que dans des âmes ardentes ou capables d'une certaine énergie. Elle n'exclut ni la noblesse ni la générosité du caractère; mais elle peut descendre aux actions les plus basses, pour se convaincre, ou pour se venger.

La réflexion modère les accès de jalousie; mais elle ne peut rien sur le penchant.

Il y a deux sortes de jalousie : l'une est une blessure du cœur; l'autre, de l'amour-propre.

Effets de la jalousie du cœur.

Tout sentiment affectueux a sa jalousie. Elle est d'autant plus vive que ce sentiment est plus profond.

La jalousie inspirée par l'amour en reçoit une ardeur qu'elle

[1] Sénèque dit : Autorise. Quelle étrange morale!

lui rend au centuple ; et, dans l'action réciproque de ces deux sentiments, l'âme, incapable de maîtriser longtemps son agitation, s'abandonne à des douleurs insensées, à des fureurs brutales. Cette jalousie ronge le cœur, pousse à la cruauté les âmes les plus tendres, et leur fait trouver un horrible plaisir dans la vengeance. L'amour jaloux trouble quelquefois les esprits les plus sensés, et quelquefois aussi donne à des esprits naturellement obtus une pénétration singulière. Attentif à saisir toutes les apparences, il s'en irrite peut-être plus que des faits, parce qu'il ne peut rien ajouter à ceux-ci, et qu'il croit toujours découvrir, dans celles-là, les circonstances les plus propres à enflammer sa colère. On peut être frappé une fois par un jaloux qui voit ; on peut l'être mille par celui qui soupçonne.

L'amour met dans la jalousie une violence inconnue aux autres sentiments affectueux, tous beaucoup moins personnels que lui. Une mère, heureuse de l'amour qu'inspire son enfant, pleure souvent, en secret, sur l'amour qu'il ressent [1]. Le père le plus ferme a besoin, pour se préserver d'une semblable faiblesse, d'appeler à son secours la raison et le devoir. Un bon frère, une tendre sœur, ne se soumettent pas, sans regrets, à la rivalité du sentiment qu'ils approuvent le plus. Les amis, engagés seulement par le choix de leur cœur, s'inquiètent de ce qui pourrait les séparer. Mais la jalousie n'inspire à aucun d'eux des transports bruyants, ni des actes de vengeance : l'amour seul est enclin à s'y livrer.

Effets de la jalousie inspirée par l'amour-propre.

La jalousie la moins pardonnable est celle qu'excitent les succès et le bonheur d'autrui. C'est le premier pas qui conduit à l'envie.

Une âme jalouse est toujours offensée des éloges qui ne lui

[1] Telle est la jalousie presque inséparable de l'amour maternel le plus raisonnable.

sont point adressés, à moins qu'ils ne lui réservent la prééminence, et voit, avec déplaisir, des jouissances qu'elle ne partage pas, lors même qu'elle pourrait s'en procurer de plus grandes.

Quand l'amour-propre blessé prend le masque de l'amour, il prend aussi tout son emportement : mais il n'oublie jamais une certaine prudence ; et, s'il se décide à frapper, il a grand soin de se mettre à l'abri des représailles. L'inconstance, loin de préserver l'âme de cette hypocrite jalousie [1], semble l'y disposer, en l'initiant à toutes les ruses de l'infidélité, et en l'excitant toujours à la supposer dans les autres. La perspective d'un abandon, même provoqué, peut quelquefois réveiller l'amour ; mais, dès que la sécurité revient, la jalousie s'endort avec lui.

§ II. — Des vices de l'âme.

Les vices de l'âme sont des inclinations, ou des habitudes blâmables sur lesquelles les sens n'ont aucune influence directe, et que l'on ne satisfait qu'avec réflexion.

Ces vices, quelquefois naturels, sont, le plus souvent, introduits dans l'âme par la tendresse aveugle ou égoïste des parents, par l'éducation, par l'exemple, et peut-être aussi par le désir de combattre les méchants à armes égales.

PREMIÈRE CATÉGORIE. — *Des vices contraires à la sincérité.*

1° *Dissimulation*, voile dont s'enveloppent les sentiments, les projets et les actions coupables, prudence des âmes corrompues.

On dissimule ce que la conscience a d'abord condamné.

La dissimulation autorise la défiance ; car la vertu seule a l'habitude de cacher ce qui serait bon à montrer ; et la vertu n'est pas commune.

[1] La jalousie sans amour.

La dissimulation aggrave les fautes commises, et fait supposer toutes celles que l'on aurait pu commettre.

2° *Feinte*, apparence séduisante que l'intérêt personnel donne aux choses dont le caractère véritable éveillerait la défiance.

L'exagération de la louange, de la politesse et surtout des sentiments affectueux doit provoquer l'examen. Calculée ou sincère, elle est toujours dangereuse pour celui qui la prend au sérieux. Défiez-vous de l'enthousiasme!

3° *Ruse*, finesse active et sans scrupules qui s'ingénie à faire des dupes, et dont l'habileté consiste surtout à s'avancer vers son but, tantôt par un chemin couvert, tantôt par de nombreux détours. Souvent pour dérouter la ruse, il suffit d'aller droit.

4° *Mensonge*, affirmation contraire à la vérité, avec intention d'éviter un embarras, de couvrir une faute, de servir un intérêt.

Le mensonge ne peut être confondu avec la menterie, qui n'est autre chose qu'une fiction échappée à la légèreté de l'esprit.

L'homme qui aime la vérité s'efforce de donner à ses expressions la juste mesure de sa pensée. Quiconque n'a pas ce scrupule ne peut avoir ni sûreté de discernement, ni clarté de langage, ni autorité morale.

L'habitude du mensonge sans gravité conduit au mensonge coupable. On ment d'abord pour s'excuser, ensuite pour accuser.

Le mensonge est un symptôme de désordre moral. Il n'est pas une qualité de l'âme qu'on ne puisse contester au menteur.

5° *Tromperie*, démarche, allégation ou insinuation dont le but est d'amener quelqu'un à faire, contre son intérêt, ce qu'on désire, ou à s'abstenir de ce qu'on redoute.

La tromperie est une mauvaise spéculation de l'égoïsme. En blessant les sentiments, les intérêts ou l'amour-propre d'autrui, elle s'expose à la haine; et perd d'ailleurs, par la défiance qu'elle inspire, plus que son adresse ne lui a fait gagner.

6° *Duplicité*, manifestation de deux opinions ou de deux sentiments contraires, avec l'intention de profiter de la double erreur qu'elle doit causer.

7° *Fausseté* et *hypocrisie*. L'une est l'affectation de sentiments ou d'opinions contraires à ceux qu'on a; l'autre, de vertus ou de qualités qu'on n'a pas. Toutes deux sont inspirées par le désir d'usurper une confiance dont on veut abuser.

La flatterie est la plus habile et la plus dangereuse des faussetés; car elle se fait un complice de celui qu'elle trompe. C'est un parfum empoisonné que l'on respire avec délice, même en sachant qu'il peut être mortel.

La flatterie la plus délicate exagère les qualités, atténue les défauts et corrompt l'âme, en troublant la raison. Un flatteur est rarement excusable; car il est rarement désintéressé.

Une âme honnête ne peut croire à l'hypocrisie : aussi est-elle sans cesse exposée à en être la dupe. La contradiction que l'on remarque si souvent entre les principes et les actes des hommes est d'ordinaire moins hypocrisie que faiblesse ou légèreté d'esprit. Mais quand l'hypocrite déguise son caractère, l'homme faible ou léger ne pourrait pas même s'expliquer le sien.

Il est une sorte de fausseté bien commune, c'est celle qui consiste à dire vrai, dans le sens littéral des mots, tout en laissant la possibilité d'une interprétation différente ou contraire.

Un hypocrite vulgaire simule timidement des vertus qu'il n'a pas; un hypocrite plus raffiné attaque effrontément, dans les autres, tous les vices qu'il a.

Dès que l'hypocrite a donné un nom excusable à ses torts, il se croit assez justifié.

Combien d'actions qu'on ne voudrait pas faire, et dont on profite sans scrupule !

Nos opinions ne sont, le plus souvent, que la défense hypocrite de nos intérêts, ou l'excuse de nos passions.

8° *Fourberie*, habitude du mensonge réfléchi, odieux talent de trouver toujours quelque bas artifice pour servir un projet coupable, ou couvrir une mauvaise action.

9° *Perfidie*, abus prémédité d'une confiance fondée sur un droit, ou sur des assurances qui l'ont provoquée. La perfidie est dans le calcul ; l'acte y ajoute la trahison. Moins la perfidie a pu être prévue, plus elle est détestable.

Le penchant à la perfidie constitue le plus redoutable des caractères.

DEUXIÈME CATÉGORIE. — *De l'envie, de la haine et de l'ingratitude.*

1° *Envie*, convoitise ardente des avantages d'autrui, sentiment malveillant contre les personnes qui les possèdent. Cette passion s'attache à toute supériorité, et croit y voir une preuve de la partialité du sort ou des hommes. L'envie est inspirée par l'égoïsme, par une ambition cupide, ou par un amour-propre froissé. Elle est basse et lâche; car elle se cache dans l'ombre et frappe sans oser se nommer.

Le dénigrement est la ressource des esprits médiocres et envieux. Les qualités qu'ils refusent aux autres, ils croient se les approprier.

L'envie attaque, par la médisance ou la calomnie, le bonheur qui blesse ses regards. De toutes les lâchetés, la plus odieuse est la calomnie lancée par une lettre anonyme. C'est le coup de feu tiré, la nuit, sur le voyageur sans défiance, par le brigand embusqué dans un bois.

2° *Haine*, irritation profonde et permanente d'une âme blessée par un outrage, par une injustice, par un obstacle qu'on lui oppose, ou seulement par une supériorité qu'elle envie en secret.

La haine n'est pas purement accidentelle : avant d'éclater, elle est en germe dans un penchant. Sœur de l'égoïsme et de l'orgueil, elle en adopte les exigences, et s'efforce d'en venger les déceptions. Plus elle se satisfait, plus elle se prépare de remords. La subir est un danger ; l'éprouver, un supplice. Ce sentiment amer torture l'âme, et ne lui laisse aucun repos. Il trouve, dans son obstination farouche, un horrible plaisir, et presque un devoir.

La haine, vivant de fiel et de passions violentes, ne peut prendre racine que dans les âmes énergiques. Elle voit tout sous un jour sinistre, et transforme en défauts les qualités les moins contestables. Vices et vertus, bassesse et grandeur d'âme, elle attaque tout, et voudrait tout couvrir d'un égal opprobre. Qu'elle aperçoive, dans le plus noble caractère, le moindre point répréhensible, elle le signale à tous les yeux avec une implacable joie.

A l'aspect, ou même au souvenir d'une personne que l'on hait, le sang bouillonne, le cœur bat avec force, et tous les ressorts de l'âme, comme ceux du corps, se tendent avec des dispositions agressives. Si la pensée pouvait tuer, la haine ferait bien des assassins.

La haine contenue n'est pas incompatible avec une certaine noblesse de caractère ; mais la haine sans frein va jusqu'à la bassesse, quand ce n'est pas jusqu'à la fureur.

Si la haine est quelquefois excitée par le souvenir du mal dont on a souffert, elle l'est plus souvent par le souvenir du mal que l'on a fait, et par l'importunité du remords.

3° *Ingratitude*, oubli d'un bienfait, négation d'une dette sacrée, véritable improbité du cœur, avec complicité de l'âme.

On est ingrat parce qu'on est égoïste. L'égoïste ne voit dans un service reçu qu'un devoir accompli qui ne lui impose aucune reconnaissance.

Si vous cherchez quel bon sentiment peut exister à côté de l'ingratitude, vous reconnaîtrez, avec effroi, qu'il n'en est pas un qu'elle ne doive étouffer [1].

L'ingratitude a ses moments de repentir. Ils arrivent toujours avec le besoin d'un service nouveau. Alors une subite reconnaissance se hâte d'acquitter la dette passée et la dette future. Mais, dès que ce compte est réglé et le service obtenu, l'ingrat reprend sa douce et commode indépendance.

Eussiez-vous versé la dernière goutte de votre sang pour un ingrat, s'il s'en aperçoit, ce sera pour se plaindre de ce que vous n'aviez pas plus de sang dans les veines.

Épuisez vos forces et votre vie, hommes prévoyants et amis du devoir; acquérez, par vos veilles, considération, crédit, fortune; si vous ne songez guère à en jouir par vous-mêmes, d'autres sont prêts à en tirer parti. Pour vous, la peine succède à la peine; et, pendant que vous renoncez aux plaisirs et à la liberté, vos bons amis profitent de vos sueurs, se livrent aux folles joies, et voguent sans souci, en se confiant aux vents. Mais la tempête les a surpris au milieu des ténèbres. Vous qui aviez gagné votre repos, levez-vous; volez à leur secours. Pas un moment de retard : ils seraient engloutis! Ramez, ramez!... Bien! Vous leur avez fait toucher la rive : on le comprend; car un rire ironique vous exprime leur reconnaissance. Si cette récompense vous suffit, vous pourrez encore la mériter demain. Eh! de quoi vous plaindriez-vous? Ils sont faits pour la joie, et vous pour le travail. Heureusement pour

[1] L'ingrat ne peut-être bon, compatissant, généreux, magnanime, ni ami sincère, ni fils, frère, ou mari tendre et dévoué.

vous, celui qui paye les salaires a tout remarqué, et ne l'oubliera pas!

§ III. — Des effets de l'habitude du vice.

Une âme infectée par le vice peut passer successivement de la corruption à l'immoralité, de l'immoralité à la dépravation, et de la dépravation à la perversité. Chacune de ses maladies morales se manifeste par des symptômes particuliers.

1° *Immoralité*, effet de la corruption, impudeur dans le vice ou dans l'improbité, désordre devenu une habitude, ou même érigé en principe. L'immoralité sait varier ses allures. Tantôt elle se cache sous l'apparence des vertus qui peuvent la conduire à ses fins; tantôt, ennemie de toute gêne, ou certaine de ne pouvoir plus tromper, elle se montre avec effronterie.

La principale source de l'immortalité est, pour la femme, la licence des mœurs, et, pour l'homme, le mépris de la probité; mais chacun des deux sexes comble la mesure de son immoralité en y ajoutant celle de l'autre.

2° *Dépravation*. L'abus des jouissances physiques émousse les sens, pervertit les bons instincts de l'âme, altère ses plus nobles facultés, et la fait tomber dans une sorte de langueur et de dégoût dont elle va quelquefois chercher le remède dans la dépravation. Celle-ci se manifeste par sa préférence pour les choses honteuses, et par sa répugnance pour ce qui est honnête et beau. Un homme dépravé regarde le bien comme une anomalie, et se crée un type moral auquel il donne, pour attributs, ses passions et ses caprices. La dépravation est un phénomène affreux; car ce n'est pas seulement l'art d'inventer des vices, c'est encore la faculté d'en percevoir, avec des sens nouveaux, les monstrueux plaisirs.

3° *Perversité*, génie du mal, haine du bien, méchanceté calculée qu'active le besoin de nuire. Cet odieux penchant n'est point satisfait par le spectacle des souffrances, ou des faiblesses ordinaires de l'humanité: il lui faut des raffinements qui aigui-

sent la douleur, ou qui rendent la corruption hideuse et incurable. Une âme perverse éprouve un plaisir proportionné à l'influence qu'elle exerce sur les maux, ou sur les fautes d'autrui. Elle est prudente, et ne livre pas au hasard ses jouissances cruelles. Elle les attend, pour les rendre plus certaines et plus vives; et se recueille pour les savourer.

CHAPITRE V.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LES CARACTÈRES.

Si la figure humaine, avec quelques traits seulement, varie à tel point que, depuis la création, il n'a peut-être pas existé deux hommes d'une ressemblance complète, ne doit-il pas se trouver plus de différence encore entre les caractères, qui se composent de tant de penchants et de sentiments divers?

On appelle caractère le point saillant de l'âme. Vice ou vertu, défaut ou qualité, il projette sur les autres parties un reflet qui donne à l'ensemble une apparence d'unité. L'avare se montre jusque dans sa générosité; le prodigue, dans son économie; le débauché, dans ses moments de tempérance, et l'homme violent, dans sa modération, de même que l'homme d'ordre dans sa libéralité; l'homme bon, dans sa rigueur, et le brave, dans sa prudence. En définissant les qualités et les vertus, les défauts et les vices, nous avons indiqué les bases et les signes distinctifs des caractères les plus prononcés. Mais, dans les âmes ardentes et mobiles, ces éléments se combinent ou se heurtent sans cesse, et ne constituent point, à proprement parler, des caractères. Ils mettent l'âme dans des états fortuits qu'il est

difficile de décrire, impossible de prévoir. Nous ne voulons pas même essayer d'en donner une esquisse; et nous nous bornerons à quelques réflexions générales.

Dans une âme capricieuse, chaque goût, chaque sentiment a son tour. L'homme sans penchant décidé n'a pas de caractère, à moins qu'on n'en donne le nom à sa persévérance dans l'instabilité. C'est la disposition la plus commune, et c'est celle qui fait de l'âme une enigme inexplicable.

A côté du caractère naturel, l'éducation et la volonté placent un caractère factice. L'un se montre sans réserve, dans les circonstances peu importantes, et l'autre, avec mesure, dans les circonstances graves. On voit, par exemple, des personnes supporter, avec courage et dignité, les unes la perte de leur fortune, malgré leur amour de la richesse, les autres de cruelles souffrances, malgré leur faiblesse ou leur impatience habituelles. Leur courage naît de la réflexion : grande preuve de force morale, ou grande preuve de vanité !

La disposition ordinaire de l'humeur forme enfin une sorte de caractère, pour ainsi dire extérieur, qui se manifeste surtout dans les rapports d'intérêt, de famille, ou de monde. Chacun trouve, dans sa propre humeur, plus de la moitié du bonheur ou du malheur de sa vie : la destinée en fait le reste. En ce sens, le meilleur caractère est celui qui est le plus tolérant, le plus égal et le moins exigeant. L'égoïsme sait en tirer parti.

L'énergie et la dignité du caractère se prêtent un mutuel appui : mais l'une peut exister sans l'autre ; tandis que la dignité sans l'énergie disparaît, au moindre souffle des passions ou de l'adversité.

Il faut avoir une grande dignité, pour être en droit de l'oublier soi-même, sans que d'autres en perdent le souvenir.

On ne cesse pas d'être habile ou spirituel, pour avoir manqué quelquefois d'habileté ou d'esprit; mais on n'est réellement plus ni bon, ni sincère, ni équitable, quand on a cessé une seule fois de l'être. L'intelligence se montre dans chaque acte; le caractère et la moralité résultent de tous les actes ensemble.

La vieillesse, qui affaiblit le corps et l'intelligence, accroît les défauts du caractère. Chaque année ajoute un degré de plus à l'égoïsme, à l'avarice, à la défiance et à l'obstination. Un vieillard qui se préserve de ces défauts, ou seulement en arrête les progrès, est digne d'admiration; car c'est à l'âge où l'on a le moins de force qu'il en montre le plus, et, quand le triomphe est le plus difficile, qu'il l'obtient.

LIVRE QUATRIÈME

DE L'HOMME SOCIAL

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ DE L'ÉTAT SOCIAL.

SECTION I.

L'HOMME EST NÉ POUR LA SOCIÉTÉ.

Un enfant ne pourrait vivre, ni un homme être heureux dans une complète solitude.

Dès que l'enfant commence à sentir, il éprouve l'impérieux besoin d'aimer et d'être aimé, de développer son intelligence, de s'éclairer, de communiquer ses idées par la parole et de perfectionner sa raison. S'il trouve déjà dans sa famille un premier appui et une première occasion d'exercer quelques-unes de ses facultés, c'est la société seule, cette réunion de toutes les fa-

milles, qui peut protéger efficacement son existence, enrichir son esprit, élever son âme, et y faire éclore les plus nobles vertus.

Un homme isolé ne peut rien. Réuni à ses semblables, il devient maître de la nature. Dans cette association, les forces intellectuelles de chaque individu se multiplient par les forces des autres; et le produit que donnent tous les temps et tous les peuples est ce qu'on appelle l'esprit humain. Considéré par rapport à son objet, l'esprit humain est cette faculté universelle, quoique inégalement répartie entre les siècles et les hommes, de comprendre et de juger tout ce qui, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, n'est pas au-dessus de la portée d'un regard mortel; considéré dans son activité, c'est un vaste atelier où chaque ouvrier a sa tâche spéciale, et concourt, selon son aptitude, à des œuvres dont il ne voit pas l'ensemble, mais dont il profite, pour sa part; et, considéré dans son résultat, c'est une sorte de dépôt où s'accumulent, pour les générations futures, tous les trésors de l'expérience, et où grossit, chaque jour, le patrimoine de l'intelligence humaine.

Souvent une grande idée tombe, comme une graine apportée par le vent, lorsque rien n'est encore prêt pour en favoriser le développement. Mais, tôt ou tard, un rayon d'intelligence va la réchauffer sur le sol aride qui l'a reçue, et la fait germer, fleurir et fructifier, pour l'instruction ou le bonheur du monde.

Les arts, les sciences et toutes les découvertes, qui élèvent si haut le génie de l'homme, sont des monuments construits à frais communs. Chaque génération travaille à étendre ou à perfectionner l'œuvre des générations passées. Celui qui invente a seulement le mérite de faire un pas en avant du point ou il a été conduit. Tout se fait par tous.

La plupart des sociétés ont quelques qualités ou quelques idées dominantes dont le souvenir sert à marquer les étapes parcourues par l'esprit humain.

Quand on cherche à se rendre compte de ce que l'homme doit à l'état social, on ne comprend pas ce qu'il pourrait être,

s'il n'y avait puisé ni secours, ni lumières[1]; car le sauvage lui-même prend au moins une notion grossière de cet état, dans sa famille, dans sa peuplade; et ce n'est qu'à l'hypothèse d'un homme privé, dès sa naissance, de tout commerce avec ses semblables, qu'il faudrait emprunter l'exemple de cet être chimérique. Acceptons cependant cette hypothèse pour un moment, et tâchons d'en montrer les conséquences les plus vraisemblables. Que verrons-nous dans cet homme? Une créature misérable dont les plus précieuses qualités auront péri en germe, dont le corps et l'âme seront sans cesse tourmentés par des besoins qu'il ne pourra satisfaire. Il n'aura aucun langage, aucune tradition du passé, aucune intelligence des merveilles du monde, aucun de ces innombrables moyens de conservation et de bien-être que toute société procure aux membres qui la composent. Il sera sans affection, sans religion, sans idée du devoir, en un mot, à peine égal à la brute. Telle ne peut être la condition pour laquelle Dieu lui a donné la vie.

L'homme n'a reçu le sentiment, le génie et la conscience que pour en faire usage : or l'état social pouvant seul lui en permettre le complet exercice, il est évident que cet état est naturel et nécessaire.

SECTION II.

COMMENT LES HOMMES PEUVENT ÊTRE CONSIDÉRÉS COLLECTIVEMENT.

Le genre humain embrasse tous les hommes considérés d'une manière abstraite, sans distinction de temps, de lieux, ni de races, tous les hommes unis par l'identité de leur nature, par les œuvres que chaque génération reçoit des générations passées, par la tradition des pensées, des sentiments, des progrès et des mœurs.

[1] Adam seul a pu s'en passer, parce qu'il avait reçu de Dieu les connaissances essentielles que ses descendants reçoivent de leurs semblables.

La population n'est que le rapport de la masse ou du nombre des hommes avec les lieux dans lesquels ils existent, à un moment donné.

Une nation est un ensemble d'individus ayant généralement une même origine, les mêmes mœurs et le même langage.

Un peuple est une agglomération d'hommes civilisés sur un territoire limité. C'est une grande association d'individus régis par les mêmes lois, et concourant chacun, par des sacrifices obligés, à la sécurité et au bien-être de tous. L'observation des devoirs et le respect des droits resserrent les liens sociaux; et, tout en fondant la moralité des peuples, assurent leur existence, aussi bien que leur véritable gloire.

CHAPITRE II.

LE DROIT DE PROPRIÉTÉ EST LA BASE DE LA FAMILLE ET DE L'ÉTAT SOCIAL [1].

L'amour de soi et le désir de posséder se confondent dans les premières sensations, avant de se confondre dans les premières pensées de l'homme. Tant qu'il tient à l'existence, il tient à ce qui peut la conserver ou l'embellir : et l'amour de la propriété ne s'éteint en lui qu'avec l'amour de la vie.

La propriété, dans le sens absolu de ce mot, est le droit exclusif de jouir et de disposer d'une chose déterminée. Mais l'exer-

[1] Il faut lire le bel ouvrage que M. Thiers a publié, en 1848, avec tant d'opportunité, sur ce sujet, pour en comprendre toute l'étendue et toute l'importance.

cice de ce droit est subordonné à la morale et à la raison. Ainsi l'homme possède, avant tout, l'existence; or il ne peut, sans crime, y porter atteinte. Il a en lui une force physique et une intelligence; mais il n'a pas le droit de s'en servir pour nuire aux autres. Le riche qui détruirait son superflu, plutôt que de l'employer au soulagement des malheureux, se rendrait coupable d'une monstrueuse inhumanité. La propriété et la liberté d'agir ont donc une limite commune, l'abus[1].

Ce principe s'applique à toute espèce de propriété. La plus contestée et la plus essentielle à l'existence des sociétés humaines étant la propriété de la terre, il importe d'abord d'en établir la légitimité.

Au Créateur appartient incontestablement le droit de disposer de la chose créée. Le droit primordial de propriété remonte donc à Dieu. Mais Dieu a nécessairement voulu que l'homme y participât sur cette terre, puisqu'il ne lui a pas permis de tirer d'ailleurs ses moyens d'existence.

Dans les temps primitifs, quelques hommes répandus çà et là, et, récemment encore, les peuplades sauvages de l'Amérique, ont pu vivre des fruits spontanés de la terre, ou des produits de leur chasse et de leur pêche; mais, à mesure que leur nombre a rendu ces ressources insuffisantes et la culture du sol nécessaire, le travail, cette seconde création, en ajoutant à la terre une valeur nouvelle, a consacré et individualisé le droit de propriété.

L'homme, chargé de perpétuer son espèce, a dû l'être aussi d'assurer la subsistance de ses enfants. Il l'a demandée à la terre encore sans maître, et la terre fécondée par ses sueurs la lui a donnée. Les enfants, devenus plus forts, ont joint leur travail à celui de leurs parents; et plus tard ils ont rendu à la vieillesse de ceux-ci les secours qu'ils avaient reçus dans leur enfance.

[1] Je définis ici la propriété d'une manière conforme à la morale; mais il est impossible que les lois sociales ou civiles marquent exactement la limite que j'indique. Suivant la loi romaine, la propriété est le *droit d'user et d'abuser*. Je dirai un peu plus loin ce qu'elle est dans les sociétés bien organisées de notre époque.

Enfin la mort des parents a fait passer leur droit sur le sol dans les mains des enfants ; et chacune des générations suivantes a dû continuer cette transmission naturelle.

Telle est l'origine de la propriété du sol, et telle est celle de l'hérédité. La violence et la fraude ont pu souvent en briser la chaîne ; mais le temps, le travail et la bonne foi en ont formé une nouvelle que la justice même force de respecter.

La propriété et l'hérédité sont les principaux liens de la famille considérée, soit comme une personnalité collective, soit comme le cours continu d'un même sang à travers les siècles et la perpétuité d'une même race. Les individus, issus d'une même souche, sont attachés à la terre sur laquelle ils sont nés, qui les nourrit, qu'ils se partageront un jour, qu'ils transmettront à leur postérité ; et ils embrassent, dans un même sentiment, les lieux et les personnes. Quel homme n'est pas ému à l'aspect des champs paternels, de ces champs où sa mère l'a porté dans ses bras, où il a commencé à sentir l'existence, joué avec ses frères et ses sœurs, aimé, été heureux, où il a cueilli des fleurs, vu mûrir les fruits et les moissons, élevé vers le Créateur une âme innocente et naïve? Quel est celui qui, après avoir longtemps vogué sur la mer orageuse de la vie, n'éprouve pas un désir impatient de revoir le toit sous lequel il est né, sous lequel l'attendent des êtres chers à son cœur, peut-être d'amers chagrins mêlés à de tendres souvenirs ?

La propriété, en groupant la famille, en l'unissant par l'intérêt et par le sentiment, fait éclore toutes les vertus domestiques ; et celles-ci deviennent le principe de toutes les vertus sociales. Quiconque n'a pas l'amour de la famille, n'aura jamais l'amour de la patrie.

Les familles qui ne possèdent rien ont, dans leur intelligence et leur travail, le moyen de vivre par celles qui possèdent, et même de posséder, à leur tour. Les dernières, après avoir pris racine dans le sol, y attachent les premières avec elles ; et les services réciproques établissent entre elles des habitudes de bienveillance et de stabilité. Que la propriété soit abolie, la famille,

dispersée, et les hommes ne seront plus que des troupeaux errants à la recherche de leur pâture.

Si quelques peuplades ont préféré la vie nomade à un établissement fixe, et la chasse ou la pêche à la culture du sol, elles n'ont renoncé qu'à la propriété et à l'hérédité individuelles; car elles conservent toujours leur droit collectif sur leurs forêts, ou sur leurs eaux. D'ailleurs, l'état sauvage reste en dehors de la question : il n'est pas même l'enfance de l'humanité. On doit le considérer comme un état accidentel et anormal, puisqu'il n'est qu'une espèce de sommeil de la plupart des facultés perfectibles de l'intelligence, et l'ignorance des lois morales.

Dans toutes les sociétés fondées sur l'égalité des droits, sur la liberté de chacun, subordonnée à la liberté de tous, et sur les besoins bien compris de la nature humaine, la propriété est le droit individuel ou collectif de jouir et de disposer, sous la protection et la surveillance des lois, des biens régulièrement acquis par première occupation[1], par hérédité, par donation, par échange, par une industrie personnelle, ou moyennant un juste prix.

Indépendamment de ce droit de propriété que l'homme exerce sur les objets extérieurs, il en est un autre qu'il a en lui et sur lui-même, et qui devient souvent la source du premier : c'est le droit d'user de toutes ses facultés, et d'obtenir par là le bien-être, même la richesse. Ces fruits du travail appartiennent naturellement à celui qui les a produits. Le plus simple ouvrier, comme l'artiste, comme le savant, a donc le droit de disposer de son œuvre; et nul ne peut la lui ravir, sans se rendre coupable de spoliation.

Les individus jouissent de ce qu'ils ont acquis, et le transmettent à leurs héritiers. Voilà la propriété privée. Les siècles agglomèrent ensuite les résultats du travail matériel et du travail intellectuel de tous, pour en former le capital de la civili-

[1] Au moins dans la limite des besoins personnels du premier occupant.

sation ; et la civilisation[1] est le droit universel de profiter de ces richesses lentement accumulées. Il n'est pas un jour de la vie des peuples qui n'ajoute quelque chose à cette épargne, et ne prépare à chacun une plus large part de bien-être.

La négation absolue de la propriété est la négation d'un des principes fondamentaux de la morale. Si personne n'avait un droit exclusif sur rien, chacun aurait droit sur tout. La force et la ruse se disputeraient le monde. Que deviendrait alors la *probité?* A quoi servirait la conscience, cette voix intérieure qui nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient? Moralistes et législateurs, quelle serait la base de vos préceptes et de vos lois?

On dira peut-être : « Tout est à tous ; mais chacun, pour mériter d'avoir sa part dans la jouissance des biens communs, doit son travail à l'association. La paresse est un vol. La probité est dans le zèle que chacun met à accomplir sa tâche. »

Cette réponse serait sérieuse, s'il était démontré que la communauté des biens puisse être le principe d'une association heureuse et durable : or c'est précisément ce qui est contesté, et ce dont l'impossibilité semble prouvée par tous les essais tentés depuis plus de trois mille ans[2]. Toutefois ne nous contentons pas de l'expérience acquise, pour repousser une idée que l'on voudrait faire accepter comme la loi fondamentale des sociétés humaines, et cherchons s'il existe quelque moyen de la mettre en pratique.

D'abord la communauté des biens sera-t-elle universelle; et le monde entier ne formera-t-il qu'une seule famille dont chaque membre aura sa part dans la jouissance de la terre et des mers? Si l'on trouve peu facile l'exécution de ce plan gigantesque, peut-être croira-t-on en obtenir l'équivalent dans un partage du globe entre toutes les nations formant chacune une communauté distincte. Mais qui fera, et comment se fera ce partage? Supposons cependant qu'il puisse être régulièrement

[1] Seul véritable et légitime communisme.
Voir la page 280.

établi. Qu'en résultera-t-il? Que l'être collectif deviendra propriétaire, au lieu de l'individu. Voilà toujours le droit de propriété! Passons à la jouissance des biens communs. Chacun devra en obtenir sa part : mais qui la fixera? Devra-t-elle être rigoureusement égale, pour tous les associés, ou proportionnée aux besoins de chacun? J'admets encore que le partage soit fait de manière à contenter tous les intéressés. Alors il leur donnera un droit exclusif sur les choses qui leur seront attribuées; et si l'un d'eux s'avise de faire des économies, l'égalité cessera, et l'on verra commencer la richesse. Encore la propriété! Il faudra se hâter d'en arrêter les progrès. Est-ce par la crainte de quelque châtiment? Mais conçoit-on une loi pénale qui obligerait tout individu à manger au delà de sa faim, à user ses vêtements dans un temps donné, à chercher des jouissances dont il n'aurait pas le goût, à dépenser enfin tout ce qu'il aurait reçu? Ce serait une tyrannie d'une espèce nouvelle.

Tant que l'homme conservera l'amour de soi et de sa famille, le besoin de la vie sociale, le sentiment de la justice, le désir d'employer son intelligence, le goût de la liberté et du progrès; en un mot, tant qu'il n'aura pas cessé d'être homme, son cœur, sa conscience et sa raison lui diront que le droit de propriété est aussi essentiel à sa nature qu'indispensable à son bonheur. Mais le bonheur qu'il y trouve n'est pas seulement une satisfaction personnelle : c'est aussi le bien-être de ses enfants, la considération de sa famille, la dignité de son nom. Est-ce uniquement pour soi que l'on travaille, jusqu'à son dernier jour, à l'amélioration de son domaine? Ne pense-t-il qu'à lui, ce vieillard octogénaire qui bâtit un château? Il songe à ses enfants, à ses arrière-neveux. Hôte prévoyant, il veut leur préparer une noble demeure. Il espère qu'un souvenir, un regret payera son hospitalité.

La propriété individuelle est nécessaire, comme le légitime amour de soi; la transmission héréditaire, comme l'amour de la famille, comme l'ordre social, comme la civilisation.

Si l'on pouvait réaliser l'utopie d'une communauté universelle, ou seulement des communautés nationales, on ôterait à

l'homme son vif désir d'améliorer et d'embellir la terre; on éteindrait la concurrence, et, en même temps, l'émulation et le génie de l'invention; on arriverait, par le nivellement des positions, des ressources individuelles, et, jusqu'à un certain point, des intelligences, au plus bas degré de l'échelle sociale, c'est-à-dire à la destruction des sciences, des lettres, des arts, des industries de luxe, du commerce, enfin de la civilisation tout entière. Oserait-on demander, à ce prix, l'anéantissement de la propriété?

L'amour de la propriété, bien différent de l'extension ridicule de l'amour de soi, unit la force à la stabilité. Comme l'amitié, il s'alimente de souvenirs, et s'accroît avec le temps. C'est un désir de conservation et de perpétuité qui attache les familles au sol, qui s'associe toujours aux idées d'ordre et au respect des traditions. Il se transmet de génération en génération, et finit par se confondre avec l'honneur du nom. Ce sentiment sait ennoblir l'intérêt même, en l'élevant parfois jusqu'à l'amour de la patrie. Mais autant il est utile dans sa juste mesure, autant il est funeste dans ses excès.

Quelle différence d'attitude entre celui qui peut donner et celui qui est forcé de recevoir! Comme tous les autres animaux, l'homme s'apprivoise par la faim.

L'homme, que la misère n'abaisse pas, ou que la fortune n'a pas enorgueilli, est seul digne d'être riche.

Entre certains hommes honorés par le monde, et d'autres qui sont au bagne, il n'y a eu souvent d'autre différence que celle de la richesse.

Un même événement fait découvrir les qualités du pauvre et les défauts du riche; cet événement est la mort.

CHAPITRE III.

DEVOIRS ET DROITS DES HOMMES VIVANT EN SOCIÉTÉ.

La vie est un dépôt sacré : c'est, pour l'homme, un devoir de la conserver. Incapable de se suffire à lui-même, il cherche, dans l'état social, les secours dont il a besoin. Dès lors, il contracte l'obligation de faire quelquefois à l'intérêt général le sacrifice de son intérêt privé. Mais c'est à la condition d'y trouver son avantage. La société qui ne le lui assure pas est mal organisée et ne peut durer.

Les devoirs écrits dans les constitutions et dans les lois des peuples varient suivant les lieux, les temps et les mœurs. Mais il en est que Dieu a gravés dans le cœur de l'homme et mis sous la garde de sa conscience. Voilà ceux qu'il nous importe surtout de connaître et d'accomplir. Les devoirs sont la source des droits. Si je puis dire : Ceci est à moi, c'est parce que je respecte ce qui est à autrui.

La corrélation des devoirs et des droits est si étroite, qu'on détruirait à la fois tous les principes de raison, d'ordre et d'équité, si on voulait les séparer. Essayons de les résumer tous en quelques articles fondamentaux.

1° L'homme, né pour la famille et pour la société, leur doit

sa sollicitude et (après le soin de sa conservation) le concours actif de toutes ses facultés.

2° Il ne doit pas faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît; et il doit faire, pour les autres, tout ce qu'il peut légitimement désirer pour lui-même.

3° Il a le droit de pratiquer librement sa religion, en se conformant aux lois qui protégent l'ordre public.

4° Il peut jouir et disposer de ses biens, sous la réserve des droits de sa famille et de la société.

5° Il est libre de faire et de dire tout ce qu'il veut, sans porter atteinte à la morale, à l'intérêt général et à l'intérêt privé.

6° Les hommes naissent avec des droits égaux : les vertus, les talents et les services sont les seuls titres à la prééminence.

7° Les lois destinées à régler les rapports sociaux doivent reposer sur l'éternelle loi de l'équité. Elles ne peuvent rien ordonner, ni permettre d'injuste; et chaque individu doit être également protégé ou frappé par elles.

8° La société doit avoir, pour tous, une sollicitude égale, et même, au besoin, s'efforcer de leur porter secours. Mais son obligation ne peut aller plus loin. Où elle s'arrête, celle du riche commence; et la loi morale le rend responsable des misères imméritées qu'il pourrait soulager.

9° Tout homme a le droit de vivre; mais la société a aussi le droit de se conserver. La peine de mort ne doit être infligée ni par vengeance, ni comme expiation. Elle doit avoir pour but unique d'épargner la vie des autres hommes[1]. Terrible responsabilité pour le législateur et pour le juge!

L'homme est naturellement porté à restreindre ses devoirs et à exagérer ses droits. Les bonnes lois en fixent la juste mesure.

[1] En empêchant la récidive par la mort du coupable, et en retenant beaucoup d'âmes perverses par la crainte d'un pareil châtiment.

CHAPITRE IV.

DES CARACTÈRES DISTINCTIFS DES PEUPLES.

SECTION I.

DIFFÉRENCES PHYSIQUES ET MORALES DES PEUPLES.

Les peuples, comme les individus, ont chacun une physionomie particulière. La stature, les traits, le caractère, et même l'esprit d'un homme, font reconnaître, aussi sûrement que son langage, à quelle nation il appartient. Depuis le Lapon, vivant, la moitié de l'année, d'huile et de poisson sec, dans sa tanière enfumée, jusqu'au riche habitant de nos grandes villes, jusqu'au nabab de l'Inde, entourés de toutes les splendeurs du luxe et saturés de voluptés, tout homme porte à son extérieur quelques signes de son origine. Les climats qui, avec le secours des siècles, ont sans doute imprimé à chacune des races humaines ses caractères distinctifs[1], et les circonstances locales d'où naissent le bien-être ou les privations et la plupart des industries, donnent aussi aux sentiments, aux goûts et aux idées certaines tendances qu'on appelle mœurs. L'influence de l'homme sur l'homme, d'un sexe sur l'autre et des classes entre elles, les découvertes successives de l'esprit humain, et la forme du gouver-

[1] Voir *Cosmos*, de M. Alexandre de Humboldt, de la page 422 à la page 431 du premier volume traduit par M. H. Faye et publié en 1846, ainsi que les deux ouvrages de Müller et de M. Pritchard, qui y sont cités.

nement, ajoutent sans cesse aux habitudes sociales quelques nouvelles nuances. Dans ces évolutions continuelles, les mœurs quelquefois se polissent, plus souvent se corrompent. Il serait impossible, et d'ailleurs peu utile d'en suivre les oscillations capricieuses : mais il n'est pas sans intérêt de voir jusqu'à quel point des peuples, même voisins, peuvent différer entre eux d'esprit et de caractère. Quelques exemples suffiront pour justifier cette remarque.

SECTION II.

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE QUELQUES PEUPLES.

1° L'*Anglais* a l'extérieur grave et noble, mais roide et dépourvu de grâce. Sa dignité ressemble a du dédain. Il a le sang-froid de la force et le besoin de la domination. Il est loyal, mais égoïste. Son égoïsme individuel ne le cède qu'à son égoïsme national. Celui-ci lui semble un devoir, même quand il doit le satisfaire par des actions blâmables. Sa conscience politique est dans son intérêt et dans son orgueil.

Vaste intelligence, ambition sans bornes, calcul profond, courage, persévérance, le peuple anglais réunit tout ce qui sert à fonder la grandeur. S'il voulait faire passer dans sa politique les principes de la morale privée, loin de perdre sa puissance, il la légitimerait par la sympathie et l'admiration du monde.

Le fonds de son esprit est le bon sens : l'imagination n'en est que la qualité secondaire. L'Anglais voit mieux qu'il ne sent. Quand sa pensée est sublime, c'est surtout par la justesse de l'observation et par la raison. La sensibilité et la grâce n'y sont d'ordinaire que le ralentissement de la force. C'est peut-être ce qui explique comment l'Anglais occupe un rang très-élevé dans la poésie, et un rang fort inférieur dans la musique.

2° Le *Hollandais*, froid et taciturne, est courageux et calculateur. La spéculation est sa vie. Quand sa fortune est faite, il

spécule pour le plaisir de spéculer. Monotone comme ses plaines et ses eaux, il a la force productive des unes et la marche lente et sûre des autres. Son activité a des règles dont il ne s'écarte jamais de sang-froid. L'imagination en lui paraîtrait du délire. Sa littérature est encore à créer. En attendant, il met toute la poésie de son âme dans la peinture, dont il a le sentiment et souvent le génie.

La parole d'un Hollandais est aussi sûre que son écrit. Sa qualité dominante est l'ordre, et il sait y soumettre son amour de la liberté. Il veut l'ordre partout, dans sa tête, dans sa famille, dans ses affaires, et jusque dans ses rues. Cependant, comme s'il était interdit à l'homme de posséder rien de complet, le Hollandais renonce quelquefois à sa prudente économie, pour la table, pour les fleurs et surtout pour les tableaux.

3° L'*Allemand* est grave et violent. Il sent profondément, et veut trouver la raison de ce qu'il sent. Son esprit est ferme, opiniâtre, pénétrant; mais il le fatigue à voir dans l'obscurité; et ce qu'il discerne peut-être lui-même, il ne réussit pas toujours à le faire apercevoir aux autres. On remarque souvent, dans un Allemand, les constrastes de la sensibilité rêveuse et de la sensualité grossière, de l'amour de l'indépendance et de la dureté envers ses inférieurs.

Penseur, poëte, économiste, soldat, l'Allemand peut être tout ce qu'il veut, à force de persévérance. Mais, dans la mesure ordinaire de ses facultés, il a plus d'imagination que de goût, plus de vigueur que de grâce, plus de cœur que d'esprit.

4° Les *Français*, comme la plupart des peuples répandus sur un vaste territoire, sont loin d'être partout les mêmes. Le villageois normand ne ressemble pas au provençal; le bas-breton, à l'alsacien; le basque, au picard, ni l'auvergnat au gascon. Chacun d'eux a ses traits, son caractère, son esprit, ses mœurs et son langage. Cependant, dès que l'éducation adoucit en eux la première écorce, on commence à leur trouver une certaine conformité qui devient plus sensible à mesure qu'on

s'approche du cœur; et c'est par le cœur surtout qu'ils se confondent dans une complète unité.

Voici les traits distinctifs auxquels on reconnaît un *Français :*

Bienveillant et poli, il aime à rendre service. Mais, hardi et confiant, il se met à son aise, et permet qu'on s'y mette avec lui. Peu inclin à la réserve, il ne manque guère d'abuser de celle des autres. Sa gaieté et sa bonne opinion de lui-même le disposent à la raillerie. Il se croit obligé de montrer de l'esprit à tout propos; et ses traits, lancés au milieu des entretiens les plus sérieux, n'épargnent pas même les objets de son amour ou de son respect. Malgré la légèreté de son caractère, il se fait généralement aimer, surtout des femmes, par sa sensibilité, sa grâce, et la facilité de son humeur. Il s'en aperçoit, et il est rare qu'il se préserve d'un peu de présomption ou de fatuité. Son intelligence vive et pénétrante trouve, dans sa force, sa souplesse et son étendue, une aptitude universelle. Si elle pèche, c'est par impatience. Un Français comprend au premier mot, et répond sans écouter le reste. Quand il maîtrise sa pétulance, le tact et le bon goût ne lui font presque jamais défaut. Il conçoit et abandonne bien souvent les idées les plus heureuses, comme pour laisser à d'autres le soin trop long de les mettre en pratique. Son esprit peut s'élever jusqu'au génie; car il en possède d'ordinaire les plus précieux éléments, la fécondité, la profondeur et la clarté. Enthousiaste et frondeur, il loue et dénigre tour à tour, sans s'apercevoir qu'il a changé d'opinion. Il chérit l'égalité, quand elle ne peut le faire descendre. Il désire la liberté par un sentiment de dignité, ou par amour de la justice, et souvent aussi par aversion pour toute espèce d'autorité; mais la liberté, sans le bien-être et la sécurité, lui semble un bonheur fort incomplet. Il s'en dégoûte, un jour, et, le lendemain, il y revient étourdiment. Son activité s'exerce sans relâche, soit à créer, soit à détruire. C'est un enfant intelligent et passionné que l'on doit toujours diriger ou contenir. Généreux par nature, il l'est encore plus par vanité. L'éclat le séduit; la gloire le transporte; l'honneur est sa passion domi-

nante. Il pousse le courage jusqu'à la témérité et brave la mort, le sourire sur les lèvres. Rien ne l'étonne, rien ne l'arrête : il a l'instinct des grandes choses. Pour obtenir de lui des prodiges, il suffit de les lui demander.

5° L'*Espagnol* est paresseux, fier, et content de lui, même sans savoir pourquoi. Il aime la richesse et le faste; mais il sait s'en passer, et ne se laisse pas dompter par la misère. Ses passions sont bouillantes. Quand elles éclatent, elles ne reculent devant aucun moyen de se satisfaire, pas même devant la cruauté. Son orgueil allume souvent en lui la jalousie, la haine et le désir de la vengeance.

L'Espagnol est noble et chevaleresque ; mais superstitieux, intolérant, emporté. Sa générosité égale sa vaillance. Il a l'enthousiasme et le génie du beau. Sa littérature, ses tableaux et ses monuments en offrent d'éclatants témoignages. Sa sensibilité et son imagination le jettent souvent au delà de la sagesse et de la vérité. Son esprit a plus d'éclat que de solidité ; et sa raison n'est ordinairement qu'une inspiration de son cœur.

L'Espagnol est comme le diamant : il brille et ne change pas.

6° L'*Italien*, même dans le calme, est toujours prêt à s'exalter. Dès que son âme est émue, elle passe tout entière dans ses traits, et en fait jaillir des éclairs de gaieté, d'amour, d'enthousiasme, ou de colère. Son esprit lui fournit sans cesse des expressions pittoresques et des images saisissantes. Tout Italien est naturellement poëte, peintre et musicien. L'amour est sa passion dominante, mais le plus souvent une passion toute sensuelle qui s'éteint dans la possession. La haine trouve un aliment plus solide dans son amour-propre. L'Italien tient d'ordinaire beaucoup aux pratiques religieuses, et moins à la morale. Sa vive intelligence s'applique à tout; mais il est assez rare qu'elle sache se fixer.

La conversation d'un Italien pèche d'ordinaire par excès d'abondance, et par une allure beaucoup trop libre. Quand elle est nourrie par le savoir et réglée par le goût, elle charme,

surtout les esprits indolents; car elle leur permet de jouir sans rien donner.

Les Italiennes égalent, au moins, leurs maris par leur vivacité, leurs passions et la franche énergie de leur langage. Le feu qui les anime se répand autour d'elles; et bien sage ou bien froid est le cœur dans lequel il ne peut pénétrer.

7° Le *Juif*, banni de sa patrie, depuis dix-huit siècles, vit au milieu de toutes les nations, sans se confondre avec aucune. S'il prend la teinte du climat, jamais il ne perd le type originel. Ses traits mâles et sévères semblent faits pour exprimer la force, et n'expriment souvent que l'astuce. Longtemps exclus de tout pouvoir social, il s'en est fait un devant lequel tous les autres s'inclinent, celui de la richesse. Sans patrie, il en retrouve une partout où il y a quelque chose à gagner. La vivacité, la pénétration et l'étendue sont, avec la sûreté du calcul et l'aptitude à la spéculation, les principaux caractères de son intelligence.

Le Juif, aujourd'hui délivré du joug, a conquis une place honorable dans la grande famille humaine.

SECTION III.

DU RÔLE DE LA FEMME CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES.

Pour les sauvages et pour les nègres, la femme est, dans la case, une esclave; dans les voyages, une bête de somme; pour les musulmans, l'instrument passif des plaisirs d'un maître; et pour la plupart des peuples de l'Europe, dans les familles pauvres, une servante à vie qui fait le ménage et des enfants; dans les familles riches, la reine du goût, de l'élégance et des plaisirs; hors de la famille, une courtisane, ou une esclave soumise à de trop rudes travaux.

Depuis que le christianisme a enseigné au monde les véritables lois de la morale et de l'humanité, plus la civilisation des peuples et l'éducation des individus sont perfectionnées, plus la femme obtient d'égards et d'empire. Cependant il est encore

trop peu d'hommes qui voient en elle ce qu'ils devraient voir, un être sans doute inférieur à eux par la force physique et par la force morale, mais supérieur par la délicatesse de l'âme et par la sensibilité, un être méritant, dès lors, tous leurs ménagements, une compagne destinée à compléter leur existence par l'amour, à la charmer par la grâce et l'esprit, à calmer leurs maux par de tendres soins, et à soulager leurs chagrins en les partageant. Quand elle ne leur donne pas tout ce bonheur, c'est bien souvent parce qu'ils ne savent pas le lui demander.

SECTION IV.

MORALE POLITIQUE DE LA PLUPART DES PEUPLES.

La bonne foi, dans les relations individuelles est la plus ferme base de la morale privée et de l'ordre social. L'homme qui manque à ses engagements est indigne de l'estime des âmes honnêtes. Pourquoi ces principes, partout admis dans les rapports particuliers, sont ils oubliés dans les rapports des peuples? Etudiez la politique de la plupart d'entre eux, et vous reconnaîtrez que l'intérêt en est la seule règle. La violation des droits naturels, le mépris des conventions, l'abus de la force, l'usurpation enfin, leur paraissent des moyens légitimes d'accroître leur puissance. La conscience humaine se révolte, à la vue de ces iniquités : mais si le peuple qui s'en est rendu coupable est resté le plus fort, on peut être certain qu'il sera le plus respecté. La justice n'existe-t-elle donc que pour les individus, et les peuples ne sont-ils soumis qu'à la force brutale?

CHAPITRE V.

DU GOUVERNEMENT.

Le gouvernement, considéré comme organisation sociale, se présente naturellement à l'esprit (du moins en théorie) sous trois formes principales, le gouvernement d'un seul, ou la monarchie, le gouvernement de plusieurs, ou l'aristocratie, et le gouvernement de tous, ou la république[1].

[1] Cette distinction est celle qu'Aristote a établie dans son *Traité de la Politique* (livre III, chapitre v, § I et § II).

Montesquieu distingue aussi trois espèces de gouvernements : le républicain, le monarchique et le despotique. Suivant lui : « Le gouvernement républicain est celui où le peuple en corps, ou seulement une partie du peuple, a la puissance souveraine; le monarchique, celui où un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies; au lieu que, dans le despotique, un seul, sans loi et sans règle, entraîne tout par sa volonté et par ses caprices. » La première définition est exacte. La seconde semble exprimer *plus* ou *moins* que l'objet défini : *plus*, car les mots : *gouvernement monarchique*, ne signifient rien autre chose que le gouvernement d'un seul, sans impliquer nécessairement l'existence des lois fixes; *moins*, car le gouvernement monarchique peut être *despotique*, ou sans aucune règle; *absolu*, ou réglé par des lois émanées de la seule volonté du souverain, et *constitutionnel*, ou soumis à des institutions qui en marquent les limites. La troisième définition ne peut s'appliquer exclusivement à une forme spéciale de gouvernement; car, le despotisme étant un pouvoir arbitraire, et par conséquent un abus, on peut le concevoir avec l'aristocratie dégénérée en oligarchie, et même avec la démocratie devenue démagogie, comme avec la monarchie.

Montesquieu a défini le gouvernement despotique en pensant aux gouvernements de l'Orient, et le gouvernement monarchique d'après la plupart des gouvernements alors établis en Europe. Pour moi, j'ai re-

Examinons chacune de ces formes, avec les combinaisons qu'elle peut admettre, non pour en exposer tous les principes et tous les effets (ce qui ne peut convenir au plan de cet ouvrage), mais pour en donner une notion générale, et en faire comprendre l'influence morale sur les individus, comme sur les sociétés humaines.

SECTION I.

DU GOUVERNEMENT MONARCHIQUE.

Le gouvernement monarchique, ou d'un seul, peut exister, avec le despotisme, pouvoir sans frein et sans limite, fondé par la violence, entretenu par la barbarie des mœurs, et toujours menacé de périr par ses excès ;

Avec la royauté absolue, dictant des lois qui ne l'enchaînent pas ;

Et avec la royauté constitutionnelle, sorte de balance politique dont un des plateaux supporte l'aristocratie, l'autre la démocratie, et dont le fléau oscille sous la main d'un roi chargé de faire contre-poids au côté le plus lourd, et de maintenir ainsi un parfait équilibre.

Quelques réflexions sur ces trois sortes de gouvernements monarchiques vont achever d'en établir les différences.

1° Monarchie despotique.

Lorsque, par une sorte de consécration du temps, le despotisme est devenu la forme permanente d'un gouvernement,

monté à l'étymologie et au sens véritable des mots. Montesquieu, voulant donner des préceptes, a peut-être eu raison de s'attacher à l'usage et aux faits; mais moi qui veux donner de simples explications, je crois préférable d'adopter les définitions qui me semblent les plus justes.

comme dans la plupart des États de l'Orient[1], les peuples qui y sont soumis naissent esclaves; le souverain a, sur eux, le droit de vie et de mort; il dispose de tous les biens; sa volonté est la loi.

Le despotisme n'est donc qu'un abus, le mépris de la dignité humaine, et l'oubli de l'équité naturelle. La tyrannie y ajoute seulement des idées d'usurpation, d'oppression et de cruauté. Il n'est pas, à proprement parler, plus que la tyrannie, une forme particulière de gouvernement, ni toujours la domination d'un seul. On peut en subir le joug dans un gouvernement oligarchique, tout aussi bien que dans une monarchie. Le despotisme des Dix, à Venise, et celui de la Convention, en France, ont dépassé celui de l'Orient. Partout il est la honte et le malheur de l'humanité. Si la révolte contre le Pouvoir peut être légitime, c'est assurément contre la tyrannie d'un despote.

2° Monarchie absolue.

La royauté absolue est la réunion du pouvoir legislatif et du pouvoir exécutif dans les mains du souverain. C'est l'unité d'impulsion, l'uniformité d'action, la simplicité des principaux ressorts du gouvernement, enfin la tête dirigeant tous les mouvements du corps social. Avec un souverain éclairé, juste et ferme, cette forme de gouvernement peut contribuer à la prospérité et même à la grandeur d'une nation. Malheureusement les bons rois ne sont pas immortels; et la destinée d'un peuple est bien précaire, quand elle dépend uniquement du caractère et des lumières de chacun des souverains qui sont successivement appelés à le gouverner. Cette incertitude a fait naître la pensée d'asseoir le gouvernement monarchique sur des institutions et sur des règles positives, plutôt que sur la vie

[1] Le gouvernement turc allége, chaque jour, par de sages améliorations, son ancien despotisme.

et sur la volonté d'un seul homme. Tels sont l'origine et le but de la monarchie constitutionnelle.

3° Monarchie constitutionnelle.

Des esprits ingénieux, après avoir profondément étudié les sociétés humaines, ont voulu trouver une forme de gouvernement propre à concilier les droits, les devoirs, les besoins, et même les prétentions des individus, aussi bien que des masses. Ils ont imaginé un pouvoir auquel chacun doit apporter son tribut de force matérielle et d'appui moral, un pouvoir souverain, en apparence, mais subordonné, en réalité, à la volonté générale. Dans ce gouvernement où la puissance vient du peuple et l'action d'un roi, tous les intérêts sont représentés et semblent garantis. Les divers éléments qui le composent, unis par une mutuelle dépendance, présentent à l'esprit satisfait l'image d'un corps immense dont tous les membres sont soumis à l'impulsion d'une même pensée. Mais le fait n'est pas toujours conforme à la loi ; et chacun de ces éléments, conservant son existence propre et un mouvement distinct, cherche à entraîner les autres avec lui. Dans ce tiraillement continuel, l'un d'eux finit trop souvent par usurper une prépondérance excessive, par rompre tous les liens sociaux, et par jeter la nation dans les horreurs de l'anarchie.

SECTION II.

DU GOUVERNEMENT ARISTOCRATIQUE.

D'après l'étymologie du mot *aristocratique*, le gouvernement qu'il désigne est la perfection même ; car c'est le gouvernement des *meilleurs*[1]. Mais ce gouvernement a-t-il des

[1] L'aristocratie est ainsi nommée, soit parce que le pouvoir est aux mains des gens de bien, soit parce que le pouvoir n'a d'autre objet que le

principes particuliers, une forme spéciale, une existence propre? On ne saurait le reconnaître. Fondé sur une noblesse héréditaire, sur un patriciat, ou sur l'élection, dans les deux premiers cas, il rentre dans la forme monarchique, ou dans la forme républicaine, et doit se modifier suivant le caractère des hommes qui le dirigent; dans le troisième cas, il n'est encore (comme nous le dirons bientôt) qu'une des formes du gouvernement républicain. S'il était donc un peuple privilégié, qui pût avoir un gouvernement aristocratique dans toute sa pureté, il serait bien à craindre qu'il ne le conservât pas longtemps. Quand les meilleurs sont au pouvoir, les méchants et les ambitieux, répandus dans la multitude, parviennent, tôt ou tard, à faire prédominer l'intérêt privé sur l'intérêt général, la richessse sur la vertu; et à substituer à l'aristocratie le despotisme multiple de l'oligarchie [1]. Heureusement, dès que celle-ci a triomphé, son injustice et sa tyrannie soulèvent des haines qui la renversent à son tour. L'aristocratie périt par l'envie des méchants, l'oligarchie par ses propres excès.

SECTION III.

DU GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN.

Une république est *aristocratique*, quand elle est régie (comme on vient de le dire) par l'élite de la nation, ou *démocratique*, quand elle est gouvernée, soit directement par le peuple réuni en assemblée générale, soit par les représentants qu'il a choisis, ou enfin *communiste*, lorsqu'elle a pour principe une prétendue combinaison de l'égalité absolue, de l'asso-

plus grand bien de l'État et des associés. (*Politique* d'Aristote, livre III, chapitre v, § II.

[1] Les déviations des trois gouvernements sont : la *tyrannie*, pour la *royauté;* l'*oligarchie* pour l'*aristocratie ;* la *démagogie* pour la *république*. (*Politique* d'Aristote, livre III, chapitre v, § IV.) L'oligarchie est la prédominance politique des riches (§ v).

ciation générale, et de la communauté des biens et des familles.

L'aristocratie (gouvernement de plusieurs) peut se trouver au deuxième rang dans une monarchie, ou au premier dans une république. Ce que nous en avons dit doit suffire pour faire comprendre son rôle dans un gouvernement républicain. Il nous reste donc à parler brièvement de la *république démocratique*, dont nous avons vu, en France, de malheureux essais, et, avec quelques développements, de la *république communiste*, dont l'origine remonte peut-être aux premiers âges du monde; qui n'a pu, à aucune époque, s'établir d'une manière durable; qui cependant a été et sera le rêve d'une foule de malheureux ou d'ignorants, et la plus redoutable machine de guerre des hommes pervers contre tous les gouvernements réguliers.

République démocratique.

L'exercice du pouvoir législatif, et la nomination des magistrats par le peuple en corps, sont les principaux droits, et presque les attributs de la pure démocratie. Elle ne peut être la base d'un gouvernement stable que dans les États dont la population est peu nombreuse et le territoire peu étendu, ou dans les républiques fédératives, qui ne sont que l'union de plusieurs petits États. Dans un grand pays, le pouvoir démocratique va nécessairement, par des délégations successives, se concentrer dans les mains, tantôt de quelques magistrats, tels que des directeurs, ou des consuls; tantôt d'un chef unique, président, ou même roi[1].

Dans une république démocratique, tout doit être décidé par la volonté de tous. L'inconvénient du suffrage universel est

[1] La république de Sparte a eu deux rois; Rome était une république, même sous ses empereurs; la France s'appelait encore république, au commencement de l'Empire, sous Napoléon Ier.

que le vote du plus éclairé et du plus vertueux ne pèse pas plus que celui du plus ignorant et du plus pervers.

L'égalité des droits, protégée par la supériorité de la vertu, des talents et de l'expérience, est le principe et la sauvegarde du gouvernement démocratique. Mais ce gouvernement, en obligeant chaque citoyen à prendre part aux affaires publiques, l'habitue aux idées sérieuses, le convainct de son importance, et donne à son caractère une sorte de fierté qui lui inspire le dédain de certaines professions. Dans les républiques qui ont eu le plus d'éclat et de durée, l'esclavage a toujours été la condition nécessaire de la liberté du citoyen.

République communiste.

L'état social est le seul qui convienne à la nature humaine; et cependant, sous aucune forme, il n'a encore donné à chacun la part du bien-être qu'il peut raisonnablement désirer. Dans les sociétés anciennes, la liberté et la richesse des uns reposaient sur l'esclavage des autres. Dans les sociétés modernes, bien qu'elles aient voulu se montrer plus équitables, on a toujours vu l'oisiveté opulente à côté du travail indigent, le superflu à côté des privations et de la misère. Ces contrastes affligeants ont souvent éveillé la sollicitude des philosophes et des législateurs : souvent aussi ils ont excité l'envie et la haine de ceux qui se croyaient en droit de s'en plaindre. Tous ont cherché un moyen de faire cesser les maux dont ils étaient ou témoins, ou victimes; mais tous semblent avoir méconnu que cette inégalité des destinées est plutôt la conséquence d'une loi fatale, que la faute des sociétés. Minos[1], Lycurgue[2], Platon[3], la secte juive des Esséniens[4], et beaucoup d'autres philosophes,

[1] 1300 ans avant J. C.
[2] 800 ans avant J. C.
[3] 430 ans avant J. C.
[4] 150 ans avant J. C. Cette secte était établie sur la côte occidentale de la mer Morte. (*Voyez* Philon et Josèphe.)

ou d'autres sectes, dans les âges suivants, jusqu'à l'époque actuelle, ont cru voir le plus haut degré de perfection sociale dans une communauté quelquefois absolue, et quelquefois soumise à de faibles restrictions. Parmi les nombreux essais de cette forme de société appelée communisme, il n'en est aucun dont le succès même n'ait démontré combien un pareil état répugne aux plus légitimes penchants et à la destination de l'homme. Quelles sont, en effet, les conditions fondamentales du communisme? Le despotisme de quelques-uns, et la nécessité imposée aux autres de renoncer à leur personnalité pour se soumettre aveuglément à des pratiques invariables et presque automatiques.

Depuis l'avénement du christianisme, surtout pendant les agitations religieuses et politiques qui ont précédé la réforme, les fauteurs du communisme ont eu la prétention d'appuyer leur doctrine sur cette belle maxime : *Tous les hommes sont frères*, et ils ont cru en trouver l'application dans cet état demi-sauvage qui ôte précisément au christianisme le sentiment et la morale, pour le réduire à une combinaison d'économie sociale. Mais le christianisme veut autre chose : il veut unir tous les hommes par l'amour, la charité, le dévouement; il veut resserrer et sanctifier les liens de la famille; il veut élever l'esprit, et purifier le cœur; il veut que chacun trouve son bonheur dans le bonheur d'autrui; il veut enfin que l'observation de la loi reçoive ailleurs une récompense immortelle. Cependant il laisse à chacun ici-bas ce qui lui appartient; il ordonne à tous de *rendre à César ce qui est à César;* et il leur dit : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît; aimez-vous et aidez-vous mutuellement.* Communistes, un gouvernement fondé sur ces principes ne vaudrait-il pas le vôtre? Pourquoi cherchez-vous donc ce qui est trouvé depuis longtemps? Si vous voulez enseigner aux hommes comment ils peuvent établir une société parfaite, dites-leur : Soyez de vrais chrétiens !

On conçoit que le communisme ait excité un enthousiasme sincère, dans les temps où les peuples peu éclairés vi-

vaient sous l'empire de la force. Mais comment admettre, avec nos lois, sinon parfaites, du moins égales pour tous, la bonne foi des apôtres et des adeptes d'un système social contraire à tous les instincts de notre âme, condamné par l'expérience de trente siècles, réprouvé, même par les membres de la Convention française, et tristement recommandé à nos souvenirs par le déchaînement des vices, par l'effusion du sang, par l'explosion de toutes les fureurs humaines[1]? Comment admettre la bonne foi de ceux qui, sous le masque du dévouement à l'humanité, laissent éclater leur envie, leur colère et leurs projets sinistres? Et si nous cherchons les motifs de leur acharnement à détruire toute notre organisation sociale, où les trouvons-nous? Nous les trouvons, pour la plupart d'entre eux, dans leur ambition déçue, dans leur orgueil blessé, dans leurs habitudes de paresse et de désordre, dans leur soif ardente de ces jouissances qu'ils reprochent si vivement au riche, et surtout dans l'espoir de réparer, par la spoliation d'autrui, leur fortune honteusement dissipée, ou d'obtenir un pouvoir dont une société morale et régulière les jugerait toujours indignes. Les autres joignent à ces divers motifs le souvenir amer des châtiments infligés à leurs crimes, leur haine contre la société qui les repousse, et leur désir de pratiquer, sans obstacle, le vol auquel ils sont accoutumés, de le réhabiliter, d'en faire le principe générateur de leur société nouvelle.

Le plus pauvre artisan ne conçoit guère, de lui-même, la pensée du communisme. Il ne songe pas à demander au riche qui l'occupe et le paye pourquoi il est riche. Mais, s'il a le malheur de se trouver en contact avec ces hommes de désordre et de rapine qui s'attribuent la mission de réformer la société, il perd la notion du bien et du mal; il s'abandonne à l'oisiveté, et tombe inévitablement dans le vice et dans la misère. Alors il est mûr pour le communisme. Mais que gagnerait-il à ce régime tant vanté?

[1] Voyez l'histoire des sectes communistes, surtout celle des anabaptistes, dans le remarquable ouvrage de M. Alfred Sudre sur le communisme.

Est-ce une part arbitraire dans les biens qui excitent son envie, la part du vainqueur dans les dépouilles du vaincu? Alors c'est le pillage sous le nom de communisme.

Est-ce un droit à une part de la richesse nationale? Mais cette part se composera d'un peu de terre plus ou moins féconde, d'une habitation misérable ou splendide; c'est-à-dire que cette part ne sera presque jamais égale à aucune autre. Pour qu'elle pût l'être, il faudrait détruire les villes, les châteaux, les palais et toutes les industries de luxe qui fournissent au riche des jouissances, au pauvre un bien-être honorablement gagné par le travail; laisser périr les arts, les lettres et les sciences, et envoyer chacun vivre, comme un sauvage, dans une cabane, près de son champ. Mais quels seraient les résultats de cette tentative insensée? La misère universelle, et l'égalité dans la souffrance. Les réformateurs, victimes eux-mêmes de leur aveuglement, s'apercevraient trop tard qu'ils ont tué la poule aux œufs d'or.

Est-ce seulement une part dans les produits de la terre et des travaux de tous?

Le communisme ainsi conçu est, à peu près, celui qu'ont mis en pratique les Esséniens, les frères moraves et les missionnaires du Paraguay. Rousseau et Babœuf l'ont préconisé, comme la parfaite application de leur principe : *Les fruits sont à tous; la terre n'est à personne.* Ce communisme est, en effet, le seul qui justifie son nom, le seul qui semble compatible avec la bonne foi. Toujours enveloppé de mysticisme, il a donné un caractère de sincérité à l'enthousiasme des novateurs et frappé l'imagination des néophytes. Il a séduit surtout les malheureux, en leur montrant une apparente égalité, avec toute la sécurité possible, dans la satisfaction de leurs besoins matériels. Mais des lois factices ne peuvent changer la nature de l'homme. Aussi les Esséniens et les républiques communistes du Paraguay ont disparu; et si les frères moraves existent encore sur un point de l'Allemagne, c'est comme une secte religieuse, soutenue par sa ferveur, comme une association de fermiers, protégée par un maître puissant et géné-

reux [1]. De semblables communautés pourraient-elles s'établir sur un territoire peuplé de vingt ou trente millions d'individus? Les plus simples réflexions empêchent de le croire. Comment parviendrait-on à rendre le travail uniforme, à centraliser et à répartir, en temps opportun, tous les fruits de la terre et des diverses industries, à régler la part de chacun, suivant ses besoins? Toutes les divisions et subdivisions possibles du territoire et de la population ne donneraient pas le moyen de réaliser ces conditions indispensables. Le communisme le plus vrai et le moins contraire à la raison est donc très-heureusement impraticable; car il ne serait qu'un esclavage déguisé, un déplorable abandon de la dignité humaine, l'oubli des plus doux sentiments de la nature, l'abdication de la volonté, de l'intelligence et du génie, l'anéantissement de la conscience et de la responsabilité morale, enfin l'obligation imposée à l'homme de prendre pour objets de son émulation l'abeille ou le castor.

Si le communisme peut encore séduire quelques âmes généreuses, ce n'est qu'en les trompant sur les lois essentielles de la nature humaine et de la vie sociale.

Tous les autres partisans de cette doctrine funeste y sont poussés par la paresse et une crédulité inepte, ou par l'envie et la perversité.

Le communisme, sous toutes ses formes, est, en définitive, un rêve insensé, ou le prétexte d'une odieuse spoliation; et le socialisme en est un travestissement hypocrite. Tous deux ne sont que l'exagération d'une idée juste qui résume tout le bien-être présent et tout l'avenir des peuples, l'idée de l'association. Qu'on la propage; voilà le légitime progrès! Mais la morale et l'expérience doivent seules le régler. Aller ou plus vite ou plus loin, est crime ou ignorance.

[1] Le comte de Zinzindorf.

SECTION IV.

CONCLUSION DU CINQUIÈME CHAPITRE.

Si l'on me demandait quelle est la meilleure de toutes les formes de gouvernement, je répondrais [1] : « La solution de ce « problème exige des notions exactes sur une multitude de cir- « constances qui varient, pour chaque peuple, et qu'il est bien « difficile d'apprécier. Le gouvernement étant la loi des rap- « ports sociaux, il doit s'adapter aux climats, à la position géo- « graphique du pays, à l'étendue du territoire, à la nature du « sol, au nombre des habitants, à leur caractère, à leur vie « passée, à leurs mœurs présentes, à leur religion, à leurs opi- « nions, à leurs préjugés, enfin à leurs habitudes industrielles ou « agricoles, pacifiques ou guerrières. » J'ajouterais que le meilleur gouvernement est le plus juste, le plus humain, le plus ferme, c'est-à-dire le plus propre à faire régner, parmi les hommes, une sage liberté, à concilier l'égalité absolue du droit avec les inégalités relatives de la nature, à protéger l'individu, la famille, la propriété, et à faire de la vertu la base du bonheur privé et du bonheur public.

La perfection d'un gouvernement étant subordonnée à tant de conditions, à de si nombreux devoirs, est-il possible que les gouvernés soient affranchis de toute obligation envers lui? La raison ne permet pas de le croire; et c'est pourtant la prétention de la multitude. Erreur déplorable! Avec les intentions les plus droites, avec l'amour le plus sincère du bien public, quel gouvernement pourrait satisfaire les exigences injustes, et souvent contradictoires des partis et des individus? Comment garderait-il un complet équilibre entre des forces opposées? Comment serait-il calme et modéré, quand il est attaqué avec

[1] Je pencherais cependant pour la monarchie constitutionnelle, malgré tous ses dangers, mais avec des garanties égales contre les abus du pouvoir et contre ceux de la liberté.

acharnement et avec mauvaise foi? Les hommes qui lui reprochent le plus de ne pas leur procurer le bien-être sont les plus ardents à détruire la tranquillité qui en est la source. Il est sans doute nécessaire de moraliser les gouvernements; mais il l'est bien plus encore de moraliser les gouvernés.

Chaque parti, chaque individu, veut un gouvernement qui lui donne le pouvoir et la fortune. Pour une révolution inspirée par l'intérêt public, il en est cent qui sont l'œuvre égoïste de quelques intrigants secondés par une foule envieuse et ignorante. Mais, dès que cette foule commence à sentir l'atteinte inévitable des maux dont elle est la cause, elle retourne ses colères contre ceux qu'elle avait proclamés ses sauveurs, et n'aspire qu'à une révolution nouvelle, souvent pour rétablir ce qu'elle a détruit. Son repentir venge les principes; mais il ne guérit pas les plaies sociales. Le temps seul peut les cicatriser.

Quelle force de conviction, ou quelle perversité ne doit-on pas supposer à ceux qui, vivant, même sous des lois imparfaites et un mauvais gouvernement, exposent leur pays aux chances effrayantes d'un bouleversement social! En améliorant ce qui existe, on sait le bien que l'on peut faire; en renversant pour reconstruire, peut-on prévoir tout le mal que l'on fera?

L'art de gouverner est le choix des moyens les plus propres à concilier l'intérêt de chacun avec le bien-être et la sécurité de tous. Une profonde connaissance de l'esprit, des mœurs, des croyances et des préjugés d'une nation est indispensable à celui qui doit diriger ses destinées. L'expérience complète le savoir, et le génie l'applique.

Sans la stabilité du gouvernement, point de grandeur pour les peuples. Le temps seul crée les grandes choses. Des trans-

formations fréquentes épuisent une nation, et précipitent sa décadence.

Utile et moral sont à peu près synonymes pour les hommes d'État. Entendent-ils qu'une chose morale est toujours utile, ou qu'une chose utile est toujours morale?

Tout gouvernement qui ment à son principe périra par l'explosion de ce principe.

La société ressemble à une machine immense dont chaque pièce a sa place, et s'engrène avec les autres. La plus petite, comme la plus grande, concourt à l'effet général.

Une société bien organisée est ainsi celle dont tous les membres se prêtent un mutuel appui. Aucun d'eux n'est inutile, sans être dangereux.

Les idées gouvernent le monde. Chaque siècle reçoit sa physionomie de l'idée qui y règne. Une idée vraie est la révélation d'une loi. Quand cette idée s'est clairement manifestée, rien ne peut en retarder longtemps la marche, ni le triomphe. L'idée dominante des temps modernes est le droit de l'homme à la liberté. L'amour de la liberté est aussi légitime que l'amour de soi. Étroitement unis dans l'homme, ces deux sentiments protégent sa dignité morale et son existence : mais souvent ils le portent à repousser tout ce qui leur fait obstacle, sans ménagement pour l'intérêt d'autrui. C'est un devoir, pour chacun, de les modérer en soi, et, pour la société, d'en réprimer les excès.

Dans les rapports des hommes, la liberté doit être également répartie; et nul ne peut en accroître sa juste part, sans usurper

celle des autres. Une âme sage ne veut pas plus de l'oppression que de la licence; mais elle aime mieux se gêner un peu, dans l'intérêt de l'ordre, que s'affranchir par le désordre.

L'amour de la liberté se fonde rarement sur les seuls motifs qui pourraient l'honorer, le sentiment de la dignité humaine et le désir de faire le bien. Les hommes honnêtes ont presque toujours assez de liberté. Je me défie de l'homme qui n'est pas satisfait de la mesure commune.

La liberté exclut l'égalité absolue, puisque les hommes ne sont égaux ni en force, ni en talent. Quand on a le libre exercice des facultés par lesquelles on est supérieur aux autres, on ne peut descendre à leur niveau. Il n'y a, dans une société sagement combinée, qu'une égalité nécessaire, l'égalité devant la loi.

L'amour de l'indépendance est, dans l'homme, un instinct. Rien ne l'éveille mieux que la contemplation solitaire des merveilles de la nature. A leur aspect, l'âme s'élève ; et l'on ne voit plus, au-dessus de soi, que le Créateur de l'univers. De là sans doute la fierté des montagnards.

La plus grande jouissance que l'on trouve dans la liberté est de sentir qu'on la possède.

Les peuples et les individus qui abusent de la liberté sont bien aveugles : ils ne voient pas que la licence provoque l'oppression.

L'amour de l'égalité n'est, pour la multitude, qu'envie con-

tre les riches, haine contre les grands, et, pour ceux qui dirigent la multitude, qu'un moyen de se mettre à leur place.

Quand le pouvoir n'est pas recherché par dévouement au bien public, ou, au moins, pour l'honneur, il l'est pour l'argent. Un gouvernement peu soucieux d'attirer sur ses agents l'estime et le respect du peuple, se livre d'ordinaire aux hommes cupides, et ressemble à un malade qui, sentant son cœur battre, ne s'inquiète pas de la gangrène de ses membres.

Plus un gouvernement s'élève par ses principes, plus il assure la liberté et la force de ses mouvements. Les obstacles sont toujours à ses pieds.

Un homme très-sensible ne sera jamais un grand homme d'État.

La violence est l'effort de la faiblesse. Il est, pour les gouvernements, un remède héroïque qui guérit ou qui tue.

Dans les dissensions politiques, quel est le lien des partis? Tous diront : L'amour du bien public. Moi, je dis : L'intérêt personnel.

Beaucoup d'hommes très-éclairés et profondément religieux sont plus disposés à pardonner les attaques contre Dieu, que les opinions contraires à leur foi politique.

Les esprits étroits et les âmes perverses voient, dans les règles, une gêne et un obstacle. Les esprits élevés et les âmes droites y trouvent un principe de force et une sorte d'émanation de l'ordre divin. On n'aime l'arbitraire que par amour de l'abus.

Se vanter de n'avoir jamais changé d'opinion, le plus souvent c'est dire qu'on n'a rien appris.

Les révolutions politiques ressemblent à ces tempêtes qui, pendant leur furie, font monter la vase à la surface des eaux. Mais la vase retombe, dès que le calme est revenu.

Les intrigants se montrent, après une révolution, comme les limaces après la pluie.

L'intrigue l'emporte sur le bon droit, comme un corps en mouvement renverse un corps au repos.

L'homme a plus d'ardeur pour acquérir que pour conserver; parce que, chez lui, le désir est plus vif que la jouissance. Cette observation vulgaire explique la moitié des actions humaines, et la plus grande partie des désordres qui affligent la société.

Nos ancêtres avaient un grand respect pour l'ancienneté des usages et des lois. La société actuelle pense tout le contraire. Sous prétexte de progrès, elle n'aime que le nouveau. Avec ce penchant, fondez une prospérité durable !

CHAPITRE VI.

DE LA GUERRE.

Le droit n'est qu'un principe abstrait, quand il n'est pas protégé par un pouvoir capable de le faire respecter. Moins le pouvoir protecteur du droit s'appuie sur la force matérielle, plus il prouve de perfection morale dans ceux qui s'y soumettent. Deux sauvages se battent pour un droit auquel ils ont des prétentions rivales : deux hommes civilisés le règlent d'après leur conscience, ou le font régler par les organes de la loi. Mais, dans les questions dont l'importance résulte presque entièrement des préjugés du monde, et sur lesquelles la loi se trouve muette ou insuffisante, souvent ces derniers se font aussi justice eux-mêmes. Ils bravent la société, comme pour se venger de son imprévoyance. Cet usage brutal est également celui des peuples qu'un intérêt divise. Aucune juridiction humaine n'étant instituée pour prononcer entre eux, ils ont recours aux armes, et cherchent, dans la force brutale, un moyen d'établir leur droit. Pour eux, la guerre en est donc la sanction et, souvent, par un étrange abus, l'unique fondement. La victoire, à leurs yeux, légitime la conquête. Plus elle a coûté de sang, plus ils y attachent de gloire. Cette morale barbare encourage les inclinations guerrières ; et l'histoire, complice ordinaire des conquérants, les pare de ses plus brillantes couleurs.

Un peuple peut être forcé de faire la guerre, comme un in-

dividu, de commettre un homicide, pour défendre son existence. Un peuple n'est donc pas plus excusable de spéculer sur le meurtre et l'usurpation, pour accroître sa puissance, qu'un individu, de tuer son voisin, pour se débarrasser d'une rivalité, ou agrandir son domaine. Quand les souverains ou les peuples déclarent la guerre, ils prennent la plus grande responsabilité dont ils puissent se charger devant Dieu. Si l'assassinat particulier est un crime affreux, une violation des lois divines et des lois humaines, du moins, dans toute société bien organisée, l'expiation en est terrible, et l'opprobre qui s'y attache la prolonge au delà du tombeau. Mais une guerre injuste ! c'est le plus détestable effet de la fureur humaine ; c'est le plus abominable des attentats ; et cependant le succès de cet attentat excite, au lieu de l'indignation, les applaudissements du monde.

Peuples insensés ! voulez-vous savoir ce que vous coûte une seule de vos victoires ? Jetez les yeux sur un champ de bataille. Qu'y voyez-vous ? Vingt mille hommes peut-être, tout à l'heure encore brillants de jeunesse, de force et d'intelligence, actuellement étendus sans vie, mutilés, déchirés par la mitraille, confondus, dans la fange sanglante, avec des débris d'armes, de caissons, de chevaux. Ce spectacle vous fait horreur : détournez vos regards, et cherchez le but de tant et de si douloureux sacrifices. Ce but est le triomphe de votre orgueil, ou de l'ambition d'un chef ; c'est aussi de faire proclamer par l'histoire que vous avez vaincu dans tel lieu, et dans telle journée. Mais quel est l'espoir de tous ces soldats qui donnent héroïquement leurs vies ? Est-ce un rang élevé ? Presque tous savent qu'ils resteront soldats. Est-ce la gloire ? ils ont vu les noms de leurs frères d'armes s'évanouir avec la fumée du canon qui les avait frappés.

Les plus funestes effets de la guerre ne sont pourtant pas ceux que présente le champ de bataille. La séve féconde de l'humanité les a bientôt réparés. Mais les blessures que les luttes des peuples font à la civilisation se guérissent moins vite. Pendant la guerre, la force matérielle est tout : l'homme

devient machine; on le ménage moins que le cheval, parce qu'on prend l'un et qu'on achète l'autre; le soldat perd le souvenir de ses affections et de ses intérêts, renonce à sa volonté, et n'a plus que l'instinct des animaux féroces, celui de tuer.

Pour le conquérant, qu'est-ce que la morale? une superstition; les lois? des entraves[1]; l'amour de la liberté? une menace; la critique? une révolte; les sciences et les arts? des auxiliaires de la mort.

Au milieu de cette confusion, l'esprit humain s'obscurcit, et la société se couvre de ruines.

Bientôt aussi le sang des vainqueurs s'épuise; et la population ne se compose plus que de femmes, d'enfants, de vieillards, rebuts ou débris de la guerre. Alors tous les vaincus se rallient, attaquent, à leur tour, et triomphent sans peine d'un ennemi aux abois. Que devient cette nation si fière dans la victoire? Une victime que le vainqueur foule aux pieds pour venger ses outrages; une proie qu'il déchire pour en partager les lambeaux.

Peuples, éclairez-vous, et sachez que la morale ne vous oblige pas moins que les individus! Nul ne s'en écarte, sans recevoir, tôt ou tard, un châtiment cruel. Tout peuple conquérant sera conquis.

Qu'il y a loin de cet amour insensé de la guerre au courage calme et réfléchi qui se voue uniquement à la défense de la patrie! Quelle force celui-ci ne puise-t-il pas dans le sentiment du droit! Quand il est contraint d'accepter la guerre, aucun sacrifice ne lui semble impossible. Si le sort des armes lui est contraire, il se soumet, sans faiblesse, aux décrets de la Providence. Cette infortune noblement supportée n'a pas seulement droit au respect : elle a bien aussi quelque droit à la gloire.

[1] Nous avons vu, de nos jours, une glorieuse exception. L'un des plus grands conquérants du monde a été, en même temps, l'un des plus grands législateurs.

CHAPITRE VII.

DES LOIS.

SECTION I.

DES LOIS EN GÉNÉRAL.

Les lois sont les conditions essentielles de l'existence particulière ou relative des choses. Quand Dieu a créé l'univers, un même acte de sa toute-puissance a combiné les êtres et les lois. Tout a été prévu dans ces rapports, et la volonté qui les a établis pourrait seule les détruire. Mais quand l'homme prétend assurer par des lois ses destinées sociales, il fait des règles communes pour des choses diverses; il associe, sans le savoir, des élements inconciliables, et, croyant fonder l'ordre, il organise l'instabilité. Une loi parfaite est, pour lui, une œuvre impossible. La meilleure est celle qui contrarie le moins l'équité, les besoins légitimes et les sentiments naturels. Pour la trouver, il est indispensable d'avoir une profonde connaissance du cœur humain, et, en particulier, de la société que l'on veut y soumettre. Vous donc qui acceptez la grande et périlleuse mission de faire des lois, étudiez les hommes dans leur individualité et dans leur existence collective. Tâchez de voir de haut, sans négliger les détails. Contenez et dirigez; mais ne comprimez pas. Que chacun, s'il se peut, sente, dans la loi, plutôt un appui qu'une chaîne.

La perfection des lois humaines est toujours relative. Une bonne loi est un rayon de la justice absolue, modifié par les mœurs à travers lesquelles il passe.

Avec des magistrats et des administrateurs probes, intelligents et fermes, les mauvaises lois sont presque sans danger. Les meilleures lois appliquées par des hommes faibles ou corrompus ne préviennent ni l'arbitraire, ni les révolutions.

SECTION II.

DES LOIS PÉNALES.

La religion chrétienne veut que nous rendions le bien pour le mal : c'est la règle sublime des âmes qu'elle inspire; c'est la perfection de la morale. Néanmoins la justice humaine inflige des châtiments aux délits et aux crimes, sans se mettre en contradiction avec le précepte divin [1]. Le Créateur, en formant les hommes pour la vie sociale, n'a pas extirpé de leurs cœurs les passions dangereuses; donc il a permis d'en prévenir ou d'en réprimer les effets; donc les lois pénales sont d'accord avec ses desseins et fondées sur sa volonté. Qu'elles cessent d'exister, et aussitôt le monde, courbé sous la force brutale, deviendra la proie des scélérats. Alors le droit de légitime défense, dernière ressource contre leurs agressions, sera frappé tout à la fois d'impuissance, par l'isolement de ceux qui l'exerceront, et d'une sorte d'interdit, par l'héroïque charité de la morale chrétienne. Quand c'est un individu qui punit, il se venge; quand c'est la société, elle prévient d'autres crimes et fait justice.

[1] La question de savoir si la société a le droit de prononcer la peine de mort, a été l'objet de grandes controverses.

CHAPITRE VIII.

DES DÉLITS ET DES CRIMES.

SECTION I.

DIFFICULTÉ D'ÉTABLIR UNE DISTINCTION PRÉCISE ENTRE LES DÉLITS ET LES CRIMES.

Toute atteinte portée méchamment, soit aux propriétés, soit aux personnes, est un délit ou un crime. L'importance du préjudice, et surtout l'intention du coupable, en déterminent le caractère et la gravité.

Un délit est ordinairement un dommage causé aux propriétés, ou un trouble apporté à l'ordre public ; et un crime, une attaque contre la vie des personnes. Cependant une atteinte aux propriétés ou à l'ordre public, si elle compromet la sécurité des personnes[1], ou de grands intérêts sociaux[2], peut devenir un crime ; tandis que des blessures faites à une personne, par imprudence, ou sans intention d'attenter à sa vie, peuvent n'être qu'un délit.

Les lois sociales doivent définir, avec précision, les délits et les crimes, et en mesurer le châtiment sur l'intention plus que sur le dommage. Le juge, de son côté, faisant la part de la volonté et celle des circonstances, doit discerner la prémédita-

[1] L'incendie.
[2] Le faux et la fabrication d'une monnaie fausse.

tion de l'effet spontané des passions ou de l'entraînement. Image de Dieu, il doit chercher à pénétrer, comme lui, jusqu'au fond des cœurs.

SECTION II.

UTILITÉ ET DANGER DE LA PUBLICITÉ DONNÉE AUX DÉLITS ET AUX CRIMES.

La société cherche à détruire, par l'éducation, le germe des mauvaises passions, et à contenir, par la crainte des châtiments, celles que l'on n'a pu dompter. Mais elle ne songe peut-être pas assez à prévenir les dangers de la faiblesse humaine. La publicité des débats criminels met sous la surveillance de l'opinion l'impartialité du juge; tranquillise la société, en lui prouvant qu'elle est efficacement protégée, et apprend aux âmes perverses qu'on échappe difficilement au glaive de la justice. Ces avantages sont si grands, qu'on ne peut y renoncer, par la crainte trop fondée d'initier une foule de spectateurs oisifs et souvent corrompus aux pratiques du crime et aux ruses qui en font éviter le châtiment. Mais cette publicité ne devrait pas être étendue au delà du point où le danger en dépasse l'utilité. Or cette limite est-elle respectée par les journaux? La plupart se complaisent dans le récit minutieux des attentats les plus atroces, et dans le choix des couleurs les plus propres à faire ressortir l'audace ou l'adresse dont ils offrent les exemples. Comprend-on bien l'influence de pareils enseignements? Ils suggèrent aux âmes faibles, ignorantes ou corrompues, l'idée du crime et des moyens de l'accomplir; ils les familiarisent avec des actions qui peut-être leur ont d'abord inspiré de l'horreur; ils les habituent à n'y voir que des conséquences naturelles de l'imperfection humaine; ils détruisent en elles le sentiment moral, et finissent par donner à leurs mauvais penchants un empire absolu. L'atmosphère sociale semble infectée par la contagion qu'ils répandent. Semblables

à ces vapeurs méphitiques qui ternissent l'éclat des métaux, ils altèrent jusqu'à la pureté des femmes et des enfants, quand ils ne les empoisonnent pas. Chacun a pu remarquer qu'une pensée suffit quelquefois pour nous causer une émotion; que cette émotion, en se renouvelant, fait naître une disposition, et qu'en persévérant, elle produit une habitude morale. Or l'exemple doit agir bien plus énergiquement encore, puisqu'il frappe à la fois l'imagination et les sens. L'enfant imite, dès sa naissance, tout ce qu'il voit faire, et l'homme, sans y songer, continue à imiter, jusqu'à sa mort. Le visage d'une personne qui écoute prend ordinairement l'expression du visage de celle qui lui parle, et l'on a remarqué qu'une longue et parfaite communauté de sentiments établit, entre deux époux, des rapports de physionomie, une sorte de ressemblance. Le suicide, longtemps fort rare en France, y est devenu une maladie endémique, depuis que les journaux ont pris soin de nous en raconter, chaque matin, les funèbres histoires. J'ai vu un arbre auquel trois personnes se sont pendues en deux ans; une eau profonde où trois autres se sont volontairement noyées, et l'on m'a assuré que plusieurs soldats s'étant pendus dans une caserne, à un même crochet, il a suffi de l'arracher pour faire cesser les suicides. Lorsqu'il est si bien démontré que l'exemple a tout pouvoir sur notre imagination, n'est-il pas probable que des hommes endurcis et démoralisés par la vue continuelle ou par le récit de tous les crimes, chercheront à les imiter, pour assouvir leurs passions? Conservez la publicité qui peut contenir, mais restreignez celle qui peut développer les penchants dangereux.

SECTION III.

LACUNE REGRETTABLE DANS LES LOIS RÉPRESSIVES.

Les mauvaises passions et la faiblesse ne produisent pas seules tous les délits, ni tous les crimes : il en est une autre

source dans ce respect exalté de soi-même et ce vif désir de l'estime d'autrui qu'on appelle *honneur*. Associé à la délicatesse de l'âme, à la noblesse des sentiments, il est quelquefois la principale vertu de l'homme du monde. Mais, excité par une inquiète susceptibilité, il se laisse entraîner à des excès, et croit en trouver l'excuse dans le droit de légitime défense. Comment des peuples chez lesquels l'honneur est la passion dominante, ne savent-ils ni le protéger, ni le contenir? Les peines infligées par les lois à l'auteur du plus sanglant outrage, n'ont pour objet que la réparation du dommage matériel, sans tenir compte du dommage moral. Cette lacune a fait chercher dans la vengeance une sorte de justice sauvage, et un moyen de réhabiliter l'honneur. On a soumis, il est vrai, cet usage de la force à certaines règles chevaleresques qui ont pour but d'en modérer la brutalité et d'en égaliser les chances : mais il est bien rare qu'on y parvienne. Dans ces luttes barbares, presque toujours l'offenseur, excité à le devenir par la conviction de sa supériorité, tient en ses mains la vie de l'offensé; et celui-ci, placé entre l'opinion qui le menace de son mépris et la loi qui, sans l'en préserver, lui défend de venger son outrage, court à la mort, pour effacer, avec son sang, la tache qu'un autre devrait seul recevoir. Le duel est donc un acte de désespoir et une protestation contre l'insuffisance des lois. Elles le préviendraient sans doute, si, au lieu de punir timidement le coupable, dans son intérêt ou dans sa liberté, elles lui infligeaient le déshonneur ou la misère. Ainsi, qu'une injure grossière soit expiée par des excuses faites à genoux; que l'auteur d'une calomnie contre la probité d'un homme ou la vertu d'une femme, soit déclaré infâme par un jugement solennel; qu'un soufflet donné, sans une provocation violente, soit publiquement rendu par la main du bourreau; et, si ces réparations semblent incompatibles avec nos mœurs, que des amendes énormes punissent l'offense en ruinant l'offenseur. Cette justice sévère réconcilierait l'honneur avec la morale, ferait respecter la dignité de l'homme, et rendrait le duel aussi inutile qu'im pardonnable.

CHAPITRE IX.

SENTIMENTS INSPIRÉS A L'HOMME PAR LES RAPPORTS SOCIAUX.

C'est par un continuel échange de services avec ses semblables que l'homme parvient à satisfaire ses besoins matériels, et c'est aussi dans les relations sociales qu'il exerce la plupart des facultés de son cœur et de son intelligence. On ne fuit le monde que pour éviter les devoirs qu'il impose, un contact douloureux, ou des entraînements funestes. Le penchant à la solitude est donc une preuve de faiblesse, ou le symptôme d'une maladie de l'âme, c'est-à-dire un état *anormal*.

Les premiers rapports des hommes entre eux font naître, dans leurs cœurs, des sentiments spontanés d'attrait ou de répulsion que l'expérience et la réflexion confirment ou réprouvent.

SECTION I.

SENTIMENTS D'ATTRAIT.

1° *Intérêt*, attention fixée sur une personne dont on verrait, avec plaisir, les succès ou le bonheur.

La continuité de notre intérêt ou de notre haine pour une personne, n'a souvent aucun autre motif que le besoin de jus-

tifier, à nos propres yeux, le bien ou le mal que nous lui avons fait.

Une critique bienveillante, quelle qu'en soit la forme, est la plus grande de toutes les preuves d'intérêt.

2° *Bienveillance*, intérêt animé par l'envie d'être utile à celui qui l'inspire.

3° *Penchant*, disposition naturelle en faveur d'une personne dont l'extérieur, les manières et le langage ont, pour nous, quelque charme secret.

4° *Goût*, penchant éclairé et soutenu par un commencement d'expérience.

5° *Sympathie*, penchant réciproque entre deux personnes attirées l'une vers l'autre par la similitude de leurs goûts, de leurs caractères et de leurs idées. Si l'on cherche à pénétrer les motifs de la sympathie, on y reconnaît toujours un peu d'amour de soi ; car elle nous fait aimer, dans les autres, l'image de nous-mêmes, ou les sentiments qui peuvent contribuer à la satisfaction des nôtres.

6° *Inclination*, sentiment spontané et peu profond d'un cœur prêt à s'ouvrir, soit à l'amitié, soit à l'amour. L'inclination, plus apparente que le penchant, est cependant encore irrésolue. La découverte de quelques qualités ou de quelques agréments peut la fortifier; mais aussi une cause, même légère, peut la distraire ou l'étouffer.

7° *Préférence*, choix entre les personnes dont notre cœur ou notre raison a pu apprécier la valeur.

8° *Attachement*, lien formé, d'ordinaire, entre égaux, par l'habitude, par l'échange répété des services ou des bons procédés, et par quelques qualités solides. L'attachement peut encore descendre du supérieur à l'inférieur; mais quand il s'adresse au supérieur, il est bien près du dévouement.

9° *Affection*, sentiment composé de tendre intérêt, d'estime, et quelquefois de respect ou de reconnaissance. Calme par sa nature, l'affection veille en silence, mais elle saisit, avec empressement, les occasions de se montrer.

Le sang dépose toujours, dans les bons cœurs, des germes d'affection. La réciprocité les développe pour le bonheur et la moralité des familles.

Les circonstances qui nous prouvent le peu de solidité de certaines affections ont, au moins, le bon résultat de nous en débarrasser.

Quand l'estime a cessé, l'affection qui survit n'est plus que l'habitude d'une indolente personnalité.

Lorsqu'un léger sujet de mécontentement sépare deux personnes également sensibles et fières, celle des deux qui a le plus de raison et de bonté reviendra la première.

Une affection trop indulgente ne songe à procurer qu'un plaisir actuel ; une affection trop sévère, qu'un bonheur à venir ; une affection sage et éclairée songe à l'un et à l'autre.

On aime faiblement la personne dont on ne consentirait pas à encourir la colère, pour la préserver d'une faute ou d'un danger.

La véritable affection n'est indulgente que pour les défauts dont elle souffre seule, et dont elle peut conserver le secret.

Quand on ne peut repousser une accusation portée contre une personne qu'on aime, sans accepter la complicité de principes dangereux, le silence auquel on se condamne pèse douloureusement sur le cœur.

Beaucoup de gens ne semblent trouver, dans une affection éprouvée, que l'avantage de tourmenter impunément celui qui la ressent.

Pour nous rendre un compte exact de l'affection qu'une personne nous inspire, tâchons d'oublier les avantages qu'elle nous procure, ou nous fait espérer.

Dès que j'entrevois la possibilité d'un antagonisme entre un intérêt et une affection, je tremble pour l'affection.

L'absence affermit l'affection inquiète des cœurs profondément sensibles, et affaiblit ou éteint celle des cœurs légers.

Dans les combinaisons de la vie intime, une âme délicate doit craindre de s'associer à ces âmes rudes dont le mouvement est toujours brusque et le choc violent. Un contact fréquent produit sur elles le même effet que sur des corps d'une dureté inégale : la plus tendre est bientôt brisée.

Le souvenir de ce que nous avons fait, pour le bonheur des personnes dont la mort nous a séparés, est le plus grand adoucissement au regret de les avoir perdues. Mais la crainte seule de leur avoir causé quelques peines, ajoute à ce regret les déchirements du remords. Si les personnes unies par les liens d'une tendre affection pouvaient comprendre cette vérité, aucun sacrifice ne leur coûterait pour s'épargner des torts qui paraissent bien légers, lorsqu'on s'en rend coupable, et bien pesants, quand on ne peut plus se les faire pardonner.

L'existence tire tout son prix de nos affections. Quel bonheur peut-on trouver hors des jouissances du cœur? Survivre aux objets de sa tendresse est le plus horrible des supplices. Le sentiment d'un grand devoir et l'espérance d'une autre vie peuvent seuls nous donner la force de le supporter.

10° *Amitié*, pure et libre union des âmes, union provoquée par quelques rapports de sentiments et d'opinions, resserrée par le temps et la confiance, et cimentée par les jouissances qu'une certaine parité d'intelligence et de position sociale permettent de goûter en commun. Les différences de caractères peuvent être atténuées par des qualités attrayantes, ou même produire des contrastes favorables à l'amitié; mais les différences de rangs et d'intelligences mettent, entre deux personnes, le vaste champ de l'amour-propre. Une grande dignité de caractère, relevant l'une de son infériorité; et une véritable noblesse de sentiments, faisant oublier à l'autre sa supériorité, peuvent seules combler l'intervalle qui les sépare. Sans ces conditions assez rares, leur liaison n'est, d'un côté, que du dévouement, et, de l'autre, qu'une sorte de patronage.

Entre un homme et une femme, dont le cœur n'est plus ac-

cessible à l'amour, l'amitié prend une nuance particulière où viennent se fondre les différences essentielles de leurs organisations. Une union de cette sorte offre une partie des charmes de l'amour, sans en avoir les agitations, ni les incertitudes. L'amitié de deux hommes, si profonde et si vraie qu'elle soit, n'exclut pas, dans un commerce habituel, des moments de froideur et de vide. Celle d'un homme et d'une femme ne cesse guère d'être attentive et empressée. Le sexe y conserve une partie de son influence. On ne se contente pas d'avoir prouvé que l'on est digne d'être aimé : on veut se montrer toujours aimable. La délicatesse des sentiments de la femme, la finesse de ses aperçus, la mobilité de son imagination stimulent le cœur et l'esprit de l'homme, et en font jaillir tout ce qu'ils peuvent produire de gracieux et de bon. La diversité de leurs caractères, de leurs intelligences et de leurs impressions préserve ces relations de la monotonie et de l'ennui.

L'amitié étant un choix raisonné, on ne peut en donner le nom au lien qui existe entre les frères et les sœurs. La nature crée leurs rapports, et le cœur les règle. Deux frères se rapprochent et s'aiment encore tendrement, après de mutuelles offenses; tandis que, le plus souvent, un mauvais procédé sépare, à jamais, deux amis. A tout sentiment qui n'est pas à la fois libre et désintéressé, dévoué et délicat, il manque quelque chose de ce qui constitue l'amitié.

Quelques personnes ont la monomanie des promptes et courtes liaisons. Elles vous adorent, à la première vue; vous saluent à peine, à une seconde; et bientôt vous oublient. Si, plus tard, un incident les oblige à vous reconnaître, votre aspect seul répand sur leur visage un air de contrainte et d'embarras. Toute habitude les fatigue. L'atmosphère de la famille les oppresse. Le changement est leur vie; la nouveauté, leur seule jouissance. Peut-être sont-elles averties par une sorte d'instinct qu'elles ne gagneraient rien à être mieux connues.

Prendre des précautions contre un ami, c'est déjà le traiter en ennemi.

La perte d'un ami ouvre nos yeux sur ses qualités; mais souvent le regret de les avoir méconnues nous porte à les exagérer. Alors, par une compensation tardive, nous ajoutons à la juste mesure de notre douleur tout ce qui a manqué à notre amitié.

On ne peut guère donner une plus grande preuve de modestie et de bonté, qu'en souhaitant à ses amis une position supérieure à la sienne, sans arrière-pensée d'intérêt personnel.

Ce sont d'étranges amis que ceux à qui l'on n'ose annoncer un événement heureux pour soi, de peur d'exciter leur envie.

Si tous les mouvements de l'âme étaient visibles, y aurait-il beaucoup d'amis ?

L'amitié sincère se nourrit de souvenirs; l'amitié intéressée, d'espérances.

Combien de gens tiennent à leurs vieux amis, comme à leurs vieux habits, parce qu'ils sont à leur aise avec eux, et ne craignent plus de les froisser !

L'amitié doit être impartiale; mais entre des mérites égaux, elle peut avouer ses préférences.

Quand la voix d'un ennemi accuse, le silence d'un ami condamne.

L'amour de soi est le principal, mais non l'unique mobile des actions humaines. Qui n'a donné, ou reçu quelque preuve de dévouement? On a besoin de le croire possible, pour ne pas être forcé de renoncer à l'amitié.

11° *Amour*. Ce sentiment, considéré déjà comme attribut de l'homme *sensitif*, est, de plus, le principe de la famille et de la société. C'est sous ce dernier aspect qu'il doit reparaître dans l'étude de l'homme *social*.

L'amour prépare et ennoblit l'union des sexes. Soleil de la vie, il en échauffe les plus beaux jours, et quelquefois en éclaircit les plus sombres. C'est l'amour qui, par une impulsion secrète, rassemble les deux sexes dans les lieux de plaisir, électrise la foule, et la plonge dans une sorte d'ivresse sympathique. Chacun en ressent l'effet, et le manifeste par un air de joie passionnée. La vieillesse elle-même se réchauffe un peu dans l'atmosphère de l'amour. Attrait des sens, aspiration de l'âme, ou rêve de l'imagination, l'amour est le premier et le plus doux lien de la société.

Comparaison de l'amour et de l'amitié.

L'amour est un sentiment passionné pour une personne d'un autre sexe. Il s'attache d'abord à la forme : c'est surtout une préférence des sens.

L'amitié exige de la réciprocité. Elle n'emprunte à la différence des sexes qu'une nuance plus tendre et plus délicate; et si elle s'occupe des qualités extérieures, c'est pour y chercher l'image des perfections morales dont elle est saintement éprise : c'est une préférence de l'âme.

L'amour s'allume souvent à la première vue, parce que le cœur ou les sens l'attendaient.

L'amitié naît de l'expérience : c'est le double suffrage de l'esprit et du cœur.

On va au-devant de l'amour; on rencontre l'amitié.

L'amour, malgré tout le faste de sa générosité et de ses sacrifices, n'oublie jamais son intérêt : il veut se satisfaire.

L'amitié trouve ses plus douces jouissances dans le bonheur de la personne qui l'inspire.

L'amour est positif. L'absence lui cause d'abord des regrets. Si elle se prolonge, ils se calment; si les rapports cessent, l'oubli arrive; et, s'il survient un autre amour, le premier n'est plus qu'un rêve.

Une ancienne amitié résiste à l'absence, et même à la rivalité des liaisons nouvelles.

Quand l'amour a reçu quelque offense, il éclate, menace et ajoute souvent au malheur d'être trompé celui d'être ridicule.

Quand l'amitié se sent blessée, elle se retire en silence.

Après une réconciliation, deux amants sont plus amoureux, et deux amis plus réservés.

L'amour survit à la confiance; l'amitié meurt avec elle. La sécurité affaiblit l'un et fortifie l'autre.

L'amour est un feu dévorant qui, après avoir ravagé la plus belle partie de la vie, s'éteint sur des cendres; l'amitié est une douce flamme qui amollit le cœur et le préserve du froid de la vieillesse.

L'amour est une passion toute terrestre ; car il aspire à la possession, et ne peut l'oublier, sans prendre le caractère de l'amitié. Celle-ci est un pressentiment des affections d'une autre vie; car elle unit seulement les âmes.

L'amour a l'orageuse mobilité des vapeurs de la terre; l'amitié a le calme et la pureté des régions éthérées.

Tout le monde peut sentir l'amour, mais non pas l'amitié.

L'amour satisfait implique ordinairement un triomphe et une défaite. Aussi devient-il bientôt ou tyran, ou victime, s'il n'est contenu, d'un côté, par la délicatesse, et protégé, de l'autre, par la fierté.

L'amitié, dans sa libre expansion et sa sécurité, ne cherche que des occasions de dévouement, et n'aspire qu'au bonheur de le faire accepter.

L'amour, né des sens, n'oublie jamais son origine. L'amitié est une pure inspiration de l'âme. Mais la vertu peut confondre l'amour et l'amitié dans un sentiment unique qui, gardant de l'un son tendre dévouement, de l'autre sa confiance et sa sérénité, assure aux cœurs fatigués un repos sans langueur, un bonheur sans orage.

12° *Tendresse*, état d'un cœur naturellement disposé à ressentir de douces impressions avec le besoin de les faire partager.

La tendresse met, dans tous les sentiments affectueux, une chaleur communicative, une bienveillance empressée qui provoquent la sympathie et donnent aux relations intimes un charme inexprimable. C'est elle qui suggère à l'amitié ses plus aimables prévenances, et à l'amour les soins délicats dont il tire ses plus exquises voluptés. Mais elle amollit l'âme, et dégénère facilement en faiblesse. Avec un cœur tendre, on a de la peine à être juste.

La tendresse appartient surtout aux femmes; chez les hommes, c'est une exception.

13° *Dévouement*, préférence donnée à un autre sur soi, désir d'un bonheur placé dans la satisfaction d'autrui. Le dévouement inspiré par la reconnaissance est une religion dans les âmes généreuses.

Quelquefois le dévouement n'est ni le retour des bienfaits, ni un hommage rendu à des qualités réelles : c'est une sorte de

fascination. Une âme tendre est seule capable d'un tel dévouement; mais une âme égoïste peut l'inspirer.

SECTION II.

SENTIMENTS DE RÉPULSION.

1° *Antipathie*, répugnance instinctive que nous cause une personne dont l'extérieur, les manières, l'humeur choquent nos habitudes ou nos penchants. Ce sentiment n'est jamais tout à fait exempt de partialité. On l'éprouve, à la première vue ; et, lors même que des relations fréquentes en font reconnaître l'exagération, elles ne parviennent pas à le détruire. Il subsiste encore, malgré l'admiration et la reconnaissance. Tout en laissant la plus large place à l'estime, au respect et au dévouement, il les enveloppe d'une certaine réserve qui s'oppose à la fusion des âmes. Il permet de tolérer ce qui a déplu, mais non pas de l'aimer.

2° *Aversion*. Lorsque l'antipathie, fortifiée par des faits, cesse d'être une vague répugnance, elle se change en aversion. Celle-ci peut être inspirée, tantôt par des vices ou de mauvais procédés, tantôt par des qualités ou des succès qui la font naître avec l'envie. L'antipathie se fonde donc sur l'apparence, et l'aversion, sur la réalité. L'une est spontanée et permanente ; l'autre est réfléchie : mais celle-ci peut n'être qu'un effet passager comme la cause qui l'a produite.

3° *Inimitié*. Les atteintes portées à l'amour-propre, aux intérêts, aux affections, excitent, dans les âmes impatientes, un vif déplaisir d'où naît l'inimitié. Elle se manifeste par une franche hostilité. Mais elle n'exclut ni l'équité, ni la noblesse des procédés; et n'empêche point un cœur généreux d'estimer la personne qui l'a offensé, ni même quelquefois de la servir.

On adopte volontiers l'inimitié des gens que l'on aime ; et quand ils pardonnent, on se sent un peu confus d'être forcé de pardonner aussi, sans savoir exactement pourquoi.

L'inimitié a peu d'ardeur pour la vengeance; mais elle applaudit souvent, avec une maligne joie, aux coups que le sort semble frapper pour elle. Le temps la calme, ou la fait aller jusqu'à la haine.

4° *Animosité*. Quand l'inimitié s'aigrit et s'exaspère, elle devient de l'animosité. Celle-ci n'est donc qu'une exaltation éphémère de l'inimitié; et, dès qu'elle s'affaisse sur elle-même, par fatigue ou par raison, elle ne tarde pas à retomber au-dessous de son point de départ. Le regret, que l'animosité laisse souvent après elle, peut apaiser l'inimitié.

5° *Rancune*, ressentiment silencieux d'une offense ou d'un mauvais procédé. Elle se repaît d'un passé qui la blesse, et met un soin scrupuleux à en conserver les plus vives images. Défaut des âmes sensibles et réservées, elle n'exclut ni la fermeté, ni le courage; mais elle est incompatible avec la légèreté de l'esprit, comme avec la franchise du caractère. Le temps l'adoucit; une expiation l'efface, et un service rendu peut la transformer en amitié.

Celui qui cache sous la rancune son mécontentement ou sa colère, en augmente autant la durée qu'il en modère la violence, et croit faire une sage transaction avec sa dignité.

Les rancunes les plus profondes sont inspirées par les torts des personnes que l'on a le plus sincèrement aimées.

6° *Haine*. Ce vice de l'âme, si contraire à la morale[1], ne l'est pas moins aux devoirs sociaux. Enfant de l'égoïsme et de l'orgueil, il n'a d'autre souci que d'en venger les mécomptes.

Dans la jeunesse, on sent plus vivement l'affection que la haine; c'est le contraire dans l'âge mûr.

La vengeance est la haine en action, ou une satisfaction donnée aux préjugés du monde.

[1] Voir le livre III, chapitre IV, section III, § 2, deuxième catégorie, page 249.

Quand la résistance a provoqué la haine, une soumission la change en mépris, dans une âme vaine ; en bienveillance, ou même en affection, dans une âme généreuse.

Le respect humain conseille la haine; le respect de Dieu commande le pardon.

La haine est une souffrance : pour en guérir, il suffirait de bien comprendre l'amour de soi; mais pour s'en préserver, il faut penser à Dieu.

SECTION III.

SENTIMENTS NÉS DE JUGEMENTS FAVORABLES.

1° *Estime*, bonne opinion d'autrui, fondée sur le caractère, la conduite et les talents.

L'estime s'attache bien plus aux qualités solides qu'aux qualités brillantes. Elle sent avec délicatesse, se forme avec réflexion, se défie des passions et fuit le désordre, entouré même de l'éclat du génie, pour suivre paisiblement l'honnêteté qu'accompagne un mérite modeste.

L'estime apprécie le bien ou la conformité à la règle commune; mais elle a besoin de s'échauffer un peu, pour s'élever jusqu'au sentiment du beau.

Nous donnons une grande preuve d'estime au dépositaire de nos secrets ou de nos intérêts, quand nous le traitons comme si nous n'avions rien à craindre de lui.

2° *Confiance*[1], foi entière en la probité, la justice, la discrétion et la bonté d'autrui.

La confiance naît ordinairement de longues relations et d'un jugement éclairé. Mais quelquefois le cœur l'éprouve d'instinct et par une impression soudaine. Alors le tact, d'un côté, et la loyauté, de l'autre, la mûrissent sans le secours du temps.

Se confier avec prudence, se défier avec mesure, deux règles essentielles dans les rapports sociaux.

3° *Considération*. L'*estime* est, comme nous l'avons expliqué, la conviction des bonnes qualités d'autrui; et la *considération* est un jugement favorable sur le mérite, le crédit, la dignité extérieure, enfin sur l'attitude sociale d'une personne avec qui l'on n'a pas eu des rapports bien étroits. L'estime s'adresse aux sentiments; la considération, à la position. La confiance, qui suit hardiment l'estime, est plus circonspecte avec la considération ; mais dès que les faits l'encouragent, elle ne distingue plus l'une de l'autre.

4° *Respect*, hommage rendu à la vertu, au caractère, à l'âge, au pouvoir, au rang, et trop souvent à la seule fortune. Une âme timide respecte tout ce qui lui impose; une âme droite et ferme, tout ce qui lui semble bien. Mais il y a toujours, dans le respect, quelque crainte de le témoigner trop ou trop peu.

On donne encore le nom de respect à un autre sentiment dont l'effet est semblable, et la cause, contraire : c'est celui qu'une âme généreuse accorde aux êtres faibles. Sa soumission n'est que de la condescendance, et ses égards couvrent une délicate protection. Tel est notre respect pour les femmes, pour la vieillesse et pour l'enfance.

5° *Vénération*. Après l'adoration qui n'appartient qu'à Dieu, la vénération est le plus profond sentiment de respect que l'homme puisse éprouver. C'est un pieux hommage à la perfec-

[1] Nous avons défini, à la page 197, la *confiance* comme une disposition de celui qui l'éprouve, comme une qualité du cœur : nous la définissons ici comme un jugement fondé sur les qualités de celui qui en est l'objet, comme un sentiment qu'elles inspirent.

tion morale. Il s'adresse surtout aux qualités et aux vertus pratiques. La vénération s'accroît avec l'âge de la personne qui en est l'objet; mais elle ne tient aucun compte du pouvoir ni de la fortune, si ce n'est pour le bon emploi qu'on en fait. Elle est humble sans abaissement, et chaleureuse sans exagération. Pure comme la vertu qui l'inspire, elle s'affaiblit, au moindre doute, et ne tolère pas la plus légère tache. Ce scrupule de la vénération prépare celui qui est capable de la ressentir à la mériter à son tour.

6° *Soumission*. L'homme qui accepte pour règle la volonté d'un autre, fait preuve de soumission. Il la puise dans le sentiment de son infériorité, dans une modestie sincère, ou dans le désir d'accomplir un devoir.

Une âme sage se soumet, avec résignation, à la force injuste qu'elle ne peut vaincre ; avec respect, à l'autorité régulièrement établie ; avec empressement, à une supériorité incontestable, et avec joie, aux conseils d'une raison bienveillante.

Une âme humble et tendre trouve une douceur infinie dans sa soumission aux personnes qu'elle aime.

Une âme fière se cabre contre la force, et prend plaisir à se soumettre à la faiblesse.

Une âme vaine ne sait pas combien de calme, de véritable dignité et même de bonheur la soumission peut procurer. Jamais elle ne s'y résigne que par impuissance, par crainte, ou pour attendre l'heure de la révolte.

7° *Admiration*, vive satisfaction de l'âme, à la vue de certaines actions, ou de certaines qualités dont la sublimité l'étonne[1]. Notre admiration est d'autant plus grande, que la personne qui l'excite s'approche plus de notre idéal, et probablement aussi de nos goûts, de nos sentiments, de notre caractère. On n'admire franchement que ce qu'on voudrait posséder, ou avoir fait.

L'admiration est le prix du génie et des vertus sociales, le lien

[1] C'est l'admiration que l'homme perçoit, surtout par le cœur; nous avons parlé, à la page 154, de celle qu'il perçoit surtout par l'esprit.

des siècles, et la plus noble ambition de l'homme, après le désir du bien et de la perfection.

SECTION IV.

SENTIMENTS NÉS DE JUGEMENTS DÉFAVORABLES.

1° *Défiance*, attitude défensive d'une âme qui craint d'être trompée. On peut être défiant à l'égard d'une personne, ou dans une circonstance, sans l'être par caractère. La défiance n'est quelquefois que de la prudence, et qu'une preuve de pénétration. Mais les gens expérimentés, et surtout les vieillards, qui ont pu voir toutes les ruses de l'intérêt, portent souvent la défiance jusqu'à l'excès, et en font un défaut.

La défiance veut en vain se cacher : on la reconnaît à sa vigilance, tantôt réservée, tantôt agressive. Le fripon habile devine sa marche, et sait où lui tendre ses piéges. L'homme le plus défiant est bien forcé de se confier à quelqu'un, et il ne manque guère de s'adresser d'abord au plus rusé.

La défiance met une barrière de glace entre celui qui soupçonne et celui qui se voit soupçonné. Un tort connu laisse plus de chances à un rapprochement que le soupçon. Le premier montre tout ce qu'on doit pardonner, et le second exagère ce qu'on doit craindre.

2° *Dédain*, hautaine et fastueuse indifférence, conviction du peu de valeur des autres, et déclaration implicite de l'estime de soi.

On laisse à peine tomber un regard distrait sur la personne que l'on dédaigne.

L'homme supérieur se fait remarquer par sa réserve, et le sot, par son dédain.

Il est toutefois un dédain majestueux qui peut devenir la plus noble vengeance des injures imméritées; mais c'est l'arme des forts, et ne s'en sert pas qui veut.

3° *Mépris*. C'est l'opposé de l'estime; c'est le profond dégoût que les vices, les sentiments bas et les actions ignobles font éprouver à une âme délicate. L'aspect d'un homme méprisable lui cause la même répugnance que l'aspect d'un animal immonde.

Le mépris est ordinairement silencieux, et se manifeste par un froid accueil, par un sourire amer, par un geste répulsif; mais quand il passe dans le langage, il devient presque toujours une insulte sanglante.

Le mépris frappe d'autant plus rudement, qu'il tombe de plus haut.

SECTION V.

SENTIMENTS INSPIRÉS A UNE AME ÉGOÏSTE PAR LA CRAINTE DE QUELQUE RIVALITÉ, OU PAR LA VUE DU BONHEUR D'AUTRUI.

La *jalousie*, déjà classée parmi les défauts, et l'*envie* parmi les vices de l'âme, doivent reparaître parmi les sentiments de la vie sociale qui seule peut les faire éclore. Le penchant pour l'une ou l'autre sommeille, tant qu'il n'est pas aiguillonné par la crainte de perdre ce qu'on a, ou par le désir d'avoir ce qu'on n'a pas.

Il y a une sorte de jalousie inspirée par l'amour, ou par tout autre sentiment affectueux que l'on croit menacé d'une rivalité. Mouvement passager de l'âme, cette jalousie peut être excusable et même légitime; habitude, elle est un grave défaut.

L'amour-propre est la source d'une autre espèce de jalousie qui devient fort souvent un trait de caractère et un danger permanent pour la morale, comme pour les rapports sociaux; car c'est un premier pas vers l'envie.

L'*envie* est l'angoisse que ressent une âme égoïste, à la vue

des avantages dont elle est privée, et qu'elle ne peut espérer. C'est le désir d'un bien, et la haine de celui qui le possède.

L'envie est souvent aussi suggérée par l'amour-propre; et cependant on pourrait l'y croire étrangère; car l'envieux n'est jamais satisfait de ce qu'il a, et n'aime que ce qu'il voit aux autres.

CHAPITRE X.

DU MARIAGE [1].

SECTION I.

NÉCESSITÉ DU MARIAGE; RAPPORTS QU'IL EXIGE; BONHEUR QU'ON PEUT EN ESPÉRER.

Animaux et végétaux, tous les êtres qui doivent mourir peuvent se reproduire. C'est la loi de la nature; et cette loi s'accomplit par un même moyen, l'union des sexes. L'air est le mystérieux agent des rapports des plantes; l'amour est l'attrait qui rapproche les animaux. L'union des plantes féconde la graine que la terre doit faire germer et grandir; l'union des animaux conserve leurs espèces. Mais la terre nourrit la graine qui tombe; et les animaux, presque à leur naissance, peuvent se passer de

[1] Ce chapitre et les deux qui le suivent (*de la Famille* et *de l'Éducation sociale*) commencent par une comparaison entre l'homme et la brute. J'aurais évité cette uniformité, si les rapprochements qui en résultent ne m'avaient paru mériter quelque intérêt.

secours. L'enfant seul a longtemps besoin des auteurs de ses jours, pour trouver sa nourriture, des vêtements, un abri; pour être préservé des dangers qui l'entourent, des maladies qui assiégent ses premières années ; pour recevoir les secours nécessaires au développement de toutes ses facultés. L'union de l'homme et de la femme, considérée même aux seuls points de vue de la conservation et de l'éducation morale des enfants, ne peut donc être un état passager; et le mariage n'est que la consécration sociale ou religieuse de la loi naturelle.

Dès que la puberté fait bouillonner notre sang, un vague pressentiment d'amour s'empare de notre âme; et nous cherchons l'objet qui doit en réaliser les douces espérances. Notre premier amour ne nous fait concevoir que des tendresses éternelles, des liens indissolubles; et cette inspiration de la nature nous en révèle la véritable loi.

Le mariage doit être une union sympathique des âmes, une union formée pour le bonheur des deux époux et des enfants qui pourront naître d'eux. Les rapports physiques, intellectuels et moraux sont donc les conditions essentielles que l'on devrait d'abord chercher; et cependant combien elles sont négligées dans la plupart des mariages! Aussi quels en sont les tristes fruits? Des luttes continuelles, au lieu d'une paisible intimité; des désordres, des scandales, au lieu d'une vie morale et régulière; la misère, au lieu de l'aisance; l'abaissement, au lieu de la dignité des familles.

On a tort d'établir le rapport des âges uniquement sur le nombre des années. Ce rapport résulte, non-seulement des années que chacun a parcourues, mais de celles qu'il semble avoir à parcourir encore. On peut être jeune à quarante ans, et déjà vieux à vingt-cinq. La jeunesse véritable est dans la santé et la vigueur du corps, dans l'énergie du caractère, dans l'activité et la fermeté de l'esprit, enfin dans la bonne humeur. Celui qui ne possède pas ces dons heureux de la nature a beau n'avoir pas longtemps vécu, il est vieux.

La raison veut qu'en mariage on songe beaucoup moins au présent qu'à l'avenir; et l'on fait quelquefois tout le contraire.

On se laisse séduire par une beauté parvenue à son plus grand éclat, sans songer que chaque jour doit l'affaiblir. Mais, dès que l'éblouissement a cessé, le regard découvre le moindre changement ; et aussitôt le regret commence.

Si la disproportion d'âge, de santé et de force offre des dangers, il n'y en pas moins dans le contraste de la laideur et de la beauté. Pourtant on ne s'effraye ni de sa propre laideur, ni de la beauté d'une personne qu'on désire épouser.

La différence des caractères stimule l'esprit, et réveille le cœur. Mais un complet antagonisme dégénère facilement en hostilité. Dans les familles opulentes, il décide quelquefois chacun des deux époux à chercher, loin de l'autre, le calme et la liberté. Dans les familles pauvres, où la vie commune est une nécessité, il produit des querelles, des violences, le malheur.

L'inégalité des intelligences a moins d'inconvénients que l'égalité de la sottise. Le plus spirituel des deux époux peut souffrir, en secret, de n'être pas compris, et souvent aussi être blessé dans son amour-propre ; mais, s'il parvient à faire prévaloir sa raison, et à couvrir d'une ombre épaisse la débilité d'une intelligence inférieure à la sienne, il a, au moins, la satisfaction du fort qui protége le faible. Une sottise des deux côtés pareille met en mouvement deux forces aveugles qui se heurtent sans cesse et qui se briseraient plutôt que de céder.

La supériorité intellectuelle du mari est la loi générale, mais une loi qui subit de nombreuses et quelquefois d'éclatantes exceptions. Partout où elles existent la paix intérieure et la dignité de la famille courent de grands périls. La femme peut les conjurer par une louable adresse à faire naître ses pensées et ses sentiments dans l'âme de son mari, et à lui laisser croire, comme à tout le monde, qu'elle ne fait que s'y associer.

On se marie pour trouver des plaisirs ! Réalité d'un jour, déception du reste de la vie ! Unissez-vous, avec les pures intentions que la religion chrétienne demande et inspire ; unissez-vous pour supporter, en commun, vos douleurs, pour vous secourir et vous consoler : alors vous ne serez point trompées ;

et, même au milieu de vos peines, vous trouverez la paix de l'âme, ou le courage de la résignation. La vertu rend deux époux bien forts contre le malheur ; l'affection et la confiance leur font sentir une sorte de douceur à le partager.

Considérez ces jeunes époux que la sympathie et la vertu ont rapprochés, que la religion a bénis : tendres et dévoués l'un pour l'autre, ils n'ont plus qu'une âme, qu'une vie. Chacun des deux sent et pense par l'autre, et sait d'avance, en toute occasion, comment il agira. Chez eux, mêmes goûts, même but, et mêmes vœux. Leurs plaisirs sont toujours sages ; leurs joies, toujours calmes et pures. Ils puisent leur bonheur aux mêmes sources, l'accomplissement de tous leurs devoirs envers Dieu et le prochain, leur tendresse vigilante pour leurs enfants, et leur mutuel amour. Les petites contrariétés, qui font le tourment des âmes égoïstes, ne peuvent les troubler ; et leurs soins réciproques allégent le poids de leurs plus cruelles douleurs. Ces unions saintes sont au-dessus de tous les calculs de la prudence humaine : la piété seule peut les former.

Avant de s'engager dans le mariage, si l'on en calculait froidement toutes les chances, peu de personnes oseraient les braver. Mais la loi de la nature vient au secours de la loi morale, et couvre de fleurs l'entrée d'un chemin semé d'obstacles et de périls.

La plupart des jeunes filles cherchent, dans le mariage, la réalité de leurs rêves d'enfant, c'est-à-dire l'amour idéal, l'autorité d'une maîtresse de maison, la liberté de leurs mouvements, le droit de choisir leur parure et de jouir des plaisirs du monde. Quant aux devoirs, elles y pensent peu, ou les croient faciles à remplir. Après un an d'expérience, demandez-leur si leurs idées ne sont pas changées.

Dans les premiers temps du mariage, la plupart des époux montrent tant d'ardeur, qu'ils semblent vouloir en finir sur-le-champ avec l'amour.

Critiquer sa femme devant le monde, c'est le mettre entre elle et soi. La louer, c'est lever le voile qui doit protéger sa modestie et sa pudeur. Mais prouver, par ses soins, qu'on l'aime et la respecte, c'est l'entourer d'une barrière qui la retiendra et que peu d'hommes oseront franchir.

Une femme n'aime ni un mari oisif, ni un mari trop occupé. Le premier la gêne, s'il est toujours présent; l'inquiète, s'il s'absente. Le second blesse souvent son cœur ou son amour-propre; car il a toujours l'air de lui préférer ses affaires ou ses devoirs.

On excuse les mariages de raison, quand on sait combien il est difficile de trouver un amour qui vaille le sacrifice d'un intérêt. L'amour passe; les convenances[1] restent; et, chaque jour, on voit mieux que, sans les convenances, le bonheur domestique est toujours en péril.

Dans un mariage de convenance, il ne manque que l'amour; mais l'amour peut venir et, à son défaut, l'amitié.

Dans un mariage d'amour, il est rare que l'on trouve les

[1] Les rapports d'âge, de rang, de fortune, de santé, de caractère, d'humeur, de bonté, d'esprit, d'éducation, de principes moraux, d'habitudes sociales, etc. Une âme vraiment chrétienne peut en supporter l'absence; mais il ne lui est pas défendu d'être heureuse de les rencontrer.

rapports essentiels. Un regard, un sourire, quelques attraits divinisés par l'imagination, et des désirs impatients enchaînent l'une à l'autre deux personnes qui ne se conviennent pas. Cette union leur cause d'abord une sorte d'ivresse; mais quand la possession l'a dissipée, que reste-t-il? Un amer repentir, et le désert sans fin d'une vie qu'on avait peuplée des plus douces chimères. Alors on exagère le mal, plus encore qu'on n'avait exagéré le bien; et chacun des époux punit l'autre de son propre aveuglement.

Souvent l'amour qui précède le mariage est une illusion, et l'amour qui le suit est fondé sur l'estime : défions-nous de l'un, ne comptons par trop sur l'autre, et cherchons ailleurs le fondement du bonheur domestique.

La facile morale des gens du monde habitue la jeunesse à croire légères certaines fautes dont sa raison et sa conscience lui démontrent, trop tard, toute la gravité. Si l'on ne plaisantait pas sur les accidents du mariage, il y aurait moins de séducteurs et plus de ménages heureux.

Un homme dont les mœurs n'ont pas été pures, avant son mariage, parvient difficilement à les réformer. Celui qui a vécu chaste est disposé, soit par ses principes, soit par le calme de son imagination et de ses sens, à rester dans la voie dont il ne s'est point écarté. Les souvenirs d'un temps de licence mettent bien plus en péril la fidélité d'un mari que la subite effervescence des désirs comprimés, et que l'attrait même du changement. N'attendez donc pas que les jeunes gens aient pris le goût des plaisirs déréglés, pour les faire songer au mariage. Il n'est pas sans danger qu'ils y voient plutôt un frein que la satisfaction d'un penchant légitime.

Un jeune homme libertin sera un mari jaloux.

Plus la fidélité d'un époux a de mérite réel, moins l'autre époux, qui se l'avoue, est disposé à lui en savoir gré. Il ne peut être satisfait d'obtenir du devoir ce qu'il voudrait sans doute recevoir de l'amour.

Le mari d'une femme remarquable par sa beauté ou son esprit a besoin de grandes qualités, pour ne point paraître insignifiant ou même ridicule.

La beauté est, dans le mariage, un objet de luxe qu'on semble avoir choisi par amour-propre, et pour le plaisir d'autrui.

Il faut qu'une femme soit bien malheureuse ou bien inconsidérée pour laisser un regard étranger pénétrer dans les secrètes souffrances de sa vie conjugale. S'il est dirigé par une curiosité maligne, le mari ne peut le remarquer sans en être blessé comme d'un témoignage accusateur. S'il est bienveillant, il produit l'effet de la goutte d'huile qui empêche le frottement, mais aussi l'adhérence de deux corps destinés à rester en contact. Dès que la vie conjugale cesse d'être un mystère, elle perd sa dignité et toute chance d'un bonheur durable.

La position sociale d'un homme dépend de lui-même ; celle de la femme dépend de son mari. Cependant que cherche-t-on, d'ordinaire, pour elle, dans un mariage ? Avant tout, la fortune; ensuite quelques rapports d'âge et de rang. Quant au caractère et aux principes du maître qu'on lui donne, c'est à peine si l'on y songe. Aussi voit-on plus d'une femme, née pour être

l'ornement de la société, tomber dans l'abjection avec l'homme dont le nom lui imprime une tache ineffaçable. La communauté conjugale ne devrait pas comprendre le déshonneur.

SECTION II.

POURQUOI CERTAINES FEMMES PRÉFÈRENT UN AMANT A LEUR MARI [1].

Le mari est un maître; l'amant est un esclave.... avant d'être un tyran.

Le premier ordonne, exige; le second ne demande rien qu'à genoux.

L'un, quand il cherche à plaire, n'oublie ni les convenances, ni sa propre dignité; l'autre cède aux plus ridicules caprices, et paraît heureux de s'humilier.

Le mari, s'il n'a de grandes qualités, perd bientôt tout prestige; l'amant, quel qu'il soit, a le grand mérite de la nouveauté.

Un mari se laisse voir avec les imperfections et les infirmités de la nature humaine; un amant ne se montre que paré de tous ses moyens de plaire.

Quand l'un réserve, pour sa femme, sa mauvaise humeur, les travers de son esprit, l'autre cache les siens à sa complice, et affecte les qualités qui contrastent avec les défauts du mari.

Le titre de mari signifie : raison et devoir; celui d'amant : amour et plaisir.

Le mari le plus spirituel dans le monde, semble d'ordinaire ne rentrer près de sa femme que pour laisser reposer son esprit. L'amant le plus sot a rarement le temps de prouver qu'il

[1] Beaucoup de femmes, sans aucun doute, sont vertueuses par principes, et ne croient jamais que les torts, même les plus graves de leurs maris, puissent les autoriser à être infidèles. Mais s'il en est qui subordonnent leurs devoirs au respect de leurs droits, n'est-il pas utile d'avertir leurs maris des dangers contre lesquels ils doivent se mettre en garde?

en manque ; et il peut, dans un court tête-à-tête, intéresser, sans effort d'imagination.

L'habitude a bientôt calmé l'ardeur d'un mari. Les obstacles inspirent à l'amant une impatience qu'il présente et qu'on accepte comme l'élan de la passion.

La jalousie d'un mari est un odieux despotisme ; celle d'un amant, un excès d'amour.

L'indissolubilité du lien conjugal endort une femme avide d'émotions dans une insipide sécurité. La crainte de perdre son amant l'oblige à paraître aimable, et resserre encore les nœuds qui l'attachent à lui.

Si le devoir parle pour le mari, l'imagination parle pour l'amant.

Enfin l'amour conjugal est, pour une femme plus occupée de ses plaisirs que de ses devoirs, un voyage forcé dans un pays connu, et sur une route tristement uniforme ; l'amour libre, un voyage d'agrément à travers un pays pittoresque, éveillant sans cesse l'intérêt par mille aspects imprévus, et excitant, tour à tour, les émotions de la curiosité, du danger, du plaisir.

Que doit faire le mari, pour que cette femme ne soit pas tentée de manquer à la foi conjugale ?

Prendre d'abord tout ce qu'il peut du rôle de l'amant ; ne rappeler le sien que par sa constance et son dévouement ; se montrer préférable pour être préféré ; et, après avoir rendu sa femme fidèle par amour, s'efforcer de la rendre fidèle par vertu.

SECTION III.

DIFFÉRENCES RÉELLES ENTRE LES FAUTES DE LA FEMME ET CELLES DU MARI.

La morale est absolue. Il semble donc qu'une égale réprobation devrait frapper, dans les deux sexes, l'atteinte portée à la foi conjugale. Le monde pense autrement. A ses yeux, une

honnête femme est celle qui a, pour principale, si ce n'est pour unique vertu, la fidélité à son mari; et un honnête homme, quelquefois celui qui serait le moins fondé à compter, parmi ses vertus, la fidélité à sa femme.

Une femme qui trahit son mari, cesse d'être considérée comme une honnête femme. On la tolère, par indifférence pour le bien et pour le mal; mais on ne parle d'elle qu'avec ironie ou dédain, pour donner, à ses dépens, une idée favorable de sa propre moralité.

Un mari infidèle, qui sait concilier ses plaisirs avec les devoirs de sa profession, avec le soin de ses intérêts, avec la probité de ses relations, conserve l'estime générale. S'il obtient, près des femmes, quelques succès éclatants, on le recherche et on lui porte envie.

Voilà les signes par lesquels se manifeste l'opinion du monde, et voici ce qui l'explique :

Une infidélité est rarement, dans la vie d'un homme marié, autre chose qu'un incident sans importance. Une intrigue est, pour lui, une distraction. S'il ne méconnaît pas tout à fait sa faute, il croit que le secret peut l'atténuer beaucoup, et que de bons procédés envers sa femme achèveront de l'effacer. Retenu d'ailleurs par la crainte de blesser ouvertement les convenances, il garde encore quelque respect de lui-même, et préserve ainsi son âme d'une complète immoralité.

Pour la femme, qui voit, dans l'amour, le but principal de sa vie, elle ne peut violer le serment solennel par lequel elle s'est donnée, sans perdre aussitôt le goût de tous ses autres devoirs, sa franchise, sa propre estime, et jusqu'au désir de sa réhabilitation. Elle sent son abaissement; mais elle n'ose y réfléchir, de peur de reconnaître qu'elle est incapable du sacrifice qui pourrait seul la relever. Par cet aveuglement volontaire, elle éloigne le repentir et rend plus difficile son retour à la vertu. Sa première faute a été une faiblesse; sa persévérance dans le désordre devient de la corruption. Quelle femme en proie à une passion coupable n'a pas été obsédée par le regret d'être unie à un homme abhorré, et par le désir d'en être déli-

vrée? On frémit, en songeant que le vœu est bien près de l'acte qui pourrait le réaliser.

Quand l'homme n'est qu'égaré, la femme est tout à fait perdue. Celle-ci trouve-t-elle, au moins, quelque dédommagement des flétrissures de l'opinion et des déchirements de sa conscience, dans ces liaisons coupables?

Les seuls résultats qu'elle en tire, sont les anxiétés d'un amour sans cesse contrarié, des doutes sur la fidélité d'un homme avide de plaisirs, les soupçons de celui qu'elle outrage et de celui-là même auquel elle se dévoue, la nécessité affreuse de sourire à l'homme qu'elle trahit, enfin le danger d'être jetée en proie à un monde impitoyable qui aime à se repaître de scandales, de tourments et de larmes.

Cette femme si malheureuse le deviendra, chaque jour, davantage. Sa passion sera dédaignée, ses empressements paraîtront importuns, et ses exigences exciteront la colère. Son cœur, alors dévoré de regrets et de jalousie, éprouvera des angoisses cruelles, et ne pourra puiser aucun soulagement dans les affections qui font le bonheur d'une vie régulière. Quelquefois, exaltée par le remords, elle voudra chercher, dans un aveu désespéré, l'expiation de ses fautes et une garantie contre sa faiblesse; mais elle sentira aussitôt que la fausseté lui est, pour toujours, imposée comme un devoir, et qu'elle n'a pas le droit de s'en affranchir, en déchirant le cœur dont elle a trompé la confiance. Avec cette conviction, si elle ne se décide pas à dompter, en secret, son amour, elle implorera la pitié de l'homme qu'elle a également fatigué de son dévouement et de son désespoir, au risque d'être repoussée et de mourir à ses pieds de honte et de douleur.

Telles sont, pour la femme infidèle, les conséquences funestes des liaisons les plus mystérieuses. Mais quel surcroît de tourments n'y ajoutent pas bien souvent les jalousies effrénées, les querelles violentes, l'éclat du scandale! Et quel autre sujet de remords pour elle et pour son complice, quand il reste de leur faute un témoignage vivant!

Si une femme, près de céder à un penchant coupable, pou-

vait réfléchir à tant de périls, elle reculerait avec effroi ; et si, dans le délire même de la passion, elle élevait ses regards vers le ciel, elle en obtiendrait la force de s'arrêter sur le bord de l'abîme, ou de s'en tirer purifiée par le repentir.

CHAPITRE XI.

DE LA FAMILLE.

Besoins et appétits physiques, instincts pour les satisfaire, et sensations produites par la jouissance, telle est, ou du moins paraît être toute la vie de la brute. Concentrée en elle-même, la brute ne s'occupe guère des autres individus de son espèce. Cependant, parmi ses instincts, il en est un auquel la nature a donné une apparence de sentiment, presque de moralité : c'est celui qui inspire à la mère le soin de ses petits. Mais en l'observant, on y voit, au lieu d'un attachement libre, l'accomplissement d'une loi nécessaire. La mère se dévoue jusqu'à la mort, pour ses petits, aussi longtemps qu'ils ont besoin d'être nourris et protégés. Dès qu'ils peuvent se passer d'elle, elle cesse de s'occuper d'eux, et souvent même de les reconnaître. Le but de la nature est atteint ; l'espèce est conservée ; aucun lien ne reste.

Si de la brute nous remontons à l'espèce humaine, nous trouvons, en celle-ci, les mêmes besoins, les mêmes sensations et les mêmes instincts, mais contenus, mais dirigés par la volonté, le sentiment et l'idée du devoir. Le père et la mère ne sont pas seulement, l'un pour l'autre, un mâle, une femelle :

ce sont deux cœurs étroitement unis dans la joie et la douleur, deux âmes aspirant à revivre dans les fruits d'un mutuel amour[1]. Cette communauté de sentiments et d'espérances ne peut résulter de liaisons passagères, de liaisons sans règles, sans dignité et sans sécurité, de liaisons enfin semblables à celle de la brute. Deux êtres attirés l'un vers l'autre par l'appât d'un plaisir égoïste, ne recherchent que les sourires et la joie. Chacun d'eux doit cacher ses douleurs, s'il ne veut s'exposer à l'abandon. Cependant l'âme humaine est peu faite pour le bonheur durable; et c'est surtout dans le chagrin qu'elle a besoin de sympathie. D'où peut-elle l'espérer, si ce n'est d'un cœur fidèle et dévoué? On n'est jamais complétement malheureux, quand on a la certitude d'être tendrement aimé. Qu'un homme accablé par les injustices de ses semblables, ou par les coups du sort, rentre chez lui, l'âme attristée : s'il n'y trouve que la solitude, ou des visages indifférents, il se contraint, renferme en lui-même sa douleur, et l'irrite en la comprimant. Qu'il soit, au contraire, accueilli, avec une tendre sollicitude, par une femme aimable, par des enfants chéris, les fibres crispées de son cœur se détendent; et bientôt un complet épanchement soulage son cœur oppressé.

La femme, à son tour, être si faible, si passionné, ne peut, dans l'isolement, supporter la souffrance, ni goûter le bonheur. Plante délicate, il lui faut un appui : soutenue, elle s'élève et fleurit; abandonnée à elle-même, elle rampe sur le sol, et souvent s'y flétrit. L'union durable des sexes est une association sympathique de la force et de la grâce, des sentiments énergiques et des sentiments tendres. Ce lien formé, en apparence, pour la seule satisfaction des individus, devient le principe de la famille et de la société. Deux jeunes époux, d'abord exclusivement occupés d'eux-mêmes, s'oublient ensuite, pour confondre leurs existences dans celles de leurs enfants. En se multipliant,

[1] Voilà l'état normal. La polygamie et le libertinage ne sont que des déviations de la ligne tracée par la nature. Dans le sérail, il y a toujours une favorite; et souvent un homme, après de grands désordres, prend une femme à laquelle il s'attache.

ils se resserrent; et, déjà enchaînés par un lien volontaire, ils le sont alors par le lien du sang. Pour eux, joies et chagrins, craintes et désirs, tout se concentre sur leurs enfants. Former leurs cœurs, développer leurs intelligences, assurer leur position sociale sont les objets de leur constante sollicitude. Est-il un bonheur plus grand que celui de parents témoins des succès d'un enfant chéri? Mais, lors même que leurs espérances sont le plus douloureusement trompées par son ingratitude ou ses désordres, ils peuvent éprouver encore une sorte de jouissance à le tirer de l'abîme, à le guérir de ses blessures morales, ou seulement à en chercher le remède. La justice punit; l'amour seul veut corriger.

Quelle satisfaction, pour des parents, est égale à celle d'appuyer leur vieillesse sur des enfants dignes de leur amour! Dans le mélange de leurs sentiments, les premiers apportent le plaisir mélancolique d'avoir assuré un bonheur dont ils cesseront bientôt d'être témoins; et les derniers, une tendre reconnaissance, quelquefois accompagnée d'un vague effroi de l'avenir. Mais si tous s'attristent, en secret, à la pensée d'une séparation prochaine, ils retrempent leur courage dans l'espérance de se retrouver, un jour, pour ne plus se quitter.

Le bonheur intime de la famille ne peut être parfaitement senti que pendant le silence des passions. Il ressemble à ces douces mélodies qui, dans un calme profond, ravissent notre âme et nous font verser des larmes de plaisir, mais que la moindre brise couvre de son murmure, ou détourne de nous. Toute espèce de désordre détruit ou relâche les liens de la famille. Mais, quand l'infortune vient frapper l'enfant prodigue, où tourne-t-il son regard désolé? Vers cette famille qu'il a cruellement affligée, qui pleure ses fautes, qui fêtera son retour, et qui ne saura l'amener au repentir qu'à force de bonté.

Deux époux tendrement unis, et entourés d'enfants qui les chérissent, offrent la plus charmante image du bonheur de cette vie. Affection réciproque, communauté d'intérêts et de plaisirs, confiance sans réserve, mutuel appui, libre expansion des

joies et des douleurs, enfin complète satisfaction du cœur, voilà ce que l'on trouve dans la famille, et ce que l'on ne peut trouver ailleurs. La Providence, toujours attentive à mettre, dans le bien particulier, le principe du bien général, a fait de la famille le premier anneau de la chaîne qui devrait unir tous les individus composant un même peuple, et tous les peuples composant l'espèce humaine.

N'est-il pas étrange qu'on accorde au premier venu ses sourires les plus gracieux, ses attentions les plus délicates, et que l'on réserve à sa famille sa taciturnité, ses exigences et sa rudesse? L'amour-propre peut être satisfait de ce partage; mais la raison le condamne, et le bonheur en reçoit de funestes atteintes. Reconnaissons pourtant que, dans les relations habituelles, l'esprit tombe souvent dans une langueur involontaire, et qu'alors il a besoin d'être stimulé par des sensations nouvelles, pour retrouver toute son activité. Eh bien! voyez le monde; ayez, pour lui, des égards et des soins : mais si vous en êtes prodigue envers lui, est-il juste d'en être avare envers votre famille?

Quand on ne trouve rien de préférable au calme d'une vie égoïste, on a raison de dire : Si vous avez des enfants, que Dieu vous garde de les perdre! Si vous n'en avez pas, que Dieu vous garde d'en avoir!

CHAPITRE XII.

DE L'ÉDUCATION SOCIALE.

La brute est guidée par l'instinct, l'homme est guidé par la raison. L'éducation, en affaiblissant l'instinct de la brute, la dompte et l'asservit; en fortifiant la raison de l'homme, elle accroît sa puissance et sa liberté; mais elle produit sur eux l'effet commun de modérer leurs penchants et d'adoucir leurs mœurs.

Les animaux sauvages vivent ensemble, sans rien apprendre les uns des autres au delà de ce qui est nécessaire à leur conservation, et sans perfectionner jamais les moyens d'y pourvoir. Dès que deux hommes sont réunis, ils se donnent, même à leur insu, de continuels et d'utiles enseignements. Un animal sauvage, vivant seul, acquiert tout l'instinct que sa nature comporte : l'homme qui n'aurait eu aucun commerce avec ses semblables, depuis sa première enfance, ne serait guère qu'une brute dépourvue d'instinct. Concluons de là que la brute peut se passer d'éducation, et que, sans l'éducation, l'homme n'est rien. La perfectibilité de l'âme humaine, indice manifeste de sa liberté, lui montre que son but doit être la perfection : c'est par l'éducation qu'elle peut en approcher.

Dès que l'enfant voit, il désire; et, dès qu'il désire, il doit être contenu. Il regarde, écoute, touche à tout, comme pour essayer chacun de ses sens, excepté l'odorat, le dernier dont il distingue les perceptions. Son bonheur est de s'agiter, de faire du bruit, de s'emparer de ce qu'il voit. Le monde lui

semble son domaine. Incapable de rien produire, c'est en détruisant qu'il aime à montrer sa force. Si l'on cède à ses premiers caprices, on en augmente le nombre, et l'on ne peut plus y résister, sans exciter sa colère. Alors commencent à germer en lui la personnalité, le despotisme, la violence. Les notions d'égalité, de réciprocité des devoirs et des droits entre tous les hommes, n'ont aucun accès dans son âme. Il grandit, sans comprendre qu'il doit à ses parents de la reconnaissance et une tendresse respectueuse, à tous les hommes une bienveillance secourable, à Dieu son adoration, à la morale sa scrupuleuse soumission. Son désir est sa loi; son droit, le plaisir; les privations et la gêne sont la part de tous les autres.

Mais, dira-t-on, de fréquents rapports avec d'autres enfants, les avertissements des hommes expérimentés, en éclairant son esprit, réformeront son âme, et sa personnalité sera vaincue, ou au moins affaiblie, dans la lutte des personnalités.

Sans doute il recevra de fréquentes et sévères leçons; sans doute il apprendra à tenir compte des désirs et de la volonté d'autrui : mais quand il s'y soumettra, c'est parce qu'il n'osera pas y résister; et, au lieu d'être complaisant, aimable et bon, il ne sera que lâche et hypocrite. Un enfant gâté, s'il n'est doué du naturel le plus heureux, devient, avec un caractère énergique, un insupportable tyran; avec un caractère faible, le martyr de ses penchants. Pour le corriger, apprenez-lui que Dieu voit toutes ses actions, toutes ses pensées, et qu'un jour il lui en demandera compte. Apprenez-lui ensuite que ce Dieu, tout à la fois sévère et bon, l'a destiné à jouir des douceurs de la vie sociale; que tous les avantages et toutes les obligations de cet état se résument dans un continuel échange de services; que sa propre sécurité et son bien-être dépendent, en grande partie, des autres, et que, s'il ne fait rien pour eux, il n'aura aucun droit à leur secours. Quand vous l'aurez convaincu de ces vérités, toutes les considérations morales lui paraîtront faciles à comprendre. Vous aurez préparé son âme à recevoir la semence évangélique, et à éprouver ce sentiment divin qu'on nomme *charité*.

CHAPITRE XIII.

DES PROFESSIONS.

Le besoin de mutuels secours rapproche les hommes et forme le lien de toutes les sociétés. Chacun doit consacrer à celle dont il est membre le fruit de son travail, pour mériter d'avoir sa part dans les fruits divers du travail des autres. L'homme le plus utile à tous a le droit d'être le mieux traité. L'intérêt, aussi bien que le devoir de chacun, est donc de contribuer au bien-être général, de chercher les moyens de l'accroître, de s'attacher enfin à une profession. Celui qui refuse de travailler aurait tort d'accuser la société des privations auxquelles il s'expose. Si l'oisiveté est permise au riche, c'est à la condition d'employer son superflu à secourir les malheureux, ou bien à encourager les industries de luxe créées tout à la fois pour ses plaisirs et pour assurer l'existence des personnes que leur goût ou leur faiblesse éloigne de plus rudes métiers. Le riche qui ne produit rien par lui-même, peut produire beaucoup de bien par le bon emploi de sa fortune. Accumuler ses revenus au delà des bornes d'une sage prévoyance, c'est se rendre coupable, devant Dieu et envers les hommes, des misères que l'on aurait pu prévenir ou soulager.

Qui reçoit doit. L'homme social n'est nourri, n'est vêtu, ne dort sous un abri commode, ne jouit des biens de ce monde, qu'avec l'aide et la protection de ses semblables. Il est donc juste qu'il contribue, pour sa part, aux avantages communs.

Mais ce devoir n'enchaîne pas sa liberté. Il y a, pour lui, de nombreux moyens de payer son tribut à la société. Le meilleur est le plus conforme à sa position, à ses facultés et à ses goûts. Du bon choix de la profession résulte une grande partie du bonheur de la vie. Ce choix réclame la plus sérieuse attention.

L'hérédité des professions ne pourrait être établie par les lois, sans devenir un privilége ou une entrave : mais, librement admise par l'usage, elle aurait sur les sociétés la plus salutaire influence. Une opinion contraire a prévalu presque partout, et surtout parmi nous. Quel père ne rêve, pour son fils, une profession plus élevée que la sienne, et ne s'efforce de le préparer à cet avenir incertain par une éducation souvent insuffisante pour le lui assurer, et toujours propre à l'éloigner de la condition dans laquelle il est né? Cette ambition aveugle jette dans le monde une foule de jeunes gens qui tous aspirent aux professions brillantes, et livre ceux dont les espérances sont déçues à l'oisiveté, à la misère et aux plus dangereuses tentations. Le souvenir de leurs prétentions avouées, leur mépris pour une vie simple et modeste, leur désir effréné d'indépendance, leur ôtent la pensée de retourner au foyer paternel. Dans leur colère contre la société, qui ne leur a pas accordé ses préférences, ils n'aspirent qu'à la bouleverser, pour trouver, dans la confusion générale, quelques chances de fortune. Mais les révolutions, trop fréquentes pour les peuples, ne le sont pas assez pour les hommes qui en font un objet de spéculation; et d'ailleurs il est rare qu'ils en tirent des avantages durables. Trompés dans leurs calculs, habitués au désordre, incapables d'un travail honorable, quelquefois ils sont réduits à finir par le suicide, ou à vivre par le crime, en attendant le bagne ou l'échafaud.

Je ne veux pas juger trop sévèrement les réformateurs dont notre siècle abonde ; et je ne dirai pas qu'aucun d'eux ne soit animé du désir de faire le bien. Mais combien en est-il dont le but caché ne soit pas de satisfaire leur orgueil et leur ambition? L'égoïsme et la vanité des grands ont perdu l'ancienne société ;

l'égoïsme et l'envie des petits menacent la société actuelle[1]. Pour éviter de nouvelles catastrophes, comptez, avant tout, sur le frein que la morale évangélique met à ces passions funestes, et dites aux hommes : *Aimez-vous et aidez-vous mutuellement*. Quand ils obéiront à ces préceptes, ils estimeront, autant qu'ils les dédaignent aujourd'hui, la modération des désirs, les mœurs simples, l'esprit de famille, le goût des professions héréditaires, et la prudence dans le choix des professions brillantes et incertaines.

Les prétentions ambitieuses des individus agitent tout le corps social, et l'emportent dans un mouvement désordonné. Que chaque famille soit sagement gouvernée, et l'État prospérera. Que les enfants soient dirigés, de bonne heure, vers la carrière qu'ont suivie leurs parents; qu'on leur montre là des succès probables, partout ailleurs des obstacles et des dangers, et leur imagination ne se laissera plus exalter par des rêves trompeurs.

Dans les familles nombreuses, il arrivera sans doute qu'une profession unique ne suffira pas. C'est alors que les tendances naturelles pourront se révéler. Si les parents avaient tous assez de raison pour retenir, sans violence, les jeunes gens dans la profession qu'ils exercent eux-mêmes, ils cesseraient de s'exposer à la douloureuse alternative d'être témoins de leur abaissement ou victimes de leurs dédains; et contribueraient à garantir le pouvoir contre deux dangers égaux, les flatteries de l'intrigue et la rancune des prétentions déçues.

Entourez de considération toutes les professions honnêtes, et encouragez les enfants à y porter les bonnes traditions de leurs parents, si vous voulez que l'amour de l'ordre naisse d'abord dans les familles, et passe, avec le temps, dans les mœurs nationales.

Le monde paye chèrement tous les talents d'élite, mais plus

[1] Ces réflexions ont été écrites en 1838.

volontiers ceux qui l'amusent, que ceux dont il tire un sérieux avantage. On prodigue son argent à un chanteur habile, à une danseuse dont les grâces séduisent; on le donne avec regret à un avocat, à un médecin à qui l'on doit sa fortune ou sa vie. L'habitude de considérer le plaisir comme le seul bien réel fait croire que l'on ne peut jamais l'acheter trop cher : mais on trouve dur de se soumettre à des sacrifices, à des privations, pour être délivré d'un mal causé par la nature ou par les hommes. On ne comprend qu'avec un effort de raison tout le prix d'un secours dont le résultat est moins un bien que la délivrance d'un mal.

CHAPITRE XIV.

DES DISTINCTIONS SOCIALES.

Le monde ne renferme pas deux hommes d'une ressemblance complète, et entre lesquels il n'existe encore plus de différences morales que de différences physiques. Tel mérite notre admiration par des qualités presque divines; tel autre, notre pitié par sa stupidité, ou notre indignation par ses vices. Combien de degrés entre ces extrêmes! Mais la Providence, avare de ses dons envers certaines personnes, leur a laissé la possibilité d'y ajouter, par des efforts persévérants, une partie des qualités qui leur manquent. Elle a libéralement doté quelques individus, pour les offrir en exemple à tous les autres, sans être injuste envers ceux-ci; car l'avantage de ses dons gratuits est surpassé par le mérite des qualités laborieusement acquises.

Chacun doit donc être classé dans le monde, suivant ses vertus, ses talents et les services qu'il a pu rendre à l'humanité. Voilà les véritables supériorités, les seules que la raison et l'intérêt général devraient entourer de respects et d'honneurs. Mais il en est d'autres qui sont plus accessibles aux ambitions vulgaires, et que la multitude recherche avec une infatigable ardeur : ce sont celles qui résultent de la fortune, de la nature des professions privées ou des fonctions publiques, de quelques talents plus agréables qu'utiles et, dans les gouvernements où existe une aristocratie, des titres et des qualifications qui servent à en marquer les rangs.

Les distinctions fondées sur des services réels sont, pour la société qui les accorde, un noble et facile moyen de montrer sa reconnaissance; et, pour ceux qui les reçoivent, des récompenses d'autant plus flatteuses qu'elles sont moins prodiguées. Celles que l'intrigue arrache, discréditent le pouvoir. Enseignes menteuses, elles attirent des dupes à l'amour-propre, quelquefois à la cupidité.

Le hasard presque seul fait les destinées : le mérite n'en est qu'une des chances favorables.

Un homme vain jouit de l'étonnement causé par son élévation; un homme fier, de l'étonnement causé par l'infériorité de son rang et de sa fortune.

L'homme n'est grand que par la pensée, noble que par les sentiments, respectable que par les vertus. Si tout à coup les distinctions étaient mesurées sur les qualités, les talents et les services, quel bouleversement !

Moins on a droit aux distinctions, plus on en est avide. A défaut de mérite, on en cherche l'apparence.

On porte une dignité non méritée, comme un habit fait pour un autre.

On peut comparer les honneurs au rayon lumineux qui met en évidence les qualités ou les défauts des objets qu'il frappe, et qui ne rencontre jamais un germe de corruption, sans en accélérer le progrès.

Les âmes élevées peuvent désirer la gloire; mais, après l'avoir méritée, elles savent s'en passer.

CHAPITRE XV.

DU MONDE.

SECTION I.

CE QU'ON ENTEND PAR LE MONDE.

Au milieu des grandes associations qu'on appelle peuples civilisés, l'éducation, les mœurs, les talents et les professions établissent, entre les hommes, d'autres rapports plus étroits. Dans chaque ville, et même dans chaque village, la population se

partage en fractions composées d'éléments souvent fort différents, mais rapprochés par une certaine similitude de goûts, d'intérêts et de positions. Les deux principales fractions sont la classe occupée de travaux matériels, et la classe habituée aux travaux de l'intelligence. Chacune cherche des jouissances appropriées aux facultés qu'elle exerce le plus. Aucun plaisir n'est complet, s'il n'est partagé; et l'étude même, ce plaisir, en apparence, solitaire, n'est que le commerce des intelligences. Mais c'est surtout le loisir qui rassemble les hommes, et qui crée, au sein de la société générale, les sociétés particulières. Celles-ci, malgré leurs nuances diverses, forment une espèce de fédération qui se nomme un peu orgueilleusement le *monde*. Leurs fastueuses réunions, dont le but avoué est le plaisir, ne sont souvent préparées que dans un intérêt d'amour-propre ou d'ambition. Quel qu'en soit le motif, la foule y court. Un salon est, pour la plupart des gens du monde, et surtout pour les femmes, un théâtre où l'on peut être, à son gré, acteur ou spectateur, exercer son esprit, se faire admirer, amuser son imagination ou son cœur. Pour beaucoup d'hommes, c'est un cercle où l'on peut rencontrer ses amis, s'abandonner à la passion du jeu, recueillir et propager des nouvelles, parler sérieusement des choses frivoles, légèrement des choses graves. Pour quelques esprits curieux, c'est une école de mœurs, où l'on apprend beaucoup, quand on sait observer. Nommer, malgré leurs masques, toutes les passions, toutes les prétentions et tous les intérêts, c'est connaître le monde.

L'homme du monde est celui qui l'aime, lui plaît, lui prodigue son temps, et voit, dans l'observation de certaines convenances, son principal devoir, et presque sa morale.

La femme du monde ne diffère de lui que par une plus vive ardeur au plaisir, et une plus grande insouciance sur ses devoirs de famille.

Un homme du monde, parvenu à l'âge mûr, est souvent embarrassé de son rôle futile, et voudrait le quitter. Plus une femme a vieilli dans le monde, moins elle peut s'en détacher; et souvent elle meurt occupée de sa parure.

Les qualités du cœur et les vertus font la sécurité des rapports sociaux : certaines formes extérieures ajoutent à la sincérité de ces rapports une grâce qui en double le prix, ou donnent à la fiction sur laquelle ils reposent, un charme presque égal à celui de la réalité. Ces formes ont, dans la vie sociale, une importance qui les rend dignes d'une étude attentive.

Avec la conscience la plus scrupuleuse et les convictions les plus fortes, l'homme qui agit sous le regard du monde, en reçoit souvent une fâcheuse influence, s'il oublie qu'il agit aussi sous les regards de Dieu.

Une piété profonde, une haute intelligence, ou l'habitude de la douleur peuvent seules inspirer à l'homme qui vit au milieu du monde, le courage d'en dédaigner les préjugés, et de prendre pour guides sa raison et son cœur.

Se vouer au monde, c'est se vouer au plaisir, à la vanité, à l'égoïsme ; se vouer à la vie intime, c'est s'exposer à prendre l'habitude de la personnalité, et à ressentir trop douloureusement la perte inévitable d'un bonheur devenu nécessaire. Il est, pour chacun, un milieu que la raison enseigne.

Les liaisons intimes entre jeunes gens ne sont trop souvent que des espèces d'associations où chacun apporte, pour contingent, ses vices ; et obtient, pour profit, une large part dans les vices des autres.

Le monde est une dangereuse école : il n'aime et n'enseigne

que ce qui l'amuse. Une aspérité de caractère lui semble plus à craindre que l'absence de toutes les qualités de l'âme. C'est peu, pour lui, qu'on soit bon, généreux, dévoué, si l'on n'est, en même temps, gai, tolérant et d'une humeur facile. L'homme sans principes est ordinairement celui qu'il accueille le mieux, parce qu'il n'est pas forcé de se gêner avec lui. Quand l'écorce est polie, il ne s'inquiète guère si le cœur est gâté.

Dans les relations du monde, on fait preuve de bon sens, en aimant mieux être le plus jeune parmi les gens âgés, que le plus âgé parmi les jeunes gens. Avec les uns, un jeune homme s'instruit, acquiert de l'expérience, et mûrit sa raison; avec les autres, un vieillard oublie souvent sa dignité, et s'expose au ridicule.

Le monde s'offense des propos libres d'un jeune homme étourdi, dominé par ses sens; et il tolère ceux d'un vieillard qui devrait être sage et réservé. Il voit, dans les uns, un manque de respect, une précoce témérité qu'il craindrait d'encourager par son indifférence; et, dans les autres, un simple oubli de dignité qui le met à son aise, une plaisanterie sans conséquence, et le contraste piquant de la vieillesse et de la gaieté. Avec plus de réflexion, il comprendrait qu'au fond, les paroles inconsidérées du jeune homme laissent rarement une impression durable; tandis que celles du vieillard, en faisant supposer de mauvais principes, peuvent devenir de dangereux exemples.

Un homme qui passe, dans le monde, pour observateur, cause de la défiance et se fait éviter. Il y a tant de bonnes actions dont on ne voudrait pas laisser voir les motifs!

Un homme qui exige de chacun les égards auxquels il a droit, passe pour difficile à vivre. Demander peu et accorder beaucoup, c'est le secret de plaire.

SECTION II.

DES FORMES BIENVEILLANTES DES RELATIONS SOCIALES.

1° *Civilité*, observation méthodique des usages du monde et des principales convenances sociales. Sous l'apparence de l'estime pour les autres, elle est rarement autre chose que l'estime de soi. L'amour-propre, retenu par une timide réserve, est le respect humain; asservi aux lois de l'étiquette, il s'appelle civilité. Celle-ci est à peu près indépendante de l'éducation, de la délicatesse de l'esprit et de l'élévation de l'âme. Il suffit, pour être civil, d'unir un peu de savoir-vivre au désir de se montrer sous un jour favorable.

La civilité n'étant qu'une règle de conduite, on n'y trouve jamais ni chaleur ni abandon. C'est un frein; c'est le palliatif de nos défauts. On est civil avec les gens que l'on ne connaît pas; et, quand on se respecte, on l'est même avec ses ennemis.

2° *Urbanité*, parfaite convenance, dignité tempérée que les gens du monde s'étudient à mettre dans les rapports sociaux. En cherchant à plaire, ils pensent surtout à leur réputation. Il y a trop de mesure dans l'urbanité, pour qu'elle soit inspirée par des sentiments affectueux. Ce n'est qu'une civilité élégante.

3° *Politesse*, forme bienveillante du langage, douceur et grâce des manières, parure des mœurs, art de paraître toujours aimable. La politesse est, au fond, ou la pratique réelle, ou l'imitation de la plupart des vertus sociales. L'amitié a besoin de l'une, le monde peut se contenter de l'autre. La feinte que le monde met dans la politesse, est peut-être la seule qu'on doive tolérer; car souvent elle prévient les luttes brutales

qu'exciteraient, entre les hommes, leurs défauts, leurs intérêts et leurs passions.

La politesse a des degrés infinis. Celle qui a fait si longtemps l'honneur des mœurs françaises, exige le concours d'un grand nombre de qualités diverses. Délicatesse du sentiment, finesse et mesure de l'esprit, promptitude du discernement, souplesse et force du caractère, bon goût, facilité de l'élocution, aisance et noblesse du maintien, expression attrayante de la physionomie, tels sont les éléments de cette exquise politesse. Mélange heureux des dons de la nature et des fruits de l'éducation, elle est le charme des relations sociales.

Un homme poli accueille, avec grâce, les désirs légitimes, ménage les prétentions et tolère les défauts des autres. Il respecte leur supériorité, ou semble oublier la sienne. Un empressement naturel, un air de sincérité donnent à ses égards l'apparence de l'estime, et presque de l'affection.

On doit corriger ses défauts pour soi; mais on doit, par politesse, les adoucir pour les autres. Si l'on n'est pas naturellement poli, il faut l'être, au moins, par convenance ou par intérêt. La bonté du cœur et la charité chrétienne sont les meilleures sources de la politesse.

Il n'est pas sans inconvénient de chercher toujours à pénétrer les motifs des politesses qu'on nous fait, des services qu'on nous rend, des sentiments qu'on nous montre. Cette curiosité nous expose à perdre de douces illusions. On trouve trop souvent l'occasion de dire : « Cet homme est bien poli : que va-t-il me demander? — Cette femme est aujourd'hui d'une amabilité charmante : que veut-elle obtenir, ou que veut-elle cacher? »

Si l'ignorance nous rend heureux, pourquoi désirer la vérité? La réponse est facile : L'illusion dure peu; et plus elle se prolonge, moins elle laisse de remède au mal qu'elle a déguisé.

L'intelligence, l'éducation et le savoir percent toujours dans les relations, même les moins propres à les révéler. C'est, de la part d'un homme supérieur, une grande preuve de politesse, que de ne pas laisser apercevoir la distance qui le sépare des autres.

Le monde recherche, pour son plaisir, l'homme aimable; pour son intérêt, l'homme puissant; et les oublie tous deux, dès qu'ils ne lui sont plus utiles. Chacun le sait, et ne se croit pas moins recherché pour soi-même.

Dans la politesse, comme en toutes choses, la grâce est le naturel élégant.

La politesse de la ruse a une certaine exagération qui la fait reconnaître. L'art veut mieux faire que la nature.

Si la politesse est une inspiration de la bienveillance, elle est aussi une précaution de la fierté. Mais un homme poli ne paraît jamais roide, à moins qu'on ne veuille le faire plier.

La politesse rend le pouvoir aimable et le devoir attrayant. Sans la politesse, le droit ressemble à la tyrannie, et le commandement, à une insulte.

La société des femmes polit nos mœurs; mais elle amollit notre caractère. Manières, langage, extérieur gagnent, avec elles, en souplesse et en élégance, autant que l'âme perd en

énergie, et souvent en sincérité. Les grâces et les défauts que nous leur devons, nous les leur rendons bien.

On peut douter de la bonne éducation d'un homme qui manque de prévenances envers les femmes, et de la bonne éducation d'une femme qui reçoit ces prévenances comme si elle y avait droit.

On doit être poli chez soi, parce qu'on y exerce l'hospitalité; et poli chez les autres, parce qu'on l'y reçoit.

La politesse du monde est, dit-on, plutôt une chose convenue que l'expression d'un sentiment. Je l'accorde. Mais j'aime mieux une bienveillance étudiée qu'un brutalité naturelle.

4° *Affabilité*, constante aménité de manières et de langage. Elle est inhérente au caractère, et se manifeste, à l'égard de tout le monde, avec des nuances aussi variées que délicatement choisies. Il est difficile que l'affabilité existe sans la bonté. On peut l'appeler la politesse du cœur.

5° *Délicatesse*, pudeur du sentiment et de la pensée, fine et spirituelle retenue du langage ou du style, respect scrupuleux des intérêts, des goûts, des opinions d'autrui, tact exquis du savoir-vivre. La délicatesse est plus qu'une qualité de l'esprit, elle est la réunion des plus charmantes qualités de l'âme et du cœur.

6° *Condescendance*. Le grand qui se rapproche de son inférieur, le fort qui cherche à complaire au faible, et le puissant qui tempère son autorité, font preuve de condescendance. Inspirée par un sentiment bienveillant et par la connaissance de la faiblesse humaine, la condescendance va quelquefois jusqu'à to-

lérer des goûts, et même des défauts qu'elle blâme en secret. Mais cette indulgence s'exerce avec discernement. Elle tend toujours à éviter un mal, ou à produire un bien.

La condescendance est un acte de libre volonté et une concession de la force ; car on ne consent guère à plier, sans être sûr de se redresser.

La condescendance a peut-être un principe plus élevé que la bonté. Celle-ci n'est qu'un penchant du cœur ; celle-là est le calcul d'une haute raison.

7° *Déférence*, soumission et acquiescement d'une âme modeste aux sentiments et aux volontés d'une personne dont l'expérience, l'âge, le rang ou le caractère lui inspirent de la confiance ou du respect.

La déférence est, dans l'expression des opinions, l'opposé de l'entêtement ; et, dans la conduite, le sacrifice de la personnalité. C'est faire preuve de délicatesse et de bonne éducation que de savoir, à propos, user de déférence. Les jeunes gens surtout ne devraient jamais l'oublier.

8° *Complaisance*. La douceur de caractère, la facilité d'humeur et l'envie de rendre service produisent la complaisance. Elle sacrifie, avec empressement, les goûts personnels au plaisir de recevoir un sourire reconnaissant. Il y a, dans la complaisance, du désintéressement et un aimable abandon qui en font le principal attrait des relations intimes.

SECTION III.

DES USAGES ET DES MODES.

Les mœurs des individus sont des habitudes conformes à leurs penchants, mais souvent contraires à leurs principes.

Les mœurs du monde sont certaines tendances générales que font naître et que modifient la civilisation, l'état politique du pays, la situation de la fortune publique et les caprices du

goût. Les traits les plus apparents et les plus caractéristiques de ces mœurs sont les usages et les modes.

Les usages sont les lois des relations du monde. La connaissance des usages constitue le savoir-vivre, c'est-à-dire un certain art de se présenter à propos, d'agir toujours de la manière reçue, et d'exprimer, en toute occasion, les sentiments que l'on devrait avoir. Un recueil de tous les usages d'un pays pourrait y être appelé le Code des convenances.

Les modes règlent la parure, quelquefois même l'attitude, le langage et le geste.

Quand un usage en remplace un autre, ordinairement on peut dire pourquoi; la mode ne change que pour changer.

Les usages peuvent vivre des siècles, et les modes, à peine des mois.

L'observation des usages exige du discernement et une sorte de dextérité.

L'observation des modes ne demande guère que de la vanité et beaucoup d'argent.

Une personne qui se conforme aux usages, semble craindre le ridicule; celle qui court après les modes, semble le rechercher.

La plupart des usages, tout futiles qu'ils paraissent, ont le grand avantage d'avoir une signification généralement comprise, d'ôter toute équivoque aux actions qu'ils règlent, d'offrir à chacun le moyen de rendre aux autres les égards qu'ils attendent, de remplacer, jusqu'à un certain point, le tact et l'expérience, de prêter enfin aux relations du monde une sorte de grâce et de facilité.

Les modes ne servent qu'à remplir le vide de certaines existences, à donner un peu de confiance à la laideur, un air triomphant à la beauté, et un large écoulement à la richesse. Mais la passion qu'elles inspirent à la plupart des femmes et des jeunes gens exerce, sur leurs mœurs, la plus dangereuse influence. La jeune fille sacrifie bien souvent à la parure sa vertu, son bonheur; la mère, l'aisance de sa famille; le jeune homme, son temps, sa fortune, son avenir, et quelquefois sa probité.

Cependant on aurait tort de dédaigner tout à fait la mode. Quand on vit dans le monde, il ne faut pas trop se singulariser. Beaucoup de bons esprits essayent d'abord de résister aux innovations bizarres; mais, dès que la majorité s'y est soumise, ils commencent à les trouver un peu moins étranges; l'anachronisme de leur costume finit par les choquer eux-mêmes; puis, un beau jour, ils se mettent presque à la mode, juste au moment où elle va changer. Les sages se placent, sans hésiter, dans un certain milieu où ils sont sûrs de n'être jamais ridicules, ni remarqués.

Il y a, dans la mobilité des usages et des modes, plus de caprice que de bon goût; et, dans la stabilité, plus d'amour de l'ordre que d'aversion pour le progrès.

Réflexions sur quelques usages.

Dans les relations d'affaires, et même d'amitié, il est partout d'usage de terminer les lettres par une formule de politesse soigneusement étudiée pour marquer la position relative de la personne qui les écrit, et de celle qui doit les recevoir. Avec de la bienveillance et un tact délicat, on a quelque peine, dans certains cas, à ne pas laisser paraître un peu de suffisance. Mais quand un fat vous écrit, il n'a garde de vous faire grâce de sa prétendue supériorité. Il est même assez rare qu'il ne la revête pas d'un peu d'impertinence. Ne devrait-on pas réformer ce ridicule usage?

Les cartes de visite de la nouvelle année sont, pour les personnes qui ont cessé de se voir, des protestations contre un apparent oubli; et, pour les personnes qui se connaissent peu, une déclaration d'estime sincère ou intéressée.

La liste de ces cartes, comparée à celle de l'année précédente, nous rappelle souvent des pertes douloureuses, des affections détruites, et nous donne ainsi un triste avertissement.

Dans quelques familles, le premier jour de l'an, le jour de la naissance et celui de la fête du saint dont on porte le nom, sont marqués par des dons réciproques et de petites solennités intimes. Indice de mœurs douces et régulières, cet usage pourrait contribuer à les produire ou à les conserver. Mais la jeunesse, en général, y voit une puérilité, et peut-être aussi le témoignage d'une sorte de dépendance.

La manifestation de la douleur causée par la mort d'un parent, est, et a toujours été, pour la plupart des hommes vivant en société, une convenance établie et réglée par l'usage. Quand les anciens Juifs perdaient leurs proches, ils passaient ordinairement sept jours à les pleurer, à se couvrir la tête de poussière ou de cendre, et à se frapper la poitrine.

Les femmes du Malabar se laissent brûler avec les cadavres de leurs maris.

Le paysan russe reste immobile et silencieux, pendant les trois jours qui doivent s'écouler entre la mort et l'inhumation de ses parents; mais, dès que la cérémonie funèbre est terminée, il s'enivre, avec sa famille et ses amis, dans un repas servi sur la table même où il a lavé et enseveli le mort.

En France, le paysan est triste et abattu tout le jour de l'enterrement. Le lendemain, il se distrait de sa douleur par le travail; mais il la reprend, le dimanche, avec le repos et son habit noir, jusqu'à ce qu'elle soit affaiblie par l'habitude, ou effacée par l'oubli.

Dans les classes plus élevées, la perte d'un proche parent impose une étiquette sévère. Pendant un temps, une femme porte des vêtements noirs; pendant un autre, des vêtements gris ou blancs. Par un sentiment délicat de l'harmonie, elle veut que ses vêtements prennent la nuance de sa douleur. Combien de gens mettent toute leur tristesse dans leurs habits de deuil!

SECTION IV.

DE L'OPINION ET DE L'ESTIME DU MONDE [1].

Plus le mérite est réel, moins il est impatient de se faire valoir. Peu soucieux de l'opinion du vulgaire, il attend le regard des hommes qui fondent les réputations solides. Son apparente simplicité a l'avantage d'écarter les sots.

L'estime que l'on quête ne vaut pas la peine qu'elle donne. Le monde l'accorde, un jour, sous le nom de popularité; le lendemain, il la retire, en y substituant le dédain, peut-être la calomnie. Pour une âme élevée, mériter l'estime du monde, c'est bien plus que la posséder.

Nous montrons toujours notre beau côté : c'est par le plus laid qu'on nous juge.

On ne peut paraître, dans le monde, qu'avec le sourire sur les lèvres. Le sérieux y est un ridicule; la tristesse, une inconvenance; la franchise, un danger. Plaire au monde, et rester digne d'estime, sont deux tâches difficiles à concilier.

La physionomie des gens du monde est une partie de leur costume.

---

[1] L'estime est définie, comme sentiment individuel, au chapitre IX du présent livre, section III, 1°, page 312.

On soigne sa toilette par vanité; mais souvent on la néglige par orgueil.

Le monde aime mieux un vice qui l'amuse qu'une vertu qui l'ennuie.

L'homme qui a l'air de s'oublier, et de ne songer qu'aux autres, gagne plus, pour la satisfaction de son orgueil, qu'il ne perd, pour celle de sa vanité.

SECTION V.

DE LA CONVERSATION.

La conversation est un échange d'idées, d'opinions, de jugements, de nouvelles, ou seulement de formules de politesse entre des personnes que leur volonté ou le hasard rassemble. Pour celles qui se connaissent, c'est une convenance, et presque un devoir, de s'adresser réciproquement, au moins quelques mots. Aussi la plupart d'entre elles paraissent-elles craindre, bien plutôt de laisser la conversation languir, que de l'alimenter par des lieux communs et des sujets frivoles. Les gens légers prennent la retenue du langage pour de la sottise, et le bavardage pour de l'esprit. Ces jugements seraient souvent près de la vérité, s'ils étaient intervertis.

La conversation est le plaisir du monde, comme la méditation est celui de la solitude. On s'isole, pour fortifier son esprit; on se réunit, pour le distraire. Dans une conversation sensée, on donne, on reçoit, et chacun finit par gagner. L'imagination y montre sa richesse ou sa stérilité.

La conversation est l'occupation des esprits désœuvrés. Il est rare qu'elle s'éloigne longtemps des intérêts de ceux qui la di-

rigent. C'est à peine si l'usage du monde suffit pour la dégager des trivialités de la vie commune. La personnalité en fait un vaste champ où elle se plaît à étaler ses joies, ses contrariétés, ses craintes, ses espérances, tout ce qui peut enfin attirer sur elle l'attention, et souvent le ridicule. Elle prend tout l'espace, s'y agite sans cesse, et vous permet seulement de la voir s'ébattre.

Il n'appartient qu'aux gens d'un esprit distingué et d'un goût sûr de donner à la conversation l'attrait d'un plaisir délicat, la vivacité d'un plaisir partagé. Eux seuls savent y apporter une aisance contenue, une élégance sans recherche, un savoir sans pédanterie, une raison bienveillante, une chaleur tempérée, et cette fine plaisanterie qui aiguillonne et ne pique jamais. Chacun prend à ce jeu la part qui lui convient. Celui qui écoute s'y intéresse, comme celui qui parle, soit qu'il s'en amuse, soit qu'il épie le moment de répliquer. Dans ce continuel exercice de l'esprit, l'âme sort de la monotonie des habitudes domestiques, oublie ses peines, et reprend sa force avec sa liberté.

Le calme est l'état régulier de la conversation. Quand la contradiction l'anime, le plus pétulant obtient rarement l'avantage.

La conversation dans un cercle nombreux, ou sur des sujets sérieux, doit avoir de la tenue, de la réserve, de la suite. La conversation intime, que l'on peut appeler *causerie*, veut, au contraire, de l'abandon, de la familiarité. L'une est l'exercice des esprits qui désirent briller ou s'instruire : l'autre est la récréation des âmes simples et modestes, ou l'épanchement des cœurs affectueux. Celle-ci est une promenade sans but dans un espace sans limites ; celle-là est une lutte d'esprit où la palme est donnée le plus souvent à l'imagination et à la gaieté piquante, quelquefois à la grâce, rarement à la seule raison.

Savoir écouter est une preuve de bon sens, de politesse et d'expérience : c'est un des devoirs de la bonne compagnie; mais

c'est celui qu'on observe le moins. On n'est pas plus disposé à écouter, qu'à croire les autres plus spirituels que soi. Pendant qu'ils parlent, on prépare son trait.

L'attention d'une personne qui écoute, révèle tout à la fois le sentiment qui pénètre dans son âme, la nature et la portée de son esprit. Ses impressions s'expriment par son regard, souvent même par les mouvements rapides et presque imperceptibles de ses traits. Quel encouragement et quel plaisir trouve celui qui parle, dans cet air de satisfaction, dans cet épanouissement progressif d'une physionomie où la conviction vient se peindre ! Il semble qu'elle arrive, comme la lumière du soleil qu'un nuage découvre lentement. Quel embarras, au contraire, font naître la contraction des traits, et l'incertitude polie, ou la fine ironie du regard ! On croit y lire ces mots : Ce que vous dites est sans force, sans esprit, sans clarté, je ne vous comprends pas. Il faut cesser, à l'instant même, l'entretien, et attendre une revanche, ou, mieux encore, se hâter de reproduire son idée sous un aspect nouveau, avec des expressions plus piquantes, avec un accent plus convaincu.

Si l'expression vraie d'un sentiment délicat ou d'une belle pensée, le récit animé d'une grande catastrophe, la discussion d'une question importante, laissent à votre interlocuteur un œil sans feu, une bouche sans passion, en un mot, une figure impassible, taisez-vous : le sentiment ni l'intelligence ne peuvent émouvoir la matière.

La sottise et la fatuité, qui ne doutent de rien, produisent le bavardage : la raison et le tact, qui vont de pair avec la réflexion, sont quelquefois des causes de taciturnité. Parler et se taire à propos sont deux points importants de l'esprit du monde. Mais un peu de hardiesse anime la conversation et y met le piquant de l'imprévu.

Contredire, c'est parler : bien des hommes se bornent à contredire, pour n'être pas muets.

Quelques personnes savent donner une apparence d'esprit aux propos les plus communs. Geste, son de voix, regard, jeu de physionomie, tout, chez elles, semble dire plus que leurs paroles. Comment n'y supposerait-on pas beaucoup de finesse, quand on voit tant de satisfaction dans celui qui les prononce ? Chacun alors en trouve une interprétation, mais la garde pour soi, dans la crainte de n'avoir pas saisi le véritable trait ; puis on applaudit. Il y a cependant des esprits indociles qui veulent comprendre, avant de juger; qui n'approuvent rien de douteux; et qui ne sont pas toujours d'accord avec la foule : esprits dangereux qui se permettent d'avoir souvent raison.

L'assurance, dans un homme d'esprit, naît du sentiment intime de sa supériorité relative. Tel se montre plein de chaleur et de verve dans un cercle, qui est réservé et presque timide dans un autre.

Ne parlez point des détails de votre profession, à moins que ce ne soit pour répondre aux questions qui vous sont adressées; mais encouragez chacun à parler de la sienne. C'est le moyen de profiter beaucoup et de n'ennuyer jamais.

SECTION VI.

DU JEU.

On comprend la passion du jeu, quand on songe qu'il est une image réduite de la vie, et, comme la vie, une lutte contre l'inconnu. La politique, la guerre, le commerce, et toutes les professions sont des parties compliquées où un peu d'habileté, joint à beaucoup de hasard, et plus souvent le hasard seul détermine le succès. Mais on peut l'attendre longtemps, quitter même la vie sans l'avoir obtenu ; tandis que le résultat du jeu se règle à chaque coup, et sur-le-champ. Désir, crainte, espérance, perte ou gain, le jeu renferme tout dans un moment, et peut tout renouveler, avec des chances sur lesquelles il est permis à chacun de compter. Le joueur malheureux ne voit pas de raison pour croire qu'il le sera toujours; le joueur heureux, pour cesser de l'être. L'acharnement au jeu est excité par deux passions insatiables : l'amour-propre et l'intérêt. De là ces assauts terribles dans lesquels succombent quelquefois la fortune, la conscience et l'honneur.

Le jeu peut être une distraction utile : la passion seule en fait un danger. Une personne qui l'a prise ne voit plus, dans les réunions du monde, qu'une occasion de jouer. Toutes ses qualités sont, dès lors, perdues pour la société; et l'homme d'esprit ne fait rien de plus, pour elle, que le sot.

La passion du jeu est incompatible avec l'esprit d'ordre et l'économie. Je me trompe : le joueur est souvent économe du pain qu'il donne à ses enfants.

S'il arrivait à un joueur de s'attendrir, à la vue de sa famille près de mourir de faim, il courrait jouer son dernier écu, pour lui procurer des aliments.

Tout, dans la vie, est un jeu de hasard, tout, excepté la vertu. Elle seule procure un bénéfice certain. Je le crois ; et cependant, en publiant ce livre, avec un vif désir de faire quelque bien, je songe aussi à l'approbation des hommes. C'est contre une espérance que je joue mon repos.

FIN.

FRAGMENTS

DU

TEXTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

NON CONSERVÉS

DANS LE TEXTE DE LA SECONDE.

FRAGMENTS.

QUESTIONS

QUE, POUR LA PLUPART,

L'HOMME NE RÉSOUDRA JAMAIS.

SUR DIEU.

Quelle est la nature d'un être nécessaire, éternel, infini, universel, tout-puissant, immuable?

SUR L'ÉTERNITÉ.

Qu'est-ce que l'éternité, cette apparente succession des temps, cette durée qui n'a pu avoir un commencement, et qui ne peut avoir une fin?

SUR L'ESPACE.

Qu'est-ce que l'espace qui, de même que le temps, ne peut avoir aucune limite [1]?

[1] Le soleil est, en moyenne, à 38,346,253 lieues de 4 kilom. de la terre, et la lumière qui en émane met 8^{m} 17^{s} 78^{t} à parcourir cette distance. Pour se faire,

SUR L'INFINI.

Qu'est-ce que l'infini, qu'il est impossible à l'intelligence humaine de nier et de comprendre? Qu'est-ce que cet abîme dont nous voyons le bord, et dont la pensée même ne peut sonder le fond?

SUR LA CRÉATION.

Qu'est-ce que créer, c'est-à-dire faire quelque chose de rien?

Comment une pure intelligence a-t-elle enfanté la matière? Comment peut-elle diriger, par sa seule volonté, tous les corps qui peuplent l'univers?

Qu'était l'espace avant la création? Que faisait Dieu au milieu du vide? Pourquoi n'a-t-il pas créé l'univers quelques milliards de siècles plus tôt, et pourquoi pas plus tôt encore?

SUR LA MATIÈRE.

Combien y a-t-il d'éléments dans la matière, et comment ces éléments se combinent-ils, suivant des lois constantes, pour former les innombrables corps qui existent dans la nature? Quelle est la force impulsive ou attractive qui contraint les molécules de certaines substances à s'agglomérer sous la forme de cristaux?

Comment la matière qui a été créée, qui, par conséquent, n'a pas une existence nécessaire, et que Dieu peut détruire, rentrerait-elle dans le néant?

La matière, en apparence inanimée, n'a-t-elle pas une sorte de vie propre et des fonctions organiques, comme la matière animée? (*Opinion de Képler.*)

d'après ces données, une idée de l'éloignement des étoiles, il suffira de savoir que la soixante et unième étoile du Cygne, qui, jusqu'ici, a paru la plus rapprochée de nous, est encore, suivant les calculs du savant Bessel, à une telle distance, que la lumière met neuf ans et trois mois à la franchir. Herschell a distingué, avec son merveilleux télescope de quarante pieds, de faibles points lumineux dont la distance lui a semblé si grande, que leurs rayons ne peuvent mettre moins de deux millions d'années pour arriver jusqu'à la terre. Voilà une des étapes du champ de l'infini!

SUR LA CHALEUR INTÉRIEURE DE LA TERRE.

Comment a été formé, et comment est entretenu ce foyer interne dont émane une chaleur qui croît [1] à mesure que l'on pénètre davantage de la surface vers le centre de la terre?

SUR LES RÉVOLUTIONS DE LA SURFACE DU GLOBE.

Quelles ont été les causes de ces effroyables catastrophes qui ont déplacé les mers, soulevé la plupart des montagnes et amoncelé, sur les mêmes points du globe, des débris d'animaux et de végétaux dont les couches successives appartiennent chacune à un climat différent, et sont souvent toutes étrangères au climat actuel [2]?

[1] Cette chaleur s'élève à peu près d'un degré par trente mètres, suivant M. Alex. de Humboldt (Voy. *Cosmos*), et par trente-trois mètres, suivant d'autres, dans toutes les parties du globe que l'homme a pu sonder. On peut donc calculer, d'une manière assez probable, la profondeur à laquelle la matière est en fusion, et, par conséquent, quelle est l'épaisseur de la croûte du globe. M. Alex. de Humboldt estime qu'elle est de 40 lieues environ, ou 160,000 mètres.

[2] Le déluge universel, attesté par la Genèse, ne peut expliquer toutes les révolutions qui ont bouleversé la surface du globe. Il faut donc supposer qu'elles ont encore eu d'autres causes. Quelles sont ces causes? Suivant la belle hypothèse de M. de Boucheporn (*Étude sur l'histoire de la terre*, 1844), toutes les catastrophes dont le globe conserve les irrécusables preuves auraient été produites par le choc quinze fois répété des comètes. Dans ces terribles rencontres, le mouvement de rotation de la terre aurait été troublé; la masse de matières en fusion qui en occupe l'intérieur aurait été brusquement refoulée; la force centrifuge de ce liquide, en crevant la mince croûte du globe, en aurait fait jaillir les montagnes; à chaque bouleversement, l'équateur, les pôles et par conséquent les climats auraient été changés; les animaux et les végétaux auraient été subitement détruits; d'autres les auraient remplacés, avec les conditions d'organisation nécessaires à la vie dans ces climats nouveaux; et le sol aurait successivement recueilli les débris des espèces éteintes.

Cette explication aurait beaucoup de vraisemblance (sans donner une certitude), s'il était prouvé que les comètes ont un noyau dont le volume et la densité eussent pu produire, contre la terre, un choc capable d'y causer une grande perturbation; mais si, comme on l'a supposé, elles ne se composent que d'une matière diffuse, d'une sorte d'atmosphère condensée, ou si leur noyau est d'un très-faible volume, l'ingénieuse opinion de M. de Boucheporn perd toute vraisemblance, et laisse ouvert le champ des conjectures. Ainsi on peut dire que la cause des révolutions de la surface du globe n'est pas, et ne sera probablement jamais *démontrée*.

SUR LES VOLCANS.

Quels sont les procédés dont la nature se sert pour entretenir sans cesse, dans les profondeurs de la terre, ces fourneaux incandescents qui vomissent, par la bouche des volcans, les produits de leurs secrètes élaborations?

SUR LES SOLEILS.

Quelle est la matière de ces soleils, ou de ces atmosphères lumineuses qui paraissent brûler toujours, et qui ne se consument jamais [1]?

SUR LES PLANÈTES.

Tous ces mondes qui ont, comme la terre, une marche périodique et semblent formés des mêmes éléments que cette planète, n'ont-ils pas aussi leurs habitants? Et si, comme on peut le croire, il s'y trouve des habitants, quelle est leur nature?

SUR LE MOUVEMENT.

Quelle est la force qui a lancé les astres dans l'espace, et leur a imprimé, avec le premier mouvement, leur effrayante vitesse [2]?

SUR L'ATTRACTION.

Quel est le principe de cette autre force par laquelle les corps s'at-

[1] Herschell croit que les soleils sont des corps froids, entourés d'une atmosphère lumineuse.

[2] La comète à longue queue que nous avons vue au mois de mars 1845 avait, lors de son passage au périhélie, une vitesse de translation d'environ 140 lieues de 4 kilom. par *seconde*, ou de 504,000 par *heure*, et de 12,096,000 par 24 *heures*.

Si on admettait les calculs, récemment établis par un savant astronome, M. Struve, et discutés plutôt que contredits par M. Faye, le 18 février 1850, devant l'Académie des sciences de Paris, on devrait croire que l'étoile d'Argelander, la 1,830e du catalogue de Groombridge, aurait une vitesse de translation de 251 lieues par seconde de temps, soit de 21,686,400 lieues par 24 heures.

tirent mutuellement, en raison directe de leurs masses, et en raison inverse du carré des distances, de cette force qui maintient les astres en équilibre, dans leur course périodique, à travers l'immensité des cieux?

SUR L'ÉLECTRICITÉ.

Quelles sont l'origine et la nature, quel est le rôle de cet agent invisible qui, avec deux actions contraires, pénètre les corps, cherche à se mettre partout en équilibre, brise les obstacles, parcourt d'énormes distances [1], dans un temps à peine appréciable, et se révèle accidentellement, dans la matière inanimée, comme l'expansion d'une vie occulte?

SUR LE MAGNÉTISME TERRESTRE.

Quelle est la cause de l'action magnétique du globe terrestre et de la direction de l'aiguille aimantée? Résulte-t-elle d'une puissance inhérente au globe lui-même, ou de l'influence de courants électriques par lesquels il serait traversé?

SUR LA LUMIÈRE ET LA CHALEUR.

Quels sont encore les sources, les éléments et l'action [2] de ces deux fluides si essentiels à la vie des êtres organisés? Quelle est la corrélation de leurs effets avec ceux de l'électricité?

[1] Il n'est pas possible de constater, par des expériences sûres, la vitesse absolue de l'électricité. Mais tout porte à croire qu'elle n'est pas moins grande que celle de la lumière. Il est donc très-probable que l'électricité pourrait parcourir au moins 4 millions de lieues par minute, et faire, en une seconde, plus de 7 fois le tour de la terre. (77,020 lieues. Voy. *Cosmos*, t. I, p. 173.)

[2] Toutes les fois que l'on veut se rendre compte des mouvements de la lumière, on obtient des résultats qui ressemblent à des rêves de la folie. Ainsi, dans le phénomène de la vision, nos nerfs optiques sont affectés par une suite de mouvements produits, à des intervalles égaux, sur chaque point traversé par le rayon de lumière, plus de 480 millions de millions de fois par seconde, et c'est de la différence qui existe dans la fréquence de ces mouvements que résulte la diversité des couleurs. Dans la sensation produite par le *rouge*, ces mouvements sont répétés 482 millions; dans celle du *jaune*, 542 millions, et dans celle du *violet*, 707 *millions de millions de fois* par *seconde*. (Young et Herschell.)

SUR LA VIE.

Qu'est-ce que la vie, ce ressort mystérieux qui donne à la matière des propriétés si étrangères à chacun de ses éléments connus, et qui en constitue un état particulier, sans en être une des qualités essentielles?

Comment, en effet, l'analyse chimique nous ferait-elle comprendre que des combinaisons de molécules purement matérielles puissent créer, *dans les végétaux*, les moyens de se développer et de produire des fleurs avec leurs dessins, leurs couleurs et leurs parfums si variés, des fruits avec tant de formes et de saveurs différentes; *dans les animaux*, la faculté de sentir, de se mouvoir et de veiller à leur propre conservation; *dans l'homme, en particulier*, le sentiment et la pensée; enfin, *dans tous ces êtres*, la possibilité de perpétuer leurs espèces?

SUR LA GÉNÉRATION.

Comment les animaux et les végétaux transmettent-ils la vie qu'ils ont reçue, ou plutôt comment des germes informes contiennent-ils, dans quelques atomes de matière, les uns l'homme, l'éléphant, la baleine et tous les animaux vivants; les autres le chêne, le sapin, le cèdre et tous les arbres gigantesques, aussi bien que les plus humbles plantes? Comment ces germes, déposés dans le sein de la femelle ou de la terre qui doivent les développer, subissent-ils cette transformation étonnante qui les rend bientôt et toujours semblables aux types de leurs espèces? Comment, enfin, des graines si ténues, et qui semblent différer si peu entre elles, puisent-elles, dans un même sol, des formes, des couleurs, des substances et des propriétés si variées?

SUR QUELQUES MÉTAMORPHOSES.

Quelles sont les lois organiques d'après lesquelles s'accomplit la transformation d'un ver en scarabée, ou d'une chenille en chrysalide, puis de cette chrysalide en papillon?

SUR QUELQUES GÉNÉRATIONS IRRÉGULIÈRES.

D'où vient ce ver monstrueux qui se trouve presque toujours seul de son espèce dans les entrailles de l'homme et de quelques autres animaux? Comment les entozoaires peuvent-ils pénétrer jusque dans la profondeur des tissus de nos organes, et comment l'existence de quelques-uns de ces singuliers animaux est-elle transmissible (ainsi qu'on le prétend) des parents aux enfants?

SUR LA FORMATION DE DIVERSES ESPÈCES D'ANIMAUX ET DE VÉGÉTAUX.

Quand et comment ont été formées ces *espèces aujourd'hui inconnues* de zoophytes et de mollusques marins, de reptiles et de poissons d'eau douce, d'animaux terrestres et de végétaux, dont les débris entassés par ordre de destruction sur ceux des *espèces primitives*, dans les couches des terrains secondaires, ne recèlent pas le moindre vestige de ces dernières espèces, ni même des *espèces actuelles*, et ne permettent pas de supposer à toutes une existence simultanée?

Pourquoi ne trouve-t-on aucun ossement humain dans ces vastes catacombes où chaque âge est venu déposer le tribut de la mort? L'homme, qui, suivant la Genèse, est le dernier produit de la création, n'y aurait-il reçu sa place qu'après toutes les catastrophes qui ont bouleversé la surface du globe [1]?

SUR LES PERCEPTIONS DES SENS.

Comment expliquer les sensations et les sentiments qu'éprouvent les êtres animés, ou les opérations par lesquelles ils se rendent compte des impressions que les objets extérieurs font sur leurs organes?

[1] « Ce qui est certain, c'est que nous sommes maintenant au moins au milieu d'une quatrième succession d'animaux terrestres, et qu'après l'âge des reptiles, après celui des paléothériums, après celui des mammouths, des mastodontes et des mégathériums, est venu l'âge où l'espèce humaine, aidée de quelques animaux domestiques, domine et féconde paisiblement la terre, et que ce n'est que dans les terrains formés depuis cette époque, dans les alluvions, dans les tourbières, dans les concrétions récentes, que l'on trouve, à l'état fossile, des os qui appartiennent tous à des animaux connus et aujourd'hui vivants. » (Cuvier, *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. Édition de 1840, pag. 348.)

SUR L'INSTINCT DES ANIMAUX.

Qu'est-ce que l'instinct des animaux? Comment agit en eux cette loi prévoyante à laquelle ils obéissent irrésistiblement avec une apparence de liberté? Quel est ce sens merveilleux dont les perceptions semblent quelquefois surnaturelles, et sont, en effet, bien supérieures, dans beaucoup d'animaux, à celles de nos organes secondés par les auxiliaires de la science et de la raison? Comment, par exemple, cet oiseau voyageur se guide-t-il, à travers d'immenses régions qu'il n'a jamais parcourues, aussi rapidement qu'une flèche vole à son but? Par quel avertissement mystérieux un papillon (le bombyx mâle) est-il conduit loin des lieux où il vit habituellement, jusque dans le cabinet d'un entomologiste, près de la femelle qui vient de naître d'une chrysalide longtemps soustraite à l'air et à la lumière [1]?

SUR LA NATURE DE L'AME.

Qu'est-ce que l'âme humaine? Quelle est la nature, quel est le mode d'action d'une substance qu'on ne peut se représenter sous aucune forme, sous aucune image, et dont l'existence n'est démontrée que par des inductions, par des raisonnements, par l'impossibilité d'attribuer à la matière seule des opérations purement intellectuelles?

Comment cette substance immatérielle est-elle subordonnée à la matière? et comment la matière, à son tour, en reçoit-elle une impulsion? Par quel moyen peuvent-elles entrer en contact? Comment enfin l'union de deux substances aussi dissemblables peut-elle produire la pensée?

SUR LA MÉMOIRE, LES RÊVES, ETC.

Comment la mémoire et les rêves peuvent-ils peindre, dans notre cerveau, les images des objets éloignés? Quel est le mode de perception de l'être intérieur qui voit ainsi, sans le secours des yeux; qui entend, sans le secours de l'oreille; qui savoure des mets ou des par-

[1] Ce fait singulier m'avait été attesté; cependant j'en doutais encore, lorsque j'en ai été témoin oculaire.

fums agréables, sans le secours du goût et de l'odorat; qui sent les formes, sans les toucher; enfin, qui se passionne pour des objets absents ou imaginaires, comme s'ils étaient présents ou réels?

Dieu est l'Être nécessaire et le principe des êtres, l'éternité vivante et la source de la vie, la lumière sans ombre et la vue sans limites dans le temps, comme dans l'espace, la loi universelle, immuable, et la justice absolue unie à la suprême bonté. Que Dieu existe, nul ne peut en douter. Quelle est sa nature? nul ne peut le comprendre.

L'éternité est, pour le temps, l'immobilité et l'infini; car il n'y a de mouvement que dans ce qui part d'un point pour arriver à un autre, comme il n'y a de durée que pour ce qui commence et finit.

Peut-on douter que l'homme ne soit un être complexe, quand on voit sa faiblesse physique et sa puissance intellectuelle; quand on voit son corps asservi à toutes les lois de la matière, pendant que sa pensée suit, dans l'espace, le mouvement des mondes, pénètre les secrets de la nature, force les eaux, les vents, la vapeur, l'électricité, à devenir ses auxiliaires, les dirige au moyen de machines qu'il a créées, et qui cependant pourraient le broyer lui-même comme un grain de poussière?

Tout ce qui vit ou végète sur la terre est nourri par la terre; tout ce que l'homme emploie pour créer les merveilles des arts et de l'industrie est sorti de la terre, et tout y rentrera, tout, excepté l'âme immortelle, qui vient de Dieu, et qui doit retourner à lui.

Une alimentation régulière est le soutien de la vie et le plus impérieux besoin de notre organisation. Cependant un homme enfermé dans une prison prend l'existence en horreur, et veut s'en délivrer. Le fer et le poison lui manquent; la faim y suppléera. Il ose en af-

fronter les longues et terribles angoisses. La nature souffre et se révolte; il lutte contre la nature. Il en triomphe et meurt. Donc il existe en lui un être libre et distinct de la matière [1].

La brute a l'instinct de sa conservation; mais elle ne conçoit pas la loi fatale qui limite son existence, parce que, au delà, tout est fini pour elle. L'homme ne peut douter d'une autre vie, puisque Dieu lui a fait comprendre la mort.

Plus les efforts de l'attention sont grands, et les moyens d'investigation puissants, plus on découvre de défauts dans les ouvrages de l'homme et de perfection dans ceux de la nature. Dans les uns, l'ordre n'est qu'une disposition établie d'après des aperçus incomplets ou inexacts des choses, et souvent même d'après les seuls caprices de l'imagination; dans les autres, le désordre apparent est toujours l'effet d'une loi.

[1] Quand Pichegru s'est étranglé, en serrant sa cravate avec un petit bâton, n'a-t-il pas fallu que sa volonté survécût à son corps, pour le contraindre à employer contre lui-même ses forces défaillantes, jusqu'à ce que le principe du mouvement, la vie, eût entièrement cessé?

DE LA

LITTÉRATURE ROMANTIQUE.

§ Ier. — Ce qu'est cette littérature; effets fâcheux qu'elle a momentanément produits; bons effets qui en restent.

La littérature exprime exactement l'état intellectuel et moral d'une société. Dans les temps de calme, les esprits travaillent avec réflexion, et se soumettent volontiers aux règles établies, ou n'aspirent qu'à de sages progrès.

Dans les temps de trouble, au contraire, une fièvre d'innovation s'empare des esprits; tous les principes et toutes les croyances passent pour les traditions de mœurs décrépites; le sentiment du beau s'affaiblit comme celui du bien; et la raison, ou plutôt la folie individuelle, s'arroge un empire despotique. Au milieu de cette anarchie des idées, chacun suit ses penchants, foule aux pieds ce qui le gêne, et méprise les anciens modèles. L'étude paraît une superfluité, et le travail, une duperie. Les rêves délirants, les conceptions absurdes, le bizarre et l'horrible, ne répugnent plus à des esprits qui se croient inspirés.

Notre siècle, témoin de ces excès, les a vu ériger en système. Mais ce système s'est réduit à leur donner un nom. Il n'était pas facile à trouver; car, s'il eût défini la chose, il eût effrayé. On a donc prudemment choisi un mot qui n'explique rien. Que signifie *romantique* lorsqu'il qualifie un genre particulier de littérature? Selon moi, le *romantique*, tel que nous l'ont montré beaucoup d'écrits, est le naturel difforme, hideux et repoussant, l'oubli du goût et des règles, le mépris de la morale et de la raison, le délire de l'imagination, enfin un dévergondage effréné de sentiments, d'idées et de langage, triste fruit du désordre des mœurs et de l'irréligion, de la paresse

de l'impuissance. Ce système prétendu n'a donc été, en réalité, que l'absence de tout système. Quelques grands écrivains ont eu le tort de laisser confondre ces écarts avec les heureuses innovations de leur génie; et le public a eu le tort, au moins égal, d'en accueillir, avec une sorte d'intérêt, les monstrueuses imitations. Encore tout ému du spectacle des révolutions sanglantes, il a trouvé une distraction dans des fictions qui eussent dû le révolter; et la curiosité des uns, la secrète sympathie des autres, en ont prolongé la fatale influence. Les exemples et l'habitude peuvent tout sur certains esprits. D'abord l'idée du mal les épouvante; puis ils se familiarisent avec cette idée; puis enfin, si quelque intérêt les stimule, l'acte même n'est plus, pour eux, qu'un moyen d'arriver à leur but. Lacenaire [1] a été un plagiaire. Mais l'excès du mal a fini par en inspirer le dégoût; et l'on rougit maintenant des orgies littéraires que l'on a quelquefois applaudies. Toutes ces affreuses conceptions, qui ont troublé le repos de nos nuits et ébranlé, dans les esprits faibles, les plus salutaires croyances, seraient déjà tombées dans l'oubli, s'il n'y avait quelque enseignement utile à tirer des folies de l'esprit humain.

Soyons justes cependant! Ce débordement ne sera pas sans utilité pour notre littérature. Rentrée dans ses rives agrandies, elle conservera de ses conquêtes celles que le bon goût a marquées du sceau de la légitimité. La tragédie surtout, débarrassée de l'emphase, des sentiments faux et des mœurs de convention, reviendra hardiment à la simplicité.

La littérature classique, en acceptant des règles arbitraires, et la littérature romantique, en oubliant que le goût est la faculté de bien choisir, ont toutes deux manqué de raison. Que doit rechercher l'art? *Le beau dans le vrai.* Quelle que soit la littérature qui nous le présente, nous ne lui demanderons pas son nom.

§ II. — Comment est née la littérature romantique? A-t-elle formé une école?

La littérature romantique a-t-elle été le principe ou la conséquence de l'anarchie politique? A-t-elle eu des règles et un système?

Ces deux questions mériteraient un examen distinct et approfondi;

[1] Poëte assassin qui ne voyait dans le meurtre qu'une industrie lucrative. Il tuait un homme, pour le dépouiller comme les chasseurs du Canada tuent les animaux sauvages, pour s'emparer de leurs fourrures.

mais elles ont une corrélation qui nous semble permettre de les embrasser dans une même réponse.

La société française avait été régie, pendant des siècles, par le droit né de la conquête. Une classe peu nombreuse possédait la richesse, le pouvoir, les honneurs; et l'autre, privée de la plupart des biens de la vie, avait quelquefois encore à supporter de cruelles injustices. La colère s'était lentement amassée dans les cœurs. Alors des écrivains, les uns de bonne foi, les autres excités par l'envie, peignirent, avec des couleurs souvent vraies, souvent exagérées, les vices de l'organisation sociale, la corruption et l'insensibilité des grands, les souffrances du peuple; et ils firent de la littérature une arme destructive. Mais eurent-ils la pensée de la soumettre à des règles et à des formes nouvelles? Loin de là! Voltaire, Rousseau et tous leurs disciples ont soigneusement employé, dans leurs plus téméraires, dans leurs plus pernicieux écrits, cette langue élégante et sage des grands écrivains du siècle précédent; et l'on peut assurer que la beauté de leur style a autant fait, pour le succès de leurs idées, que les passions mêmes auxquelles ils prêtaient un formidable appui. Seraient-ils parvenus à remuer la société, jusque dans ses fondements, s'ils eussent proclamé leurs principes dans une langue bizarre et inusitée? Il est probable qu'ils eussent détourné l'attention de leur but, suscité, par leurs innovations, une controverse littéraire, et, au moins, éloigné l'orage. Mais, la révolution politique une fois accomplie, mais, l'autorité détruite en toutes choses, mais, la liberté individuelle proclamée et acceptée comme un droit absolu, la langue traditionnelle a été peu à peu entraînée dans le désordre général; l'ignorance et la faiblesse présomptueuse se sont mises à l'aise; la pensée et le style n'ont plus connu de règle; et la littérature romantique, sortant de cette anarchie déplorable, semble être venue tout exprès pour la secourir et la glorifier. Chateaubriand s'est fait une idée fort exagérée de son influence, quand il a dit : « Ce romantisme dont je suis le père. » Il n'a été lui-même qu'un génie affranchi de toute entrave, et abusant quelquefois de sa liberté.

Les écrits romantiques dont nous signalons les déplorables excès, n'ont véritablement été, pour la littérature, ni un progrès, ni une preuve de décadence. Ils n'ont été que l'effet d'un désordre momentané. C'est donc à tort qu'on les a crus destinés à fonder une littérature et une école nouvelles. Il n'y a pas d'écoles sans principes, sans règles, sans enseignement; or, si les romantiques ont enseigné quelque chose, c'est seulement à se passer de principes et de règles.

D'ailleurs, la plupart des jeunes adorateurs de la muse romantique, ceux au moins qui possédaient un vrai talent, n'ont pas persévéré dans leurs écarts, et n'ont conservé de ce libertinage d'esprit, semblable, par quelques-uns de ses effets, au libertinage de mœurs, que des allures libres, de la hardiesse et une certaine originalité. Quant au système qu'on leur a supposé, aucun d'eux ne paraît en avoir eu l'idée; car aucun ne l'a professé, ni même défini. Disons donc que le romantisme est la conséquence et non la cause du bouleversement social; que le romantisme n'est qu'un des effets du mépris de toute autorité, et un malheureux essai d'indépendance de la raison individuelle; que le romantisme enfin est une révolte littéraire, une anarchie des esprits, et n'est point une école.

FIN DES FRAGMENTS.

Часточка

часточка пи

часточка пи

часточкпи

часточка

часточка

часточка к

часточка

к к к к к к к к к к к к

LIBRARY OF CONGRESS
0 021 060 264 1